



By Pierre de Longchamps.

HISTOIRE IMPARTIALE
DES
ÉVÉNEMENS MILITAIRES
ET POLITIQUES
DE LA DERNIERE GUERRE,
DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

PAR M. DE L.

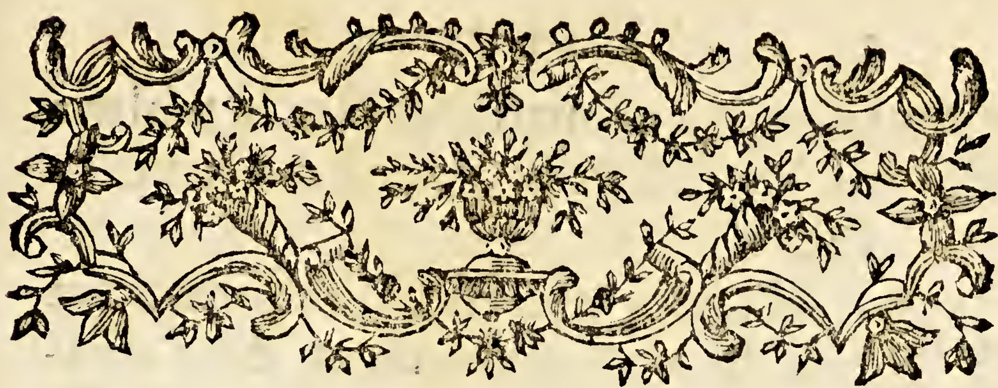
TOME TROISIEME.

Parcere subjectis, & debellare superbos.
Virgil. Eneid. l. 6.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques.

1785.



HISTOIRE
IMPARTIALE
Des Évènemens militaires & politiques de la derniere Guerre, dans les quatre Parties du Monde.

LA campagne de 1781 fut ſans contredit la plus importante de la guerre d'Amerique, en ce qu'elle mit fin aux grandes expéditions dans ce continent. Cette campagne étoit moins déciſive dans les autres parties du monde ; & l'on ne peut trop répéter que ce fut un malheur pour l'Angleterre, qui déſormais ne pouvoit éloigner l'inſtant d'une paix générale, ſans approfondir de plus en plus l'abyme où cette guerre l'avoit précipitée. Avant que d'en ſuivre les progrès dans les autres con- 1781.

1781. trées, achevons d'efquiffer le tableau de fes défaftres dans les Grandes-Indes.

Combat de San-Jago entre MM. de Suffren & Johnftone.

On a vu que M. Johnftone avoit pris le commandement de l'efcadre originairement deftinée à Sir Hugh Pallifer. Avec les dix-fept voiles qui la compofoient, en y comprenant les tranfports armés, il fit route vers le Cap de Bonne-Efpérance où l'efcadre angloife devoit fe féparer du convoi qui, fous la protection de quelques floops, pourfuivit fa navigation jufqu'aux Indes orientales. Avant de gagner ce Cap, le Commodore étoit entré dans Saint-Jago pour s'y rafraîchir ; c'étoit la plus confidérable des ifles du Cap Verd. Cette Colonie portugaife & neutre par conféquent, fembloit devoir offrir un afyle également inviolable pour tous les vaiffeaux des Puiffances belligérantes. Le Commandeur de Suffren fe préfenta dans cette confiance à la rade de Saint-Jago, & avec la même intention que le Commodore. Il ne s'attendoit point à des actes d'hoftilité de la part de M. Johnftone ; mais ce Comman-

dant ne crut pas devoir négliger l'avantage de ſa poſition; il vint attaquer M. de Suffren, & il y eut entre les deux eſcadres un combat très-vif, dont voici la relation extraite des dépêches de l'Amiral anglois. 1781.

Relation de ce combat.

Dans la matinée du 16 Avril, l'Iſis, vaiſſeau de cinquante canons, & de toute l'eſcadre britannique le plus éloigné ſous le vent, ſignala onze voiles françoiſes qui paroiſſoient au large dans la partie du Nord-Eſt. M. Johnſtone ſe tranſporta ſur le champ à bord de l'Iſis, pour vérifier l'obſervation; il reconnut diſtinctement cinq vaiſſeaux de ligne, & pluſieurs autres de moindre force. Retourné à bord du Romney qui avoit quitté le port de Praya avec toute la flotte, il donna le ſignal de ſe tenir prêt à combattre. A dix heures & demie du matin, le Commandeur tourna la pointe de l'iſle qui eſt à l'Eſt; ſon eſcadre étoit formée en ligne, & le vaiſſeau de tête conduiſoit les autres dans la baie. Il s'avança courageuſement à deux cables de Monmouth, du Jupiter & du Héro, paſſant

devant la Diana, la bombarde
1781. la Terror & le brûlot l'Infernal, qui, séparés du reste de l'escadre britannique en étoient à quelque distance. Dans cette position, le Capitaine François hissa son guidon, arbora pavillon blanc, & envoya deux boulets à l'Isis. Immédiatement après, il vint mouiller à la voile par le travers du Monmouth, & fit feu sur les vaisseaux anglois, dont les batteries commençoient à jouer avec beaucoup d'effet. Dans le premier quart-d'heure du combat, deux ou trois vaisseaux de la Compagnie angloise avoient amené pavillon, & jeté leurs paquets à la mer; quelques autres ne s'étoient sauvés qu'en gagnant le large. Cependant le Romney n'avoit de libres que deux ouvertures, & ne pouvoit, en virant, se ménager un plus grand espace, parce que le Jason se trouvoit sous sa poupe. Se voyant ainsi hors d'état de concourir à l'action, le Commodore se fit transporter à bord du Héro où le Général Meadows & le Capitaine Saltern voulurent absolument l'accompagner. Le Hero

faiſoit alors un feu terrible de toute ſon artillerie, & le Monmouth & le Jupiter continuoient le leur avec autant de vivacité que de ſuccès. Suivant cette relation, le Commandant François trouva ſa poſition ſi dangereuſe, qu'il coupa ſon cable, & gagna la haute mer. Ce mouvement expoſoit un de ſes vaiſſeaux au feu de tous ceux de l'eſcadre angloiſe qui avoient du canon à diriger contre lui; il reſta quinze minutes dans cet état de détreſſe. 1781.

Retraite de Johnſtone & de M. de Suffren.

Le Capitaine Johnſtone avoit repris le commandement du Romney. S'étant fait rendre compte de l'état de chaque vaiſſeau, il fit le ſignal pour tous les Capitaines de gagner le large avec la célérité néceſſaire pour completter la victoire. L'Iſis & la Diana n'obéirent point d'abord à ce ſignal; elles étoient ſi maltraitées, qu'elles ne joignirent le gros de la flotte qu'après un délai de quelques heures. On fit alors le ſignal de marcher en ordre de bataille ſur la ligne de front; mais l'Iſis continua de reſter en arriere à la diſtance d'environ trois milles; il fallut diminuer de voiles pour l'attendre,

1781. & ces nouveaux délais ajoutèrent encore à la diſtance qui ſéparoit les deux eſcadres. Le Commodore ſe voyoit déjà fort loin ſous le vent de Saint-Jago ; d'ailleurs le jour étoit ſur ſon déclin, la mer s'étoit élevée ; il n'y avoit plus d'eſpoir d'en venir à une action déciſive avant le lever du ſoleil ; enfin le convoi britannique & les troupes de débarquement attendoient le retour de l'eſcadre dans une poſition vraiment allarmante. Ces conſidérations déterminèrent l'Amiral à rejoindre les bâtimens confiés à ſa protection. Comme il ſe reſſaiſit le lendemain du vaiſſeau de la Compagnie l'Hinchinbrooke, dont les François s'étoient emparés la veille, il apprit de ceux qui étoient à bord de ce vaiſſeau que c'étoit au Commandeur de Suffren qu'il venoit d'avoir affaire.

Que M. de Suffren a eu l'avantage dans le combat de San-Jago.

On a cru devoir omettre pluſieurs autres détails de ce rapport ſouvent infidèle, & toujours exagéré à l'avantage des Anglois ; mais les forfanteries du Commodore n'empêchoient pas que ſon eſcadre n'eût beaucoup ſouffert, & beaucoup plus

que l'escadre françoise. D'après sa relation même, il eut au moins deux cens soixante-huit hommes tués, blessés ou faits prisonniers, & la perte des François fut tout au plus de la moitié. M. Johnstone finit par avouer leur supériorité pendant l'action, & le nombre des prises que la tempête les força d'abandonner. Il y a toute apparence que la flotte angloise ne dut son salut qu'à cette derniere circonstance. Mais l'Amiral essaya de rejeter son mauvais succès sur le Capitaine de l'Isis qui fut démonté. C'est ainsi que l'orgueil national punit souvent en Angleterre les serviteurs de l'Etat; on aime mieux accuser un brave homme malheureux, que de s'avouer vaincu. Après avoir été battu par le Comte de Guichen, l'Amiral Rodney avoit cru devoir s'en prendre à deux Capitaines, qu'il força de se justifier dans un conseil de guerre.

1781.

Capitaines françois démontés par M. de Suffren.

Même en calculant d'après les aveux des papiers britanniques, il est au moins probable que M. de Suffren eut l'avantage dans cette rencontre; & cet avantage est démontré dans

1781. ſa relation, dont les Anglois eux-mêmes n'ont point ôſé conteſter l'exactitude. La victoire eût été complette, ſi les Capitaines de l'Annibal & de l'Artéſien avoient toujours ſu exécuter les ordres de leur Chef; & ſi par une fauſſe manœuvre, ceux du Sphinx & du Vengeur n'avoient empêché l'effet de l'artillerie du reſte de l'eſcadre. Les deux premiers n'imaginant pas qu'il y eût rien à craindre dans une rade neutre, négligèrent les ſignaux du Général, & furent tués dans un combat auquel ils ne s'étoient pas ſuffiſamment préparés. M. de Suffren crut devoir démonter les deux autres Capitaines, dont l'inaction ou les fauſſes opérations avoient mis obſtacle aux progrès de ſa victoire.

Il devance l'ennemi au Cap de Bonne-Eſpérance, & fait échouer l'expédition du Commodore

L'effet de ce combat entre MM. de Suffren & Johnſtone, fut de réduire le dernier, à prolonger ſon relâche à Saint-Jago où il employa ſeize jours à ſe réparer. Pendant ce tems-là, l'eſcadre françoiſe continuoit ſa route vers le Cap de Bonne-Eſpérance; elle y devança le Commodore, & débarqua les renforts

qu'elle étoit chargée d'y conduire. Ainſi le Général anglois ſe vit dans l'impoſſibilité d'effectuer ſon expédition. Le Commandeur étoit déjà parti pour les Grandes-Indes, lorſque l'eſcadre ennemie ſe préſenta devant le Cap. M. Johnſtone le trouva ſi bien gardé, qu'il déſeſpéra d'en faire la conquête. Cependant on y attendoit une flotte hollandoiſe tout récemment partie de l'Inde; & déjà cinq vaiſſeaux de la Compagnie venoient d'entrer dans la baie de Saldanha. Le Commodore tourna ſes vues contre cette flottille. Heureuſement pour lui qu'il régnoit un brouillard épais qui ſe ſoutint juſqu'à la matinée du 21 Juillet, & qui favoriſa ſon entrepriſe. Sur les huit heures du matin, il reconnut diſtinctement la terre à une diſtance d'environ quatre milles. Il porta directement vers la baie; y pénétra avec rapidité. Lorſqu'il fut apperçu des Hollandois, il n'y avoit plus moyen de lui échapper. A peine eurent-ils le tems de couper leurs cables, de larguer leurs voiles, de faire échouer leurs vaiſſeaux ſur le rivage, & d'y

1781.

Johnſtone tourne ſes vues contre une flotille hollandoiſe.

1781. mettre le feu. Les bateaux anglois les abordèrent aſſez tôt pour arrêter le progrès des flammes ſur quatre bâtimens; il n'y eut de brûlé que le Middlebourg qu'on fit remorquer pour garantir les autres priſes des effets de l'exploſion qui devoit avoir lieu, lorſque la flamme auroit gagné la Sainte-Barbe. Il n'y avoit pas dix minutes que les bateaux s'étoient éloignés, lorſque le Middlebourg ſauta près de la pointe méridionale de la baie. Ainſi les opérations du Commodore ſe bornèrent dans ces mers à la priſe de quatre navires; ce fut tout le fruit qu'il retira d'une campagne où il ne ſe propoſoit rien moins que d'expulſer les Hollandois du Cap de Bonne-Eſperance. Après cette expédition, il revint en Angleterre avec ſes trophées, & remit à M. Bikerton le commandement d'une partie de la flotte & des tranſports armés pour les Grandes-Indes. On prétendit qu'il avoit fait une légere apparition à Monte-Video, où il ſe flattoit d'arriver à tems pour intercepter la riche flotte de la Plata; mais elle avoit fait voile de ce

port quinze jours avant l'arrivée du Commodore, & il ne dut pas moins regretter d'avoir manqué ce précieux convoi, que l'importante expédition du Cap de Bonne-Espérance. Les remises annuelles que l'Espagne retire de cette contrée sont estimées près de quatre millions sterling ; & comme les vaisseaux de registre étoient chargés du produit de deux années, parce que la guerre avoit retardé d'un an le départ de la flotte, l'heureux retour de ces vaisseaux fut pour l'Espagne un coup de cent quatre-vingt millions de livres tournois.

1781.

Richesses de la flotte de la Plata.

Les délais du Commodore avoient donné tant d'avance à M. de Suffren, qu'il effectua sa jonction avec M. d'Orves plus d'un an avant celle des Amiraux Hugues & Bikerton. Envain ce premier Amiral voulut opposer des obstacles au passage des renforts envoyés d'Europe à l'armée d'Ayder-Ali-Khan ; ces secours arrivèrent à leur destination ; & ce fut un événement décisif qui changea la face des affaires, en ce qu'il affermit le courage chancelant

1781.

Combat entre les flottes de Hugues & de Suffren. Ce dernier a l'avantage.

des Marattes qui commençoient à se lasser d'une guerre, où malgré les talens & l'intrépidité de leur chef, ils n'avoient de grands succès à espérer, que par l'entremise des troupes européennes. Il y eut à cette occasion un combat assez vif entre les deux flottes qui étoient à-peu-près d'égale force. On comptoit douze vaisseaux de ligne dans l'escadre de M. de Suffren, & onze dans celle de l'Amiral Hugues; les François devoient cette supériorité à la prise d'un vaisseau de ligne, dont ils s'étoient emparés quelques jours avant le combat. Cette perte ne fut point compensée par les trois bâtimens de transport qui, s'étant séparés de la flotte françoise, tombèrent au pouvoir de l'ennemi dans cette journée, dont l'Amiral Hugues s'attribua le succès. Ces trois bâtimens exceptés, tout le convoi arriva sans obstacle à sa destination, & le principal objet de M. de Suffren se trouva parfaitement rempli. Les Anglois manquèrent le leur, & la perte de Pondichery fut un des effets de leur prétendue victoire. D'ailleurs la

1781.

La ville de Madrafs eft menacée par les Marattes.

jonction des troupes françoifes à celles du conquérant indien, expofa bientôt au même danger la ville de Madrafs; l'Amiral Hughes fe vit obligé d'y porter toutes fes forces, de laiffer ainfi M. de Suffren maître de la mer, & de lui abandonner un grand nombre de tranfports chargés d'approvifionnemens pour cette Capitale des Indes britanniques. La difette de cette grande ville fut extrême, lorfque l'armée d'Ayder l'eût refferrée du côté de la terre, de maniere à lui fermer tous les débouchés.

Fautes réparées par M. de Suffren.

Tels étoient les réfultats du prétendu triomphe de l'Amiral Hughes fur M. de Suffren, dont la préfence donna bientôt une nouvelle face aux affaires de l'Inde. Il n'eut pour ainfi dire qu'à fe montrer, pour réparer les méprifes de fes prédéceffeurs, & prévenir les fuites de quelques opérations mal combinées. La conduite de nos meilleurs Officiers dans cette partie du monde, n'avoit pas toujours été au deffus de la cenfure: on blâma, par exemple, M. d'Orves d'avoir choifi la route la plus lon-

1781. gue pour ſe rendre au Coromandel dans la vue d'intercepter les navires qui deſcendoient le Gange. Ayant ainſi conſommé tous ſes vivres dans la traverſée qui fut de trois mois & demi, il ne put que ſe montrer dans les paſſages de Pondichery, & ſe vit forcé de mettre en liberté les priſonniers qu'il avoit faits pendant ſa croiſiere. Ils jetèrent l'allarme ſur la côte où ils débarquèrent, & les Anglois qui juſqu'alors ne s'étoient pas douté de l'approche de l'eſcadre françoiſe, apprenant qu'elle étoit dans le voiſinage de Madraſs, retirèrent leurs troupes de Pondichery, renforcèrent la garniſon du fort Saint-Georges, y dreſsèrent de nouvelles batteries, y firent de nouveaux ouvrages, & mirent la place en état de ſoutenir un ſiége. Cependant Ayder-Aly écrivit à M. d'Orves qu'il ſe faiſoit fort d'enlever Madraſs en moins de ſix ſemaines, s'il vouloit lui fournir douze cens Européens, & ſe tenir devant la place avec toute ſon eſcadre. Le Général François rejeta cette propoſition, & revint à l'Iſle de France. Il y

attendit M. de Suffren, dont les cinq vaiſſeaux devoient ſe joindre à l'eſcadre de l'Inde, & la ſuivre au Coromandel où M. d'Orves ſe propoſoit de retourner inceſſamment, pour la gloire du Commandeur qui l'y remplaça dans le commandement de l'armée. Ses triomphes y redonnèrent à notre marine un éclat qu'elle avoit perdu depuis longtems dans les Grandes-Indes; & déſormais l'Angleterre n'eut plus à ſe glorifier de ſon aſcendant ſur la France dans cette partie du monde.

1781.

Ayder-Aly eſt battu par Sir Eyre Coote.

Elle ſoutint un peu mieux ſes avantages contre les armées indiennes, lors même qu'elle eut à combattre le redoutable Ayder-Aly-Kan. Il eſt bon de rappeller ici la journée du premier Juillet où Sir Eyre Coote ſe montra ſupérieur à ce fameux conquérant, dans l'action générale qui eut lieu entre Porto-Novo & Mooteapollam. Le combat dura huit heures, & fut très-meurtier du côté des Indiens. Les forces d'Ayder conſiſtoient en vingt-cinq bataillons d'Infanterie, quatre cens Européens, quarante ou cinquante mille chevaux, & près

de cent mille tant Mathelocks que
1781. Peons & Polygars. Quarante pièces de canon composoient son artillerie. L'armée de Sir Eyre Coote étoit de beaucoup inférieure en nombre, & ce Général ne dut sa victoire qu'à la supériorité de sa tactique. La seconde ligne des Anglois s'étoit placée sur des hauteurs qui mettoient en sûreté leur arriere-garde, tandis que la premiere ligne s'avançoit vers le canon de l'ennemi, dont la cavalerie faisoit de vaines tentatives pour l'enfoncer. Pendant longtems il soutint une canonnade vive & meurtriere, que tout le feu des troupes britanniques ne pouvoit faire taire. Cédant enfin à la bravoure & à l'activité de ces troupes, il se retira précipitamment, & les Anglois restèrent maîtres du champ de bataille. Le Général indien y laissa quatre mille morts; & la perte de Sir Coote fut tout au plus de quatre cens hommes tués ou blessés.

Divers échecs d'Ayder-Aly

Après l'action du premier Juillet, ce Général s'étoit mis à la poursuite d'Ayder-Aly. Il prit, chemin faisant, le fort de Tripassore,

place importante, dont Ayder n'a- 1781.
voit point eu le tems de renforcer la garnifon. Son armée en étoit à feize milles, lors de cette expédition. Le 26 Août, Sir Eyre Coote marcha dans l'intention de livrer une feconde bataille. Le terrein qu'occupoit alors le Général indien, avoit été le théâtre d'un triomphe qu'il venoit de remporter fur le Colonel Baillie. Encouragé par une idée fuperftitieufe, il voyoit dans cet emplacement le champ d'une feconde victoire; avec cette confiance il brûloit d'y combattre l'ennemi. Sa pofition étoit d'ailleurs très-favorable, & rien ne fut plus hardi que l'approche de Sir Eyre Coote qui, pour former fa ligne, fe vit obligé le lendemain de braver une canonnade de plufieurs batteries. Le combat du 27 Août, avoit commencé fur les neuf heures du matin, & ne fe termina qu'au coucher du foleil, époque à laquelle Ayder-Aly-Kan abandonna fes poftes & céda le champ de bataille; mais cette feconde action coûta plus de monde au Général anglois que l'affaire du premier Juillet;

1781. & grace à leur poſition avantageuſe, la perte des Indiens fut beaucoup moins conſidérable.

Un mois après, jour pour jour, il y eut près de Sholingur un troiſième combat, qui ſe termina par la déroute de l'armée d'Ayder. Elle eſſuya un quatrième échec devant Vellore, dont il étoit venu former le ſiége. Il y fut repouſſé avec perte; mais le lendemain il prit ſa revanche ſur les troupes de Sir Eyre Coote, dont les bagages & le convoi furent attaqués au paſſage d'un marais, où il périt un grand nombre d'Anglois, parmi leſquels on comptoit pluſieurs Officiers de diſtinction. Dès que l'armée eût traverſé le marais, elle ſe mit à la pourſuite des Indiens, qui lâchèrent pied & ſe retirèrent dans le plus grand déſordre.

Le Carnate n'en eſt pas moins ruiné.

Cette retraite précipitée annonçoit clairement que les troupes d'Ayder-Aly craignoient de ſe meſurer avec l'armée britannique. Dans cette circonſtance, le Général indien auroit dû profiter de ſa ſituation & de la connoiſſance des lieux pour haraſſer l'en-

nemi dans ſa marche, & l'obliger à regagner le Carnate faute de proviſions. Mais ce conquérant fut un moment découragé par le mauvais ſuccès de ſes différentes rencontres avec les troupes de Coote, & elles traversèrent la Palaar ſans trouver le moindre obſtacle. En ſoutenant un feu de mouſqueterie de la rive oppoſée du fleuve, il eſt très-probable qu'il eût fait avorter les deſſeins du Général anglois. Quoi qu'il en ſoit, ces derniers échecs d'Ayder-Aly-Kan n'empêchoient pas que le Carnate ne fut entièrement ruiné, & pour longtems hors d'état de produire un revenu équivalent à ſes charges. D'ailleurs la marine françoiſe n'en prenoit pas moins ſur la marine britannique un aſcendant qu'elle n'avoit point eu juſqu'alors dans les mers de l'Inde.

1781.

L'Amiral Hugues ſe dédommage avec les Hollandois de ſes revers avec M. de Suffren.

Si l'Amiral Hughes eſſuya de grands revers avec M. de Suffren, il fut plus heureux avec les nouveaux ennemis de la Grande-Bretagne; il obtint des avantages réels contre les Hollandois, & leur enleva divers établiſſemens tant ſur

1781. les côtes de l'Inde que dans l'isle de Ceylan. De ce nombre furent Negapatam & Trincomale ; mais ces conquêtes faciles & par conséquent peu glorieuses, ne devoient point rester aux Anglois. Cette campagne de l'Inde sur laquelle on n'a pas cru devoir s'étendre, ne fut qu'une préparation à la campagne de 1782. Le Commandeur de Suffren ne fit qu'y préluder aux combats multipliés, qui tous se termineront à la gloire de ce grand Général que le suffrage universel de la nation vient de placer au rang des Héros de la marine françoise. Mais pour ne point anticiper, jetons un coup d'œil sur les opérations, ou plutôt sur les préparatifs de la campagne d'Europe.

Conjectures sur les préparatifs de la campagne en Europe.

On venoit d'équiper à Brest une escadre de vingt-deux vaisseaux de ligne & d'un grand nombre de frégates aux ordres de M. de Guichen qui, disoit-on, n'attendoit qu'un vent favorable pour aller se joindre à la flotte espagnole qu'on supposoit en croisière à la hauteur d'Ouessant. On ajoutoit, sans beaucoup de vraisemblance, que M. de la

Motte-Piquet alloit prendre le commandement de quinze vaiſſeaux deſtinés pour une expédition ſecrete ſur laquelle on ſe livroit aux conjectures les plus diſparates. La plus vraiſemblable annonçoit le deſſein de reprendre Minorque, & par ce moyen, d'ôter aux Anglois toute eſpèce de reſſource pour l'entretien & l'approviſionnement de Gibraltar. D'autres ſpéculateurs voyoient dans cet armement les préparatifs d'une invaſion contre les iſles de Jerſey & de Gerneſey. Des obſervateurs moins timides ſuppoſoient à l'armée combinée un objet plus vaſte & mieux proportionné à l'étendue de ſes forces; ils la faiſoient agir tout-à-la-fois & contre ces différens poſtes, & contre les vaiſſeaux armés pour la défenſe de l'empire britannique; mais à la mi-Juin, il n'y avoit encore rien de certain que beaucoup d'activité, de mouvement & d'appareil dans les ports de France & d'Eſpagne. On s'étoit aſſuré à Breſt d'un plus grand nombre de Matelots, que le ſervice annoncé juſqu'alors ne paroiſſoit l'exiger; on

1781.

1781. avoit ajouté de nouveaux corps tant à l'artillerie qu'aux autres troupes destinées à s'embarquer; tous les approvisionnemens étoient prévus, & l'armement pouvoit se completter en peu de jours. Le 23 Juin l'escadre du Comte de Guichen fut entièrement équipée, & peu de jours après elle mit à la voile sur les huit heures du matin. Elle étoit composée de dix-huit vaisseaux de ligne, dont quatre montoient cent dix canons, de trois frégates de trente-deux, & de six autres bâtimens de moindre force.

Escadre du Comte de Guichen. Sa force.

Le 19, la flotte angloise aux ordres de l'Amiral Darby avoit mis à la voile de Ports-Mouth; elle n'étoit point inférieure à l'escadre françoise, & l'on y comptoit au moins dix-huit vaisseaux de ligne & six frégates. Quatre autres vaisseaux de soixante-quatorze mouilloient dans la rade, & n'attendoient que le vent pour l'aller joindre à la vue de Plymouth, où elle fut apperçue le 21 Juillet. Deux cutters détachés successivement de la flotte angloise, entretenoient une correspondance suivie entre l'escadre &

Escadre de l'Amiral Darby.

l'Amirauté, à qui l'on prétendoit que les dépêches de l'Amiral Darby venoient de confirmer le bruit déjà répandu de la prochaine croisiere de Don Louis de Cordova avec trente-huit vaisseaux de ligne & onze frégates de vingt-huit à quarante-quatre canons. Dans cette supposition, la croisiere de l'Amiral ne pouvoit être longue; on devoit s'attendre à le voir bientôt rentrer dans les ports d'Angleterre. Ce n'étoit point une vaine conjecture, & nous verrons bientôt Darby se réfugier à Torbay avec toute sa flotte, si l'on excepte trois vaisseaux de ligne détachés pour renforcer l'Amiral Parker qui croisoit depuis quelque tems dans la Baltique. Le Gouvernement informé de l'importance d'une escadre hollandoise, nouvellement expédiée pour aller protéger dans les mers du Nord le retour de plusieurs vaisseaux de l'Inde, crut devoir saisir cette occasion de frapper un coup éclatant sur la marine de Leurs Hautes-Puissances, & d'écarter, au moins pour le reste de la campagne, une branche de

1781.

Projet contre la marine hollandoise.

1781. la confédération formidable qui preſſoit de toutes parts l'Angleterre ; mais l'événement fera voir que dans cette circonſtance, elle avoit trop préſumé de ſon aſcendant ſur la Hollande. Revenons à l'eſcadre du Comte de Guichen.

Tout annonce à Cadix le projet d'une grande expédition.

Dès le 6 Juillet, elle étoit entrée ſans accident dans la baie de Cadix, où elle précéda de quelques jours l'arrivée des quinze vaiſſeaux expédiés du Ferrol avec leſquels elle ne tarda pas à effectuer ſa jonction. Cette nouvelle bientôt répandue dans toute l'Europe, expliqua le retour précipité de l'eſcadre angloiſe deſtinée contre la Zélande, le retardement apporté au départ de l'Amiral Digby, & le changement ſubit qui ſe fit remarquer dans les opérations de la campagne britannique. La flotte prête à quitter la rade de Cadix étoit de cinquante-trois vaiſſeaux de ligne ; il étoit clair qu'on ſe diſpoſoit à quelqu'expédition vigoureuſe, mais encore inconnue. Cependant on avoit raſſemblé dans le port des munitions de guerre de toute eſpèce ; on avoit équipé dix bombardes

bardes & plusieurs brûlots ; on avoit des transports pour douze ou quinze mille hommes. Ces troupes campées aux environs de Cadix, étoient chaque jour exercées à des évolutions militaires, à des attaques, à des descentes simulées. L'infatigable Duc de Crillon toujours à leur tête, ne cessoit de les encourager par son exemple. Il connoissoit tous ses Soldats, il se mêloit parmi eux ; il n'y en avoit pas un seul à qui il n'eût parlé ; tous brûloient de se signaler sous les yeux de leur Général. A la proposition qu'il leur fit de se retirer, s'ils craignoient de le suivre, ils répondirent unanimement qu'il n'y avoit point de périls qu'ils n'affrontassent avec lui ; & qu'ils étoient disposés à répandre la dernière goutte de leur sang pour l'honneur des armes du Roi & pour le service de la patrie. Tel étoit le vœu général des troupes, lorsqu'elles s'embarquèrent le 21 Juillet, pour une expédition qui paroissoit regarder Minorque ou Gibraltar.

1781.

Comme la flotte combinée se tenoit encore dans la baie, quoi-

Départ des flottes combinées.

1781. qu'elle eût pu mettre en mer plusieurs jours auparavant, on ne douta pas qu'elle n'eût reçu l'ordre de couvrir & de protéger l'expédition ; mais cette conjecture n'étoit appuyée que sur des probabilités, & l'objet de ce formidable armement étoit toujours inconnu. Quoi qu'il en soit, des cinquante vaisseaux de ligne qui composoient la flotte aux ordres de Don Louis de Cordova, treize en furent séparés pour former une escadre légère sous le commandement de M. de Guichen. Elle devoit marcher en avant de l'armée, & agir avec elle ou sans elle, suivant les circonstances. Les cinquante vaisseaux dirigèrent leur marche au Sud-Est, & le 22 avant le coucher du soleil, on les perdit absolument de vue. Le même jour, le convoi du Duc de Crillon sortit aussi de la baie sous l'escorte des vaisseaux espagnols le Saint-Pascal & l'Atlante, des frégates la Junon & la Sainte-Rosine, de deux cutters, trois bombardes & deux brûlots. On y comptoit dix mille hommes de troupes de débarque-

ment. Tout cet appareil annonçoit le projet d'une grande conquête & des mesures bien concertées pour en assurer le succès. On ne s'attendoit pas à voir l'Amiral Darby demeurer oisif dans une pareille conjoncture. 1781.

Conjectures des nouvellistes sur la destination de l'armée navale.

Cependant on ignoroit la position de l'armée navale, & la curiosité impatiente des spéculateurs donna lieu à toutes les suppositions que suggerent en pareil cas, la disette des nouvelles, l'avidité d'en savoir & le besoin d'en débiter. On faisoit croiser en même-tems les flottes combinées entre l'isle d'Ouessant & les Sorlingues, sur la côte d'Irlande & dans le détroit de Gibraltar; & parmi les oisifs à nouvelles, il s'en trouvoit plusieurs qui supposoient les escadres rentrées dans leurs ports respectifs. Enfin on apprit que l'Amiral Darby venoit d'arriver à Torbay avec ses vingt-trois vaisseaux; & personne ne douta plus qu'il n'eût été chassé par l'armée de Cordova, ou que la crainte de le rencontrer ne l'eût forcé de remonter le canal.

La rentrée de l'Amiral

La rentrée de l'escadre angloise,

1781.

Darby cause de grandes allarmes en Angleterre.

avant que le terme de sa croisière fut expiré, jeta l'allarme en Angleterre, & l'on s'y crut à la veille d'une invasion sur les côtes; mais cette opération n'étoit pas vraisemblable. Pour calmer ces terreurs, & dissiper des bruits qui déjà faisoient assez de sensation pour affecter les fonds publics, l'Amirauté se hâta d'expédier à Darby l'ordre de mettre à la voile incessamment, avec un renfort de six vaisseaux de ligne qui portèrent son escadre à vingt-neuf, sans y comprendre ses douze frégates. Pour mieux rassurer la nation, on eut soin de répandre que sous peu de jours, douze autres vaisseaux alloient se joindre à la grande flotte, & que l'Amiral avoit ordre de voler au secours de Gibraltar & de Minorque, dans le cas où ces places seroient investies par les flottes combinées, ou de leur livrer bataille quelque part qu'il les rencontrât, & sans égard à leur supériorité qui n'étoit qu'apparente, puisqu'elle n'existoit que dans le nombre de leurs vaisseaux. Cependant, comme le retour précipité de l'Amiral Darby

laiſſoit toujours un reſte de terreur dans la claſſe du peuple la moins diſpoſée à ſe repaître d'eſpérances chimériques, on ne manqua pas d'ajouter que ſon apparition à Torbay avoit eu pour objet de renouveller ſes proviſions pour le reſte de ſa croiſière qu'il vouloit prolonger juſqu'à l'équinoxe, afin de la rendre plus déciſive.

1781.

Une tempête ſépare les flottes combinées.

Toutes ces *forfanteries* (1) &

(1) Non contens de mentir à la nation ſur les prétendues reſſources de l'Angleterre, des Nouvelliſtes à gage faiſoient métier de l'endormir dans une ſécurité funeſte, en rempliſſant leurs papiers d'aſſertions ridicules ſur la détreſſe des Puiſſances alliées. A les en croire, les flottes combinées, foibles d'équipages & de munitions de guerre, n'étoient qu'un bel appareil, plus impoſant que redoutable; l'Eſpagne réduite aux expédiens, ſe voyoit déjà dans l'impoſſibilité de continuer les hoſtilités; la France obligée de recourir à des impôts extraordinaires, faiſoit ſon dernier effort; & la Hollande, à qui la pêche du hareng venoit de manquer, n'avoit déjà plus de quoi fournir aux dépenſes d'une guerre à peine commencée. Mais toute l'Europe connoiſſoit les richeſſes de cette nation opulente; & ſes pertes, quoique

1781. beaucoup d'autres qu'on pourroit rapporter, ne faisoient prendre le change, sur la véritable position des Anglois, qu'à des observateurs aveugles ou prévenus. L'Angleterre étoit dans un moment de crise effrayant; MM. de Crillon, de Guichen & de Cordova avoient quitté le port de Cadix avec le projet d'une grande expédition; ils avoient des forces suffisantes pour l'effectuer; leurs talens & leur expérience étoient regardés comme de sûrs garants du succès de l'entreprise, & malgré les *rodomontades* britanniques, toute la marine angloise n'y devoit opposer qu'une

---

assez considérables, pouvoient se réparer même au sein de la guerre. Quant à l'Espagne; l'arrivée de la flotte de la *Plata* avoit fait entrer dans ce royaume près de deux cens millions de livres tournois, & ce n'étoit pas le moment de parler de la ruine de cette nation. Il est vrai que par un édit du mois d'Août, Sa Majesté Louis XVI venoit d'ajouter deux sols pour livre en sus des droits ordinaires; mais ce nouvel impôt, bien loin d'annoncer l'épuisement de la France, supposoit les plus grandes ressources dans cet Etat.

vaine bravade; mais les élémens se liguèrent un moment pour la Grande-Bretagne, & tous les préparatifs de sa ruine furent dissipés par une tempête qui sépara les flottes combinées, & força chaque division à rentrer dans ses ports respectifs. Les vaisseaux françois arrivèrent à Brest le 11 Septembre, & mirent fin, du moins pour quelque tems, aux allarmes de l'Angleterre. 1781.

Réflexions à ce sujet.

Ainsi fut terminée une croisière qui pouvoit décider du sort de la Grande-Bretagne, la priver du retour de ses flottes, la forcer de demander la paix en suppliante. Cet événement est une nouvelle preuve de la fragilité des plus sages dispositions dans une guerre maritime : les ordres des Cours & toutes leurs combinaisons ne sauroient prévenir les accidens secondaires qui dérangent souvent le meilleur plan ; la commotion des élémens peut à chaque minute, arracher des mains du vainqueur les lauriers de la victoire. Cependant on verra que cette campagne ne fut pas, même en Europe, tout-à-fait infructueuse pour les Puissances alliées. On fut

1781.

Le Duc de Crillon arrive à Minorque.

bientôt que le Duc de Crillon étoit arrivé heureusement à Minorque, & que sa mission étoit d'en former le siége ; on auguroit le plus favorablement de cette expédition. D'ailleurs il se faisoit à Brest des préparatifs qui supposoient toujours de grands projets pour cette campagne ; on continuoit d'y rassembler des troupes & de les tenir en haleine par de fréquens exercices ; on y voyoit arriver de toutes parts des Soldats détachés de l'infanterie françoise, & destinés, sinon à former de nouveaux corps, du moins à recruter les bataillons alors en activité. On venoit de completter les équipages de huit ou dix vaisseaux, qui, sous les ordres de M. de Beausset, devoient aller renforcer l'escadre espagnole déjà prête à rentrer en croisière pour combattre la flotte angloise, ou du moins pour lui fermer l'accès de la Méditerranée où l'on craignoit qu'elle ne vînt au secours de Minorque.

Nouvelle croisière de l'Amiral Darby.

Mais cette crainte n'étoit pas fondée ; l'Amiral Darby n'avoit point de troupes de débarquement, & ses vaisseaux n'étoient pas approvision-

nés pour une expédition dans cette mer. Au reste on ne savoit rien de positif sur la destination de sa flotte, & l'on ignoroit encore à la mi-Septembre en quels parages elle croisoit. Les vents de l'équinoxe la forcèrent enfin de gagner le port; & l'on apprit que toutes ses opérations s'étoient bornées à la prise de quelques navires, & que le principal objet de sa longue croisière avoit été de protéger les côtes d'Irlande qu'on n'avoit point eu l'intention d'attaquer. Mais c'est assez parler des préparatifs de la campagne d'Europe, & de l'inaction des flottes angloise & combinée; il est tems de jeter un coup-d'œil sur le petit nombre d'événemens qui, dans le tableau de cette campagne, peuvent rompre la monotonie des projets sans exécution.

1781.

A quoi se réduisent ses opérations.

La France l'avoit ouverte par une entreprise sur l'isle de Jersey, dont l'exécution fut confiée au Baron de Rullecourt, ci-devant Major-Général des Volontaires de Nassau. Il n'avoit avec lui que douze cens hommes tirés, pour la plûpart, de la légion du Chevalier de Luxem-

Entreprise malheureuse sur l'isle de Jersey.

1781. bourg. Le 5 Janvier ſur les trois heures après midi, ils s'étoient embarqués à l'iſle de Chauſey par un vent très-favorable; en moins de ſix heures, ils touchèrent à Jerſey, y débarquèrent heureuſement, & s'étant mis en marche, paſsèrent ſous le feu de cinq ou ſix forts ſans être inquiétés. Arrivés par des chemins affreux, juſqu'à Saint-Hellier, ils s'emparèrent de cette capitale, après avoir maſſacré une partie de la garde qui voulut oppoſer de la réſiſtance. Le Baron de Rullecourt envoya un piquet pour ſe ſaiſir du Gouverneur & des principaux habitans, qui furent conduits ſur la place du marché où ils ſignèrent une capitulation. Le Baron ſe fiant trop ſur cet acte, avoit négligé de s'emparer d'une éminence où la garniſon ſe forma en corps de troupes, & d'où elle fit jouer ſon artillerie ſur les François, tandis qu'ils alloient ſe mettre en poſſeſſion du premier fort de la ville, ſous la conduite même du Gouverneur priſonnier. Cette perfidie inattendue jeta le déſordre dans leurs rangs, & les obligea de ſe replier dans l'intérieur

de la place; ils y furent bientôt affaillis par quatre mille habitans armés,qui fortirent tout-à-coup des embufcades où ils s'étoient tenus cachés jufqu'à ce moment; la petite troupe de M. de Rullecourt fe vit forcée de céder à ce grand nombre d'affaillans. Ce brave Officier ayant reçu trois coups de feu, dont il mourut peu d'heures après, & ne comptant plus fur l'arrivée de fon arrière-garde commandée par M. d'Herville qui devoit le feconder dans cette expédition, (1) fit porter à fes Volontaires l'ordre de mettre bas les armes & de fe rendre prifonniers, ce qu'ils firent au nombre de cinq ou fix cens. Le refte de fes gens avoit trouvé le 1781.

(1) Si le Major d'Herville eût paru à tems avec fon artillerie, & les trois cens hommes qu'il commandoit, il eft à croire que cette affaire, conduite avec autant de fecret que de courage, auroit eu une toute autre iffue; mais le retour des bateaux où devoit s'embarquer l'arrière-garde fut retardé par des obftacles imprévus, & la marée baffe, fut un contre-tems qui mit ces trois cens hommes dans l'impoffibilité de faire la defcente.

1781. moyen de s'échapper & de gagner la côte, où s'étant saisis de quelques bateaux, ils se rendirent heureusement dans les ports de Bretagne & de Normandie.

Particularité de cette expédition.

On cite une particularité de cette expédition qui peut mériter un moment l'attention du lecteur; c'est qu'il y avoit dans la petite armée de M. de Rullecourt un Officier turc de nation, ci-devant au service du Mogol. Il se nommoit Emir-Suad & jouissoit dans l'Indostant d'un revenu de cent cinquante mille livres. Il étoit venu à Paris avec M. Chevalier, dont il étoit l'ami, & qui se louoit beaucoup des bons offices qu'il en avoit reçus lors de son passage de Suez. Emir-Suad avoit sollicité de l'emploi dans nos troupes, tant pour se former au métier de la guerre, que pour se venger des Anglois, dont le despotisme dans l'Inde paroissoit l'avoir irrité. Il obtint le grade de Colonel en second dans la légion de M. le Chevalier de Luxembourg, & partit avec ce titre pour l'expédition de Jersey, où, pour me servir de son expres-

fion, il fe promettoit de tuer beaucoup d'Anglois. Il s'étoit affublé d'un doliman bleu, & comme defcendant de Mahomet, il portoit une bande d'étoffe verte fur fon turban; il ne reffembloit d'ailleurs à nos Officiers que par les épaulettes. Emir-Suad étoit un homme d'environ quarante-cinq ans. Son extérieur annonçoit de la force & du courage. Le parti qu'il avoit pris de venir s'inftruire en Europe, étoit alors fans exemple parmi fes compatriotes.

1781.

Quoique le fuccès n'eût pas couronné l'expédition du Baron de Rullecourt, cette tentative ne laiffa pas que d'allarmer les habitans de Jerfey. Ils n'étoient point fans doute revenus de leur frayeur, lorfqu'en mémoire de cet événement, ils firent ériger une pyramide où fe lifoit cette infcription:

Pyramide élevée à Jerfey en mémoire de cet événement.

» Ci gît le corps de M. le Baron
» de Rullecourt, Officier-Général
» françois qui, dans la nuit du 6
» Janvier 1781, envahit cette ifle,
» à la tête de douze cens hommes,
» furprit le Gouverneur & les Ma-
» giftrats, & les fit prifonniers de

1781. » guerre. Heureusement qu'au point » du jour, les François attaqués » par la garnison & la milice aux » ordres du brave Major Pierson, » qui perdit la vie dans cette glo- » rieuse entreprise, furent totale- » ment mis en déroute; le Gou- » verneur & les Magistrats recou- » vrèrent la liberté; & l'isle fut dé- » livrée par la destruction ou par » la captivité des envahisseurs; le » Baron de Rullecourt succomba; » & cette pyramide est moins un » monument érigé à la mémoire d'un » ennemi, qu'elle n'est, ô Jersey! » un avertissement pour vous & » pour vos enfans, de donner à » l'avenir plus d'attention à votre » sûreté »!

Expédition plus heureuse contre l'isle de Minorque

Si la France échoua dans cette tentative contre Jersey, elle fut plus heureuse dans son expédition concertée avec l'Espagne contre l'isle de Minorque, dont M. le Duc de Crillon se rendit maître sans trouver de résistance. L'Angleterre n'avoit pas même soupçonné la destination des troupes embarquées à Cadix pour cette grande entreprise; cependant il étoit difficile de prendre le

change ſur l'objet de ce formidable armement. Lorſque l'armée des alliés ſe préſenta devant Minorque, le Général Muray, qui commandoit dans l'iſle, ne vit d'autre reſſource pour ſauver ſa foible garniſon compoſée en grande partie de Soldats invalides, que de ſe précipiter dans le fort Saint-Philippe, & d'abandonner ſes proviſions à l'ennemi, ſans excepter l'apothicairerie, objet important, vu l'état de langueur & de maladie où ſe trouvoient la plûpart de ſes Soldats. Entrons dans quelque détail ſur cette importante expédition.

1781.

Sécurité funeſte du Gouverneur.

Douze mille hommes bien aguerris s'étoient embarqués à Cadix, pour aller attaquer Minorque; & les trois mille tant Anglois qu'Hanovriens qui compoſoient alors la garniſon de cette iſle, ne devoient pas réſiſter à des forces ſupérieures; la diſcorde régnoit parmi les troupes ſoudoyées pour la défendre, & la dyſſenterie y faiſoit de cruels ravages. Le Gouverneur occupé de ces deux fléaux au progrès deſquels il oppoſoit toute ſa prudence & toute ſon activité, s'endormoit dans une

1781.

ſécurité funeſte ſur les autres dangers, lorſque le Duc de Crillon effectua la deſcente. Sa navigation avoit été longue & pénible. Après avoir franchi le détroit en moins de trois jours, les tranſports furent obligés de mouiller à la rade de Carthagene, où les vents contraires les enchaînèrent un tems conſidérable. La flotte ne remit à la voile que le dix-ſeptième jour, & elle fut encore retardée par des calmes opiniâtres. Enfin le vent redevint favorable, à la hauteur de Malaga; il ne fallut plus que trois jours pour arriver à la vue de Minorque. Parmi les cent voiles qui tranſportoient l'armée, on comptoit deux vaiſſeaux de ſoixante-dix canons, cinq frégates, ſix chebecs & un pareil nombre de bombardes.

Diſpoſition de l'armée du Duc de Crillon. Priſe de Minorque. Importance de cette conquête.

Le Général en forma trois diviſions qui devançoient le convoi & vinrent bloquer les ports de Mahon, de Fornella & de Citadella. Cette précaution étoit néceſſaire pour empêcher l'évaſion des bâtimens ennemis. Le débarquement s'effectua en quatre endroits différens. Deux bataillons ennemis ſe

trouvoient alors éloignés du fort Saint-Philippe, l'un à Mahon & l'autre dans le fauxbourg de Ravalle. Si la descente exécutée dans la nuit du 21 Août, n'avoit été ralentie par diverses circonstances, les deux bataillons auroient été faits prisonniers, & le fort eût perdu l'élite de sa garnison. Cependant le Duc de Crillon à peine débarqué dans l'isle, y fit arborer le drapeau royal qui fut salué de vingt coups de canon & accueilli par les acclamations des troupes. Immédiatement après, il se mit à la tête des Brigades des Grenadiers & Volontaires de Catalogne, & de celles de Burgos, de Murcie & d'Amérique; prit la route de Mahon, se rendit maître du port où il trouva cent soixante pièces de canon, & se saisit de plusieurs magasins remplis d'effets précieux, dont le riche butin fut estimé supérieur à celui que Rodney venoit de faire à Saint-Eustache. Des piquets dispersés sur la route, eurent ordre d'occuper les postes les plus importans.

1781.

Le premier soin du Général après sa conquête, fut d'ordonner des

Toute l'Isle est soumise à

1781. prières & de faire chanter le *Te Deum*. Le même jour il reçut, au nom du Roi d'Espagne, le serment de fidélité des habitans, & il n'eut pas besoin d'employer la violence; presque tous les Mahonnois rentroient avec plaisir sous la domination de leurs anciens Souverains. Les villes de Citadella & de Fornella s'étoient rendues sans coup férir, & toute l'isle fut soumise, à l'exception du fort Saint-Philippe. Le Duc de Crillon trouva dans le port cent navires, parmi lesquels il y avoit quatorze corsaires en armement. On prétendit qu'un bâtiment expédié de Gênes, avoit informé le Général Murray du dessein des Espagnols trois jours avant leur débarquement, mais que le Gouverneur ne tint aucun compte de cet avis. Lorsqu'il découvrit les vaisseaux ennemis, il n'eut que le tems de faire embarquer son épouse pour l'Italie, & d'enlever à la hâte quelques provisions de bouche. Il entra dans le fort sur les cinq heures du soir, une heure avant le débarquement de la première division espagnole.

l'exception du fort Saint-Philippe.

Cependant le Duc de Crillon alla reconnoître les fortifications de Saint-Philippe, & fit tous les préparatifs du siége qu'il devoit commencer à l'arrivée des secours attendus tant de la France que de l'Espagne. L'heureux début de son expédition fut un triomphe pour les deux Cours, & elles ne devoient pas négliger les moyens de la consommer ; mais ce dernier pas étoit le plus difficile. Si, au premier moment de la descente, on s'étoit mis à la poursuite de la garnison, il est probable que dans le désordre & la confusion de cette surprise, on eût emporté, sans beaucoup d'efforts, la place où elle s'étoit réfugiée ; mais on lui donna le tems de se reconnoître, & pour peu qu'ils missent d'ordre & de vigueur dans leur défense, les trois mille hommes retranchés dans cette forteresse, devoient y tenir longtems par le seul avantage de leur position. Le fort de Saint-Philippe est défendu par un rocher qui en rend les approches aussi périlleuses que difficiles : les glacis & le chemin couvert sont également taillés dans

1781.

Force de cette place.

1781. le roc, paliſſadés, minés, contreminés & garnis de batteries de canon; de diſtance en diſtance s'élèvent de petits forts munis d'artillerie qui protégent les glacis & le chemin couvert. Chacun de ces ouvrages eſt entouré d'un foſſé de vingt pieds de profondeur, creuſé dans le roc vif, avec une galerie couverte à créneaux pour ſe mettre à l'abri. Tous les ouvrages extérieurs ont des communications ſouterraines avec le corps de la place, où les troupes employées à ſa défenſe, bravent, en quelque ſorte, les inſultes des aſſiégeans. Ces ſouterrains forment une eſpèce de labyrinthe, où ſont creuſés des puits à baſcules, pour y arrêter l'ennemi, s'il parvenoit à s'en emparer. Le corps de la place environné d'un chemin couvert contreminé, eſt défendu par des contregardes & demi-lunes; les murailles ſont taillées dans le roc, elles ont ſoixante pieds de haut, & le foſſé qui les entoure en a trente-ſix de profondeur. Enfin la tour du fort Saint-Philippe eſt un quarré flanqué de quatre petits baſtions, dont l'intérieur forme une

place d'armes qui peut avoir dix-huit perches d'étendue. Tous ces ouvrages, la plûpart taillés dans le roc, ſont, pour ainſi dire, à l'épreuve de la bombe. On portoit à quinze cens mille livres ſterling les dépenſes des fortifications ajoutées à l'iſle Minorque, depuis 1756 juſqu'au jour où les Eſpagnols y firent leur débarquement. 1781.

Productions de l'iſle de Minorque.

Le Duc de Crillon avoit diſtribué la majeure partie de ſes troupes dans les différentes places de l'iſle, & ce qu'il pouvoit en employer au ſiége de Saint-Philippe n'étoit point ſuffiſant pour l'enlever de vive force; il falloit des renforts conſidérables pour aſſurer la conquête de Minorque, & l'étendre à toutes ſes parties; l'importance d'une telle acquiſition compenſoit bien les frais de l'entrepriſe. Ce n'eſt pas que les Eſpagnols euſſent beſoin d'un nouveau port dans la Méditerranée; mais c'étoit pour eux un coup de partie d'enlever aux Anglois l'entrepôt le plus avantageux de leur commerce du levant. D'ailleurs l'iſle de Minorque fournit tout ce qui eſt néceſſaire à la vie; elle

produit du bled, du vin, des
1781. fruits excellens. Tous les bestiaux y prospèrent; & en y donnant quelques soins, on y pourroit tirer un grand parti de la culture. Ses pâturages sont de la même nature qu'en Espagne ; & pour y recueillir une laine aussi fine & aussi précieuse que celle de ce royaume, il suffiroit peut-être d'y transporter des brebis espagnoles. Cette isle abonde en poissons de toute espèce ; on y trouve des mines de plomb & des carrières du plus beau marbre ; ses fromages sont d'un goût exquis, & pourroient devenir un objet de commerce important. Elle fournit du miel & de la cire d'une très-bonne qualité ; & ses oliviers seroient d'un grand produit, si la culture en étoit perfectionnée. Tous les avantages attachés à la possession de l'isle Minorque, justifient bien les efforts qu'on verra faire à l'Espagne pour en completter l'acquisition.

Renforts envoyés au Duc de Crillon.

Quatre mille hommes attendoient à Barcelone l'instant de mettre à la voile, pour aller renforcer l'armée du Duc de Crillon. La France avoit

le plus grand intérêt à ce qu'on achevât la conquête de Minorque ; & l'on s'appercevoit déjà ſur nos côtes de l'heureux effet de l'invaſion eſpagnole ; depuis que les corſaires de Mahon étoient enchaînés dans leurs ports, le commerce maritime du Languedoc commençoit à jouir d'une ſécurité depuis longtems troublée par leurs pirateries. Pour en aſſurer la tranquillité, il falloit que les troupes françoiſes concouruſſent à la réduction du fort Saint-Philippe. En conſéquence, l'ordre fut expédié dans nos ports de la Méditerranée, de frêter, juſqu'à la concurrence de huit mille tonneaux, des bâtimens deſtinés aux tranſports d'une armée auxiliaire de quatre ou cinq mille hommes. On avoit cru d'abord que cet embarquement ſe feroit ſur des navires eſpagnols ; mais le tranſport de la groſſe artillerie qu'on fit paſſer de Barcelone en employa un grand nombre, & il fut décidé que la diviſion françoiſe s'embarqueroit à Toulon vers la fin du mois de Septembre. Comme on l'a dit, le Duc de Crillon n'attendoit

1781.

1781. que ces renforts pour commencer le siége, & cette nouvelle expédition suivit de près le débarquement des troupes combinées. Il devoit s'écouler encore plusieurs mois avant que toute l'isle passât sous la domination des Espagnols.

Danger pour le riche convoi de la Havane.

Leurs vaisseaux couvroient les mers d'Europe, & la flotte angloise qui venoit de mettre à la voile pour aller secourir la place assiégée, ou pour intercepter le riche convoi de la Havane, se vit forcée de rentrer dans le port, & de laisser le champ libre aux croisières des escadres ennemies. Mais les ouragans ordinaires à l'approche de l'équinoxe, suspendirent les opérations navales de la France & de l'Espagne, & tous leurs vaisseaux plus ou moins mal-traités par les tempêtes, gagnèrent la rade sans attendre l'arrivée de la flotte espagnole. On avoit d'autant plus lieu de craindre pour cette flotte, que les escadres combinées devoient employer beaucoup de tems à se réparer, & que les vaisseaux anglois, pouvoient, à la faveur de cette circonstance, se rendre

rendre maîtres de la mer, & par conſéquent tenter avec ſuccès d'enlever le convoi eſpagnol. D'ailleurs l'occaſion étoit favorable pour ſecourir Gibraltar & reprendre Minorque; mais les Anglois n'entreprirent aucune de ces opérations, & leur grande flotte conſuma ce tems précieux en de vaines croiſières ſur les côtes d'Irlande, dans l'unique vue de donner la chaſſe à nos corſaires, & de les écarter de ces parages: c'étoit bien des frais pour un ſi petit objet. Il eſt à remarquer que dans toute cette campagne d'Europe, les grandes flottes ne prirent aucune part aux expéditions qui méritent l'attention de l'Hiſtoire.

1781.

On équipe des flottes pour les deux Indes.

La France ne paroiſſoit occupée que du ſoin de conſerver ſa ſupériorité dans les deux Indes. On travailloit dans le port de Breſt, avec la plus grande célérité, à l'équipement des eſcadres qui devoient eſcorter les convois. Cette activité faiſoit eſpérer qu'elles ſeroient en état de mettre à la voile avant la fin de Novembre. Ce ne fut que dans le mois ſuivant qu'elles appareillèrent au nombre de deux vaiſſeaux

1781. ſeulement pour les Indes orientales, ſavoir, l'Illuſtre & le Saint-Michel; & de ſept pour les Antilles, ſous les ordres du Marquis de Vaudreuil, dont le convoi étoit de cent dix-huit tranſports chargés de neuf mille hommes, d'un train d'artillerie conſidérable, de munitions & d'approviſionnemens de toute eſpèce. Moyennant ce renfort, la marine françoiſe aux Indes occidentales devoit ſe porter à trente-huit vaiſſeaux de ligne. M. de Guichen avoit convoyé la flotte de l'Inde juſqu'à l'un des caps; il s'en ſépara pour aller joindre l'armée eſpagnole à Cadix, où il conduiſit treize vaiſſeaux & quelques frégates.

On arme vingt-deux vaiſſeaux dans les ports d'Angleterre.

Tandis que MM. de Guichen & de Vaudreuil diſpoſoient tout pour le départ des convois, on s'occupoit tant à Ports-Mouth qu'à Plymouth de la réparation des vaiſſeaux que l'Amiral Darby venoit de ramener dans ces ports, & dont une partie étoit deſtinée pour les deux Indes, & le reſte pour la défenſe de Gibraltar; la totalité de l'armement pouvoit ſe monter à

vingt - deux vaiſſeaux de ligne. Le plan du Miniſtère étoit d'en confier d'abord le commandement en chef à l'Amiral Rodney nouvellement arrivé des Antilles, & qui avoit ordre d'y retourner avec le Formidable & cinq autres vaiſſeaux du même rang. La diviſion pour l'Inde étoit d'un pareil nombre de vaiſſeaux ; elle avoit pour Commandant Sir Richard Bickerton qui devoit monter le Gibraltar. Suivant le même plan, le reſte de la flotte alloit mettre en mer ſous les ordres de l'Amiral Kempenfelt. On varioit ſur la premiere deſtination de ces dix vaiſſeaux, que les uns envoyoient devant Breſt, & les autres à la rencontre des cent trente - cinq voiles parties de Saint-Domingue le 25 Octobre ſous l'eſcorte des vaiſſeaux de guerre aux ordres du Chevalier de Botderu. On portoit à ſoixante - dix millions la valeur de cette riche flotte qui, au grand regret des Anglois, arriva le 7 Décembre à Breſt, ſans aucun événement fâcheux. 1781.

Rencontre des eſcadres de Guichen & de Kempenfelt.

La diviſion de Kempenfelt, où l'Amiral Roſſ commandoit en ſecond, devoit ſortir avant les autres,

1781. & tenter quelqu'entreprife en attendant qu'elles fuffent prêtes à mettre à la voile. La rade de Cadix étoit le point de réunion, & l'on fe propofoit d'y bloquer les flottes efpagnoles avec les vaiffeaux de ligne, tandis que les frégates feroient employées à ravitailler Gibraltar & le fort Saint-Philippe. Quel que dut être le fuccès de cette tentative, les Amiraux Roff & Kempenfelt avoient ordre de regagner les ports d'Angleterre après cette opération, & tandis que Rodney & Bickerton fuivroient la route de leur deftination refpective. L'efcadre de ce dernier ne fe chargeoit point du tranfport des troupes qui, au nombre de cinq mille quatre cens hommes, furent réparties fur les trente navires de la Compagnie déjà raffemblés à Spithead. Ce plan n'eut pas fon exécution dans toute fon étendue. Des raifons que nous toucherons ailleurs, empêchèrent l'Amiral Rodney de partir à l'époque convenue. Le départ de l'Amiral Bickerton fut auffi différé, & ce retard qui avoit été prévu, facilita les moyens de renforcer l'ef-

cadre de Kempenfelt. Il ſortit de Ports-Mouth le 2 Décembre avec douze vaiſſeaux de ligne, un de cinquante canons, quatre frégates de trente-ſix & le brûlot la Tiſiphone. Les avis étoient partagés ſur la deſtination de cette eſcadre, dont la croiſière ne parut point d'abord avoir d'objet particulier. Quoi qu'il en ſoit, M. de Guichen & l'Amiral Kempenfelt ſe rencontrèrent le 12 à cinquante lieues au Sud d'Oueſſant; & telles furent les circonſtances de cette rencontre, ſuivant la relation de l'Amiral anglois.

1781.

Rapport de Kempenfelt.

« La frégate qui étoit à la découverte du côté du vent, ſignala, dit-il, une flotte dans la partie du Sud-Eſt. Le vent ſouffloit alors de ce côté; je fis ſignal aux vaiſſeaux à deux ponts & aux frégates de donner chaſſe, & chargeai le Victory de voiles. A neuf heures du matin, nous diſtinguâmes que la flotte ennemie alloit vent largue, & gouvernoit vers l'Oueſt. Une heure après, j'obſervai pluſieurs vaiſſeaux fort en avant du reſte, & qui ſe formoient en ordre de bataille; je fis

1781. le signal pour former la ligne; mais voyant la possibilité de passer entre les vaisseaux de guerre françois & une grande partie de leur convoi, je continuai de forcer de voiles dans la vue de les couper; & j'y réussis en partie: plusieurs amenèrent pavillon. Comme le jour baissoit, qu'il ventoit frais, & que le tems étoit nébuleux, tous ces navires ne tombèrent point en notre possession. Le lendemain, au point du jour, nous apperçûmes l'ennemi sous le vent. Je formai encore la ligne; mais ses forces me parurent tellement supérieures aux miennes, que je ne crus pas convenable de hasarder une action ».

Le Marquis de Vaudreuil sauve le convoi.

Lors de cette rencontre, le convoi françois se trouvoit séparé par un coup de vent, de la forte escadre qui le protégeoit; l'Amiral Kempenfelt saisit ce moment pour l'attaquer avec six vaisseaux, ce qui lui réussit au-delà de ses espérances; il enleva quinze bâtimens de transport chargés de troupes & de munitions de toute espèce. Cette entreprise courageuse & bien conduite, fit le plus grand

honneur à l'Amiral anglois qui, sans doute, auroit donné plus de suite à cette expédition, si le Marquis de Vaudreuil, avec deux seuls vaisseaux, n'avoit trouvé le moyen d'arrêter les progrès de l'escadre britannique. La tempête avoit dispersé le reste du convoi, dont une partie regagna les ports de France avec beaucoup de peine; quelques autres bâtimens se rallièrent sous l'escorte des vaisseaux de M. de Vaudreuil, & se rendirent à la Martinique avec ce Général. 1781.

Reproches faits au Comte de Guichen.

Cet événement fâcheux, mais inévitable, donna lieu à quelques reproches contre M. de Guichen. On prétendit que l'Amiral Kempenfelt croisoit à la hauteur de Brest, lors de la sortie du convoi; qu'il étoit facile au Général François de combattre ou d'écarter l'escadre ennemie, & qu'il fut inexcusable d'avoir perdu de vue les vaisseaux confiés à sa protection. Pour faire tomber ces clameurs vaines & populaires, il suffisoit de répondre que la mission de M. de Guichen n'étoit pas d'attaquer l'escadre angloise, dont il ignoroit d'ail-

1781. leurs la poſition; & quant à la diſperſion du convoi, que ce malheur fut l'ouvrage d'une tempête, accident que toutes les précautions d'un Géneral ne ſauroient prévenir. Au reſte, les Anglois eux-mêmes ne ſe méprirent point ſur la nature de cet événement, & le Marquis de Rockingham, à la Chambre des Pairs, en prit occaſion de reprocher aux Miniſtres leur négligence à prévenir les malheurs de l'Angleterre.

On fait aux Miniſtres d'Angleterre des reproches mieux fondés, à la Chambre des Pairs.

» N'eſt-il pas honteux, dit-il, » que partout nous ſoyons écraſés » par la ſupériorité de l'ennemi, & » que les ſommes immenſes annuellement votées pour l'entretien & » l'accroiſſement de notre marine » ne produiſent que la honte de la » fuite ou les déſaſtres de la ruine. Ce » qui vient de ſe paſſer eſt d'une négligence, dont on n'a point d'exemple. Il y a plus de ſix ſemaines qu'on » ſavoit en Ruſſie, au fond de la Sibérie, dans tous les coins de la » terre qu'il y avoit dans le port de » Breſt vingt-deux vaiſſeaux de ligne prêts à mettre en mer. Quelle » force nos ſages Miniſtres oppo-

» ſent-ils à cet armement formida- 1781.
» ble ? Douze vaiſſeaux de ligne &
» un de cinquante canons ! Ils font
» partir le contre-Amiral Kempen-
» felt avec ces treize vaiſſeaux ;
» & pour couvrir leur coupable
» conduite, ils répandent le bruit
» que l'eſcadre françoiſe n'eſt com-
» poſée que de treize vaiſſeaux
» inférieurs en force : une victoire
» complette doit ſignaler, diſent-
» ils, cette rencontre ; on célé-
» bre déjà ce triomphe annoncé
» comme certain. —— Les dépê-
» ches du contre-Amiral arrivent !
» Rien de tout cela : au lieu d'une
» victoire, elles nous annoncent
» *une retraite prudente*. —— Oh !
» très-prudente en vérité. » De cette retraite de l'Amiral Kempenfelt, le Marquis de Rockingham & les autres membres de ſon parti inférèrent la néceſſité d'expulſer les Miniſtres ou de refuſer les ſubſides.

Débats ſur le même ſujet, à la Chambre des Communes.

La ſéance des Communes du 20 Décembre fut encore plus orageuſe. Sir Grey Cooper ayant propoſé en forme de motion, qu'avant de finir cette ſéance, la Chambre s'ajournât au 22 Janvier. « Juſte ciel !

1781. » s'écria le ſieur Byng, l'honorable » membre qui ôſe faire une motion » de cette eſpèce, ignore ſans doute » le dernier affront que vient de re- » cevoir le pavillon britannique, » la derniere tache qu'a imprimée » ſur nous la coupable négligence » du Bureau de l'Amirauté; s'il en » étoit inſtruit, il ne propoſeroit » pas de nous ſéparer avant que la » nation ſoit ſatisfaite ſur le der- » nier objet de ſes allarmes, avant » qu'on ait fait une enquête rigide » ſur la croiſière de l'Amiral Kem- » penfelt, avant que l'Univers ſa- » che comment il eſt poſſible que » de vingt-huit vaiſſeaux de ligne » en état de ſervice immédiat, l'A- » mirauté n'ait détaché que douze » vaiſſeaux contre une eſcadre fran- » çoiſe, dont la force ſupérieure de » huit vaiſſeaux étoit connue de tou- » te la terre. Se ſéparer ! aller cher- » cher les loiſirs de la vie champêtre ! » tandis que l'Empire ébranlé juſ- » ques dans ſon centre, chancelle » ſur ſes fondemens ! ah ! qu'il ne » ſoit pas dit; que la poſtérité ne » diſe pas un jour que dans ce mo- » ment d'allarmes, nous avons aban-

» donné les reſtes de l'Empire aux » mains qui l'ont démembré : gar- » dons-nous bien de nous ajourner, » quand ce ne devroit être que » pour un jour, que pour une heure ! » conſtatons d'abord que la der- » niere humiliation que nous ve- » nons de recevoir, eſt l'effet de » la négligence de quelque dépar- » tement : puniſſons cette négli- » gence, quels que puiſſent être ceux » qui s'en ſont rendu coupables : » occupons-nous enſuite des moyens » de réparer la faute, s'il nous reſte » quelques moyens de cette eſ- » pèce : en un mot, tâchons de » mettre notre marine ſur le pied » reſpectable où elle devroit être ; » mais ſur-tout commençons par » l'enquête, & ne nous ajournons » que lorſqu'elle ſera finie ».

1781.

Apologie de Lord Sandwich.

Lord North n'en demanda pas moins l'ajournement pour le 21 Janvier ; & après avoir juſtifié Lord Sandwich, & déclaré en ſon nom qu'il étoit prêt à ſubir l'enquête la plus rigide, il obſerva que le moment d'inſtituer une pareille enquête ne lui paroiſſoit pas devoir être celui où la plûpart des mem-

bres étoient déjà ſortis de la ville.
1781. M. Fox prit la parole, & dans la chaleur de ſes déclamations anti-miniſtérielles, il accuſa le premier Lord de l'Amirauté d'une trahiſon manifeſte relativement à l'expédition du contre-Amiral Kempenfelt; & ſe tournant du côté de Lord North, il le déclara complice de ce délit, s'il ne ſe déſiſtoit de ſon premier avis ſur l'ajournement. Comme membre de l'Amirauté, Lord Mulgrave crut qu'il étoit du devoir de ſa place d'entrer avec quelque détail dans la juſtification anticipée de Lord Sandwich; & d'abord, il établit que c'étoit le Gouvernement & non le Bureau de l'Amirauté qui avoit déterminé la meſure des forces deſtinées à l'expédition de l'Amiral Kempenfelt, & réduiſit ainſi la queſtion. » L'Amirauté a-t-elle mis de la négligence dans l'équipement de l'eſcadre, dont la force avoit été déterminée par le Gouvernement? » Du moment, continua-t-il, où » l'ordre a été notifié à l'Amirauté, » on n'a pas perdu une minute. » L'Amiral Darby n'eſt rentré dans

» nos ports que le 6 Novembre, 1781.
» & depuis cette époque jufqu'au
» 2 Décembre, les vaiffeaux defti-
» nés à former l'efcadre du contre-
» Amiral Kempenfelt, ont été mis
» en état d'appareiller. Affurément
» on ne pouvoit employer plus de
» diligence dans l'équipement de
» l'efcadre. La feconde queftion à
» faire, queftion à laquelle l'Ami-
» rauté pourroit fe difpenfer de ré-
« pondre, eft celle-ci : pourquoi
» n'envoyer que douze vaiffeaux
» contre une efcadre qu'on favoit
» être forte de dix-neuf ou vingt ?
» La preuve qu'on l'ignoroit, c'eft
» qu'on n'a détaché que ces douze
» ou treize vaiffeaux. D'après tou-
» tes les informations reçues dans
» les divers Bureaux, il a paru que
» douze vaiffeaux de ligne & un de
» cinquante canons fuffifoient pour
» une expédition dans laquelle il
» s'agiffoit de bloquer ou d'atta-
» quer un nombre égal de vaiffeaux
» moins forts embarraffés d'un nom-
» breux & pefant convoi ; mais en-
» core une fois l'Amirauté n'a dû
» agir que d'après les ordres du
» Gouvernement, qui voyoit le

1781. » mieux dans le parti qu'on a pris : » or quand on a tout fait pour le » mieux, on n'a rien à ſe reprocher. » Cette ſupériorité de nombre que » les flottes ennemies conſervent » ſur nous en Europe & ailleurs, » eſt une calamité ſans doute ; mais » eſt-il au pouvoir de la ſageſſe hu- » maine de prévenir des calamités » de cette eſpèce ? Cet aſcendant » actuel de la Maiſon de Bourbon » m'étonne d'autant moins, que je » vois, en conſultant l'hiſtoire, qu'elle » l'a toujours eu ſur nous & même » ſur l'Angleterre & la Hollande » réunies, toutes les fois que n'é- » tant point diſtraites par une » guerre continentale, elle a pu » tourner ſes efforts du côté de ſa » marine. De notre part, on a fait » des prodiges, on a mis nos for- » ces navales ſur le pied le plus reſ- » pectable où elles aient jamais » été portées, à aucune époque » des guerres précédentes. A-t-on » pu faire davantage ? je n'en crois » rien. Témoin des efforts qui ſe » ſont faits, je ſuis étonné de ce » qu'on a pu tant faire ; & je ne » haſarde pas mon opinion légere-

» ment, lorſque je poſe en fait que » jamais premier Lord de l'Amirauté » britannique n'a mieux mérité de » la patrie par ſon zèle, ſon acti- » vité infatigable, les reſſources » puiſſantes de ſon génie, que le » premier Lord actuel de l'Ami- » rauté ».

1781.

Vaughan & Ferguſon ſe plaignent de Rodney. Sujet de leurs plaintes.

Cette apologie de Lord Sandwich n'appaiſa point les mécontens, & l'on continua de s'en prendre à lui de la foibleſſe d'une eſcadre qu'il étoit d'autant plus aiſé de fortifier, que pendant toute ſa croiſière, la diviſion avoit dû reſter oiſive, ou dans le port ou dans la baie de Cauſand, où elle attendoit pour mettre à la voile, un renfort détaché de l'eſcadre même de l'Amiral Kempenfelt. Quoi qu'il en ſoit, bien des gens doutoient encore du prochain départ de Rodney : cet Amiral à peine arrivé des Indes occidentales, eut à répondre aux inculpations du Général Vaughan, & aux récriminations du Colonel Ferguſon, ci-devant Gouverneur de Tabago. Le premier avoit droit de ſe plaindre, & ſe plaignit en effet qu'à leur départ des

1781. Antilles, au lieu de le prendre ſur ſon bord, l'Amiral l'avoit relegué ſur une des petites frégates, qui, avec le Penther de ſoixante canons, étoient ſeules chargées d'eſcorter la flotte des iſles ſous le vent, tandis que le Gibraltar que montoit Rodney avoit pris les devants pour mieux éviter le danger auquel il ne craignit pas d'expoſer le convoi qu'il abandonnoit. Les négocians intéreſſés au ſort de la flotte, jetèrent d'abord les hauts cris; ils diſoient publiquement que l'Amiral les avoit ſacrifiés à ſon intérêt perſonnel. Le choix qu'il avoit fait du Gibraltar, vaiſſeau de quatre-vingt canons, & l'un des meilleurs voiliers de l'eſcadre, déplaiſoit à tous les bons patriotes, qui, ſans avoir un intérêt direct au ſort de la flotte des iſles ſous le vent, en prenoient aux affaires de l'Etat en général. Tous ſe plaignoient du vuide irréparable que l'abſence d'un vaiſſeau de cette force devoit laiſſer dans l'eſcadre confiée à l'Amiral Hood. Les deux Généraux Rodney & Vaughan étoient revenus très-mécontens l'un de l'autre, & l'on s'at-

tendoit à les voir animer par des accusations respectives, les débats parlementaires auxquels leur conduite à Saint-Eustache n'avoit déjà que trop fourni de matière. Plusieurs Anglois avoient des droits à réclamer sur les prises faites dans cette isle, & vendues si précipitamment au profit des Généraux. En vendant ces prises, on avoit d'ailleurs manqué l'objet de la conquête, celui d'ôter aux Américains les ressources qu'ils tiroient de Saint-Eustache. « Je veux bien » croire, disoit le Comte de Shelburne à la Chambre des Pairs, » que nos Généraux ont vendu leur » butin à des neutres; mais pouvoient-ils ignorer que c'étoit pour » le compte des Américains que les » neutres achetoient? »

1781.

Le produit de cette vente pouvoit être un objet si considérable pour Vaughan & Rodney, qu'en supposant les prises confirmées par une Cour de Justice, ils devoient partager, disoit-on, huit cens mille livres sterling, somme immense, dont n'approcha jamais la fortune tant reprochée au Duc de Marlboroug, quoi

1781. qu'il l'eût acquise en dix campagnes qui le couvrirent de gloire.

La majorité est contre l'enquête proprosée à ce sujet.

La querelle de Rodney & de Ferguson devoit porter sur un objet moins compliqué, mais d'un intérêt qui touchoit sensiblement l'honneur du Colonel. Dans une lettre officielle sur la prise de Tabago, l'Amiral avoit témoigné tant de surprise de la reddition de cette isle, qu'il lui étoit échappé de dire, qu'il falloit des évènemens bien extraordinaires pour la justifier. Cette phrase étoit susceptible de toutes les interprétations qu'on vouloit y donner, & l'ancien Gouverneur sembloit devoir exiger une satisfaction légale qui ne pouvoit avoir lieu qu'après une instruction, dont les détails non moins scandaleux que ceux du procès de Keppel & de Palliser, auroient donné une seconde fois l'Angleterre en spectacle; mais cette affaire s'accommoda sans bruit; & quant à celle de Saint-Eustache, elle n'eut d'autre effet que de suspendre le départ de Rodney pour les Indes occidentales. Cependant le vendredi 30 Novembre, M. Burke avoit proposé

à la Chambre des Pairs une enquête qui, ſans exiger la préſence de l'Amiral, pût être conduite ſur les pièces & documens qu'il auroit laiſſés entre les mains d'un ami. La motion qu'on fit à ce ſujet, le mardi ſuivant, eut le ſort de toutes celles de l'oppoſition; le nombre des voix contre l'enquête, fut ſupérieur de ſoixante-quatorze. Pour bien juger à quel point Rodney, Vaughan & Ferguſon méritoient le blâme ou l'indulgence du Gouvernement, il faut conſulter l'Hiſtoire dans pluſieurs circonſtances des expéditions de Saint-Euſtache & de Tabago, dont on ne parle ici que par anticipation; mais auxquelles on ſe propoſe de revenir, après avoir eſquiſſé les opérations de la campagne, dont l'Europe fut le théâtre.

1781.

Campagne d'Europe. Combat de Dogger-Bank.

La fortune avoit eu ſans doute beaucoup de part à la rencontre de MM. de Guichen & Kempenfelt; il n'en fut pas ainſi du combat de Dogger-Bank, le plus vif & le plus meurtrier de toute cette guerre. Il avoit été projeté dans le Cabinet de Saint-James, ſur le plan général qu'on s'étoit fait en Angleterre,

1781. même avant la rupture de la Hollande, de ſe récupérer avec cette nation de toutes les pertes qu'on faiſoit avec les autres Puiſſances belligérantes. En conſéquence des meſures dirigées de longue main contre les Hollandois, une flotte angloiſe aux ordres du Vice-Amiral Parker, de beaucoup ſupérieure à la leur, vint les attaquer avec l'avantage du nombre & la confiance de la force; mais les Hollandois avoient celle du courage au même degré que l'ennemi, & ce courage leur ſuffit pour n'être pas vaincus. Comme on l'a dit, l'action fut longue & meurtrière, & les deux flottes ſe ſéparèrent fort maltraitées de part & d'autre; elles étoient dans une égale impuiſſance de continuer ce combat, dont l'importance juſtifie l'expoſé qu'on va préſenter au lecteur.

Relation de ce combat. Dans la matinée du 5 Août, à la pointe du jour, l'eſcadre du Texel compoſée de ſept vaiſſeaux de guerre, ſe trouvant au cinquante-cinquième degré de latitude ſeptentrionale, apperçut au Nord-Nord-Oueſt, un grand nombre de

ıavires étrangers; & ſur le champ 1781.
e Contre-Amiral Zoutman, fit
ignal de ſe former en ligne de ba-
aille. Il ſut bientôt par le rapport
lu cutter l'Ajax, que la flotte étran-
ère étoit un convoi ennemi qui
voit fait voile du Sund le 26
uillet, ſous l'eſcorte de onze vaiſ-
eaux de guerre anglois. A ſix
ieures & demie, ſept de ces vaiſ-
eaux arborèrent leurs pavillons,
c le convoi reſtant au vent, ils
ortèrent ſur l'eſcadre hollandoiſe
ui vint ſe ranger en bataille à
'Eſt-Sud-Eſt, après avoir éloigné
es navires marchands. L'action
commença ſur les huit heures; le
eu devint très-vif, & toute la ligne
ollandoiſe fut bientôt engagée.
Elle étoit compoſée des vaiſſeaux
e Prince Héréditaire, l'Amiral
Général, l'Argo, le Batave, l'A-
niral Ruyter, la Hollande & l'A-
niral Piet-Heln. Ce combat dura
uſqu'à onze heures & demie. Tous
es vaiſſeaux hollandois étoient dé-
emparés, & hors d'état de pou-
oir manœuvrer; mais l'eſcadre
ngloiſe avoit encore plus ſouffert,
uoiqu'elle fut égale en nombre

1781. de vaiſſeaux & ſupérieure en force de trente-quatre ou trente-ſix canons. Elle eut ſept cens hommes tués ou bleſſés, & la perte du Contre-Amiral Zoutman fut d'un cinquième moins conſidérable ; il eut d'ailleurs l'avantage de reſter maître du champ de bataille. On ne peut trop exalter la valeur des Officiers & la bravoure des équipages dans cette glorieuſe défenſe de l'eſcadre du Texel ; & l'on eſt en droit d'en inférer, que ſi les vaiſſeaux de la Meuſe avoient pu ſe joindre à ceux d'Amſterdam, les ſeuls qui ſe trouvèrent à l'affaire de Dogger-Bank, les Hollandois auroient ſans doute remporté une victoire complette. Cette réunion n'avoit pas eu lieu, par une négligence qui excita en Hollande une eſpèce de rumeur publique. Pour l'étouffer, on fit inférer dans les gazettes cette apologie des Magiſtrats qui, ſans doute, n'y trouva d'accès que ſous les auſpices de l'autorité. » Comme il ſe répand » que les vaiſſeaux de la Meuſe & » de Middelbourg qui devoient ſe » réunir à l'eſcadre du Texel, ont

Apologie des Magiſtrats hollandois.

» reçu depuis un contr'ordre à cet » égard ; c'eſt pour nous une ſatisfac- » tion particulière de pouvoir aſſu- » rer le public, d'après les infor- » mations les plus authentiques, » que de telles aſſertions ſont deſ- » tituées de tout fondement & ab- » ſolument contraires à la vérité ; » que les ordres donnés plus d'une « fois aux vaiſſeaux de la Meuſe, » de joindre le convoi du Texel, » ont manqué leur effet par » l'obſtacle des vents & de plu- » ſieurs autres circonſtances égale- » ment contraires, telles que le » danger de la province de Zélande » qui, menacée dans le même tems, » par une eſcadre angloiſe, n'auroit » pu ſe prêter à ce qu'on diminuât » le nombre des vaiſſeaux qui » mouilloient alors dans ſa rade. » Il eſt très-fâcheux, ſans doute, » que ces circonſtances aient em- » pêché de rendre l'eſcadre hollan- » doiſe aſſez forte, pour remporter » ſur l'ennemi une victoire non » moins utile que glorieuſe ».

1781.

Murmures contre Sandwich.

Tandis que la Hollande murmuroit contre ſes Magiſtrats, & les accuſoit d'avoir laiſſé échapper une

1781. aussi belle occasion de battre l'ennemi, on faisoit en Angleterre les mêmes reproches au Comte de Sandwich qui, disoit-on, avoit négligé de renforcer l'escadre britannique de trois vaisseaux qui étoient à portée de s'y joindre, & qui par cette réunion auroient nécessairement décidé la victoire en faveur des Anglois. Quoi qu'il en soit de ces reproches injustes ou légitimes, ce premier essai des armes hollandoises fut glorieux à la République, & fera sans doute époque dans les Annales de l'Histoire qui citera l'affaire de Dogger-Bank, comme un témoignage honorable pour les Hollandois, qu'ils n'ont point dégénéré de la valeur de leurs ancêtres, & qu'ils seroient encore ce qu'ils furent autrefois, si le malheur des tems n'eût enchaîné leur courage, & dirigé leur activité vers des objets étrangers à la gloire militaire.

Récompenses accordées aux Officiers de l'escadre hollandoise.

Cependant la bonne conduite de l'Amiral Zoutman & la bravoure des Officiers, Matelots & Soldats qui l'avoient courageusement secondé dans l'action du 5, leur donnoient des titres à la reconnoissance

de

de la nation. Leurs Hautes-Puissances se firent un devoir de transmettre à chacun d'eux quelque témoignage particulier de la satisfaction publique; & tous ces braves Hollandois furent plus ou moins récompensés suivant leurs titres & l'importance de leurs services. Conformément à la proposition qui en avoit été faite aux Etats-Généraux par Son Altesse le Prince d'Orange, Zoutman fut élevé au grade de Vice-Amiral, & les trois plus anciens Capitaines de son escadre furent nommés Contre-Amiraux extraordinaires. Tous quatre reçurent en présent, ainsi que les autres Capitaines, une médaille d'or de la valeur de treize cens florins; il fut accordé deux mois de gages à chacun des Officiers, Matelots & Soldats qui avoient partagé la gloire & les périls de cette journée mémorable. 1781.

En payant aux Hollandois le tribut d'éloges qui leur est dû, nous rendrons aux équipages de l'escadre angloise un hommage également impartial. Leur valeur s'étoit signalée dans cette rencontre avec un éclat qui leur mérita la distinc- Honneurs rendus à Hyde-Parker,

1781. tion bien flatteuſe de la voir couronnée par les mains du Roi d'Angleterre en perſonne. Georges III, accompagné du Prince de Galles, s'étoit tranſporté à Sheerneſs afin de juger par lui-même de l'état de la flotte qui venoit de s'y réfugier en grande partie. Il y trouva pluſieurs vaiſſeaux dans un état déplorable. Le Berwick avoit ſes ſabords enfoncés, tous ſes agrès en pièces, ſon beaupré & ſon grand mât emportés, le corps criblé de boulets. La Princeſſe Amelia de quatre-vingt canons, ne faiſoit que de joindre, & l'on peut juger de ſa ſituation par ſon retard. Le Preſton avoit reçu trente-quatre boulets de quarante-deux à ſa flottaiſon, & perdu ſon grand mât & ſon beaupré; ſes autres mâts, vergues, agrès étoient conſidérablement endommagés. Le Buffalo n'avoit guère moins ſouffert, & l'on en peut dire autant des autres vaiſſeaux; mais les équipages faiſoient encore bonne contenance. Touchée de ce ſpectacle, Sa Majeſté ordonna que l'Amiral paſſât ſur l'Yacht qu'elle montoit; elle

le reçut tête découverte, & lui fit les remerciemens les plus affectueux. On dîna sur ce vaisseau que le Roi quitta pour se rendre à bord de l'Amiral, où l'on assembla les principaux Officiers de l'escadre. Le cercle étant formé, Sa Majesté se plaça sous l'étendard royal, & donna l'accollade au brave Parker qui fut créé Chevalier au bruit des acclamations de tous les équipages, & des salves de tous les canons de la flotte. Il y avoit là de quoi animer Hyde Parker à la poursuite des nouveaux ennemis, sur qui la Grande-Bretagne avoit sur-tout à cœur de faire tomber les plus terribles coups de la guerre; mais cette démarche du Roi d'Angleterre & les circonstances honorables qui l'accompagnoient, n'appaisèrent point le juste ressentiment du Vice-Amiral qui, piqué d'avoir manqué la victoire par la faute du ministère (1), donna sa démission & se retira du service. Les Anglois eurent quatre cens

1781.

(1) Parker avoit demandé à l'Amirauté des vaisseaux de renfort, qu'il ne put obtenir.

1781. quarante-cinq hommes tués ou bleſſés dans le combat opiniâtre de Dogger-Bank ; & la flotte hollandoiſe ſe vit hors d'état de pourſuivre ſon voyage dans la Baltique ; elle reprit ſa route pour le Texel, où elle rentra avec ſon convoi. Un de ſes vaiſſeaux de guerre avoit coulé bas dans ce trajet.

Rencontre de deux frégates angloiſes & de deux hollandoiſes.

Ce plan de deſtruction & de vengeance dirigé particulièrement contre la Hollande, eut dans les mers d'Europe ſa principale exécution contre les vaiſſeaux de la République qui, dans la confiance d'une pleine paix, & ſe repoſant ſur la foi des traités, regagnoient leurs ports ſans protection & ſans eſcorte ; mais dans les quatre parties du Monde, les Hollandois ſoutinrent glorieuſement l'honneur de leur pavillon, toutes les fois qu'ils eurent à combattre des ennemis reconnus. Dans la matinée du 30 Mai, il y eut un combat ſanglant entre les deux frégates angloiſes la Flora & le Creſcent, l'une de trente-ſix & l'autre de vingt-huit canons ; & le Briel & le Caſtor vaiſſeaux hollandois qui n'en montoient que

vingt - ſix. Le Briel n'en força pas moins le Creſcent à ſe rendre. Le Caſtor fut moins heureux ; mais cette frégate n'amena pavillon qu'à la dernière extrêmité. Lorſqu'elle ſe rendit à la Flora, elle avoit perdu ſon Capitaine & près de ſoixante hommes de ſon équipage. Cependant ces deux priſes ne reſtèrent point aux vainqueurs. La frégate le Briel étoit ſi maltraitée, qu'elle ſe vit hors d'état de prendre poſſeſſion du Creſcent. Elle n'avoit plus ni mâts ni gouvernail, & ce fut avec beaucoup de peine qu'elle arriva juſqu'à la baie de Cadix où elle vint ſe réparer. Quant à la frégate le Caſtor, voici comme elle fut dégagée. Après s'être ragréés de leur mieux, les deux bâtimens anglois voguoient avec leur priſe par le degré de latitude 47. n. lorſqu'ils découvrirent dans la matinée du 19 Juin, deux vaiſſeaux qui leur donnoient la chaſſe. Le Capitaine anglois William Peer qui commandoit la Flora, vira vent - arrière & ſe porta vers le Creſcent & le Caſtor, ſe flattant que l'apparence de leur force réunie

1781.

1781. pourroit ralentir l'ardeur de la poursuite. Il se trompa ; les vaisseaux ennemis continuèrent la chasse, & le Capitaine anglois ne jugeant pas qu'il fut prudent de hasarder une action, fit prendre à chacun de ses vaisseaux une direction différente ; mais il eut la mortification de voir le Castor repris par une des frégates françoises, tandis que l'autre poursuivoit le Crescent qui ne paroissoit pas devoir lui échapper.

L'état des morts & des blessés fut à-peu-près égal, c'est-à-dire, d'environ cent hommes de part & d'autre ; mais il fut glorieux pour les Hollandois d'avoir pu disputer la victoire à pertes égales, avec un ennemi qui dans cette nouvelle rencontre leur étoit bien supérieur en forces. On ne craint pas de répéter que pendant toute cette campagne, l'Angleterre n'eut d'autre avantage sur la Hollande que celui de combattre des ennemis sans défense : tous les Hollandois dispersés sur les mers lointaines se croyoient encore les alliés de la Grande-Bretagne.

1781.

Le Duc de Richmond protege les Hollandois prisonniers en Angleterre.

Graces à cette erreur des Hollandois, les Anglois avoient fait beaucoup de prises sur la marine commerçante des sept Provinces-Unies, & par conséquent un grand nombre de prisonniers, dont le traitement ne fut pas toujours conforme aux loix que l'humanité prescrit même envers des ennemis vaincus. Pour adoucir le sort de leurs malheureux compatriotes, une souscription de cinq cens mille livres fut proposée aux habitans d'Amsterdam & remplie au profit des Matelots hollandois détenus prisonniers en Angleterre. Le Duc de Richmond, à qui l'on avoit cru devoir s'adresser pour cet objet louable, voulut bien se charger de veiller à ce que les deniers fussent appliqués à leur véritable destination; & il s'acquitta de ce soin avec un zèle qui prouva bien que son humanité ne connoissoit pas d'acceptions. Sans en être moins attaché à sa patrie, il s'établit, en quelque sorte, le protecteur de ses ennemis désarmés. Il voyoit dans les Hollandois d'anciens alliés, que des provocations intolérables avoient

1781. entraînés malgré eux dans la confédération des Puissances liguées contre la Grande-Bretagne. Cette considération étoit faite pour tempérer les fureurs de la vengeance, auxquelles l'Angleterre se portoit avec une affectation barbare contre la seule nation, dont elle eût pu conserver l'alliance. Mais encore une fois, elle ne pardonnoit point aux Hollandois d'avoir refusé de se précipiter avec elle dans un abyme d'où ils n'auroient pu la tirer; & ce fut le motif de cette animosité, dont ils devinrent l'objet dans les deux Continens. Elle se signala particulièrement aux Indes occidentales; & la prise de Saint-Eustache fut accompagnée de circonstances atroces qui auroient flétri la gloire des vainqueurs, s'il y avoit de la gloire à vaincre un ennemi sans défense, à faire la guerre au sein de la paix, à surprendre une place ouverte au premier occupant. Telle étoit Saint-Eustache, lorsqu'une escadre angloise composée de quinze vaisseaux de ligne, de trois frégates & de trois bombardes, parut le 3

Février devant la rade de cette isle ; mais cette expédition avoit été précédée d'un événement qu'il faut indiquer. 1781.

Tentative de Rodney sur l'isle de Saint-Vincent.

A son retour de l'Amérique, où il n'avoit rien exécuté, l'Amiral Rodney trouva les Indes occidentales dans la consternation sur les ravages qu'avoit occasionnés le terrible ouragan, dont on a fait mention ailleurs. Heureusement que les flottes françoises venoient d'abandonner ces parages ; cette dernière circonstance parut favorable à l'Amiral. Se voyant maître de la mer où personne ne lui disputoit l'empire, il projeta des conquêtes, bien persuadé que la victoire couronneroit ses entreprises. Dans cette confiance, il s'étoit présenté devant l'isle de Saint-Vincent, avec tous ses vaisseaux & quatre mille hommes de débarquement. Elle n'étoit défendue que par six ou sept cens François ; mais l'ancien Commandant, M. de Montel, y avoit fait de si bonnes dispositions, que cette petite garnison suffit pour écarter les Anglois qui, s'étant rembarqués, vinrent tenter l'expédition

1781. Prise de Saint-Eustache.

plus facile de Saint-Euſtache où il y avoit tout au plus cent trente Soldats la plûpart invalides. Pour ſe rendre maîtres de l'iſle, il ſuffiſoit aux Généraux anglois de ſe montrer avec leur formidable armée; mais voulant donner quelque importance à cette expédition, ils y mirent beaucoup d'appareil. L'Amiral Hood qui commandoit l'avant-garde, pouſſa ſa bordée juſqu'à la pointe du Nord, inveſtit la rade, & vint y mouiller enſuite avec la majeure partie de l'eſcadre. Le reſte parut deſtiné à croiſer devant Saint-Euſtache pour empêcher les évaſions. A midi, un parlementaire fut détaché avec quatre fuſiliers, pour aller notifier à M. de Graaf, Gouverneur de l'iſle, la déclaration de guerre faite aux Etats-Généraux par le Roi d'Angleterre, & ſommer ce Gouverneur de rendre l'iſle à ſa Majeſté Britannique. M. de Graaf, après avoir aſſemblé ſon Conſeil, demanda à capituler. Sa demande fut rejetée, & il fallut ſe rendre à diſcrétion. Pareille ſommation fut faite pour la reddition de la rade; le Comte de Billand qui comman-

doit une frégate hollandoiſe, y répondit à coups de canon, & n'amena pavillon qu'à la dernière extrêmité. Cette conduite courageuſe irrita l'Amiral, & donna lieu à un Conſeil de Guerre où l'on mit en délibération ſi l'on ne raſeroit pas le bourg de Saint-Euſtache; le réſultat fut qu'il valoit mieux en enlever les richeſſes que de les détruire. A trois heures & demie, les Anglois prirent poſſeſſion du fort, au nombre de trois mille cinq cens hommes qui formoient les deux tiers de l'armée du Major-Général Vaughan. On ne devoit attendre que pillages & dévaſtations, de la part de ce guerrier impitoyable qui, dans l'Amérique ſeptentrionale, avoit incendié la ville d'Eſopus, & déſolé les campagnes le long des bords de la rivière d'Hudſon. L'Amiral Rodney ternit ſa gloire & flétrit ſes lauriers en participant aux cruautés de Robert Vaughan. Les troupes furent logées à diſcrétion chez les particuliers, à qui l'on enleva ce qu'ils avoient de plus précieux; toute l'iſle fut traitée comme une ville priſe d'aſſaut; les

1781.

1781. vainqueurs n'épargnèrent pas toujours la vie des habitans.

Fruits de cette conquête.

En arrivant à Saint-Eustache, l'Amiral avoit détaché trois vaisseaux & deux frégates à la poursuite d'un convoi de vingt-quatre voiles hollandoises qui en étoient sorties le premier Février sous l'escorte du Mars, vaisseau de soixante canons. Ce vaisseau fut bientôt pris, & le Contre-Amiral Krall qui le commandoit ne put sauver le convoi malgré la belle défense qu'il opposa plus d'une heure à l'attaque de l'ennemi, & qu'il eût prolongée bien au-delà, s'il n'avoit été renversé par un boulet de canon. D'autres disent que ce brave Commandant mourut de chagrin à la vue des traitemens barbares qu'on faisoit éprouver à ses compatriotes.

Outre ces vingt-cinq voiles, les Anglois trouvèrent dans la rade cent quarante bâtimens de toutes les nations, dont plusieurs furent de bonne prise; ce fut une perte inappréciable pour les Hollandois. L'Amiral Rodney voulant ajouter de nouvelles captures à celles qu'il avoit déjà faites, laissa flotter dans l'isle le pavillon

de la République; & ce piège tendu à la bonne-foi des navigateurs, attira dans ce port regardé comme neutre, plusieurs navires tant françois qu'américains : en moins de six jours, il y en eut dix-sept qui se laissèrent prendre à cette ruse.

1781.

Les Anglois prennent Demerary & Essequibo. Importance de ces établissemens.

La conquête de Saint-Eustache fut célébrée en Angleterre avec le plus grand éclat; on tira le canon de la tour de Londres, on sonna les cloches, on fit des chansons où les plaisanteries britanniques ne furent pas épargnées aux malheureuses victimes d'une surprise aussi funeste aux Hollandois, que peu glorieuse pour leurs vainqueurs. Cette conquête si facile mit sous la domination des Anglois les isles de Saint-Martin & de Saba; elle leur valut aussi la petite isle françoise de Saint-Barthélemi. Mais toutes ces prises furent encore moins avantageuses à la Grande-Bretagne, que l'acquisition des Colonies hollandoises de Démerary & d'Essequibo dans le continent de l'Amérique méridionale. Quoique ces établissemens eussent été soumis aux mêmes termes que l'isle de Saint-Eustache, leurs habitans éprouvèrent

1781. un traitement plus humain que ceux des iſles nouvellement conquiſes. Ils durent cette faveur à l'importance de leurs colonies, qu'il falloit apprivoiſer au joug de la Grande-Bretagne; elle s'en promettoit plus d'avantage que de toutes ſes poſſeſſions dans les Indes occidentales.

Les établiſſemens de Démerary & d'Eſſequibo prennent leurs noms des rivières qui en baignent le territoire; ils ſont ſitués environ à trente lieues Oueſt de Surinam. Leur exiſtence ne date que de 1743: auſſi les appelle-t-on colonies naiſſantes; les plus belles maiſons y ſont conſtruites en bois. On compte dans les deux peuplades environ onze mille blancs & plus de quatre-vingt-ſix mille eſclaves. Le produit annuel de ces colonies étoit, lors de l'acquiſition, d'environ dix mille bariques de ſucre avec du rum en proportion; de cinq millions de livres de café, de huit cens mille livres de coton, & d'une quantité indéterminée d'indigo & de cacao. C'étoient des établiſſemens à ménager; & quoique le Général Cunningham les eût d'abord ſoumis aux

termes les plus durs, MM. Rodney & Vaughan prirent ſur eux d'adoucir ces termes, & les Colons furent maintenus dans la propriété de leurs poſſeſſions, & dans le privilége de ſe gouverner par leurs loix, aux conditions toutefois qu'ils prêteroient ſerment d'allégence, & ſe mettroient ſous la protection de la Couronne d'Angleterre; qu'ils exporteroient ſur des vaiſſeaux anglois, leurs productions dans ce royaume ou dans les iſles de Tabago & de la Barbade. Quant au Commandant & autres Officiers hollandois, il leur fut libre de paſſer en Hollande avec tous leurs effets ſur un bâtiment parlementaire. Les troupes eurent également à ſe louer de la modération des vainqueurs.

1781.

M. de la Motte-Piquet s'empare d'un convoi chargé des richeſſes de Saint-Euſtache.

On ne peut diſſimuler que toutes ces conquêtes faites en moins de ſix ſemaines, ne fuſſent un vrai triomphe pour les Miniſtres d'Angleterre, dont l'ambition, à cette époque, étoit ſur-tout de juſtifier par des ſuccès l'imprudente démarche qui venoit de les engager dans une nouvelle guerre; mais ce triomphe ne fut pas de longue durée.

1781. Dans l'ivresse de sa gloire, ou plutôt dans l'accès de son aveugle joie, l'Amiral Rodney se hâta de faire passer en Angleterre des monumens de ses victoires. Trente-deux vaisseaux chargés en grande partie des richesses enlevées aux habitans de Saint-Eustache, avoient mis à la voile sous l'escorte du Sandwich, & de trois autres vaisseaux de ligne, aux ordres du Commodore Hotham. Leur navigation fut heureuse jusqu'à la hauteur des Sorlingues environ quarante lieues du cap Lézard ; mais à cette latitude, ils furent rencontrés le 2 Mai par l'escadre de M. de la Motte-Piquet, composée de l'Invincible que montoit ce Commandant, de cinq autres vaisseaux de ligne, & de quatre ou cinq frégates. Le Commodore n'ôsa pas hasarder un combat contre des forces aussi supérieures. Sans perdre un instant, il s'éloigna avec ses vaisseaux de guerre, & fit pour son convoi le signal de *sauve qui peut*. Les vaisseaux françois étoient à portée de la flotte angloise, & tandis qu'une partie de notre escadre poursuivoit le Commodore Ho-

tam, les frégates la Sybille & la Levrette donnèrent dans le convoi, & plusieurs navires furent amarinés. Après douze heures de chasse, tous nos vaisseaux rejoignirent l'Invincible; ils avoient déjà pris treize bâtimens ennemis, & le lendemain 3 Mai un pareil nombre fut obligé de se rendre. Le 4 au matin, M. de la Motte-Piquet voulut profiter du vent pour arriver à Brest; mais le tems vint à changer dans la matinée du lendemain, & le retour de l'escadre fut différé de quelques jours. Le Général détacha le lougre le Chasseur avec la relation de cet événement.

1781.

En dépouillant les malheureux Colons de Saint-Eustache, l'Amiral Rodney n'avoit pas cru sans doute travailler pour les François. Cette perte enlevoit aux Anglois le principal fruit de leurs conquêtes; & ce ne fut pas le seul événement qui leur fit éprouver les retours cruels de la fortune.

Combat peu meurtrier entre le Comte de Grasse & l'Amiral Hood.

M. de Grasse étoit arrivé à la Martinique, où il prit le commandement de nos flottes d'abord destiné à M. de la Touche-Tréville; ses forces

1781. étoient supérieures à celles de Rodney, & sa présence, ou plutôt celle de son escadre alloit mettre un terme aux prospérités des Anglois dans les Indes occidentales. Cependant Sir Samuel Hood étoit allé à sa rencontre avec toute l'escadre angloise, si l'on excepte le Sandwich de quatre-vingt-dix canons, & deux autres vaisseaux de même force que Rodney gardoit à Saint-Eustache pour la sûreté de sa conquête. Le Samedi 28 Avril, le Russel & l'Amazone croisant entre Sainte-Lucie & la Martinique, découvrirent la flotte françoise avec un convoi très-considérable. Elle étoit composée de vingt-un vaisseaux de ligne & de quatre frégates. L'Amiral Hood n'avoit que dix-huit vaisseaux; son infériorité ne l'empêcha pas de faire voile au vent dans l'espoir de fermer à l'ennemi l'entrée du Fort-Royal. Le lendemain, quatre vaisseaux de guerre sortis de ce port, joignirent l'escadre du Comte de Grasse qui avoit trouvé le moyen de se procurer l'avantage du vent. Il y avoit là de quoi effrayer un courage

moins déterminé que celui de M. Hood & de ses équipages; son armée n'en montra que plus d'ardeur pour le combat. L'action commença sur les onze heures & demie, & ne finit qu'à trois heures après-midi. Le feu cessa de part & d'autre, sans qu'on put dire de quel côté penchoit la victoire; mais Hood avoit eu la gloire de combattre avec des forces inférieures; & jusqu'au Mercredi suivant, il fit de vains efforts pour engager son ennemi dans une seconde affaire. Le Comte de Grasse avoit d'autres vues, & son inaction dans cette circonstance, fut sans doute motivée par de bonnes raisons qui la justifient. (1) Quoi qu'il en soit, quelques jours après ce combat peu meurtrier (2) & nullement décisif, 1781.

(1) On débita que le Général françois avoit ordonné les plus habiles manœuvres; mais que n'ayant pu se faire obéir, il n'y eut rien d'exécuté.

(2) Il y eut du côté des Anglois quarante morts & cent cinquante blessés; la perte des François fut encore moins considérable.

1781. notre escadre se porta devant l'isle de Tabago avec la confiance d'un plein succès. Elle étoit d'autant mieux fondée, que le Marquis de Bouillé alloit diriger en grande partie cette brillante expédition. L'attaque de Tabago fut vive, prompte & décisive comme toutes les opérations militaires de cet excellent Officier. Cette conquête se fit, pour ainsi dire, sous les yeux de l'Amiral Rodney, dont les mouvemens annoncèrent d'abord quelqu'intention d'y mettre obstacle; mais quoi qu'il eut des forces à-peu-près égales à celles de M. de Grasse, il finit par ne rien entreprendre contre la flotte françoise. Entrons dans quelques détails sur cette expédition.

Le Marquis de Bouillé prend l'isle de Tabago.

Comme il étoit important de masquer les projets qu'on avoit sur l'isle de Tabago, il fut décidé qu'on dirigeroit une fausse attaque contre Sainte-Lucie; & le Marquis de Bouillé se réserva de la commander en personne. Les troupes furent embarquées le 8 Mai, la flotte appareilla le 9; & le 10 à minuit on arriva à Sainte-Lucie. L'isle fut attaquée par trois en-

droits, & l'allarme se répandit dans tous les quartiers ; ce n'étoit qu'une vaine menace, & tout cet appareil n'avoit rien de sérieux. Le Général françois connoissoit trop bien l'état du *morne Fortuné*, pour y compromettre ses forces ; mais habile à tirer parti des circonstances, il eut le bonheur d'enlever l'Hôpital des Anglois, ce qui diminua la garnison ennemie d'environ cent hommes. Cependant le vaisseau le Pluton de soixante-quatorze canons, l'Expériment, le Serapis, plusieurs frégates & autres bâtimens de transport, furent détachés pour Tabago avec deux mille hommes sous la conduite de M. de Blanchelande ; & après une croisière de quarante-huit heures devant Sainte-Lucie, le Comte de Grasse se rendit le 15 au Fort-Royal de la Martinique : il étoit accompagné du Marquis de Bouillé, & emmenoit avec lui vingt-cinq vaisseaux & le reste des troupes. M. de Blanchelande s'acquitta parfaitement de sa commission ; le 24, ses deux mille hommes débarquèrent heureusement, & s'emparèrent de la ville de Scarborough & d'un petit fort qui la

1781.

1781. protégeoit. Ce Commandant s'y retrancha jusqu'à l'arrivée des Généraux qu'on attendoit à chaque instant. En effet, MM. de Grasse & de Bouillé reparurent le 30, avec trois mille hommes de nouvelles troupes, au moment où l'Amiral Rodney voulant suppléer à l'infériorité de ses forces par l'activité de ses dispositions, & se mettre à portée d'observer les mouvemens d'un ennemi supérieur, avoit remonté jusqu'à la Barbade, & envoyé delà six vaisseaux avec des troupes suffisantes pour tenir tête à M. de Blanchelande, & empêcher la prise de Tabago. Mais à la vue des vingt-cinq vaisseaux de ligne françois, l'escadre angloise prit la fuite, & le sort de l'isle fut décidé. M. de Bouillé débarqua avec ses trois mille hommes, se présenta devant le *morne Concorde*, l'enleva sans éprouver de résistance, & força le Major Ferguson à se mettre en pleine marche avec sa garnison. Les troupes françoises le plus en avant furent détachées à sa poursuite, & tout le reste fut bientôt mis en mouvement. Le Vicomte de Damas eut

ordre de s'établir ſur le morne que les ennemis avoient abandonné dans la nuit du 30 au 31. On les pourſuivit une journée entière. La chaleur étoit exceſſive, & les Soldats n'y réſiſtoient plus, lorſqu'ils atteignirent enfin les troupes angloiſes qui étoient en halte dans une gorge. Le Major Ferguſon, Commandant-Général de l'Iſle, ſe vit forcé de capituler le 2 Juin; ſa garniſon mit bas les armes, & dépoſa ſes drapeaux. On y comptoit quatre cens hommes, tant de l'artillerie que du quatre-vingt-ſixième régiment, cinq cens Ecoſſois compoſant une Milice équivalente à des troupes réglées, & un nombre conſidérable de Nègres armés; mais ces forces n'étoient point ſuffiſantes pour oppoſer une longue réſiſtance aux armées réunies de MM. de Bouillé & de Blanchelande, & l'on peut dire à la louange du Gouverneur Ferguſon, que la capitution de Tabago ne fut propoſée qu'à la derniere extrêmité. 1781.

Cependant l'Amiral Rodney, dans ſa lettre au Miniſtre, préſenta divers faits relatlſs à cet événement,

1781. ſous un jour peu favorable au Gouverneur ; &, comme on l'obſerve ailleurs, pour mieux exprimer ſon étonnement ſur la reddition de Tabago, il ne craignit pas d'ajouter que la priſe de cette Iſle ſuppoſoit quelque choſe de bien extraordinaire. Le Gouverneur, dont le retour en Europe avoit devancé celui de Rodney, lut avec indignation, dans la gazette de la Cour, la relation de l'Amiral où cette phraſe recevoit une interprétation d'autant plus offenſante, que dans tout le cours du récit, il n'étoit point queſtion d'opérations du Gouverneur tendantes à reculer la priſe de Tabago. Les dépêches de l'Amiral laiſſoient au moins beaucoup de louche ſur la conduite de Ferguſon. Pour la juſtifier, le Gouverneur écrivit une longue lettre qu'il rendit publique. Cette apologie ſatisfaiſante à beaucoup d'égards, dégénère trop ſouvent en récriminations. Voici comme il la termine.

Inſinuations injurieuſes au Gouverneur Ferguſon.

» *Il faut*, dit Sir George, *qu'il* » *ſoit arrivé quelque choſe de bien* » *extraordinaire pour avoir déterminé* » *le Gouverneur Ferguſon à capituler*,

Récrimination du Gouverneur.

»*ler*; mais il eſt bien plus extraor-
»dinaire qu'un Amiral anglois ayant
»vingt-un vaiſſeaux de ligne à ſes
»ordres, ait ſouffert qu'une eſca-
»dre de deux vaiſſeaux, de deux
»frégates & quelques ſloops, tînt
»aſſiégée une colonie angloiſe où
»il pouvoit ſe rendre en vingt-qua-
»tre heures, ſans donner de ſe-
»cours à cette colonie, ſans tâ-
»cher de détruire l'eſcadre aſſié-
»geante! Cette inaction paroît bien
»plus extraordinaire que la priſe
»d'une iſle ſans fortifications,
»qui n'avoit qu'une foible garniſon
»à oppoſer à une armée de vété-
»rans, dont le nombre excédoit
»cinq fois celui des aſſiégés. Peut-
»être auſſi paroîtra-t-il extraordi-
»naire que la flotte françoiſe ait fait
»le trajet de la Martinique à Tabago,
»avant que l'eſcadre angloiſe y ſoit
»arrivée de la Barbade, quoique
»j'euſſe dépêché un exprès à Sir
»George Rodney trente-ſix heures
»avant que le Général Blanchelande
»eût expédié un cutter pour deman-
»der un renfort. Tout le monde ſait
»que la traverſée de Tabago à la
»Martinique eſt plus que le double

1781.

» de celle de Tabago à la Barbade ».

1781.

Rodney & Ferguson jugés également irréprochables.

Sir George ne répondit point formellement aux accusations indirectes que renfermoit l'apologie du Gouverneur ; mais il circula différentes lettres anonymes où l'Amiral fut très-bien défendu, sans que Ferguson en parût moins irréprochable; &, dans toute cette affaire de pure récrimination, il n'y eut de part & d'autre de torts bien prouvés, que beaucoup d'indiscrétion & d'animosité. Rodney continua de jouir de la faveur du Monarque & de la confiance de la nation ; & pour derniere preuve que Ferguson méritoit l'une & l'autre, ce Colonel produisit l'adresse qui lui avoit été présentée le 10 Juin par les habitans de l'isle de Tabago ; elle étoit conçue en ces termes : « Nous, habitans de Tabago, demandons la permission de reconnoître » avec la gratitude la plus vive, le » zèle & l'impartialité qui ont caractérisé votre conduite en qualité de Gouverneur de cette isle, » ainsi que la bravoure avec laquelle vous l'avez défendue pendant neuf jours, contre une armée

» puissante. C'est d'après nos sup-
» plications que vous vous êtes ren-
» du à cette armée, & dans l'unique
» vue de soustraire nos propriétés
» à la destruction qui les menaçoit.
» Nous nous flattons que la brave
» conduite que vous avez tenue en
» cette occasion, vous recomman-
» dera à l'approbation & à la faveur
» de votre Souverain ».

1781.

Ce qu'est & fut l'isle de Tabago.

Quoiqu'assez fertile, l'isle de Tabago l'est beaucoup moins que la Grenade; elle est plus petite de moitié, & n'a que dix lieues dans sa plus grande longueur; sa largeur moyenne est d'environ quatre lieues. Son port est sûr, commode & bien situé. Cette isle avoit appartenu aux Hollandois, & leur fut enlevée en 1717 après un siége de six mois & ce fameux combat naval où d'Estrées leur coula bas tant de vaisseaux. Les François la négligèrent après la conquête, & n'y firent aucun établissement. En 1748, elle fut déclarée neutre par le traité d'Aix-la-Chapelle, & les Anglois y commencèrent quelques défrichemens; enfin, ils en obtinrent la propriété en 1763, & la réunirent au

1781. Gouvernement de la Grenade & de Saint-Vincent qui leur furent cédées à la même époque. De riches planteurs s'y établirent, & y formèrent des ſucreries qui toutes réuſſirent très-bien. Lors de la priſe de Tabago, on y comptoit ſoixante plantations de ce genre, & environ cent habitations de la ſeconde claſſe en café, coton, indigo. Elles procuroient alors une exportation d'environ trois millions de livres tournois, & paroiſſoient ſuſceptibles d'accroiſſement. La culture y occupoit vingt mille Nègres eſclaves, & la population libre conſiſtoit en dix mille blancs de tout âge, & environ douze cens nègres ou mulâtres affranchis. Quelque avantageuſe que pût être l'acquiſition de cette iſle, Sa Majeſté n'en jugea pas la conquête aſſez importante pour admettre en ſa préſence les Envoyés qui en apportoient la nouvelle; elle crut auſſi devoir ſe refuſer à ce que les drapeaux lui fuſſent préſentés ſolemnellement.

Rodney met à la voile pour l'Angleterre.

La priſe de Tabago termina, pour ainſi dire, la campagne dans les Indes occidentales, & l'Amiral

Rodney n'y jugeant plus ſa préſence néceſſaire, fit embarquer ſur le Gibraltar, l'un des plus forts vaiſſeaux de la flotte, tout ce qu'il put enlever des richeſſes qui ſe trouvoient encore à Saint-Euſtache. Il s'y embarqua lui-même, & fit voile pour l'Europe, où il vint jouir de ſes triomphes. Il avoit laiſſé le commandement de ſon eſcadre à l'Amiral Hood qui ſe mit à la pourſuite de M. de Graſſe, dont les vingt-quatre vaiſſeaux avoient appareillé le 5 Juillet de la Martinique pour ſe rendre à Saint-Domingue avec un convoi de cent cinquante bâtimens. Il vint mouiller le 16 au Cap François, ſans autre accident que la perte de l'Inconſtante, frégate de vingt-ſix canons, qui brûla dans la traverſée, & dont on ne put ſauver que vingt hommes. Il y apprit que l'Intrépide, vaiſſeau de ſoixante-quatorze canons, appartenant à l'eſcadre de M. de Monteil qui ſe trouvoit alors à Saint-Domingue, avoit éprouvé le ſort de l'Inconſtante dans la rade même du Cap. Perſonne ne périt dans cet incendie, dont

1781.

Incendie des vaiſſeaux françois l'Inconſtante & l'Intrépide.

1781.

la violence ne put être arrêtée par les ſecours les plus prompts & les mieux ordonnés. On s'étoit vu dans la néceſſité de faire échouer ce vaiſſeau près du petit carénage. Heureuſement qu'il faiſoit un grand calme ; ſi la briſe eût régné comme la veille, c'en étoit fait des vaiſſeaux de la rade ; le feu les auroit tous enveloppés, & peut-être détruit de fond en comble & le port & la ville.

Beau trait de M. Dupleſſis Parſeau.

Il n'y avoit plus d'eſpoir de ſauver l'Intrépide, & l'équipage l'avoit abandonné par ordre de M. Dupleſſis Parſeau. Ce brave Capitaine y reſtoit avec ſes Officiers. Leurs prieres & les larmes de ſon fils, jeune homme de quinze ans, ne pouvoient le déterminer à deſcendre avec eux dans la chaloupe; il étoit réſolu de périr ſur ſon bord. Il embraſſa tendrement ſon fils, & lui ordonna de s'éloigner avec les autres Officiers. Le jeune homme ſe rendit près du Général, & lui fit part de la courageuſe réſolution de ſon pere. M. de Monteil envoya ſur le champ un canot au brave Capitaine, avec ordre de venir le trouver. M. Dupleſſis Parſeau obéit, & le canot étoit à peine à

cinquante pas de l'Intrépide, lorſque ce vaiſſeau ſauta en l'air.

1781.

La flotte de la Jamaïque échappe à M. de Graſſe. Allarmes dans cette iſle.

Après avoir embarqué les bataillons d'Agénois, de Gatinois & de Touraine, M. de Graſſe remit à la voile le 25 Août pour l'Amérique ſeptentrionale avec toutes ſes forces, qui conſiſtoient en vingt-huit vaiſſeaux de ligne, quatre frégates & trois cutters. Il s'étoit engagé dans le rapide canal de Bahama, dont aucune armée n'avoit ôſé riſquer le paſſage depuis l'Amiral Boſcawen, qui, dans la guerre précédente, tenta heureuſement cette navigation, lorſqu'il vint attaquer la *Havane*. Le paſſage du vieux lac réuſſit également à M. le Comte de Graſſe; il s'en tira ſans autre accident que la rencontre de l'Amiral Hood, qui lui livra un ſecond combat encore moins déciſif que le premier, & qui retarda tout au plus de quelques heures l'arrivée du Général François à ſa deſtination. En prenant la route périlleuſe du lac de Bahama, ſon objet avoit été d'intercepter la flotte de la Jamaïque, l'une des plus riches qui fût jamais ſortie de Port-Royal. Elle y rentra heureuſement

1781. le 21 Juillet ; mais cinq ou ſix jours plus tard, elle tomboit dans les eaux de l'eſcadre françoiſe ; & pour concevoir quelle perte c'eût été pour le commerce d'Angleterre, il ſuffit de ſe rappeller que cette flotte de cent quatre-vingt-ſix voiles portoit quarante-deux mille cinq cens tonneaux, & environ quatre mille hommes. Elle s'étoit éloignée de Port-Royal, juſqu'à la diſtance du Cap Maiſi. Son retour précipité jeta la terreur dans l'iſle, parce que l'armée de Graſſe n'étoit alors qu'à cinq ou ſix lieues des traîneurs, & qu'on la ſuppoſoit réunie avec les forces eſpagnoles de la Havane pour tenter une deſcente à la Jamaïque. L'allarme y fut univerſelle, & déjà l'on parloit d'y proclamer la loi martiale ; mais le Comte de Graſſe avoit d'autres vues, & l'objet de ce mouvement qui cauſoit de ſi vives inquiétudes aux habitans de l'iſle angloiſe, étoit de ſe porter ſur la Cheſapeak, & d'y traverſer les opérations de Lord Cornwallis.

Avant que d'expoſer comment M. de Graſſe influa dans le mauvais ſuccès de l'expédition du Général an-

glois, il faut remonter à quelques événemens antérieurs qui préparèrent cette cataſtrophe déciſive.

1781.

Que tout préſage la ruine des Anglois.

On a vu que l'effort de la guerre ſe faiſoit particulièrement ſentir dans les parties méridionales de l'Amérique, & toujours ſans beaucoup d'effet pour la déciſion de la grande querelle qui fixoit les regards du monde entier. Je ne rappellerai point ici les expéditions peu importantes, & la plûpart manquées, des Généraux Arnold & Leſlie; la retraite forcée du Général Cornwallis après la victoire de Camden; le triomphe exagéré du Colonel Tarleton ſur M. Sumpter; la priſe du fort Saint-George par les Eſpagnols ſur la côte de Honduras; l'expulſion des Anglois de la riviere Tinto & de leurs établiſſemens pour la coupe du bois de campêche, leurs défaites partieles, ou nos échecs infructueux tant ſur le continent que ſur les mers qui l'environnent: tous ces petits faits appartiennent en grande partie à la campagne précédente, & n'eurent d'autre importance que de hâter l'événement dé-

1781. cisif qui alloit consommer l'étonnante révolution de l'Amérique. Nous touchons enfin au dernier acte de cette grande tragédie. La catastrophe dès longtems annoncée ne pouvoit plus se reculer que par des tours de force, des combinaisons toujours sages, une prévoyance infaillible & toujours victorieuse des moindres obstacles. Les choses en étoient au point qu'une simple méprise dans les opérations de la campagne, devoit ruiner toutes les ressources de l'Angleterre en Amérique ; mais par une fatalité bien malheureuse, & sans doute par l'effet naturel de leur position désespérée, la politique des Anglois, leur habileté, leur génie pour la guerre les abandonnèrent tout-à-fait dans cette circonstance. On en jugera sur le simple exposé des faits.

Détails antérieurs à l'affaire de Guildford.

L'affaire de Guildford-Court-House fut l'événement de la campagne, le plus heureux en apparence, & l'un des plus funestes en effet pour les Anglois, auxquels il inspira une confiance aveugle qui les poussa vers l'abyme où nous les

verrons bientôt ſe précipiter. Entrons dans quelques détails antérieurs à cet événement.

1781.

Marche victorieuſe de Cornwallis.

Le plan de Cornwallis, pour la campagne d'hiver, avoit été de pénétrer dans la Caroline du nord, & de confier pendant ſon abſence la Caroline méridionale à Lord Rawdon, avec ordre de s'y tenir ſur la défenſive. En conſéquence de ce plan, le 15 Janvier il prit ſa route par les hauteurs, dans l'eſpérance de battre, chemin faiſant, ou de chaſſer de la Caroline du ſud, un corps d'Américains aux ordres du Général Morgan, & par une marche rapide de gagner la *Pedée*, de s'établir entre ce poſte & la Virginie, d'engager le Général Greene dans une action, ou de le forcer à une retraite précipitée. Tous ces projets réuſſirent en partie, & en moins de quinze jours, Lord Cornwallis arriva par des chemins impraticables juſqu'à la Catawba, dont les Américains occupoient tous les gués dans un eſpace de plus de quarante milles. Cependant il falloit tenter le paſſage; & quoique trois cens hommes de Milice commandés

1781. par le Général Davidſon défendiſſent la rive oppoſée, l'armée angloiſe paſſa le gué de M. Cowan qui avoit plus de deux cens cinquante toiſes de largeur, & où chaque Soldat étoit ſouvent dans l'eau juſqu'à la ceinture. L'Infanterie Légere ayant gagné le rivage, tua ou mit en fuite ce qui s'offrit devant elle. Trois ou quatre morts & trente-ſix bleſſés furent tout ce qu'il en coûta, & ce paſſage difficile ne pouvoit s'exécuter à moins de frais. Lorſque toute la colonne eut paſſé, le Lieutenant Colonel Tarleton fut détaché avec la Cavalerie & le vingt-troiſième régiment à la pourſuite des trois cens Miliciens de Davidſon, dont il acheva la déroute; & pouſſant ſa marche juſqu'à dix milles du gué, il rencontra un autre corps d'environ quatre cens hommes, dont cinquante furent tués ou faits priſonniers. Cette expédition jeta l'allarme parmi la Milice dans tout le diſtrict d'Yadkin, où ſe rendit l'armée de Cornwallis. Cependant le Général Morgan avoit abandonné ſon poſte & marchoit vers Saliſbury. On atteignit ſon arrière-

garde dans la ſoirée du 3 Février, & on lui enleva quelques chariots; mais il eut le tems de paſſer la riviere tant à gué que ſur des bacs, & l'on ſut bientôt que le Général Greene étoit en marche pour former à Guidford ſa jonction avec Morgan. Comme il n'avoit pu raſſembler la Milice de la Caroline ſeptentrionale, & qu'il n'avoit point reçu de renforts de la Virginie, il dut éviter une affaire ſur la côte méridionale de la Dan, & ſe hâter de la traverſer; ce qu'il fit avec tant de célérité, qu'il ne ſe trouva pas un Soldat ſur la rive, lorſque le Général qui s'étoit mis à ſa pourſuite arriva le 15 au bac de Boyd. Il y auroit eu de la témérité à Lord Cornwallis d'ôſer pénétrer dans la Virginie par ce côté là; deux raiſons s'y oppoſoient: la puiſſance de cette province, & la foibleſſe de l'armée britannique. Après avoir donné quelque repos à ſes troupes, il marcha à petites journées vers Hillsboroug où il arbora l'étendard britannique. Il y fit une proclamation à laquelle ſe rendirent quelques faux freres du parti Américain.

1781.

1781. deux cens furent enveloppés & mis en pieces par un détachement de l'armée de Greene, qui, ayant repaſſé le Dan avec des renforts conſidérables, obligea Cornwallis à transporter ſon camp près de la Crique d'Allamance, d'où il détacha le Lieutenant Colonel Tarleton, pour aller découvrir les deſſeins de l'ennemi. A quelques milles du camp, cet Officier rencontra la légion de Lée & trois ou quatre cens hommes de Milice aux ordres du Colonel Preſton ; il les attaqua, les mit en déroute & leur fit quelques priſonniers. Cet échec des Américains fut ſuivi peu de jours après d'une autre affaire où Lord Cornwallis en perſonne, défit un corps nombreux de la Milice Virginienne, & diſperſa les troupes légeres des Américains. Le gros de l'armée de Greene avoit précipité ſa retraite de l'autre côté de la riviere Haw, où il attendoit de la Virginie de nouveaux renforts ſans leſquels il n'ôſoit riſquer une affaire générale. Cependant la difficulté de faire ſubſiſter les troupes dans un pays épuiſé, fit prendre au Général anglois la

résolution d'ouvrir une communication entre son armée & les vaisseaux qu'il avoit dans la riviere *Capfear*; mais pour remplir le grand objet de sa pénible campagne, celui de rassembler sous ses drapeaux tout ce qu'il y avoit de royalistes dans la Caroline septentrionale, il falloit éviter de paroître se défier de ses forces, & continuer par conséquent à montrer le même empressement pour une affaire décisive. Pour se conformer à ce plan, Lord Cornwallis vint camper le 13 Mars, entre les fourches de la riviere Deep, où il apprit qu'un renfort considérable venoit de porter l'armée de Greene à neuf ou dix mille hommes, qu'ils marchoient pour attaquer les troupes britanniques, & que déjà ils étoient à Guildford environ à douze milles du camp. Sans perdre une minute, l'armée angloise se mit en mouvement, & le lendemain matin à quatre milles de Guildford, la garde avancée rencontra un corps ennemi qu'elle défit; & continuant sa marche, elle trouva l'armée continentale postée sur un terrein élevé à quinze cens 1781.

1781. pieds environ de Court-House. Elle paroissoit disposée à hasarder la bataille, & Lord Cornwallis n'étoit pas venu pour s'y refuser.

Relation angloise de l'affaire de Guildford.

Après avoir fait leurs dispositions respectives, les deux Généraux ordonnèrent l'attaque, & l'action commença vers une heure & demie après midi. Le Major Général Leslie qui commandoit la droite de l'armée angloise, mit bientôt en déroute tout ce qu'il avoit d'ennemis en front; & le Lieutenant Colonel Webster qui commandoit la gauche, n'eut pas moins de succès; il défit entièrement l'aile droite des Américains. Cependant entre leur ligne & la tête de leur colonne, il y avoit un bois dont l'épaisseur ménagea de fréquentes pauses à l'ennemi, & d'où il faisoit un feu irrégulier, mais assez vif, qui ne laissa pas d'incommoder l'armée britannique & de retarder ses progrès. Enfin le second bataillon des Gardes ayant gagné le terrein ouvert près de Guild-Ford Court-House, eut à combattre un corps d'Infanterie continentale qui lui étoit de beaucoup supérieur en nombre, & qui, après une foible ré-

fiſtance, n'eut de reſſource que la fuite pour éviter une défaite abſolue. 1781.
Le détachement anglois le pourſuivit dans les bois avec trop d'ardeur, & il fallut eſſuyer un feu très-vif de la part de cette Infanterie qui s'étoit ralliée, & de celle des Dragons du Colonel Washington qui le chargèrent avec autant d'impétuoſité que de ſuccès. La Cavalerie continentale fut repouſſée à ſon tour par les Grenadiers du 71e régiment & par le feu bien dirigé de deux pièces de canon qu'avoit amenées le Lieutenant M. Cléod, Commandant de l'Artillerie. Le ſecond bataillon des Gardes ſe rallia bientôt, & ſe voyant ſoutenu par les Grenadiers, il revint à la charge avec une nouvelle intrépidité. Enfin le vingt-troiſième & le trente-troiſième régiment, l'Infanterie légere & une partie de la Cavalerie, firent des prodiges de valeur qui décidèrent la victoire de ce côté-là. L'ennemi perdit dans cette première déroute quatre pièces de canon & deux chariots munitionnaires. La canonnade ſe continuoit encore avec fureur à l'aile droite de l'armée royale. Le Lieutenant Colo-

nel Tarleton s'y porta avec de la
1781. Cavalerie, & sa présence ranima le
courage des combattans; l'attaque
devint encore plus vigoureuse, &
l'action fut bientot terminée à l'avantage de l'armée britannique. Les troupes continentales se retirèrent dans le plus grand désordre; mais comme leur Cavalerie avoit peu souffert, & que celle de Cornwallis étoit excessivement fatiguée, ce Général ne crut pas devoir poursuivre l'ennemi dans sa retraite, dont le terme fut Iron-Workes à dix-huit milles du champ de bataille. Dans la première action le nombre des morts n'avoit été que de douze hommes du côté des Anglois, & celui des blessés d'environ quatre-vingt dix; dans l'affaire du 15 Mars, cent des leurs restèrent sur la place, & ils en eurent quatre cens de blessés. S'il faut s'en tenir aux relations britanniques, la perte des Américains fut beaucoup plus considérable; quelques-unes la portoient à dix-huit-cens hommes; mais tous ces rapports sont exagérés à l'avantage de l'armée angloise, & pour démêler la vérité, il faut

comparer les relations des deux partis. C'eſt dans cette vue que nous allons extraire des lettres du Général Greene, le précis de cet événement ſi diverſement préſenté dans les papiers anglois & américains.

1781.

Rapport du Général Greene ſur le même événement.

Le 12 Mars, les ennemis avoient paſſé le gué de High-Rock, & le 14, ils étoient à Guildford. Dans la matinée du 15, on apprit qu'ils s'avançoient ſur le grand chemin de Saliſbury; l'armée américaine ſe mit auſſitôt ſur trois lignes. La milice de la Caroline du Nord compoſoit la première; elle étoit commandée par les Généraux Eaton & Buller. La milice de la Virginie formoit la ſeconde ſous les ordres de Stevens & Lawſon. La troiſième ligne conſiſtoit en deux brigades, l'une de la Virginie & l'autre du Maryland; elles avoient pour chef le Colonel Williams. Un détachement d'Infanterie légère, les Dragons du premier & du troiſième régiment commandés par le Colonel Washington, & le régiment de Chaſſeurs aux ordres du Colonel Lynch, formoient un corps d'obſervation pour la ſûreté de l'aile droite. Les colonels Lée & Camp-

1781. bell protégeoient l'aile gauche, l'un avec sa Légion & l'autre avec un corps de Chasseurs. Le Général Greene rangea son armée en bataille, pourvut à la sureté des bagages, & attendit impatiemment l'approche de l'ennemi. Il savoit que dans leur position, les Anglois avoient peu de chose à espérer de la victoire même, & qu'ils étoient perdus si elle leur échappoit. Le Colonel Lée s'étoit porté en avant avec sa Légion & les Chasseurs; il eut à soutenir une vive escarmouche contre le Colonel Tarleton, dont la troupe fut maltraitée. Le capitaine Armstrong chargea la Légion angloise & tua vingt-neuf dragons; mais l'ennemi s'étant renforcé, Lée fut contraint de se retirer & de prendre sa position dans la ligne. L'action commença par une canonnade qui dura vingt minutes. Les Brigades américaines qui devoient soutenir ce premier effort, tinrent peu de tems, & une partie recula sans avoir fait feu; la milice de la Virginie fut aussi repoussée après une belle défense. Enfin l'action devint générale; les troupes continentales firent par-

faitement leur devoir, & le combat fut très-opiniâtre ; mais les troupes angloiſes durent quelqu'avantage à la ſupériorité de leur diſcipline. Elles ſe diſpoſoient à tourner l'armée américaine par la droite, & déjà elles faiſoient un mouvement pour l'enfermer ; le général Greene s'apperçut de leur deſſein, & pour en empêcher l'exécution, il ordonna la retraite. Pendant ce tems, le brave Colonel Washington à la tête d'un corps de Cavalerie & ſecondé du premier régiment des Marylandois, chargeoit une Brigade ennemie : il l'enfonça à coups de bayonnettes, & la détruiſit preſqu'entièrement. Les Américains ſe retirèrent en bon ordre, & paſſèrent le gué de Fork-River, à trois milles environ du champ de bataille ; ils y attendirent les traîneurs, & ſe portèrent le lendemain à dix milles de Guild-Ford. Ils s'étoient vus dans la néceſſité d'abandonner l'artillerie à l'ennemi, faute de chevaux pour la conduire. Sans compter les priſonniers & les ſoldats qui s'égarèrent, la perte des Anglois tués ou bleſſés fut d'environ ſix cens hommes ; 1781.

1781. celle des Américains ne fut que de trois cens. On obſervera que cette relation a été publiée par ordre du Congrès.

Inutilité des triomphes de Cornwallis.

Le contraſte eſt frappant dans les deux rapports qu'on vient d'extraire, & l'on en doit conclure qu'il y a beaucoup à rabattre des exagérations britanniques ; mais que les palliations du Général Greene affoibliſſent trop la perte des Américains. Quoi qu'il en ſoit, Lord Cornwallis eut quelqu'avantage à l'affaire de Guild-Ford, & les ſuites de cette journée répondirent d'abord aux vues de ce Général. Il pénétra dans la Caroline ſeptentrionale juſqu'à Wilmington, y renouvella ſes proclamations, & parvint à détacher du parti républicain un petit nombre d'Américains effrayés de ſes menaces, ou ſéduits par ſes promeſſes ; mais ces proclamations & les exploits de Cornwallis dans les deux Carolines ne devoient rien produire de bien déciſif pour l'Angleterre, & ne pouvoient retarder l'affranchiſſement de ces provinces.

Echec des Américains près de Camden.

Tandis que ce Général hâtoit ſa marche vers le Nord, le ſort de la

Caroline Méridionale étoit confié à Lord Rawdon & au Lieutenant Colonel Balfour qui commandoient, l'un fur les frontieres, & l'autre à Charles-Town. Après l'action de Guild-Ford, Greene tourna fes vues contre cette province que l'abfence de Cornwallis affoibliffoit confidérablement. Le 19 Avril, il arriva devant Camden, avec plufieurs corps de milice. Huit cens hommes de troupes aux ordres de Rawdon formoient la garnifon de cette place, & pour les attaquer, le Général américain attendoit les renforts que lui amenoient le Colonel Lée & le Brigadier Marion. Voulant prévenir cette jonction, Rawdon fortit de Camden dans la matinée du 25, arriva fur les dix heures au camp des ennemis, & fondit fur eux à l'improvifte. Les piquets avancés effuyèrent le premier feu des Anglois, & le foutinrent avec beaucoup de courage. La ligne fe forma prefqu'au même inftant, & fut bientôt engagée dans un combat très-vif. La troupe de Rawdon parut d'abord s'ébranler, & fa gauche plioit déjà fenfiblement, lorfque deux

1781.

1781. compagnies du premier Régiment de Maryland se débandèrent. Ce mouvement se communiqua aux autres Compagnies du même corps, qui, dans sa retraite entraîna tout le second régiment. Ils furent ralliés l'un & l'autre; mais l'ennemi avoit eu le tems de gagner les hauteurs, d'en déloger l'artillerie américaine, & de tourner en flanc les troupes en desordre, qui se trouvoient engagées sur le front. Parmi ces troupes étoit le deuxième régiment de Virginie, qui, ayant descendu la montagne, s'étoit avancé à quelque distance. Celui du Colonel Campbell avoit aussi plié en quelques endroits. Le Général ordonna la retraite, n'espérant plus regagner l'avantage qui lui promettoit d'abord tout l'honneur de cette journée. Au commencement de l'action, le Colonel Washington força les ennemis, tant Cavalerie qu'Infanterie, à se retirer précipitamment du côté de la ville; & avant que les troupes américaines abandonnassent leur terrein, il avoit fait deux cens prisonniers, dont il ne put emmener que cinquante hommes. Le Colonel

Colonel ſe couvrit de gloire en cette rencontre ; s'il eût été ſecondé, l'armée de Greene auroit enveloppé toute la garniſon de Camden, l'eût faite priſonniere, & feroit entrée dans la ville. Les ſages diſpoſitions du Général Américain ſembloient devoir en aſſurer la conquête ; mais une terreur panique, dont les troupes les plus braves ne ſont pas toujours exemptes, avoit jeté le déſordre dans cette petite armée, qui fit pourtant ſa retraite ſans beaucoup de perte, juſqu'à trois milles de la place. Cet échec des Américains leur coûta deux cens cinquante hommes, en y comprenant les bleſſés, les priſonniers & les cent trente Soldats qui s'égarèrent. La perte des Anglois ne fut guère moins conſidérable, & l'avantage qu'ils remportèrent dans cette journée, fut au moins balancé par la réduction du Fort Watſon qui ſe rendit aux troupes continentales le 19 du même mois, après un blocus de trois ou quatre jours.

1781.

Cette place étoit une des plus fortes de la Caroline ; & ce fut pour

Ils prennent le fort Watſon.

1781. les Colonels Lée & Marion une véritable gloire de l'avoir enlevée, sans autre perte que deux hommes tués & trois blessés. Elle étoit fournie d'abondantes munitions de guerre & de bouche, & défendue par une garnison d'environ deux cens hommes, dont cent neuf furent faits prisonniers. Encore une fois cette conquête compensoit bien le petit désavantage des Américains devant Camden, échec auquel les Anglois donnèrent trop d'importance dans leurs gazettes qui, pour la plûpart, ne sont pas exactes dans la relation de cet événement. A les en croire, la déroute des Américains fut complete, & malgré la supériorité de leur nombre, Rowdon les battit à plate couture, les força de lacher pied, les poursuivit l'espace de six milles, & mit le Général Greene dans la nécessité de fuir jusqu'à cinq lieues de Camden. Cet échec est encore plus exagéré dans les dépêches de Balfour à Lord Germaine; il y fait monter la perte des ennemis à cinq cens hommes tués, blessés ou faits prisonniers; il termine sa lettre par une rodomontade, & tire de

1781.

cette victoire les conclusions les plus satisfaisantes pour l'avenir. Mais nous arrivons au moment où les américains vont prendre contre les Anglois, une revanche aussi terrible que décisive.

Combat naval entre MM. Arbuthnot & Destouches.

Avant que d'esquisser le tableau de ce grand événement, il nous reste à faire quelques réflexions sur un combat de mer assez important, pour mériter l'attention du lecteur; mais dont l'issue ne fut pas un triomphe pour le Vice-amiral Arbuthnot, comme l'ont affirmé quelques papiers anglois. En débitant que les François avoient été battus, les gazetiers britanniques ne devoient pas ajouter qu'on ne leur avoit ni pris, ni coulé bas aucun vaisseau. C'est le sixième combat naval donné en Amérique, dont les Anglois se sont attribué l'honneur, sans qu'il y ait eu de leur côté l'apparence même d'une victoire. Puisqu'il s'agit d'Arbuthnot, on conçoit que son escadre a du se mesurer avec celle de Rhode-Island commandée par M. Destouches, à qui cet honneur appartenoit, comme au plus ancien capitaine, depuis la mort du Che-

Que les Anglois s'attribuent à tort l'avantage.

1781. valier de Ternay qu'il remplaçoit par *interim*. Le combat s'engagea dans la Chesapeak où les François cherchoient à débarquer quelques renforts sur la côte de Norfolk. Arbuthnot arriva à tems pour empêcher l'exécution de ce projet ; & ce fut tout le parti qu'il tira de sa supériorité, tant pour le nombre que pour la force des vaisseaux. Il y eut beaucoup de sang répandu de part & d'autre ; mais le Commandant françois eut du moins l'avantage de ramener en bon ordre à Rhode-Island son escadre accrue du Romulus, vaisseau de quarante canons, qu'il avoit pris aux Anglois peu de jours avant cette action. Cependant le Vice-Amiral Arbuthnot parle dans ses dépêches, de cette retraite honorable comme d'une fuite. « Je dois regreter, dit-» il, qu'en prenant la fuite de si » bonne heure, l'ennemi ait empê-» ché que l'action ne devînt géné-» rale ». Mais pour faire partager ce regret à ses compatriotes, il ne falloit pas convenir que les huit vaisseaux de son escadre étoient dans le plus mauvais état ; qu'on fut

obligé de remorquer le Prudent & le Robuſte pour les tenir à flot & leur faire gagner le cap Henry ; que l'Europa naviguoit à peine , que le London ne pouvoit plus porter toutes ſes voiles. Il faut avouer que les Anglois ſont heureux de voir toujours leur ennemi prendre la fuite au moment ou écraſés par ſon feu , ils ne ſont plus en état de le pourſuivre. Cette remarque eſt du gazetier le moins partial de l'Angleterre. « M. Arbuthnot, » ajoute-t-il, prétend que les François virèrent vent arrière immédiatement après que leur ligne eût été rompue , & qu'ils en formèrent » une nouvelle ; qu'il ſuivit leur » exemple, mais que le délabrement » de ſes vaiſſeaux rendoit la pourſuite impraticable. » Et il s'écrie à ce ſujet : « ô Anglois ! fermez l'oreille à de pareils aveux ! O poſtérité ! que le bruit n'en parvienne pas juſqu'à vous » !

1781,

Dans ces mêmes dépêches le Vice-Amiral fait mention de ſes pertes qu'il affoiblit, comme c'eſt l'uſage, & de celles des François qu'il ſuppoſe très-conſidérables , en convenant

Faux rapports du Vice Amiral.

1781. qu'ils ont peu souffert dans leurs agrès. C'est encore un aveu qui paroit démentir les assertions précédentes.

Enfin Arbuthnot finit par jeter un coup-dœil sur la position respective des Anglois & de leurs adversaires dans cette partie de l'Amérique. Il convient de la détresse d'Arnold & de sa petite armée également pressés par le besoin de vivres & par les mesures formidables dirigées contre lui ; mais il suppose le Marquis de la Fayette bloqué dans Annapolis avec le détachement qu'il y commande. A l'en croire, la milice continentale mécontente du service, est au moment de se disperser ; & il faudra que M. le Comte de Rochambeau differe son entrée dans la Virginie. Il ajoute que le plan de la campagne est tout-à fait déconcerté pour les rebelles, & que les événements présens annoncent de solides avantages pour les armes de S. M. B. On verra tout à l'heure, que le Vice-Amiral Arbuthnot n'étoit pas bon prophete.

Cornwallis est harcelé dans sa marche par le Marquis de la Fayette.

Au premier mouvement de Lord Cornwallis pour se rendre de Charles-Town à l'embouchure de la

Chesapeak, le Marquis de la Fayette s'étoit mis en devoir de le harceler dans sa marche avec un corps d'Américains qu'il conduisit habilement, & qu'il sut placer avec tant d'avantage, que le Général Anglois, malgré sa supériorité, n'ôsa ni l'attaquer ni répondre à ses attaques. Il trouva tant d'opposition de la part du Général François, que ce fut avec de grandes difficultés qu'il pénétra dans la Virginie. Il n'y parvint qu'après avoir surmonté mille obstacles ; & sa position y fut encore plus fâcheuse qu'elle n'avoit été jusqu'alors. L'orage qui s'étoit formé contre lui, s'approchoit rapidement ; MM. Greene, Wayne & la Fayette avoient formé leur jonction, & à moins d'un renfort prompt & considérable, il falloit nécessairement que l'armée angloise se trouvât dans la même circonstance, & subit le même sort que l'armée du Général Burgoygne. Sir Henry Clinton étoit bien loin de prévoir ce malheur, lorsqu'il écrivoit à Lord Germaine, que la flotte de l'Amiral Arbuthnot étoit en mer avec un puissant renfort pour le Comte de Cornwallis, que le Mar-

1781.

Jonction de ce Général avec MM. Greene & Wayne.

1781.

quis de la Fayette ne pouvoit plus lui échapper, & qu'avec des forces aussi redoutables dans la Chesapeak, l'Angleterre devoit compter sur la soumission de tout ce qu'il y avoit de rebelles dans ces Provinces. Mais le 12 Juin, on vit reparoître à New-York la flotte, dont il est fait mention dans la lettre de Clinton, & qu'on supposoit alors occupée à gêner les opérations de l'armée françoise. Des lettres interceptées de Washington au Marquis de la Fayette avoient tout à coup répandu l'allarme dans cette place, & fait prendre à la fois le parti de rappeller Arbuthnot, & d'appliquer à la défense de New-York les deux mille hommes destinés à renforcer Lord Cornwallis. Dans une de ces lettres datées du 31 Mai, le Général Américain s'exprimoit en ces termes. « Après » avoir murement considéré nos » affaires sous tous les points de vue, » une tentative sur New-York, dont » la garnison peut consister en huit » mille hommes, a été regardée » comme préférable à une expédi- » tion du côté du Sud, parce que

La flotte d'Arbuthnot est rappellée à New-York.

Lettres de Washington interceptées. Que ces lettres sont une feinte.

» nous ne ſommes pas maîtres de » la mer ».

1781.

Ce qui en réſulte.

L'arrivée de Cornwallis à York-Town, offroit une occaſion trop belle de ruiner les eſpérances de l'Angleterre en Amérique, pour laiſſer échapper cette occaſion. MM. Waſhington & de Rochambeau, dans leurs délibérations à Weatherfield, s'étoient décidés à venir attaquer cette place, & ſe promettoient d'y faire priſonnier le Général anglois avec toute ſon armée. En conſéquence, ils ſe portèrent ſur York-Town où tous les François de Rhode-Iſland ſe diſposèrent à les ſuivre ; & pour aſſurer le ſuccès de l'expédition, le Général Américain fit des mouvemens qui confirmèrent le Commandant de New-York dans la réſolution de ne point dégarnir cette place. Le principal objet de la feinte n'étoit pas d'écarter d'York-Torwn les renforts de Clinton qui n'auroient pu la ſauver ; mais de faire prendre le change à Lord Cornwallis, de l'endormir dans une fauſſe ſécurité, & de le fixer dans ſa poſition juſqu'à l'entier inveſtiſſement de l'armée bri-

1781. tannique. Cette adroite manœuvre réuſſit parfaitement aux Généraux de l'armée combinée. Clinton bien perſuadé que c'étoit à lui qu'on en vouloit, ſe mit en défenſe à New-York, & Cornwallis ne ſongea pas même à ſe fortifier dans York-Town, où, à ſon grand étonnement, il ſe vit bientôt inveſti, & par les troupes de Washington & par celles qu'amenoit le Comte de Graſſe, dont la flotte arriva preſqu'auſſitôt à l'embouchure de la Cheſapeak.

Le Comte de Graſſe annonce ſon arrivée dans la baie de Chéſapeak.

Ce Général avoit annoncé le 15 Août ſon entrée dans la baie, avec trois mille trois cens hommes aux ordres du Marquis de Saint-Simon; & comme il étoit informé par le Comte de Barras de la ſituation de l'armée de Washington & de Rochambeau, des ſuccès antérieurs de l'ennemi dans la Virginie & le Maryland, & de la poſſibilité de ſurprendre Cornwallis avec des forces navales ſupérieures; il fit part aux Généraux & de ſes diſpoſitions & de la force de ſon eſcadre qui étoit compoſée de vingt-huit vaiſſeaux de guerre. Les troupes combinées campoient dans le voiſinage de

New-Port, lorſque la frégate la Concorde y apporta les dépêches du Comte de Graſſe. Sur les avis de ce Général, l'armée de Rochambeau fut miſe en mouvement le 19 avec deux milles Américains; un pareil nombre fut deſtiné à couvrir Weſtpoint en gardant la rive gauche de la riviere du nord. Pour maſquer ce mouvement au Général Clinton, & lui perſuader qu'on avoit des vues ſur Staten-Iſland, le Comte de Rochambeau fit partir ſur le champ un Commiſſaire des guerres, qu'il avoit mis dans le ſecret, pour aller établir une Boulangerie à Chatham qui n'eſt qu'à trois lieues de l'iſle des Etats. Ce travail fut couvert par un petit corps d'Américains, dont une partie s'étant approchée de l'embouchure du Rareton, ſe fit canonner exprès par les batteries du Général Clinton. Cette manœuvre exécutée avec autant de courage que d'adreſſe, confirma ce Général dans la réſolution de garder les ſecours deſtinés à Lord Cornwallis, qui revenu de ſa première ſécurité, & ſe voyant preſqu'inveſti dans la Virgi-

1781.

Autre feinte du Comte de Rochambeau

nie, commençoit à prévoir le malheur de sa position.

1781.

Manœuvre du Comte de Barras.

Cependant le Comte de Barras, bien persuadé de l'avantage qui pouvoit résulter de sa jonction avec l'armée du Comte de Grasse dans la baie de Chesapeak, avoit fait ses dispositions pour s'y rendre. Le Glorieux, l'Aigrette & la Diligente chassoient en avant de cette armée, lorsqu'elle entra dans la baie; ils eurent connoissance de la frégate la Guadeloupe & de la corvette la Loyaliste, qu'ils poursuivirent jusqu'à l'entrée de la riviere d'York. La corvette fut prise; & le Glorieux accompagné des deux frégates, vint mouiller à l'embouchure de la rivière pour en former le blocus; il fut renforcé le lendemain par les deux vaisseaux le Vaillant & le Triton. On s'empara le même jour de la rivière de James qui se jette dans la Chésapeak. L'Expériment, l'Andromaque & plusieurs corvettes se portèrent dans la rivière pour couper la retraite à Lord Cornwallis sur la Caroline, & protéger en même tems les canots & les chaloupes qui devoient transporter les

trois mille trois cens hommes du Marquis de Saint-Simon dans le haut de la rivière de James, à la distance d'environ dix-huit lieues du mouillage de Linhaven, occupé par l'armée navale. Les Marquis de Saint-Simon & de la Fayette arrivèrent le 2 Septembre avec leurs troupes, & se portèrent le surlendemain à Williamsbourg environ à cinq lieues d'York. Il suit de cet exposé préliminaire, que le théâtre de cette importante expédition étoit une presqu'isle d'environ quinze lieues de l'Est à l'Ouest, & de quatre à cinq du Nord au Sud, formée par les rivières York, James, & la baie de Chesapeak. C'est dans cette presqu'isle que sont les postes d'York, d'Hampton, de James-Town & de Williamsbourg, ancienne résidence des Gouverneurs de la Virginie.

1781.

Combat entre les escadres du Comte de Grasse & de l'Amiral Graves.

L'armée navale attendoit au mouillage de Linhaven des nouvelles de Washington, lorsque le 5 Septembre, sur les huit heures du matin, la frégate de découverte signala vingt-sept voiles à l'Est qui dirigeoient leur marche sur la baie de Chesapeak.

1781. On reconnut que c'étoit une flotte ennemie, & non celle du Comte de Barras, comme on l'avoit cru d'abord. On fut bientôt à portée d'obſerver ſes mouvemens, & l'on s'apperçut qu'elle ſe rangeoit ſur la ligne du plus près ſtribord, en faiſant paſſer les vaiſſeaux de force à ſon avant-garde. Le Comte de Graſſe ordonna de ſe tenir prêt à appareiller, & dès que la marée eût permis de mettre ſous voile, il fit ſignal de former une ligne de viteſſe, & en moins de trois quarts-d'heure, l'armée fut rangée en ordre de bataille. Le Général voyant qu'il n'y avoit point d'Officiers Généraux à ſon arrière-garde, envoya ordre à M. de Monteil d'aller en prendre le Commandement. En formant leur ligne, les vaiſſeaux ennemis avoient conſervé le vent. A deux heures après-midi, ils virèrent tous enſemble vent arrière, & prirent les mêmes amures que l'armée françoiſe. Dans cette poſition, ils ſe trouvèrent au même bord, ſans pourtant être rangés ſur des lignes paralleles, l'arriere-garde de l'Amiral Graves étant infiniment au

vent de ſon avant-garde. A trois heures, le Commandant françois s'apperçut que la ligne des vaiſſeaux de tête de ſon eſcadre n'étoit pas encore aſſez bien formée, & il ordonna une manœuvre qui procuroit à tous ſes vaiſſeaux l'avantage de combattre enſemble. Les deux têtes des armées s'approchèrent alors à portée de la Mouſqueterie. Le combat commença ſur les quatre heures à l'avant-garde, commandée par M. de Bougainville, & bientôt les vaiſſeaux du corps de bataille prirent part à l'action. Le Comte de Graſſe deſiroit que l'engagement fût général. Pour y diſpoſer les ennemis, il fit ſignal à ſon avant-garde d'arriver; mais celle de l'Amiral Graves étoit fort maltraitée; il profita de l'avantage du vent qui le rendoit maître de la diſtance, pour éviter l'arrière-garde françoiſe qui faiſoit tous ſes efforts pour atteindre & l'arrière-garde & le centre de l'armée ennemie. Ce combat, dont le feu avoit été vif & meurtrier, ne ſe termina qu'au coucher du ſoleil. L'armée angloiſe tint le vent, &

1781.

1781. l'ayant conſervé toute la journée du 6, elle en profita pour ſe réparer.

L'Amiral ſe refuſe à un ſecond combat.

Le 7 à midi les vents changèrent à l'avantage de l'armée françoiſe; & juſqu'au ſoir du lendemain, cette armée fit tous les mouvemens néceſſaires pour engager l'ennemi dans une ſeconde action. Il parut un moment vouloir préſenter une ligne de combat; mais l'Amiral Graves vit le danger de cette manœuvre. Il fit arriver vent arrière à ſon armée pour ſe former ſur ſon arrière-garde. Ce mouvement céda tout-à-fait le vent à l'eſcadre françoiſe, dont les Anglois s'étoient éloignés à toutes voiles; dans la nuit du 9 au 10, ils diſparurent abſolument. Le Comte de Graſſe déſeſpérant enfin d'amener l'Amiral Graves à une nouvelle action, & craignant qu'il ne le devançât dans la baie de Cheſapeak, prit le parti d'y ramener ſes vaiſſeaux, d'y continuer ſes opérations & d'y reprendre ſes équipages. Le 11, il mouilla ſur le cap Henry où le Comte de Barras étoit arrivé la veille, pour effectuer ſa jonction avec l'armée de Graſſe.

Cette armée composée de vingt-quatre vaisseaux & de deux frégates, avoit eu en tête, dans la journée du 5, les deux escadres de Hood & de l'Amiral Graves qui réunissoient vingt vaisseaux de ligne & neuf frégates ou corvettes. Les quinze premiers vaisseaux de la ligne françoise eurent seuls part à l'action, & n'eurent à combattre qu'un pareil nombre de vaisseaux ennemis; toute l'arrière-garde angloise avoit refusé de se mettre à portée; mais de l'aveu des Commandans, cinq vaisseaux du centre ou de l'avant-garde furent très-maltraités, & particulierement le Terrible qu'il fallut brûler, parce qu'il étoit hors d'état de tenir sur l'eau. Cet engagement fut beaucoup plus meurtrier pour les Anglois que pour leurs adversaires. Notre perte ne se monta qu'à deux cens hommes en y comprenant les blessés; dans ce nombre on comptoit dix-huit ou vingt Officiers.

1781.

Perte des Anglois.

Cependant le Comte de Rochambeau avoit fait passer la rivière du nord à son armée. Il arriva le premier Septembre à Trenton sur la

Belle marche de l'armée françoise.

Delaware, & le 3 il étoit à Philadelphie, où ſes troupes défilèrent dans le meilleur ordre, & rendirent au Préſident du Congrès aſſemblé les honneurs preſcrits par la Cour de France. Le Congrès témoigna ſa reconnoiſſance à l'armée françoiſe, dont il admira la diſcipline, & le bel ordre qui régnoit dans chaque brigade, même après une marche de deux cens ſoixante lieues. Les deux premières étoient commandées par M. de Viomenil à qui cette marche fit le plus grand honneur, ainſi qu'au Chevalier de Chatellux, l'un des principaux Officiers de l'armée. Le 6 du même mois, elle étoit à l'embouchure de l'Elk, ſur la baie de Cheſapeak où les Généraux trouvèrent les dépêches du Comte de Graſſe, qui leur faiſoit part de ſon arrivée dans la baie, & du débarquement des troupes aux ordres du Marquis de Saint-Simon, pour joindre à James-Town le détachement du Marquis de la Fayette. L'Officier porteur de cette lettre n'étoit arrivé que depuis une heure, & ce fut un haſard bien heureux, que pour une expédition

1781.

concertée dans le nord de l'Amérique & dans les isles sous le vent, on se trouvât au rendez-vous de la baie de Chesapeak à une heure de différence.

1781.

L'avant-garde de l'armée aux ordres du Comte de Custine, s'étoit embarquée sur des bateaux du pays ; elle arriva le 19 à Williamsbourg; le reste des troupes s'y rendoit avec le Baron de Viomenil sur des frégates & des transports que M. de Grasse avoit envoyés à Baltimore. MM. Washington, de Rochambeau & de Chatellux avoient pris les devants par terre, à marches forcées de soixante milles par jour ; ils arrivèrent le 14, & trouvèrent MM. de Saint-Simon & de la Fayette qui les attendoient dans une excellente position. Le 24, toute l'armée fut réunie à Williamsbourg. Les deux Généraux s'étoient rendus le 18 à bord de la ville de Paris, pour concerter les opérations avec le Comte de Grasse, qui ne tarda pas à quitter le mouillage de Linhaven où ses vaisseaux n'étoient point en sûreté, & vint au débouché des bancs de mill-Ground & de Horse-

Les troupes combinées arrivent successivement à Williamsbourg.

1781. Shœ pour s'y emboſſer dans le cas où l'Amiral Graves feroit mine de vouloir ſecourir Lord Cornwallis. D'ailleurs cette poſition donnoit les moyens d'accélérer le ſiége, par une plus grande facilité du tranſport des munitions; il y eut auſſi trois vaiſſeaux nommés pour aller s'emboſſer à l'entrée de la riviere de James.

Inveſtiſſement de York-Town.

Le 28, l'armée des alliés partit de Williamſbourg, à la pointe du jour, & ſe porta vers York-Town. Les ſept mille hommes aux ordres de M. Rochambeau commencèrent l'inveſtiſſement de manière à reſſerrer l'ennemi juſqu'à la portée du piſtolet de ſes ouvrages. Les trois brigades françoiſes s'étant partagées le terrein, vinrent camper à l'abri du canon des Anglois. Le Baron de Viomenil commandoit les Grenadiers & les Chaſſeurs de l'armée à l'avant-garde. Cet inveſtiſſement ſe fit au plus près, ſans la perte d'un ſeul homme. Le lendemain, l'armée américaine vint appuyer ſa gauche & ſa droite au bas de la rivière d'York, & l'inveſtiſſement de York-Town ſe trouva complet,

& ferré d'auſſi près qu'il étoit poſſible. Cependant l'Infanterie de Lauzun s'étoit miſe en marche, pour aller rejoindre ſa Cavalerie qui avoit été dirigée par terre dans le Comté de Glocefter, où le Brigadier général Wieden commandoit un corps de Milice d'environ douze cens Américains. Toute la légion s'y réunit le 28, jour de l'inveſtiſſement de York-Town. La nuit du 29 au 30, l'ennemi craignant d'être inſulté dans la poſition trop étendue qu'il avoit fortifiée, prit le parti d'abandonner tous ſes ouvrages extérieurs, & de ſe réduire au corps de la place. Les François s'emparèrent des ouvrages abandonnés; ce qui leur facilita le moyen de reſſerrer l'ennemi dans un cercle encore plus étroit. On n'attendoit les équipages de l'armée que pour le 5 Octobre; l'artillerie de ſiége arriva ſix jours plutôt, & toute la journée du 30 Septembre fut employée à la débarquer. M. de Choiſy étoit allé la veille, demander à M. le Comte de Graſſe un détachement de ſes troupes; il en obtint huit cens hommes avec leſ-

1781.

La légion de Lauzun ſe porte à Glocefter, ainſi que huit cens hommes de l'armée de Graſſe.

1781. quels il ſe rendit à Gloceſter; il y choiſit ſa poſition à trois milles de la place. Avec ce renfort, le Duc de Lauzun attaqua ſi vigoureuſement le Colonel Tarleton, qu'il força ſon détachement à rentrer dans Gloceſter, avec perte de cinquante hommes.

Echec du Colonel Tarleton.

A cette même époque, c'eſt-à-dire, le 3 Octobre, deux compagnies de Grenadiers & Chaſſeurs d'Agénois, & cent Volontaires aux ordres du Baron de Saint-Simon attaquèrent quelques piquets ennemis qu'ils forcèrent à ſe replier ſur une des redoutes. Il n'y eut de bleſſés dans l'exécution de ce coup de main, qu'un Officier & quelques Soldats. Enfin la tranchée fut ouverte à York-Town, dans la nuit du 6 au 7 Octobre, & fut relevée dix fois dans l'eſpace de treize jours de ſiége. Le 17, Lord Cornwallis demanda une ſuſpenſion d'armes juſqu'au lendemain; il n'obtint que deux heures, à l'expiration deſquelles il fallut capituler. On employa tout un jour à diſcuter les articles de la capitulation, qui fut ſignée & conclue le 19 Octobre.

Capitulation de York-Town & de Gloceſter.

A midi les troupes françoiſes & américaines, avoient pris poſſeſſion de deux redoutes; & ſur les deux heures, la garniſon défila tambour battant, portant en faiſceaux ſes drapeaux & ſes armes. Il en fut de même à Gloceſter; les troupes ennemies l'évacuèrent ainſi que York-Town, pour être conduites dans l'intérieur du pays. Il ſe trouva dans ces deux poſtes ſix mille hommes de troupes réglées, quinze cens Matelots, cent ſoixante canons de tout calibre, huit mortiers, environ quarante bâtimens, dont un vaiſſeau de cinquante canons qui fut brûlé. Vingt bâtimens de tranſport avoient été coulés bas, & de ce nombre étoit la Guadeloupe, frégate de vingt-quatre canons. L'importante expédition de York-Town fut peu meurtriere pour l'armée combinée. L'état des morts s'y monta tout au plus à ſoixante-dix hommes, & celui des bleſſés n'étoit que d'environ deux cens. La perte des Anglois fut au moins le double, ſans y comprendre les Officiers & Soldats qui s'égarèrent, & les Matelots & habitans de la ville qui

1781.

Pertes reſpectives des Anglois & des Alliés.

périrent aux deux attaques de York-Town & de Glocester.

1781.

Traitement fait à l'armée prisonnière.

Le Comte de Cornwallis avoit demandé que les garnisons de ces deux places fussent envoyées aux parties de l'Europe auxquelles elles appartenoient respectivement, avec promesse de ne point servir contre la France, l'Amérique ou leurs alliés, jusqu'au moment d'un échange régulier. Cet article ne fut point accordé, & le Général Washington décida que l'armée prisonnière seroit dispersée dans la Virginie, le Maryland ou la Pensylvanie. Les termes de la capitulation furent d'ailleurs à peu près tels que les avoit proposés le Général anglois. L'armée eut tous les honneurs accordés à la garnison de Charles-Town. Les Officiers gardèrent leurs épées, & conservèrent ainsi que les Soldats toutes leurs propriétés. Quant aux procédés & au traitement particulier qu'ils éprouvèrent dans le commerce des François, ils furent si décens, si parfaitement honnêtes, que Lord Cornwallis dans sa lettre à Sir Henry Clinton, ne put s'empêcher de rendre ce témoignage à

la

la générosité de ses vainqueurs : » les prévenances & les attentions » obligeantes des Officiers françois, » l'intérêt affectueux qu'ils ont paru » prendre à notre situation, leurs » offres généreuses & pressantes, » toute leur conduite à notre égard » passent réellement les expressions » de la reconnoissance, & feront, » je l'espere, une juste impression » sur la sensibilité de tout Officier » britannique, lorsque la fortune » de la guerre fera tomber quel- » ques François en son pouvoir ».

1781.

La lettre d'où ce détail est tiré, avoit été confiée à un Aide de Camp, parti sur la *Bonetta*, sloop de guerre qui fut laissé à la disposition du Général anglois avec cinquante hommes d'équipage, dont il devoit tenir compte en cas d'accident. Dans ses dépêches au Commandant de New-York, Lord Cornwallis déclare qu'il n'a jamais considéré le poste de York-Town sous un jour bien favorable, & que s'il n'eût eu la confiance d'être puissamment secouru, il n'auroit jamais tenté la défense de ce poste. « Informé, dit-il, de » l'arrivée de Washington à Wil-

Que Lord Cornwallis comptoit sur les renforts envoyés de New-York.

1781. » liamsbourgh, ou j'aurois tâché de » gagner New-York par des mar- » ches rapides du côté de Glocester; » ou, malgré l'inégalité du nombre, » j'aurois attaqué les troupes alliées » en pleine campagne; il n'étoit pas » impossible que la fortune secondât » l'effort de mes braves Soldats de ce » côté-là. Mais votre Excellence » m'assuroit du concours de la flotte » & de l'armée pour me tirer de ce » mauvais pas, & je n'ôsai pren- » dre sur moi de hasarder aucune » de ces tentatives périlleuses. Vo- » tre lettre du 24 Septembre me » donnoit avis, que le secours feroit » voiles le 5 Octobre; en consé- » quence je me retirai dans l'inté- » rieur des ouvrages, me flattant » avec raison de prolonger la dé- » fense jusqu'à l'arrivée des secours » attendus ».

Des tentatives avant la capitulation. Après avoir détaillé & la violence de l'attaque & l'inutilité de la plus brave résistance, Lord Cornwallis ajoute que se voyant réduit à la cruelle extrémité ou de se rendre, ou de chercher son salut dans la fuite, il avoit préféré ce dernier parti, & fait préparer seize gros bateaux

pour la nuit du 18 au 19 Octobre, tems marqué pour l'embarquement des troupes. Il se flattoit de sauver ainsi toute son Infanterie, à l'exception d'un foible détachement chargé de la capitulation pour les habitans de la ville, pour les malades & pour les blessés. On devoit remettre de sa part au Général Washington une lettre relative à cet objet. Toutes les mesures étant bien prises, l'Infanterie Légère, la majeure partie des Gardes, & plusieurs compagnies du vingt-troisième régiment s'embarquèrent à dix heures du soir, & la moitié des bateaux vint débarquer à Glocester; mais sur ces entrefaites, il survint une tempête qui dérangea le projet de Cornwallis. Les bateaux dérivèrent jusqu'au bas de la rivière; le passage fut jugé impraticable, & l'on ne songea plus qu'à ramener les troupes qui étoient à Glocester. Elles rejoignirent dans la matinée, sans beaucoup de perte. Cependant les ouvrages de York-Town tomboient en ruine, & il n'y avoit pas moyen de les réparer. L'opinion des Ingénieurs & des principaux Officiers

1781.

1781. de l'armée étoit que ſi le feu des ennemis continuoit quelques heures de plus, ce ſeroit un coup de déſeſpoir de vouloir ſoutenir ces ouvrages. D'ailleurs la dyſſenterie faiſoit de grands ravages dans l'armée angloiſe, & les fatigues d'un ſervice ſans relâche avoient épuiſé la vigueur des troupes qu'épargnoit la maladie. Ces conſidérations déterminèrent le Général à ne pas courir les riſques d'un aſſaut, qui, vu le nombre des ennemis & la foibleſſe de la place, ne pouvoit manquer d'avoir un plein ſuccès. En effet, on comptoit dans l'armée des alliés au moins vingt mille hommes, dont huit mille étoient François. Quant au poſte de York-Town, c'étoit moins une place fortifiée, qu'un camp retranché, expoſé de toutes parts à l'enfilade; le terrein en étoit ſi déſavantageux, qu'il ne falloit pas moins que la néceſſité d'y protéger la marine, pour juſtifier les ouvrages qu'on y avoit conſtruits à tant de frais.

Que Clinton eut tort de craindre pour New-York.

Il ſuit de cet expoſé, que le poſte de Cornwallis à York-Town ne fut pas du choix de ce Géné-

ral ; qu'il avoit reçu l'ordre de s'y porter de Charles-Town, & que les secours tant de fois annoncés & toujours retenus par Clinton, furent un autre ordre de ne point abandonner ce poste. L'habileté, dont il avoit donné des preuves à Cambden, autorise toutes les conjectures qui servent à justifier Cornwallis. Il dut voir, & sans doute il vit que la place, dont on lui confioit la défense, n'étoit pas tenable contre la forte armée de MM. de Rochambeau & Washington. Elle ne l'eût point été, même avec les renforts attendus de New-York ; & la faute de Clinton ne fut pas d'avoir rappellé les deux mille hommes embarqués pour aller secourir York-Town ; mais d'avoir pu croire que c'étoit à lui qu'on en vouloit dans cette circonstance. Assurément le poste de New-York étoit le dernier, dont les Américains songeassent à s'emparer. Quoi qu'il en soit, ce Général donna dans le piége qu'on lui tendit ; il s'occupa de la défense d'une place qu'on ne devoit point attaquer, & tranquille sur le sort

1781.

1781. de l'armée aux ordres de Cornwallis, il ne sçut qu'après l'événement, que la jonction des troupes combinées avoit coupé la retraite à ce Commandant, & par conséquent livré cette armée à la discrétion de l'ennemi.

Mouvement tardif de ce Général pour secourir York-Town.

Cependant le Général Clinton, honteux de sa méprise, se mit en devoir, mais trop tard, d'en prévenir les funestes effets. Il fit embarquer des troupes, il s'embarqua lui-même & dirigea sa route vers York-Town; mais il en étoit encore bien éloigné, lorsqu'il apprit que l'armée angloise avoit mis bas les armes. Ce mouvement du Général Clinton n'eût rien produit, même en supposant que son arrivée à York-Town eût prévenu le désastre de Cornwallis. M. de Grasse étoit maître de la mer, & jamais le débarquement des renforts arrivés de New-York, n'eût pu s'effectuer en présence de son escadre; mais ce débarquement pouvoit avoir lieu, sans qu'il fût possible d'enlever à l'ennemi des postes qu'il avoit eu le tems de fortifier. Toute cette opération n'étoit donc qu'une

vaine parade qui auroit eu les suites les plus fâcheuses pour Clinton, si l'Amiral françois plus actif ou moins occupé ailleurs, s'étoit mis en mesure pour le faire repentir de cette démarche infructueuse & tardive.

1781.

A quels dangers sa retraite dut exposer les provinces méridionales.

La défaite du Général anglois eût ajouté, sans doute, à la gloire de la France dans cette partie du monde; mais n'eût guère empiré la situation de l'Angleterre en Amérique. Ses affaires étoient absolument ruinées & dans les Provinces du Nord & dans celles du Midi. En se portant à York-Town, Lord Cornwallis avoit abandonné la Géorgie & les Carolines à la merci des armées américaines; par ce mouvement il se coupoit toute communication avec Charles-Town & Savannah, & exposoit ces Places à tomber entre les mains du premier assaillant. L'événement fit voir toute l'imprudence, je ne dis pas des opérations du Général qui ne fit qu'obéir à des ordres supérieurs, mais de ces ordres mêmes, dont l'exécution la plus heureuse n'eût procuré que de foibles avan-

1781. tages dans la Virginie, & devoit néceſſairement entraîner de grands déſaſtres dans les Provinces méridionales. Le tort de Cornwallis, en quittant ces Provinces, fut d'avoir trop compté ſur la victoire, & de n'avoir point établi de Gouvernement civil dans la Caroline. Faute de Loix qui les protégeaſſent, les Royaliſtes n'ôsèrent ſe montrer, dès qu'ils eurent perdu de vue le Général & ſon armée. A meſure qu'il s'avançoit vers le nord, la crainte dût ſoumettre à la domination américaine tous ceux que la crainte en avoit détachés, & un grand nombre de ceux que l'ambition enchaînoit encore au parti de la Couronne. Dans le Sud de l'Amérique ce parti s'affoiblit au point de n'avoir, pour ainſi dire, une exiſtence impoſante, que dans les diſtricts de Charles-Town & de Savannah; mais ces conquêtes pouvoient échapper aux Anglois ainſi que beaucoup d'autres qui leur furent enlevées à l'époque de leur déſaſtre de York-Town, ou peu de mois avant ce grand événement.

1781.

Prise de Pensacola par les Espagnols.

La prise de Pensacola dans la Floride occidentale, avoit été pour les Espagnols, un triomphe presqu'aussi décisif que le fut pour les Américains, dans la Virginie, l'investissement de Cornwallis & de toute son armée. Cette conquête fut d'autant plus importante, qu'elle entraîna la reddition de toute la Province. Sans entrer dans les détails de cette expédition, nous observerons que la place & les forts de Pensacola se rendirent aux armes de Sa Majesté Catholique le 8 Mai, après douze jours de tranchée ouverte, & le soixante-unieme depuis le débarquement des troupes espagnoles à l'isle de Sainte-Rose. En moins de six semaines, les Anglois y avoient dépensé plus de soixante douze mille livres sterling au travail des fortifications. La garnison étoit d'environ deux mille hommes, sans compter beaucoup de Nègres qui défendoient les forts, & une multitude de Sauvages auxiliaires qui, dispersés dans les bois, s'étoient rendus maîtres de la campagne. Plusieurs de ces Sauvages échap-

1781. pèrent ; mais toute la garniſon fut faite priſonniere, ainſi que le Major-Général Campbell qui commandoit les forces de Sa Majeſté Britannique dans la Floride occidentale. Dans ſes dépêches à Lord George Germaine, cet Officier obſerve que dans la matinée du 8 Mai, une bombe ayant éclaté près du magaſin de la redoute avancée, mit le feu à la poudre qui étoit en dedans, & que bientôt le corps de cette redoute ne fut plus qu'un monceau de ruines. L'exploſion fit perdre la vie à cinquante-ſix hommes & en bleſſa vingt-quatre. Les Eſpagnols voulant profiter de ce déſaſtre, firent une premiere tentative pour livrer l'aſſaut ; mais ils furent repouſſés, & l'ennemi eut le tems d'enlever ſes bleſſés. Un ſecond aſſaut ne réuſſit pas mieux, & les aſſiégeans s'en tinrent au feu de leur mouſqueterie, qui fut ſi conſtant & ſi vif, que le Général Campbell n'ayant aucune eſpérance d'être ſecouru, & ne pouvant ſe flatter de tenir encore longtems, ne crut pas devoir prodiguer, en pure

perte, le ſang & la vie de ſes braves ſoldats : dans l'eſpoir d'obtenir une capitulation honorable, il arbora un pavillon parlementaire ſur le fort George, & propoſa une ſuſpenſion d'hoſtilités, qui fut acceptée du Général Galvez. Le Major-Général Campbell & le Gouverneur Cheſter dreſsèrent des articles, dont quelques-uns ſouffrirent difficulté. Enfin la capitulation fut ratifiée par le Général eſpagnol, avec quelques modifications ; &, dans la ſoirée du 9, il ſe mit en poſſeſſion de Penſacola. Le fort George & la redoute de la Marine royale ne furent livrés que le lendemain aux troupes de Sa Majeſté Catholique. Suivant les rapports britanniques, la force des aſſiégeans ne conſiſtoit pas en moins de ſept mille huit cens hommes, ſans y comprendre les équipages de quinze vaiſſeaux de ligne, de ſix frégates & de pluſieurs ſloops. Le Major Campbel ajoute que, de l'aveu des Officiers eſpagnols, ils avoient une artillerie ſuffiſante pour entreprendre le ſiége de Gibraltar. Quoi qu'il en ſoit, leur perte ne 1781.

1781. fut que de trois cens hommes, y compris les blessés. Celle des Anglois eût été encore moins considérable, sans l'explosion du magasin à poudre qui leur tua, comme on l'a dit, cinquante-six Soldats, & leur en blessa vingt-quatre.

Prise de Saint-Augustin.

D'autres conquêtes signalèrent les armes espagnoles dans cette partie de l'Amérique. Une des plus importantes fut la prise de Saint-Augustin, capitale de la Floride orientale. Le Général Galvez en fit l'investissement avec une flotte de onze vaisseaux de guerre, & d'environ cinquante bâtimens de transport, sur lesquels il y avoit quatre mille hommes. La place n'étoit défendue que par trois cens Anglois, & cette foible garnison n'avoit pas l'espérance de se voir renforcée. Ce fut le 18 Août que les Espagnols effectuèrent leur débarquement. Ils ne pouvoient choisir, pour cette expédition, un moment plus favorable que celui où les François occupoient toutes les forces des Anglois dans les Provinces méridionales, & les mettoient parconséquent dans l'impos-

ſibilité de faire paſſer le moindre ſecours dans la Floride : toutes les circonſtances néceſſitoient la prompte reddition de Saint-Auguſtin. Cette conquête rapide mit la Géorgie dans un danger extrême. Les deux branches de la Maiſon de Bourbon ſe trouvoient par-là rapprochées au point d'agir en même-tems dans les Provinces du Sud ; & de la jonction de leurs forces, on devoit conclure la ruine prochaine des Anglois dans ces Provinces, ſur le ſort deſquelles la ſupériorité des ſeuls François leur cauſoit déjà tant d'inquiétude.

1781.

Les Eſpagnols avoient pris le fort de la Conception.

Quoique moins importante, quant à ſes effets, la priſe du fort de la Conception, dont les Eſpagnols s'étoient emparés quelques tems auparavant, fut pour les armes de Sa Majeſté Catholique un événement tout auſſi glorieux que l'acquiſition de Saint-Auguſtin. Ce premier fort, ſitué ſur la riviere de Saint-Jean, étoit défendu par une garniſon nombreuſe, qui ſembloit devoir le rendre imprenable ; mais après une vigoureuſe défenſe, la place ſe rendit aux troupes eſ-

1781. pagnoles de la province de Guatimala. Cette expédition coûta peu de monde aux assiégeans, & les Anglois y perdirent environ quatre cens hommes, tant sur mer que sur terre.

Projets échoués de Johnstone sur Buenos-Ayres.

Toutes les opérations de l'Espagne en Amérique, eurent plus ou moins de succès pendant cette campagne. Non seulement elle fit des conquêtes sur les possessions angloises; mais elle garantit les siennes des incursions les mieux concertées. Et ce ne fut pas seulement dans l'Amérique septentrionale qu'elle conserva cet ascendant; les parties méridionales du nouveau monde furent aussi le théâtre de ses triomphes; elle sut du moins y rendre inutiles les vains projets de la témérité britannique. Ceux du Commodore Johnstone sur Buenos-Ayres, n'avoient point eu d'exécution; & malgré l'armement considérable qui fut équipé à ce dessein, le Vice-Roi Espagnol avoit tout disposé de maniere à faire repentir les Anglois de leur imprudence, s'ils s'étoient présentés sur les rives de la Plata. Jus-

qu'à la fin de la campagne, cette bonne contenance du Gouverneur & de ſes troupes écarta l'ennemi de ces parages.

1781.

Conſpiration diſſipée dans le Pérou.

Au défaut des Anglois, les Eſpagnols eurent à combattre dans l'Amérique méridionale un ennemi domeſtique, dont la révolte les allarma quelque tems ſur leurs poſſeſſions dans le Pérou. Un chef de brigands appellé Tupac-Amaro, avoit conçu le projet de ſoulever le peuple contre l'adminiſtration eſpagnole ; il ſe diſoit de la race des Incas, & portoit l'habillement & les autres marques de ſouveraineté de ces anciens Enfans du Soleil. Il étoit parvenu à raſſembler autour de lui une armée, plus conſidérable par le nombre, que redoutable par le courage. Avec cette armée, il avoit pourtant dévaſté quelques Provinces, & commis des atrocités qui démentoient bien ſa prétendue origine. Pour arrêter ſes brigandages, on mit ſa tête à prix, & l'on fit avancer de Lima, de Cuſco & des autres places du Pérou, des troupes & des milices, ſous les ordres du Maréchal-de-Camp

Don Joſeph Delvalle. Le 9 Mars,
1781. cet Officier, avec dix-ſept mille hommes, s'étoit mis à la pourſuite des révoltés qui occupoient alors une colline eſcarpée auprès d'un village que Tupac appelloit ſa capitale. A l'approche des Eſpagnols il abandonna ce poſte, & rangea ſon armée en bataille dans la plaine; elle ne put réſiſter au premier choc des troupes réglées. Les débiles indiens ſe retirèrent en déſordre, & pluſieurs ſe noyèrent dans une riviere profonde & rapide qu'ils voulurent traverſer à la nage. Tupac fut moins heureux, il la paſſa ſur ſon cheval; mais à peine étoit-il ſur le bord oppoſé, qu'il fut arrêté par un Cacique de ſa faction & livré aux Eſpagnols. Si la déroute de ſon armée n'eût pas été complette, la priſe du Chef auroit achevé de la diſſiper. On s'empara du Village, chef-lieu des révoltés; on y trouva ſix pieces de canon, ſans compter celles que Tupac avoit laiſſées dans le champ de bataille. Ils étoient d'un calibre plus fort que ceux de l'armée

espagnole, & l'on ne sauroit expliquer comment cette artillerie 1781.
avoit été transportée à quatre cens lieues dans les terres, sans que le Gouvernement en eût eu connoissance. La femme, les enfans, l'oncle de Tubac tombèrent au pouvoir des vainqueurs, ainsi que plusieurs caisses d'argenterie & deux malles remplies de papiers qui contenoient la correspondance des rebelles, & qui donnèrent toutes les notions qu'on pouvoit desirer sur les agents secrets de la conspiration. En entrant dans la capitale de Tupac, Don Joseph Delvalle fit pendre dix-huit de ces brigands. Leur Chef, sa famille & ses principaux Officiers furent envoyés à Cusco, où leur supplice ne fut différé, qu'autant qu'il le falloit pour éclaircir tous les détails de ce soulèvement.

Quoique la déroute des Indiens fût d'une date bien antérieure aux autres triomphes de l'Espagne pendant la campagne d'Amérique, la relation n'en vint à Madrid qu'avec celle des victoires postérieures. Ce fut pour cette ville un sujet de

fêtes & d'actions de graces, qui

1781. ſignalèrent la joie & la pieuſe reconnoiſſance des Eſpagnols.

Les nouvelles de l'Amérique portent la joie dans la cour de France.

Tandis qu'ils célébroient leurs triomphes ſur les Anglois, la France éprouvoit les mêmes tranſports au récit des victoires de MM. de Rochambeau & de la Fayette. Le Duc de Lauzun & M. Dupleſſis Paſcaut venoient d'arriver à Breſt le 15 Novembre, ſur la frégate la Surveillante, commandée par M. de Caillart; ils apportoient les dépêches des Généraux de l'armée victorieuſe à York-Town. Elles confirmèrent les rapports juſqu'alors incertains de cette heureuſe expédition, & détailloient pluſieurs circonſtances honorables aux Officiers qui l'avoient dirigée. On y voyoit que le Comte de Rochambeau avoit pris le parti de faire attaquer les redoutes, afin de terminer promptement un ſiége, qu'il étoit eſſentiel de ne pas conduire juſqu'à l'entrée de l'hiver; que le Baron de Viomenil, & M. Forbach de Deux-Ponts, Meſtre-de-Camp du régiment de ce nom, s'étoient

Nouvelles circonſtances de l'affaire d'York-Town

particulierement diſtingués à cette attaque. Celui-ci ayant ſauté le premier dans les retranchemens, avoit donné la main à un Grenadier pour l'aider à le ſuivre, & le voyant tomber mort à ſes pieds, il retira ſa main & la préſenta à un ſecond avec le plus grand ſang-froid. Le Vicomte de Damas eut auſſi la gloire d'y pénétrer un des premiers, & ce fut à l'inſçu du Général, dont il étoit Aide-de-Camp. Mais de tous les Officiers françois, celui qui eut le plus de part au ſuccès de cette grande entrepriſe, fut, ſans contredit, le Marquis de la Fayette. Il avoit ſuivi, pas à pas, le Général Cornwallis, l'avoit harcelé ſans relâche, & néceſſité ſa perte en l'acculant dans York-Town. Auſſi les François, les Américains, & les Anglois eux-mêmes faiſoient-ils le plus grand éloge de ce Général, qui, très-jeune encore, n'en déployoit pas moins les talens d'un Grand-Homme de Guerre. On admiroit en lui la douceur & la ſimplicité des mœurs, unies à toute la valeur de l'héroïſme. Lord

1781.

1781. Cornwallis, forcé d'admirer les qualités de ce Guerrier aimable, avoit demandé comme une grace de traiter avec M. de la Fayette, & de ne remettre ses armes qu'à lui. Le modeste Héros s'y refusa, & renvoya le Commandant Anglois au Général Washington, qui lui accorda une capitulation honorable. Elle l'auroit été davantage, si dans cette circonstance, les vainqueurs ne s'étoient crus obligés de rappeller aux Anglois, la rigueur qu'ils avoient mise dans la capitulation de Charles-Town. Tous les détails de la lettre du Comte de Rochambeau à Sa Majesté, exprimoient la satisfaction de ce Général, dans le témoignage qu'il rendoit, & de la bravoure des Soldats françois, & de la valeur éclairée des Officiers qui les commandoient sous ses ordres. Elle mérita à M. le Duc de Lauzun un accueil d'autant plus flatteur, de la part de Sa Majesté, qu'il étoit fondé sur les exploits brillants de cet Officier, dont l'éloge occupoit une place distinguée dans la relation du Général.

1781.

Te Deum en action de graces du succès de nos armes en Amérique.

Le succès de nos armes en Amérique étoit un acheminement à la paix, & ce fut sous ce point de vue, que les opérations heureuses de cette campagne flattèrent surtout notre auguste Monarque. Après en avoir retracé les événemens, dans sa lettre à M. l'Archevêque de Paris, & reconnu combien l'habileté des Généraux & la valeur des Troupes avoient rendu cette campagne glorieuse; le Roi ordonna des Prieres en action de graces, & le *Te Deum* fut chanté dans l'Eglise Métropolitaine de Notre-Dame de Paris. Peu de jours après, M. le Marquis de Ségur, Ministre de la Guerre, travailla avec Sa Majesté; & il y eut une promotion d'Officiers-Généraux des Armées de terre, où les vainqueurs de Cornwallis ne furent pas oubliés; mais cette promotion ne devoit point être rendue publique avant la fin de l'année; & ce qu'on sut alors, ou plutôt ce qui se débita, fut que le premier Gouvernement qui viendroit à vaquer, étoit promis au Comte de Rochambeau, & qu'en atten-

Promotion d'Officiers Généraux.

1781. dant, Sa Majesté lui accordoit un traitement de vingt huit mille livres de pension ; que le régiment du Roi, Dragons, alloit passer au Vicomte de Noailles, par la démission du Marquis de la Fayette, à qui la France, en le rappellant à son service, réservoit le même grade que celui dont il jouissoit dans l'Armée des Etats-Unis ; que le Chevalier de Chatellux obtiendroit un Gouvernement, en récompense de sa campagne d'Amérique ; que M. de Charlus, fils du Marquis de Castries, étoit nommé Major-Général de la Gendarmerie, & que le Prince de Broglie devoit le remplacer en Amérique, avec le grade de Colonel ; on faisoit partir, avec le même titre, le Vicomte de Ségur, fils puîné du Ministre de la Guerre. Ce qu'il y a de certain, c'est que la plûpart des Officiers françois se disposoient à venir jouir de leurs triomphes au sein de la Patrie, & que leurs successeurs désignés brûloient de les remplacer dans le champ de la gloire, où la campagne pro-

chaine ſembloit nous promettre de nouvelles moiſſons de lauriers. La frégate l'Andromaque venoit d'amener à Breſt MM. de Charlus, de Laval, de Damas & de Forbach-Deux Ponts. On conçoit avec quels tranſports la France accueillit ces jeunes Héros. Ce dernier apportoit quelques drapeaux enlevés à l'Armée de Lord Cornwallis, & dont le Congrès faiſoit hommage à Louis XVI.

1781.

Apparition de l'Amiral Graves devant la Cheſapeak.

Les dépêches du Comte de Graſſe, confiées à l'Andromaque, étoient datées du 27 Octobre, jour auquel l'Amiral Graves avoit fait une légere apparition devant la Cheſapeak. La flotte françoiſe alors occupée à rembarquer ſes troupes & ſon artillerie, s'emboſſa, & l'Amiral anglois ne jugea pas à propos de l'attaquer; il ſe tint à l'entrée de la baie toute la journée du lendemain, & le 29 il s'éloigna de maniere que le ſoir même on l'avoit perdu de vue. On ſut par l'Andromaque, que M. le Comte de Graſſe alloit appareiller avec toutes ſes forces, pour retourner aux Antilles; que le Com-

1781. te de Rochambeau devoit hiverner dans la Virginie, & que le Marquis de la Fayette se proposoit d'aller rejoindre le Général Greene, pour resserrer Charles-Town & même l'attaquer, s'il voyoit jour à quelque succès dans cette tentative.

Victoire du Général Greene.

Le Général américain en avoit préparé le succès par l'affaire du 8 Septembre, qui fut une victoire signalée où les Américains se couvrirent de gloire. Ils n'étoient que neuf cens hommes de troupes réglées, & environ douze cens miliciens. L'Armée angloise, nouvellement renforcée par un détachement de la garnison de Charles-Town, se montoit à dix-huit cens hommes de troupes européenne. Ce fut à seize lieues de cette capitale que se livra la bataille. Les Anglois s'étoient arrêtés à Eutaw's-Springs (les Sources-d'Eutaw), où ils se proposoient d'établir un poste fixe. L'Armée de Greene étoit à sept milles du camp ennemi; elle se mit en marche à quatre heures du matin. Quatre bataillons de milice des deux Carolines

rolines compoſoient ſa ligne de front, & la ſeconde ligne conſiſtoit en trois petites brigades de troupes continentales. La Légion du Lieutenant-Colonel Lée, & les troupes de l'Etat qui couvroient les deux flancs de l'Armée américaine, rencontrèrent à quatre milles du camp, un parti de cavalerie & d'infanterie ennemies qu'elles chargèrent avec la bayonnette, qu'elles mirent en fuite, & dont il y eut un grand nombre de Soldats tués ou bleſſés. Les Américains preſsèrent leur marche juſqu'à deux milles; le feu recommença, & la milice le ſoutint avec tant de vigueur, que les poſtes avancés de l'ennemi furent obligés de reculer. Cependant elle ſe vit au moment de plier à ſon tour; mais elle fut renforcée par la brigade de la Caroline ſeptentrionale, dont les Soldats enrôlés depuis un mois, ſe battirent avec une opiniâtreté qui auroit fait honneur aux meilleures troupes de vétérans. Leur feu étoit vif & bien dirigé; l'ennemi y répondoit avec une égale préciſion & la même intré-

1781.

1781. pidité. Dans ce moment de l'action, les Virginiens & les Marylandois, s'avancent ſous le feu d'une canonnade terrible, & au travers d'une gréle de balles qui pleuvent de tous côtés ; ils bravent tous les obſtacles, & ce choc violent ſe termine par la déroute des Anglois. Ils faiſoient encore quelque réſiſtance ſur la gauche ; le Colonel Washington, qui commande le corps de réſerve, s'y porte avec tant d'impétuoſité, qu'il n'a pas le tems de rallier ſa troupe. Une diviſion de l'Armée vaincue, s'étoit jetée dans une maiſon de brique, ſituée près des Sources, qui couvroient ſon arrière-garde. Une autre troupe avoit pris poſte dans un jardin paliſſadé & dans un bois impénétrable. Le Colonel fit les derniers efforts pour en déloger les Anglois ; mais il eut ſon cheval tué ſous lui, reçut deux bleſſures & fut fait priſonnier. On eſſaya de forcer la maiſon avec quatre canons de ſix livres de balle ; & tout le fruit de cette tentative fut d'expoſer au feu des Anglois un

grand nombre d'Officiers & de Soldats, employés au ſervice de ces pièces. Le Général Greene ne crut pas devoir pouſſer plus loin ſon avantage, du moins pour le moment. Il prévoyoit que l'ennemi ne pourroit tenir ſes poſtes encore longtems, & qu'il ſeroit plus avantageux de l'attaquer dans ſa retraite, que de s'opiniâtrer à le déloger. L'Armée continentale regagna donc le terrein qu'elle occupoit dans la matinée, ne laiſſant qu'un fort piquet ſur le champ de bataille. Le lendemain le Général Marion & le Colonel Lée, furent détachés du côté de Charles-Town avec la cavalerie de la Légion, pour intercepter les renforts envoyés au ſecours de l'ennemi, ou retarder ſa marche, s'il tentoit de ſe retirer, & donner ainſi aux troupes américaines le tems de charger l'arriere-garde angloiſe, & de completer ſa défaite. Les ennemis ſe retirèrent dans la ſoirée du 9, laiſſant plus de ſoixante & dix de leurs bleſſés en arriere, & environ mille fuſils qu'ils avoient briſés ou cachés dans les Sources

1781.

1781. d'Eutaw. L'Armée de Greene se mit à leur poursuite ; mais ils précipitèrent leur marche & gagnèrent les environs de Charles-Town. Ce Général fut sur-tout redevable de la victoire à l'usage vigoureux que les Virginiens, les Marylandois & une partie de l'infanterie, avoient fait de la bayonnette. Ceux du Maryland n'employèrent point d'autres armes ; & ce fut avec un acharnement qu'ils croyoient justifier, en criant aux ennemis : *Souvenez-vous de Cambden.* Cependant la victoire de Greene lui coûta cinq ou six cens hommes, y compris les blessés & les Soldats qui s'égarèrent. La perte des Anglois fut au moins le double de celle des Américains. Ceux-ci firent environ six cens prisonniers ; & toute l'Armée britannique seroit tombée entre leurs mains, sans la maison de brique où elle s'étoit en partie retranchée, & dont la force & la position avantageuse sauvèrent un tiers de cette Armée. Les suites de sa défaite dans les Provinces du Sud, furent d'y réduire les Anglois aux seules posses-

ſions de Charles-Town & de Savannah. Les déſaſtres de l'ennemi dans ces Provinces, étoient en grande partie l'ouvrage de Greene. Ses triomphes continus l'avoient déjà mis en état d'effectuer des échanges pour tous les priſonniers américains faits à Cambden & à Charles-Town, & il lui en reſtoit environ 1500, contre leſquels les Anglois n'avoient point d'échange à propoſer.

1781.

Les proſpérités ſoutenues des armes américaines dans les Provinces méridionales, déterminèrent le Congrès à la réſolution d'après laquelle le Préſident fit paſſer au Général Greene les remerciemens des Etats-Unis, en reconnoiſſance du zèle, de la valeur & de la bonne conduite qu'il avoit déployés dans toutes ſes opérations militaires. Les mêmes témoignages furent tranſmis à tous les Officiers de l'Armée victorieuſe à York-Town; & ce fut au nom de cette auguſte aſſemblée, que le Commandant en chef les félicita ſur l'heureux événement de la journée du 19 Octobre. Tel fut le début de Was-

Washington remercie les troupes victorieuſes, au nom du Congrès.

1781. hington, dans l'expreſſion de la reconnoiſſance des Etats, dont il étoit l'interpréte.

Expreſſion de ſa reconnoiſſance envers Sa Majeſté Très-Chrétienne.

» Les preuves généreuſes que » Sa Majeſté Très-Chrétienne a don- » nées de ſon attachement à la cauſe » de l'Amérique, doivent, en dé- » trompant les eſprits les plus abu- » ſés, les convaincre des conſé- » quences heureuſes & déciſives de » cette alliance, & inſpirer à tous » les Citoyens des Etats-Unis les » ſentimens d'une gratitude inalté- » rable. Une flotte la plus nom- » breuſe, la plus puiſſante qui ait » encore paru dans ces mers; une » Armée d'un choix diſtingué tant » pour les Officiers que pour les » Soldats, ſont des gages ſignalés » de l'affection de notre auguſte » allié : c'eſt au concours de ces » forces puiſſantes, qu'eſt dû le » ſuccès éclatant que nous venons » d'obtenir ».

Eloges des Officiers françois & américains.

Le Général adreſſe enſuite ſes remerciemens aux Chefs de l'Armée, dont il nomme les principaux. Il ſe répand en éloges ſur M. le Comte de Rochambeau, dont les conſeils & l'aſſiſtance l'ont puiſ-

ſamment ſecondé : il le ſupplie de faire paſſer les témoignages de ſa reconnoiſſance aux Officiers des corps réunis ſous ſon commandement, & particulierement à MM. de Viomenil, de Chatellux, de Saint-Simon & de Choiſi, qui dans l'affaire d'York-Town ont eu la plus grande part au ſuccès de la cauſe commune. Il les prie d'offrir en ſon nom, aux régimens de Gâtinois & de Deux-Ponts, les trois pièces d'artillerie qu'ils ont enlevées à la pointe de l'épée, lors de l'attaque de la redoute qui fut emportée dans la nuit du 14 Octobre. Le Général américain, paie enſuite le même tribut d'éloge aux Majors-Généraux de ſon Armée; & MM. de la Fayette, Lincoln & Struben reçoivent des remerciemens pour les bonnes diſpoſitions qu'ils ont faites dans les tranchées. Il rappelle enſuite les talens & l'activité que les Colonels du Portail & Kerveller, ont développés dans la conduite des travaux confiés à leur direction. Enfin, il aſſocie à ſa gloire tous les Officiers & Soldats qui ont eu

1781.

1781. quelque part à la défaite de Lord Cornwallis ; & pour que la joie publique ſoit générale parmi les troupes, il ordonne qu'on mette en liberté tout Soldat empriſonné pour des fautes excuſables.

Que les Anglois riſqueront une nouvelle campagne.

Cette allégreſſe, premier fruit, d'un triomphe déciſif, paſſa bientôt de l'Armée dans tous les ordres de la République américaine, & fut regardée comme un préſage heureux de la paix glorieuſe, qui devoit cimenter ſon indépendance. Tandis qu'elle jouiſſoit, par anticipation, des avantages d'une révolution prête à ſe conſommer ; & que la France voyoit dans un avenir prochain, la grande portion de gloire qui devoit lui revenir de cet heureux dénouement, l'Angleterre aux abois n'avoit plus d'eſpérance que dans ſon déſepoir. La cataſtrophe tant de fois annoncée, étoit déſormais inévitable même aux yeux de ſes Miniſtres ; mais la fierté britannique ſe refuſoit à cet aveu, & pour l'éluder encore une année, les Anglois ſe ſoumirent à tous les déſaſtres d'une nouvelle campagne.

1781.

Dans ſon diſcours adreſſé aux deux Chambres du Parlement, Sa Majeſté Britannique les informa le 27 Novembre, des fâcheux événemens de la guerre en Virginie, & des funeſtes réſultats de l'entière défaite du Général Cornwallis; mais au lieu d'en conclure la néceſſité de la paix, elle y prépara la nation à l'impoſition des fardeaux additionels, qui devoient l'accabler lors des préparatifs d'une nouvelle campagne. Pour diſpoſer la Chambre des Pairs à ſeconder les intentions de Sa Majeſté, & leur faire adopter l'eſprit de ce diſcours, Lord Southampton propoſa l'adreſſe de remerciement. Cette motion délicate, dans la circonſtance préſente, exigeoit des talens plus qu'ordinaires de la part de l'Orateur : voici l'extrait de ſa harangue.

Sa Majeſté Britannique diſpoſe le Parlement à ſeconder ſes vues.

» J'ai l'honneur de parler à des » Pairs de la Grande-Bretagne, & » aucun de vous n'ignore que l'a- » battement dans l'infortune, eſt » étranger au caractère anglois; » que dans toutes les périodes de » la monarchie, le courage bri-

Diſcours de Lord Southampton tendant au même objet.

1781. » tannique, s'eſt élevé au-deſſus » des revers; telle eſt du moins » l'idée que nos peres en ont donnée » à tous les peuples leurs contem» porains. L'exemple de nos peres » doit nous apprendre qu'il n'eſt de » remedes aux grandes calamités, » que la vigueur & la perſévé» rance. Il fut un tems où la gloire » de la Grande-Bretagne fut obſcur» cie par des nuages paſſagers; mais » elle en ſortit plus reſplendiſſante, » & bientôt on la vit briller d'un » nouveau luſtre. Je ne me le diſſi» mule pas, Mylords; nos der» niers revers dans la Chéſapeak » ſont un coup terrible pour l'An» gleterre; mais nous trouvons » une ſorte de conſolation dans la » conduite irréprochable de Lord » Cornwallis. On doit ſur-tout ap» plaudir à l'humanité qui lui fit » attacher aſſez de prix à la con» ſervation des braves Sujets de » Sa Majeſté, pour ſacrifier à cette » conſidération le preſtige d'un peu » de gloire que lui promettoit une » réſiſtance d'ailleurs inutile. Lord » Cornwallis ne fut pas moins grand » dans ſa défaite, qu'il l'avoit été

» dans ses victoires. Ce n'est pas, » je le répete, que l'événement ne » soit en lui-même infiniment triste; » mais, gardons-nous, Mylords, » dans cette circonstance critique, » de laisser échapper des mouve- » mens indignes de notre caractere. » Songez, Mylords, que tout l'Em- » pire britannique a les yeux fixés sur » vous, & qu'il réglera sa conte- » nance sur la vôtre; songez que » l'Europe entière, que les deux » Mondes vous observent, que » l'on jugera partout de la situation » de l'Angleterre, par l'impression » qu'aura faite sur vous l'événe- » ment fâcheux qui vient de vous » être communiqué du haut du » trône. Un grand peuple qui pa- » roîtroit consterné à la face de » l'Univers, perdroit aux yeux de » ses ennemis la grandeur qui lui » reste; & la présomption que leur » inspireroit un spectacle si nou- » veau, leur tiendroit lieu peut- » être de la supériorité qu'ils ré- » clament & que nous leur con- » testons. Combien d'autres objets » qui concourent d'ailleurs à calmer » en nous le sentiment de ce revers! 1781.

» local ! Quoi de plus trifte que
1781. » la fituation où fe trouvoient nos
» affaires de l'Inde à la fin de la
» derniere feffion ! Quoi de plus
» confolant que notre fituation ac-
» tuelle dans cette partie du mon-
» de ! La même révolution peut
» s'opérer en Amérique. Peut-être,
» Mylords, qu'envifageant diffé-
» remment les chofes, quelqu'un
» de vous propofera d'y renoncer à
» la guerre; mais les motifs qui vous
» ont fait rejeter cette propofition,
» ne font pas moins puiffans au-
» jourd'hui qu'ils ne l'étoient au-
» trefois; plus les liens fe confo-
» lideroient entre la France & l'A-
» mérique, plus la confédération
» qui les unit deviendroit allar-
» mante pour la Grande-Bretagne.
» Voudriez-vous abandonner, à la
» merci de cette confédération,
» votre commerce, votre marine,
» tranchons le mot, l'exiftence po-
» litique de l'Angleterre? Il n'eft
» plus tems de fe le diffimuler; la
» perte, ou ce qui revient au mê-
» me, l'indépendance de l'Améri-
» que, entraîneroit rapidement la
» perte de la Jamaïque & de nos

» autres isles, dans les Indes occi-
» dentales ». 1781.

Lord Walsingham, chargé de seconder la motion de Lord Southampton, s'étendit beaucoup plus que ce dernier, sur la nécessité de pousser vigoureusement la guerre d'Amérique; & voici dans quels termes il développa cette grande question.

Lord Walsingham seconde sa motion.

» S'il étoit possible que le Parle-
» ment refusât d'adopter l'esprit de
» ce discours (de Sa Majesté),
» que résulteroit-il, Mylords? L'in-
» dépendance immédiate de l'Amé-
» rique. Que résulteroit-il de cette in-
» dépendance? Que les Américains,
» croyant en être redevables à la
» nation Françoise, contracteroient
» avec elle des engagemens solem-
» nels, &, dans la chaleur de la re-
» connoissance, stipuleroient que
» pour le débit des productions de
» l'Amérique, la France auroit tou-
» jours la préférence; ensorte que
» les productions du sol américain
» ne nous viendroient que par le
» canal de la France. Qu'arrive-
» roit-il delà? La chose du mon-
» de la plus naturelle; la France
» ayant à sa disposition toutes les

Discours à ce sujet.

1781. » productions néceſſaires à l'en-
» tretien de notre marine, ne
» manqueroit pas d'anéantir notre
» exiſtence navale. Dans les cir-
» conſtances préſentes, faire la paix
» avec les Américains, c'eſt renon-
» cer à notre exiſtence politique,
» c'eſt compromettre même notre
» exiſtence phyſique. Car enfin,
» l'Amérique une fois perdue, les
» iſles des Indes occidentales nous
» échappent néceſſairement ; & ſi
» nous perdons encore cette fé-
» conde ſource de nos richeſſes,
» je ne vois pour la nation, que
» l'indigence qui touche de ſi près
» à l'anéantiſſement des individus
» qui la compoſent. Si nous por-
» tons les yeux ſur nos acquiſitions
» territoriales dans l'Inde, je vois
» qu'en renonçant à la guerre d'A-
» mérique, ces poſſeſſions devien-
» nent plus que précaires. Crai-
» gnons que graduellement dépouil-
» lés de tout ce qui conſtituoit la
» grandeur de cette nation floriſ-
» ſante, une fauſſe démarche ne
» nous conduiſe au fond de l'aby-
» me qui engloutit autrefois les na-
» tions imprudentes que nous pre-
» nons encore pour modeles; imi-

» tons-les en tout, excepté dans » les fautes qui les ont fait diſpa- » roître de la ſurface de la terre ». 1781.

» J'en conviendrai comme le » noble Lord, dont j'ai l'honneur » de ſeconder la motion ; c'eſt un » coup affreux que celui qui nous » prive à la fois d'un excellent Gé- » néral, d'excellens Officiers, de » ſept mille hommes d'excellen- » tes troupes ; ce coup renverſe » toutes les meſures qu'on avoit » priſes pour étouffer la rebellion. » Je conviendrai de même que ja- » mais combinaiſon auſſi formidable » ne s'eſt formée contre l'exiſtence » politique de la Grande Bretagne ; » mais plus cette confédération eſt » redoutable, plus cette Chambre » & l'Empire en général doivent » redoubler d'efforts pour décon- » certer le complot connu des Puiſ- » ſances alliées. Je dis le complot » connu, parce qu'on n'ignore pas » les vues particulières de chacun » des membres de la confédéra- » tion. La France y joue le pre- » mier rôle ; l'ambition la plus illi- » mitée fut toujours le caractere » diſtinctif de cette nation. Elle a

1781. » cru le moment favorable pour
» satisfaire sa passion dominante ;
» prouvons lui qu'elle s'est abusée.
» L'autre branche de la Maison de
» Bourbon n'est guère moins am-
» bitieuse ; elle s'est flattée de re-
» couvrer la Jamaïque & Gibral-
» tar ; il n'en falloit pas davantage
» pour l'embarquer dans la que-
» relle ; détrompons de même cette
» Puissance. Quant aux Hollandois ;
» la France a fait luire de l'or à
» leurs yeux, ils ont été éblouis.
» D'ailleurs ils ont embrassé la plus
» étrange des chimères ; ils se sont
» persuadés que leur commerce s'en-
» richiroit de nos pertes, qu'ils de-
» viendroient, à la place des An-
» glois, le premier peuple mar-
» chand de l'Univers. Cette consi-
» dération sordide leur a fait violer
» les engagemens sacrés qui les at-
» tachoient à notre fortune ; ils ont
» grossi le nombre de nos enne-
» mis, en adoptant leurs principes,
» & l'ambitieux projet, sinon d'a-
» néantir, au moins d'affoiblir no-
» tre importance politique, & d'é-
» clipser cette splendeur qui depuis
» si longtems offusquoit leurs re-

1781.

» gards. Ce projet étant connu, » souffrirons-nous, Mylords, qu'il » soit mis à exécution? Adoptons, » sans balancer, l'esprit que respire » le discours qui vient d'être pro- » noncé sur le trône; consacrons » nos sentimens patriotiques, en les » consignant dans une adresse res- » pectueuse, conçue dans les ter- » mes que Sa Majesté daigne em- » ployer elle-même pour rassurer » son Parlement & son Peuple! A » quoi nous meneroit une conduite » différente? Irons-nous à la face » de nos ennemis prendre des ré- » solutions timides, qui non-seule- » ment décéleroient de la foiblesse, » mais encore de l'impuissance? Eh! » pourquoi nous livrer à l'abatte- » ment? Notre situation est-elle » donc si désespérée? Nos yeux, » il est vrai, ne peuvent s'arrêter » qu'avec douleur sur la Chésapeak; » mais portons-les sur l'Inde, & » contemplons avec satisfaction la » face riante que nos affaires vien- » nent de prendre dans cette con- » trée. Les conquêtes passagères » d'Ayder-Aly, jettoient la cons- » ternation dans les établissemens

1781. » anglois; qu'arrive-t-il? Sir Eyre-
» Coote entre en campagne, &
» l'on voit Ayder diſparoître; il
» abandonne ſes conquêtes avec
» plus de précipitation qu'il ne les
» a faites; il ne reſte de lui dans les
» contrées qu'il a parcourues, que
» les veſtiges de ſes dévaſtations
» (1). Mais quelque difficile que
» puiſſe être d'ailleurs notre poſi-
» tion; plus elle eſt critique, plus
» j'y vois la néceſſité de concourir
» unanimement au développement
» de nos reſſources, de notre éner-
» gie, &, j'ôſe dire encore, de toute
» notre grandeur ».

Amendement propoſé à l'adreſſe de remerciement.

On vient de voir que l'adreſſe de remerciement étoit en bonnes mains; mais le Duc de Richmond & le Comte de Shelburne s'étoient chargés des propoſitions d'amendement, & il ſuffit de les nommer, pour faire connoître à quelle forte partie les Lords Southampton & Walſingham avoient affaire. Quoi qu'il en ſoit, l'amendement pro-

(1) On verra tout-à-l'heure combien eſt exagéré ce tableau de la nouvelle ſituation des Anglois dans l'Inde.

pofé par le Comte de Shelburne étoit conçu en ces termes. 1781.

—— » Et nous nous appliquerons, fans délai, avec des cœurs » unis, à propofer, digérer & mettre aux pieds de Sa Majefté, des » confeils faits pour exciter les efforts, diriger les armes, & capter » la confiance de tous fes fujets ».

Le Duc de Richmond s'en prend aux miniftres de tous les malheurs de la guerre.

Comme le fecond paragraphe de l'adreffe, portoit que l'ambition des Puiffances ennemies, prolongeoit la guerre qu'elle avoit occafionnée, le Duc de Richmond, releva cette affertion, en difant, que ce n'étoit point à l'ambition des ennemis qu'il falloit s'en prendre de tous ces malheurs, mais à l'incapacité des Miniftres qui feuls avoient comblé la mefure des calamités de la patrie. » Nous de- » vons, ajouta-t-il, la trifte & hon- » teufe fituation de nos affaires à ce » fyftême non moins infenfé que bar- » bare, qui, dès l'aurore du règne » de Sa Majefté, établit une dif- » tinction odieufe, entre un fujet » du Roi & un ami du Roi, com- » me s'il étoit impoffible d'improu- » ver les mefures du Gouverne-

1781.

» ment, ſans être perſonnellement » l'ennemi de Georges III. La pro» poſition du noble Comte me pa» roît mériter les applaudiſſemens » de la Chambre ; rien n'eſt plus » vrai, Mylords, votre premier » devoir eſt de défendre les droits » du peuple, & de ſuggérer des avis » ſalutaires à la couronne ; mais » le premier avis à donner, le ſeul » qui puiſſe rendre les autres ſalu» taires, c'eſt de rétablir la conſ» titution dans la pureté de ſes prin» cipes, & de faire enſorte que le » peuple ſoit véritablement repré» ſenté dans la Chambre des Com» munes ; ce que vous ſavez n'être » pas, du moins dans la propor» tion d'un ſur ſept, ſuivant l'eſ» prit de la conſtitution, qui en» tend que le peuple ſoit ainſi re» préſenté. Si vous pouvez ré» former cet abus, on peut encore » eſpérer de voir cette nation re» couvrer une partie de ſa gran» deur ».

La majorité ſe déclare pour l'adreſſe. Vaine proteſtation des oppoſans.

Le noble Duc finit par ſeconder dans les formes, la motion du Comte de Shelburne, & les débats s'engagèrent entre les deux partis ;

mais une majorité conſidérable s'étoit déclarée pour l'adreſſe, & une vaine proteſtation fut toute la reſſource des oppoſans. Et qu'auroient-ils ajouté à la force des objections de Shelburne, contre cette adreſſe anti-patriotique! Son diſcours raſſembloit tout ce qu'un Citoyen Homme-d'Etat, peut imaginer de raiſons pour détourner ſa patrie de l'abyme où des guides aveugles & pervers, ſembloient vouloir la précipiter. Comme ce diſcours a d'ailleurs le mérite de préſenter un état bien rapproché des frais énormes de la guerre britannique depuis le commencement des hoſtilités, le Lecteur nous ſaura gré ſans doute de mettre ſous ſes yeux ce tableau progreſſif de la ruine des Anglois, juſqu'à cette époque.

1781.

Diſcours de Shelburne ſur la néceſſité de renoncer à la guerre d'Amérique.

» Je conçois, dit Lord Shelburne, comment un Prince, jeune » encore, dont la ſenſibilité égale » le courage, dont l'ame généreuſe, élevée, ouverte aux ſentimens de l'honneur & à ceux de » la commiſération, plus touché » peut-être des calamités de ſon

1781. Suite du même discours.

» peuple, que de ses infortunes
» personnelles ; comment un
» grand Monarque qui s'est vu
» naguère le premier du monde,
» voyant l'édifice de ses prospé-
» rités & de sa gloire s'écrouler
» avec une rapidité, dont notre
» histoire n'offre point d'exemple ;
» je conçois, dis-je, comment un
» Prince, dans toutes ces circons-
» tances, peut dérober à l'œil de
» ses Sujets, sous le voile du sou-
» rire, les angoisses de son ame ;
» & dans le moment où son peu-
» ple partage les calamités qui s'ac-
» cumulent autour du trône, il
» daigne, pour ainsi dire, le con-
» soler, en lui donnant la sérénité
» de son front pour exemple de
» la contenance qu'il lui conseille,
» & des sentimens à l'adoption des-
» quels il l'invite. Mais comme il
» est de notoriété universelle que
» les discours prononcés sur le trô-
» ne, sont les discours des Minis-
» tres ; ce qui paroîtroit intéressant
» dans la bouche du Prince, est
» au moins déplacé dans la leur.
» Ils ont profité de la connoissance
» qu'ils avoient des sentimens in-

» times de Sa Majesté, pour fabriquer un discours qui flattât ces sentimens. En cela, ils ont mal consulté l'histoire, qui auroit pu leur apprendre que dans tous les tems & dans tous les pays, le caractere d'un mauvais Ministre fut de ne savoir pas résister à l'influence que suppose, dans les Conseils, la connoissance des sentimens du Maître. D'ailleurs, à quoi tend ce discours? Quelle en est la teneur? En nous annonçant la résolution prise de continuer la guerre, on nous promet la continuation, le complément de nos infortunes! Quel est l'objet de l'adresse à laquelle on nous propose de souscrire? d'obtenir notre assentiment, de nous engager à consacrer par notre approbation solemnelle, une résolution qui doit combler la mesure de nos calamités. On a pris soin, il est vrai, de nous présenter une espèce de compensation pour les revers, dont on ne pouvoit éluder l'aveu; on nous a parlé de la face riante que prenoient nos affaires dans l'Inde. J'avouerai que je ne com-

1781.

Suite du même discours.

1781.

Suite du même discours.

» prends pas ce que l'Inde offre » d'assez satisfaisant pour balancer » le moins du monde les pertes » réelles que nous essuyons partout » ailleurs. En supposant que nos » armes ayent eu quelque succès » sous la conduite de Sir Eyre-» Coote, je puis déclarer ici qu'un » très-grand nombre d'années ne » suffira pas pour réparer ce que » l'irruption d'Ayder-Aly-Khan, » a causé de ravages dans le Car-» nate. On nous parle aussi pom-» peusement du Bengale, & des » ressources immenses dont est pour » nous cette Province. D'après ces » notions, on seroit tenté de croi-» re que le trésor du Bengale est » rempli, quelque vaste qu'il puisse » être; & le fait est qu'il n'y a pas » un shelling dans ce trésor. Bien » loin que l'Inde en général soit » pour nous une mine d'or, une » source inépuisable de richesses, » comme on voudroit nous le per-» suader, les revenus même que » nous sommes censés y tirer de » nos possessions territoriales, sont » pour nous une charge d'un poids » insupportable : tout y est entre-

tenu

» tenu aux frais de la Grande-Bre-
» tagne ; Gouvernement, Etabliſ-
» ſement militaire & civil, rien n'y
» exiſteroit, ſi le tréſor de notre
» Iſle n'avoit plus de reſſources que
» celui du Bengale ; ainſi je ne vois
» pas que l'Inde offre de grands
» adouciſſemens aux revers que
» nous déplorons ailleurs. Eh ! de
» quel côté pouvons-nous attendre
» des adouciſſemens ?

1781.

Suite du même diſcours.

» Il y a treize ans que nous
» ſommes engagés dans cette dé-
» plorable guerre, qui vient de
» nous enlever pour la ſeconde fois
» une armée entiere : je dis treize
» ans ; car je me ſouviens qu'en
» 1768, on délibéra ſur la propo-
» ſition de faire paſſer deux Régi-
» mens au Général *Gade*. Mon
» avis fut qu'on les envoyât, en
» laiſſant à la diſcrétion du Géné-
» ral d'en faire uſage s'il le jugeoit
» néceſſaire, ou de les renvoyer,
» s'il pouvoit ſe paſſer de leur ſer-
» vice. L'opinion de mes Collegues
» étoit que dans tous les cas il fal-
» loit retenir les Régimens en Amé-
» rique ; le nombre l'emporta, &
» je prédis alors tous les événe-

1781. Suite du même discours.

» mens funeſtes qui ont réſulté de
» cette première meſure. En 1775,
» l'affaire de Lexington & de Bunker's-Hill, fut le ſignal du carnage : c'eſt-à-dire, qu'il y a ſept
» ans que les malheureux ſujets de
» cet empire diviſé, n'ont ceſſé de
» s'entr'égorger. Quel fruit a-t on
» recueilli de l'effuſion de tant de
» ſang, de la profuſion de tant de
» tréſors? Qu'a-t-on gagné à tout
» cela? Rien! Nos pertes ſont immenſes, & notre ſituation eſt plus
» critique aujourd'hui qu'elle ne
» l'étoit au commencement de la
» guerre. De quatre-vingt mille
» hommes tranſportés ſucceſſivement en Amérique, un ſeul n'en
» eſt pas revenu; & pour prix de
» cent millions ſterling, follement
» prodigués dans l'exécution de
» plans mal dirigés, ſans liaiſon
» & ſans objet, il ne nous reſte
» pas même l'eſpérance de voir la
» dette nationale ſe borner au point
» qui touche immédiatement à la
» banqueroute forcée. Dès 1775,
» on vota pour ce malheureux ſervice, deux millions ſterling.
» Quel bien réſulta-t-il pour la

» Grande-Bretagne de l'emploi de 1781.
» cette somme ? Un bien de compa-
» raison ! On fut moins malheureux Suite du même discours
» cette première année que les années
» suivantes ; parce que l'on paya
» moins, on fut moins écrasé. En
» 1776, cinq millions furent votés ;
» qu'y gagnâtes-vous ? Vos affaires
» prirent en Amérique une face
» plus défavorable, plus allar-
» mante que l'année précédente.
» L'année d'après, même somme
» de cinq millions, même emploi,
» même fruit ; vous observâtes que
» vos succès faisoient un progrès
» régulier dans l'ordre rétrograde.
» En 1778, le fardeau fut doublé
» tout-à-coup ; il ne fallut pas
» moins de dix millions sterling.
» Pour cette fois, vous eûtes quel-
» que chose pour votre argent ; vous
» vîtes arriver la capitulation de
» Saratoga. L'année suivante, il
» falloit deux millions de plus pour
» mettre un terme à la guerre ;
» vous en votâtes douze. La Fran-
» ce récompensa vos largesses en
» vous déclarant la guerre ; & vous
» perdîtes quelques-unes de vos
» Isles des Indes occidentales. En

1781. Suite du même discours.

» 1780, encore douze millions.
» L'Espagne saisit ce moment pour
» vous fournir l'occasion de les
» employer, & se joignit à la Fran-
» ce. L'année d'après, même som-
» me de douze millions. Cette an-
» née fut marquée par la perte du
» seul allié naturel que vous eus-
» siez, par celle de Tabago, & récem-
» ment enfin par la captivité d'une
» brave armée, & de son brave
» Général. Comme l'armée de Sa-
» ratoga, elle a été sacrifiée à l'im-
» péritie, aux projets vagues & mal
» concertés de l'administration ac-
» tuelle. Les mêmes fautes, le mê-
» me défaut de combinaison, de
» liaison & d'ensemble dans les vues,
» ont occasionné la catastrophe du
» Général Burgoyne & celle du
» Comte de Cornwallis. Jamais l'ad-
» ministration n'a eu sous les yeux
» un plan régulier & général; jamais
» ses vues n'ont pu s'étendre au-
» delà des détails d'une expédition
» particulière. Faute de pouvoir
» embrasser un grand plan, on dis-
» persa les troupes qui, rassemblées,
» auroient formé un corps d'armée
» formidable, au progrès duquel

» les Américains n'avoient point de » forces égales à oppoſer. Quelle » a été la diſtribution des troupes » pendant tout le cours de la cam- » pagne ? A New-York treize- » mille hommes, nombre à peine » ſuffiſant pour la défenſe de la » place, & pour la ſûreté de cette » diviſion principale de l'armée ; » cinq mille à Charles-Town dans » une ſituation ſi reſſerrée, & tel- » lement circonſcrits, qu'aucun Offi- » cier n'oſoit s'éloigner à un mille » de l'enceinte. Lord Cornwallis » en avoit ſept mille en Virginie ; » mais diſpoſés de maniere qu'ils » n'avoient pu faire corps, juſqu'au » moment où l'ennemi les força » de ſe réunir pour capituler.

1781.

Suite du m me diſcou

» Si de l'Amérique où nos dé- » ſaſtres ſe ſont accumulés par » l'impéritie de l'adminiſtration, nous » portons les yeux ſur les Indes » occidentales, nous y verrons en- » core des déſaſtres toujours occa- » ſionnés par des fautes. La plus » grave de toutes, eſt l'habitude où » nous ſommes de ne jamais de- » vancer les François, & de les » ſuivre partout ; ainſi nous arri-

1781.

Suite du même discours.

» vons toujours trop tard ; & si » nous persistons dans cette con- » duite, prenons y garde, My- » lords, nous trouverons partout » une Chésapeak. Nous la trouve- » rons à la Barbade, nous la trou- » verons à la Jamaïque, devant » chacune de nos Isles, devant » Plymouth, & jusques dans la » Tamise.

» Je n'ai encore taxé l'adminis- » tration que d'incapacité ; mais ne » pourroit-on pas l'accuser de bri- » gandage & de perfidie ? Sa con- » duite à l'égard de la Hollande » ne justifieroit-elle pas ce repro- » che ? N'y a-t-il pas une mau- » vaise foi marquée dans l'affec- » tation avec laquelle on a déguisé » aux Etats-Généraux des ressen- » timens prétendus qui n'ont écla- » té qu'au moment d'une surprise » aussi honteuse qu'inutile. Il me » semble que si je prenois sur moi » de jouer le personnage de bri- » gand, je voudrois être un bri- » gand habile ; je voudrois rache- » ter par l'éclat du succès, la honte » de la perfidie. Supposant la même » émulation dans le Cabinet ; lors-

» que les Ministres ont parlé de » rompre avec la Hollande, je » m'attendois à leur voir prendre » l'isle de Ceilan ; point du tout, » c'est de Saint-Eustache qu'ils se » sont emparés. Lorsqu'on m'annon- » ça cette prise, je m'écriai que » c'étoit la plus grande des inepties » qui caractérisent la conduite de » cette guerre ; & je ne prévoyois » pas que tout ce qu'on alléguoit, » pour justifier ce coup de main, » étoit le contre-pied de la spécu- » lation des Ministres. Ils avoient » pris Saint-Eustache, pour ôter, » disoient-ils, aux Américains, les » ressources qu'ils trouvoient dans » cette Isle ; & les munitions de » Saint-Eustache, se vendoient à » des neutres qui les achetoient » pour le compte des Américains ! » Voilà donc évidemment la perfi- » die & le brigandage unis à l'ig- » norance, à l'impéritie absolue ; » & c'est sous la direction de cette » administration absurde qu'on par- » le de continuer la guerre ! Mais » en supposant plus de talens & » de bonne foi dans nos Ministres, » une nouvelle campagne seroit-

1781.

Suite du même discours.

1781.

Suite du même discours.

» elle propoſable ? Où prendre des » recrues pour les troupes de terre ? » On n'en trouve nulle part à quelque prix que ce ſoit ; elles ſont » preſqu'auſſi rares pour la marine. » Et de l'argent, où prétendons-» nous en trouver ? Le dernier em-» prunt de douze millions nous re-» vient à vingt-un ! Nous en avons » dépenſé quatre-vingt en pure » perte. Avant la fin de la cam-» pagne prochaine cette partie de » la dette nationale monteroit à » cent millions ; ſans aucun eſ-» poir de rétablir la paix, nous » aurions à payer le double des » intérêts que nous payions avant » la guerre ! Et nous nous entê-» terions à vouloir continuer cette » guerre ruineuſe ! »

Le Comte de Shelburne finit par répéter ſon amendement, dont l'objet, comme on l'a vu, étoit de faire entendre au Roi que la Chambre deſiroit l'aider de ſes conſeils & de ſes lumières, ſur le plan de conduite qu'il falloit adopter dans ces difficiles conjonctures.

Grands débats à la Chambre des Communes.

Les ſéances furent beaucoup plus orageuſes à la Chambre des Com-

munes. Dans celle du 17 Novembre, M. Percival s'étoit chargé de proposer l'adresse de remerciement, & sa motion que seconda M. Ord, fut précédée, selon l'usage, d'une espèce de harangue où l'orateur ne fit guère que répéter ce qu'avoient dit les Lords Southampton & Walsingham sur la nécessité d'adopter l'esprit de vigueur qui caractérisoit le discours de Sa Majesté Britannique. Il est bon d'observer que MM. Ord & Percival étoient ce qu'on appelle de jeunes membres de la Chambre, & que dans son préambule, ce dernier avoit ôsé reprocher *à une certaine classe de citoyens* qu'il désignoit clairement, l'intention perverse d'encourager les ennemis de l'Angleterre en décourageant ses défenseurs. M. Fox chargé de proposer l'amendement, commença par féliciter le Ministère sur le choix de ses Orateurs, dont l'inexpérience excusoit la tâche ridicule qu'ils venoient de remplir. » Mais, ajouta-t-il, ils devoient se » borner à l'apologie de leurs Maîtres, & s'interdire les réflexions » offensantes sur les membres de la

1781.

Diatribe de M. Fox contre les Ministres.

1781. » Chambre qui ont préféré leurs » concitoyens aux deſtructeurs de » la conſtitution. La conduite des » Orateurs à cet égard eſt d'une » arrogance que ne peut excuſer » ni leur jeuneſſe, ni leur inexpé» rience. Pour eſſayer leurs forces, » ils affectent de nous préſenter le » diſcours que nous venons d'enten» dre, comme l'expreſſion des ſen» timens de Sa Majeſté ; mais heu» reuſement pour l'Angleterre, ce » n'eſt pas le diſcours du Roi, c'eſt » le diſcours des Miniſtres. Un Roi » capable de prononcer de lui-mê» me un pareil diſcours, ſeroit un » Monarque cruel, dont le cœur en» durci ſe fermeroit au ſentiment » de ſes propres infortunes, & des » calamités de ſon peuple : non, » encore une fois, ce n'eſt point là » le diſcours de notre gracieux Mo» narque, & je ſuis indigné, la Cham» bre entière doit être indignée, de » l'audace des Miniſtres qui mettent » un pareil diſcours dans la bouche » de leur Souverain ; qui lui font » dire ouvertement à ſon peuple » qu'il l'écraſera d'impôts d'autant » plus accablants, que le terme de

» la guerre ſera plus éloigné ! Ce
» n'eſt pas le langage d'un Prince 1781.
» en qui nous nous plaiſons à con-
» templer toutes les vertus qui font
» l'ornement du trône ! C'eſt le lan-
» gage des traîtres qui nous ont
» perdus, & qui ne laiſſent à la na-
» tion d'autre eſpérance que de les
» voir un jour expier ſur l'échaffaud
» l'énormité de leurs forfaits. Ce
» jour n'eſt pas éloigné, je l'eſpere.
« —— Un ſavant Lord (le Lord
» Avocat d'Ecoſſe) ſourit à cette
» expreſſion qui lui paroît outrée.
» Je ne ſais ſi dans la chaleur du
» diſcours je me ſuis laiſſé empor-
» ter ! Non je n'ai parlé que d'é-
» chaffaud. Le noble Lord croit-
» il donc que les Miniſtres n'en ont
» pas aſſez fait pour juſtifier cette
» expreſſion ? N'ont-ils pas ruiné
» nos affaires en Amérique & dans les
» Indes occidentales ? Ne nous ont-
» ils pas rendus ridicules & mépri-
» ſables aux yeux du monde en-
» tier? Sont-ils en état de porter le
» moindre ſecours à Gibraltar &
» au fort Saint-Philippe ? N'ont-ils
» pas anéanti notre commerce ? ne
» nous ont-ils pas fait perdre la
I 6

1781. » domination des mers ? Que leur » reſte-t-il à faire pour mériter l'é- » chaffaud ? Si le noble Lord ne les » trouve pas encore aſſez coupa- » bles, qu'il nous diſe donc à quel » point il faut l'être, pour obtenir » cette récompenſe de leurs funeſ- » tes travaux ? Ce n'eſt pas nous, » diſent-ils, qui perdons l'Améri- » que, c'eſt la ſupériorité de l'en- » nemi qui nous l'enleve. Notre ma- » rine eſt trop foible, dit l'un, pour » protéger les opérations de nos » armées ; nous n'avons pas aſſez » de troupes de terre, dit l'autre, » pour faire une guerre offenſive. » Eh ! c'eſt, depuis cinq ans, ce que » ne ceſſe de leur repréſenter ce côté » de la Chambre ! on leur a dit mille » fois : vous n'êtes pas en état de » ſoutenir cette guerre. Qu'ont-ils » répondu ? qu'il falloit aller en » avant, c'eſt-à-dire, ſe précipiter » dans l'abyme qu'on leur montroit » du doigt. Celui-ci, avec cinq mille » hommes, ſe chargeoit de parcou- » rir en triomphe l'Amérique d'un » bout à l'autre ; celui-là répondoit » ſur ſa tête de la ſupériorité de nos » flottes, en déclarant à la face de la

1781.

» nation, qu'un Ministre de la marine, qui négligeroit d'entretenir, en tout tems, des forces navales supérieures à celles de nos ennemis, méritoit l'échaffaud! Je ne fais aujourd'hui que confirmer, au nom du peuple, la Sentence que ce Ministre a prononcée contre lui-même! Qu'il soit donc conduit sur l'échaffaud, ainsi que ses collegues; que le savant Lord sourie, mais que le peuple m'entende; c'est le vœu du peuple que j'exprime ici. Je fais serment de n'entendre à rien, de ne me prêter à rien, de ne me relâcher sur rien, jusqu'à ce que j'aie vu sur l'échaffaud ceux qui ont perdu la patrie ».

Lord North essaie de se justifier.

A peine M. Fox eut cessé de parler, que M. Minchin prit la parole avec la même véhémence que son ami, dont il seconda la motion relative à l'amendement. Lord Mulgrave repliqua de son mieux en faveur de l'administration; & M. Pitt déclama contre les Ministres avec tant de chaleur & d'emportement, qu'il força Lord North à justifier lui-même & sa conduite &

1781. celle de ses collegues. « Dussé-je » finir, dit-il, par monter sur l'é» chaffaud, dont on nous menace, » j'y porterois les mêmes sentimens » que j'ai constamment avoués au » sujet de la guerre dans laquelle » nous sommes engagés. Cette guer» re est malheureuse, mais elle n'est » point injuste ; ce n'est point une » guerre d'ambition, mais de né» cessité ; tous les échaffauds du » monde ne me feroient pas chan» ger de langage à cet égard ».

Son éloquence & ses succès dans les autres séances.

La séance du lendemain 28 Novembre, ne fut guère qu'une continuation de la première. Dans celle du Mercredi 12 Décembre, Sir James Lowther fit deux motions qui tendoient à prouver que les efforts de la Grande-Bretagne pour réduire les colonies américaines à l'obéissance, avoient épuisé toutes ses ressources, & ne pouvoient manquer de l'écraser, si elle ne se désistoit de la guerre d'Amérique. M. Powis seconda ces motions avec toute l'éloquence d'un Orateur consommé, & toute la chaleur d'un excellent citoyen. Il distingua dans la foule des membres qui compo-

ſoient la majorité, ceux qui n'étoient point dévoués au Miniſtère, de ceux qui lui étoient vendus; & il invita les premiers à ſe joindre à lui pour ſauver la patrie. Il réuſſit à en détacher pluſieurs, & dans cette occaſion la majorité ne fut pas, à beaucoup près, auſſi décidée en faveur du Gouvernement, qu'elle avoit coutume de l'être. On s'attendoit à quelqu'aſſaut violent; Lord North ſe chargea de le ſoutenir; il parla en Miniſtre habile, & déploya autant d'éloquence que de lumières. Le ſuccès couronna ſes efforts, & il n'y eut rien de changé dans le projet de continuer la guerre d'Amérique; ce point favori fut emporté de quarante voix.

1781.

Remontrances des cités de Londres & de Weſtminſter.

Cependant le vœu de la nation étoit pour la paix, & toutes les grandes corporations firent des remontrances à ce ſujet. Les cités de Londres & de Weſtminſter avoient été les premières à s'allarmer ſur la déclaration énoncée dans le diſcours de Sa Majeſté; elles furent les premières à lui repréſenter le danger qu'il y avoit de perſévérer dans une illuſion, dont toute l'Angleterre

1781. étoit revenue, & de pourſuivre une guerre injuſte & dénaturée qui menaçoit le commerce britannique d'un anéantiſſement abſolu. Les deux cités inſiſtèrent particulierement ſur les funeſtes conſéquences de cette guerre déſaſtreuſe. « Les » manufactures, eſt-il dit dans leur » pétition, languiſſent faute de ma- » tériaux ; leurs branches les plus » précieuſes ſont abſolument rui- » nées. Les biens-fonds n'ont plus » qu'un tiers de leur valeur dans toute » l'étendue du Royaume ; le crédit » public eſt anéanti, & par une con- » ſéquence néceſſaire, le crédit des » particuliers s'affoiblit ſenſible- » ment. Les flottes de Votre Majeſté » ont perdu leur ſupériorité dans tou- » tes les mers ; vos Généraux & » vos armées languiſſent dans une » captivité honteuſe. Vos domaines » enlevés de toutes parts ſont de- » venus la proie de l'ennemi ; le dé- » membrement de l'Empire eſt un » des effets de cette guerre mal- » heureuſe ; & la nation humiliée » de nos revers, gémit ſous le poids » des taxes exorbitantes qui l'acca- » bleroient même au ſein de la vic-

»toire». Cette requête étoit terminée par une humble prière à Sa Majeſté, pour qu'il lui plût bannir de ſa préſence & de ſes Conſeils les Miniſtres inſtigateurs des meſures perverſes que déploroit la nation, & ſe déſiſter à la face de l'Univers entier, d'un ſyſtème incompatible avec les intérêts de ſa Couronne & le bonheur de ſon peuple.

1781.

Le Miniſtère l'emporte, & la guerre ſe continue.

Mais de vaines remontrances ne pouvoient rien changer à ce ſyſtême qu'on étoit réſolu de ſoutenir malgré l'épuiſement de la nation, l'affoibliſſement de ſa marine (1),

(1) Dans le tableau qui parut à la fin de cette année des pertes comparées de la Grande-Bretagne & des autres Puiſſances belligérantes, on portoit à quatre-vingt-deux vaiſſeaux de guerre la perte des Anglois, & à quatre-vingt-quatorze celles du Congrès, de la France, de l'Eſpagne, & de la Hollande. A douze vaiſſeaux près, la ſeule Marine angloiſe avoit autant perdu que celles des Puiſſances réunies; & comme de part & d'autre il y avoit eu moins de vaiſſeaux pris que de vaiſſeaux engloutis ou brûlés, il n'y eut point échange, & par conſéquent, point de compenſation pour l'Angleterre dans ces pertes

1781. Le dépériſſement de ſes armées, l'impuiſſance de les réparer, & la perſpective effrayante de voir combler la meſure des calamités en perdant la Jamaïque, la ſeule colonié d'une importance réelle qui fut encore ſous la domination de la Grande-Bretagne. On preſſoit à Cadix un armement conſidérable de tranſports deſtinés à recevoir quatre mille hommes de troupes pour les Indes occidentales, & l'on ne doutoit pas que ce convoi eſcorté de ſix vaiſſeaux de ligne, n'allât joindre l'armée du Comte de Graſſe. On aſſuroit d'ailleurs que la première expédition de la campagne prochaine, menaçoit la Jamaïque; que l'invaſion de cette Iſle étoit arrêtée depuis le mois de Mars dans les cabinets de Verſailles & de Madrid; qu'aux trente-ſix vaiſſeaux de M. de Graſſe, alloient ſe joindre les ſept vaiſſeaux

reſpectives. D'un côté elles ſe trouvoient reparties ſur quatre Puiſſances en état de les ſupporter; & de l'autre, elles étoient à la charge de la ſeule Angleterre, qui en étoit accablée.

1781.

de M. de Vaudreuil; que Don Joſeph Solano en amenoit dix-ſept autres à la grande armée qui devoit effectuer cette importante expédition avec trente mille hommes, dont vingt-quatre mille étoient d'excellentes troupes. Ces formidables préparatifs, qui même aux yeux des Anglois, n'étoient point une vaine menace, auroient dû ce ſemble, faire tomber les armes de leurs mains. Mais leur obſtination étoit invincible; mais il étoit décidé que pour affermir l'indépendance de l'Amérique, & rendre la paix aux deux mondes, il falloit braver les périls d'une nouvelle campagne. Avant que d'en tracer les principales opérations, achevons d'eſquiſſer le tableau de quelques événemens antérieurs.

Le Marquis de Bouillé reprend Saint-Euſtache.

En quittant l'iſle de Sainte-Lucie pour ſe rendre en Angleterre, Rodney avoit laiſſé le commandement de la flotte britannique à l'Amiral Hood, avec ordre d'aller joindre l'Amiral Graves à New-York; & tandis que cette flotte ſe portoit vers le continent de l'Amérique, M. de Graſſe avoit appa-

reillé de la Martinique le 5 Juillet,
1781. & fait route vers Saint-Domingue avec son convoi. Ces mouvemens laissoient, pour ainsi dire, sans protection les petites Antilles. Il ne restoit aux isles du vent pour toute force navale angloise & françoise, qu'un petit nombre de frégates & quelques autres bâtimens armés. La circonstance parut favorable au Marquis de Bouillé, pour aller attaquer Saint-Eustache. C'étoit une entreprise audacieuse contre laquelle la garnison de l'Isle ne croyoit pas devoir se tenir en garde, tant que les François ne seroient pas soutenus par des forces maritimes. Les huit cens hommes qui la composoient vivoient dans une telle sécurité, qu'ils laissoient sans défense leurs postes extérieurs. Le Marquis de Bouillé avoit contre lui toutes les probabilités, & cependant il réussit dans cette expédition, à laquelle il n'employa que douze cens hommes. Il étoit parti de la Martinique le 15 Novembre, avec trois frégates, une corvette, & quatre ou cinq bateaux armés. Il n'arriva que le 25 à la

vue de Saint-Euſtache, après une
navigation contrariée par les vents 1781.
& les tempêtes. Le débarquement devoit ſe faire dans la nuit même; on y travailloit avec ardeur, lorſqu'on s'apperçut de l'erreur des pilotes qui guidoient les bâtimens armés. Un ſeul débarqua heureuſement avec cinquante hommes du régiment de Dillon. Pluſieurs chaloupes chavirèrent & vinrent ſe briſer contre les rochers; de ce nombre fut celle du Marquis de Bouillé. Quelques Soldats périrent dans cette circonſtance, & le Général courut le plus grand danger. Enfin, une heure avant le jour, il n'y avoit pas quatre cens hommes à terre, & l'on étoit ſans eſpoir de faire débarquer le reſte des troupes: les frégates avoient dérivé, les chaloupes & les canots étoient en pièces. La retraite paroiſſoit impoſſible, & le Commandant françois n'avoit de reſſources que dans ſon intrépidité. Il entreprit, contre toute apparence de ſuccès, d'attaquer & de vaincre l'ennemi juſques dans ſes fortifications. Cependant à quatre heures & demie

1781. du matin, il se trouvoit encore à deux lieues du fort & des casernes. Sa petite troupe se mit en marche, & les Chasseurs irlandois ayant à leur tête le Comte de Dillon, arrivèrent à ces casernes sur les six heures. Une partie de la garnison faisoit alors l'exercice sur l'esplanade ; la surprise fut complete, & les Anglois ne reconnurent l'ennemi qu'à la décharge de sa mousqueterie. Le Gouverneur Coekburn, qui se rendoit au lieu de l'exercice, fut pris au même instant par le Chevalier o Connor, Capitaine des Chasseurs du régiment de Walsh. Pendant ce temslà, le Chevalier de Frène, Major du régiment Royal-Comtois, marchoit droit au fort où la garnison se précipitoit en foule. Les François y pénétrèrent avec elle, & le Major fit lever le pont après eux. Dans cette position, les Anglois quoique supérieurs en nombre, perdirent la tête à la vue des ennemis enfermés & confondus avec eux dans le fort. Il falloit vaincre ou périr; mais ne pouvant se rallier, ils prirent le parti de rendre les ar-

mes, quoiqu'ils fuſſent au nombre de ſept cens hommes contre moins de quatre cens. Leur perte fut conſidérable, & cette expédition ne coûta pas dix hommes aux François. Le Marquis de Bouillé ayant rétabli les Hollandois dans la poſſeſſion de Saint-Euſtache, leur fit remettre deux millions qui leur appartenoient, & qui ſe trouvèrent chez le Gouverneur où ils étoient en ſéqueſtre, en attendant une déciſion de la Cour de Londres. Le Vicomte de Damas fut chargé d'aller reprendre la petite iſle de Saint-Martin, & il s'acquitta victorieuſement de cette Commiſſion.

1781.

Cependant l'armée navale, aux ordres du Comte de Graſſe, avoit fait voile de la baie de Chéſapeak le 5 Novembre; & le 8, ce Général ayant détaché quatre vaiſſeaux ſous le commandement du Chevalier d'Albert de Saint-Hyppolite, avec ordre de ſe rendre à Saint-Domingue pour le ſervice de cette colonie, étoit remonté aux Iſles du vent dans l'intention de ſe porter ſur la Barbade. Il avoit tout à la fois le projet d'attaquer cette Iſle, de

Projets de M. de Graſſe contre la Barbade.

1781. combattre l'Amiral Hood, & d'intercepter les convois britanniques; mais il trouva des vents si contraires, que plusieurs vaisseaux de son armée furent considérablement endommagés. Chaque instant étoit marqué par un signal de détresse, & le Général se vit bientôt forcé, sinon, d'abandonner sa première résolution, au moins d'en suspendre l'effet, & d'aller se réparer au fort Royal de la Martinique, où il mouilla le 16 Novembre.

Il est contrarié par les vents.

Continuation des mêmes obstacles

A son retour de Saint-Eustache, le Marquis de Bouillé s'étant concerté avec M. de Grasse pour l'expédition de la Barbade, ils convinrent ensemble d'embarquer trois mille cinq cens hommes, & leur plan fut d'aller bloquer l'Amiral Hood qui étoit arrivé de la Nouvelle-Angleterre avec dix-huit vaisseaux. Pendant ce tems, l'escadre aux ordres de M. de Barras devoit favoriser le débarquement des troupes, dont le commandement appartenoit au brave Gouverneur de la Martinique. Les Généraux mirent à la voile le 17 Décembre, & malgré l'obstacle des courans & l'impétuosité

pétuosité du vent qui souffloit de la partie de l'est, l'armée s'engagea dans le canal de Sainte-Lucie; mais elle y trouva de si fortes brises & des grains si violens, qu'elle fut obligée de relâcher après s'être séparée du Solitaire, qui fut démâté par la tempête, & jetté sur les côtes de Saint-Domingue. Le Comte de Grasse remit à la voile le 28, toujours avec le même projet contre la Barbade; & cette seconde tentative n'eut pas plus de succès que la première. Le Lion Britannique, vaisseau de transport, chargé d'une partie considérable de l'artillerie de siége, fut très-maltraité dans ses agrès & dans sa mâture; ne pouvant suivre l'armée à Fort-Royal où elle entra le 3 Janvier, il se vit forcé d'aller se réparer à Saint-Eustache. 1781.

Cependant les vents contraires fermoient toujours à notre flotte le chemin de la Barbade, & les Généraux françois n'en étoient pas moins impatiens de remettre en mer. Ces contrariétés soutenues les déterminèrent à changer l'objet de leur expédition, & ils tournèrent

Expédition de Saint-Christophe.

1782.

1782. leurs vues sur l'isle de Saint-Christophe, qui, placée sous le vent, n'offroit pas les mêmes difficultés à surmonter. Dans la matinée du 5 Janvier, toute l'armée partit de Fort-Royal, à l'exception de l'Hector, du Palmier, du Conquérant & du Réfléchi, qui n'étoient point suffisamment réparés; mais qui se rallièrent à la flotte dès qu'ils furent en état. Elle arriva le 11 devant Saint-Christophe. A peine eût-elle mouillé dans la rade de Basse-Terre, que les notables de l'Isle vinrent en députation pour assurer les Généraux françois de leurs dispositions pacifiques. Cependant les Anglois avoient évacué la Ville, & s'étoient réfugiés dans la forteresse de Brimstone-Hill, après avoir abandonné les batteries de la côte. Ce rocher situé à quatre lieues & demie de Basse-Terre, que l'art & la nature ont également fortifié, étoit d'un accès si difficile, que le Major-Général Fraser se flattoit de le bien défendre avec une garnison de huit cens hommes seulement. Mais les troupes débarquées au

nombre de ſix mille hommes, s'étant formées en quatre diviſions, ſe mirent en marche ſur les neuf heures du ſoir, pour aller inveſtir Brimſtone-Hill; elles avoient à leur tête les Marquis du Chilleau & de Saint-Simon, le Comte de Dillon & le Vicomte de Damas. Le premier voulant prendre poſte à Sandy-Point, où le Marquis de Bouillé devoit établir le lendemain ſon quartier-général, tourna le morne par ſa droite, tandis que la diviſion du Comte de Dillon formoit l'inveſtiſſement à ſa gauche; celles de Damas & de Saint-Simon inveſtirent le morne du côté oppoſé. On avoit projeté deux attaques, l'une à Sandy-Point & l'autre à la vieille rade. Le 13, les bâtimens de tranſport s'y rendirent avec toutes les munitions néceſſaires pour un ſiége. Le Lion britannique alloit rejoindre l'armée avec la groſſe artillerie, lorſqu'il vint ſe briſer ſur des rochers au-deſſous de Sandy-Point. Pour remplacer cette perte, on dépêcha quelques bâtimens dans nos iſles voiſines; & toute la nuit du 13 au

1782.

1782. 14 fut employée à pêcher les canons ſubmergés. Le Chevalier de Medine & le ſieur d'Albert de Rioms, préſidoient à cette opération, & ce fut à leur zèle patriotique, qu'on fut ſurtout redevable du recouvrement de pluſieurs pièces d'artillerie. Le 15, les Anglois mirent le feu au bourg de Sandy-Point, & dirigèrent leur artillerie de maniere à favoriſer les progrès de l'incendie, qui ſe répandit dans le voiſinage & gagna juſqu'aux plantations. La diviſion du Marquis du Chilleau s'étoit vue forcée d'abandonner ce poſte, & d'aller camper ſur la hauteur. Dans la nuit du 16 au 17, la tranchée fut ouverte à l'attaque projetée du côté de Sandy-Point, & les jours ſuivans à l'attaque du Marquis de Saint-Simon du côté de la vieille rade. Le 24, les batteries de canon & les mortiers qu'on y avoit établis commencèrent à jouer ſur le ſoir avec beaucoup d'effet. Le même jour on avoit ſignalé la flotte de l'Amiral Hood, qui dans l'eſpérance de ſecourir Saint-Chriſtophe, étoit parti d'Antigues avec dix-huit

ou vingt vaiſſeaux de ligne, & quelques troupes de débarquement.

1782.

Hood s'empare du mouillage de M. de Graſſe.

Pendant ce tems-là, l'eſcadre aux ordres du Comte de Graſſe mouilloit à Baſſe-Terre ; il ſe hâta de mettre à la voile pour aller à la rencontre de l'ennemi. Le 25, il y eut une eſpèce d'engagement entre les deux armées navales, & le lendemain deux attaques aſſez vives où les manœuvres de Hood furent ſi bien exécutées, que malgré l'infériorité de ſes forces, il réuſſit à s'approcher de l'Iſle aſſiégée, vint jeter l'ancre à la pointe des Salines, s'empara du mouillage même que le Comte de Graſſe avoit abandonné, & parvint à s'y emboſſer à la vue de ce Général, dont l'eſcadre reſta ſous voile juſqu'à la fin de l'expédition.

Combat ſur terre. Les Anglois ſont forcés de ſe rembarquer.

Le 28, l'ennemi débarqua treize cens hommes, auxquels le Comte de Fléchin, qui commandoit à Baſſe-Terre, en oppoſa cinq cens tant Grenadiers que Chaſſeurs ou Volontaires de la Compagnie de Bouillé. Après une heure & demie de combat, la tête de la colonne angloiſe fut enfoncée, & les Grena-

1782. diers d'Agénois ſoutenus des Chaſſeurs du régiment de Touraine, alloient en faire un grand carnage, lorſque la troupe du Comte de Fléchin ſe vit au moment d'être aſſaillie par une autre colonne, qui l'obligea de ſuſpendre ſa pourſuite & de laiſſer aux Anglois le loiſir d'exécuter leur retraite. A la nouvelle de leur débarquement, le Marquis de Bouillé étoit parti le ſoir même de Sandy-Point, avoit raſſemblé deux mille hommes à la vieille rade, & s'étant porté vers Baſſe-Terre, y arriva à la pointe du jour avec l'intention d'y ſurprendre les ennemis dans leur poſte; mais ils l'avoient abandonné, & déjà leur arrière-garde établie ſur un rocher qui s'avance dans la mer, achevoit de ſe rembarquer ſous la protection de leurs frégates. Pendant la nuit du 29, des chaloupes angloiſes tentèrent de jeter du ſecours dans Brimſtone-Hill; elles furent apperçues & forcées de ſe retirer avec perte.

Effets de la belle manœuvre de l'Amiral Hood.

Le lendemain on ſomma le Gouverneur de ſe rendre; mais quoiqu'inſtruite de la retraite des ſe-

cours attendus, quoiqu'affiégée par une armée de fix mille hommes, la garnifon fe fentoit encouragée à la vue de la flotte britannique, & l'efpérance d'être fecourue ne l'abandonna qu'à la derniere extrémité. Un autre effet de l'habile manœuvre de l'Amiral Hood, fut de couper toute communication entre l'efcadre & l'armée françoifes; &, comme on l'a vu, de mettre fouvent entre deux feux les troupes du Marquis de Bouillé, fans expofer la flotte emboffée à une diftance qui la préfervoit du feu des batteries établies fur la plage. Mais le Général françois devoit furmonter tous les obftacles; & dans la journée du 31, il fut enlever aux ennemis un riche magafin d'artillerie, & lui en brûler un autre rempli de vivres & de munitions de toute efpèce. Cependant leur feu fe foutenoit avec avantage, du côté de Sandy-Point; pour l'éteindre, il falloit au Marquis de Bouillé du canon fupérieur à celui de fes batteries. Le vaiffeau le Caton fut détaché de l'efcadre françoife, & grace à la vigi-

1782.

M. de Bouillé furmonte les obftacles.

1782. lance du Comte de Framont qui le commandoit, il vint débarquer sa grosse artillerie, dont le service bien soutenu décida la prise de Brimstone-Hill; en moins de dix jours, tout le revêtement du front d'attaque se trouva écroulé.

Capitulation des isles de Saint Christophe & de Nieves.

Dans la soirée du 12 Février, le Gouverneur anglois proposa la capitulation de Saint-Christophe; elle fut signée dans la nuit même, & ratifiée le lendemain matin. La garnison composée de onze cens hommes, évacua la place sur les dix heures, sortit par la brèche avec les honneurs de la guerre, posa les armes devant nos troupes & se rendit prisonnière. La petite isle de Niéves subit le sort de Saint-Christophe, & fut comprise dans la même capitulation, dont le dix-septième & dernier article mérite une attention particulière : » Nous consentons, est-il dit dans cet article, en considération du courage » & de la conduite résolue des Généraux Shirley & Fraser, qu'ils » ne soient pas regardés comme » prisonniers de guerre; mais que

» le premier rejoigne ſon Gouver- » nement d'Antigues, & que l'au- » tre continue ſon ſervice où bon » lui ſemblera, nous eſtimant » heureux de témoigner ainſi » notre eſtime pour ces braves » Officiers ».

1782.

Priſe de Monſerrat. Générofité du Marquis de Bouillé.

Ce témoignage honorable pour MM. Fraſer & Shirley, fait encore plus d'honneur au Marquis de Bouillé, dont il atteſte la modération & la généroſité. Ces qualités diſtinctives du brave Général françois, ſe ſignalèrent également lors de la priſe de Monſerrat, qui ſuivit de près celle de Niéves & de Saint-Chriſtophe. Une diviſion de notre armée navale, aux ordres du Comte de Barras, s'étoit portée ſur l'Iſle angloiſe, avec un détachement de cinq cens hommes commandés par le Comte de Fléchin. Elle ſe rendit aux armes du Roi le 22 Février, & ce même jour on ſigna la capitulation, dont le neuvième article taxoit les Habitans à deux mille *moëdes* payables en totalité, pour la premiere année, au moment préfix de cette capitulation; mais ſur

1782. les repréſentations de ces malheureux inſulaires, le compatiſſant Gouverneur des iſles du Vent prit ſur lui de leur faire remiſe de la dixième partie de cette taxe, & de la repartir en quatre paiemens. Pour aſſurer la totalité de la ſomme, on étoit convenu d'envoyer des Otages à la Martinique. Ils y furent traités avec magnificence; & peu de jours après leur arrivée, le Gouverneur leur fit ſignifier qu'ils étoient libres de retourner à Monſerrat.

Retraite de l'Amiral Hood.

Ces deux expéditions, où furent employées nos forces de terre & de mer, n'avoient coûté que cent hommes à la France, ſans y comprendre les bleſſés, dont le nombre ne fut guère plus conſidérable. Les ennemis y perdirent plus de monde, de l'aveu même de l'Amiral anglois, dont les manœuvres furent admirées dans les divers combats qu'il eut à ſoutenir devant Saint-Chriſtophe. On a dit qu'il s'étoit emboſſé à la vue de la place aſſiégée. Cette poſition critique ſembloit devoir rendre ſa retraite périlleuſe; mais au moment

de la capitulation, le Comte de Grasse étoit allé mouiller à l'isle de Nièves ; & l'Amiral Hood profita de la première nuit, qui suivit la réduction de Brimstone-Hill pour lever ses ancres & gagner le port de Sainte-Lucie, où l'Amiral Rodney ne tarda pas à le joindre. Cette retraite de l'escadre britannique fut regardée comme un événement extraordinaire, & donna lieu à des observations qui déjà ont été recueillies par l'estimable auteur d'un petit ouvrage bien raisonné sur les méprises des Anglois, dans plusieurs opérations de la derniere guerre. Ces observations ne paroîtront point déplacées dans notre histoire, & l'on nous saura gré de les présenter, à quelques changemens près, sous la forme que leur a donnée M. Joly de Saint-Vallier (1). 1782.

(1) L'ouvrage de cet Ecrivain observateur est rempli d'excellentes vues sur les opérations de la dernière guerre; vues fines & souvent profondes, que nous avons adoptées toutes les fois que nous avons pu le faire sans déroger au caractère

1782. Observations sur cette retraite.

» Une flotte embossée a tous ses vaisseaux arrêtés par deux ancres, une sur l'avant, l'autre sur l'arrière, & par conséquent chaque vaisseau présente le travers à l'ennemi. Dans une telle position, il faut beaucoup de tems à cette flotte pour remettre à la voile, parce qu'il lui en faut beaucoup pour lever ses ancres ; & cette manœuvre ne peut s'exécuter sans être apperçue. Comment est-il arrivé que la flotte de l'Amiral Hood ait fait les préparatifs de sa retraite à l'insçu de M. le Comte de Grasse ? Comment l'a-t-elle effectuée sans accident ? Comment a-t-elle échappé aux trente vaisseaux de ligne qui composoient la flotte françoise ? La singularité de cet événement ne justifie-t-elle pas le bon mot attribué à M. le Marquis de Bouillé ? On dit qu'après la ré-

de l'histoire. Nous sommes aussi redevables de plusieurs détails intéressans de notre ouvrage, à M. Hilliard d'Auberteuil, dont la plume élégante s'est exercée avec succès sur les événemens relatifs à la révolution de l'Amérique.

duction du fort de Saint-Christophe, ce Général apprenant la retraite de la flotte angloise, répondit : *Cela n'étoit pas dans la capitulation.* Dans la position de l'Amiral Hood, la seule ressource qu'il paroissoit avoir pour mettre promptement à la voile, étoit de couper ses cables, & il n'eut point recours à ce moyen ! Passons à d'autres observations.

1782.

Suite des observations.

Une flotte embossée, ne peut plus manœuvrer, elle est fixe dans la place qu'elle occupe, & la flotte ennemie peut diriger ses attaques sur quel point elle juge à propos, sans craindre d'autres obstacles que ceux qui lui sont d'abord présentés ; puisque chaque vaisseau de la flotte embossée est, pour ainsi dire, enchaîné par ses ancres. Avec une flotte beaucoup plus nombreuse que celle de l'Amiral Hood, n'étoit-il pas au pouvoir de M. le Comte de Grasse, d'occuper tout le front de l'escadre ennemie, de porter sur elle tout son feu, ou d'attaquer successivement chaque vaisseau avec des forces supérieures ; de prolonger ou renou-

1782. veller ces attaques, jufqu'à ce que cette efcadre fut prife, brûlée ou coulée à fond. C'étoit dans une pareille pofition que les Ruffes avoient brûlé la flotte ottomane, dans leur dernière guerre contre la Porte. Vu la fupériorité de la flotte françoife, celle de Hood pouvoit être attaquée de front, par fes flancs, par fes derrières; le Comte de Graffe n'avoit prefque rien à rifquer en formant cette entreprife. On a voulu comparer fa pofition à celle du Comte d'Eftaing devant Sainte-Lucie; mais l'Amiral Barrington, emboffé dans le port de cette Ifle, dont les Anglois étoient les maîtres, fe voyoit protégé par les batteries qu'ils avoient conftruites fur le rivage; & l'Amiral Hood n'avoit aucune protection à efpérer du côté de Saint-Chriftophe, dont les troupes étoient affiégées dans Brimftone-Hill par M. le Marquis de Bouillé. Quoi qu'il en foit, l'heureufe retraite de l'efcadre angloife à Sainte-Lucie, eut des fuites bien fâcheufes pour les armes de Sa Majefté ».

1782.

Allarmes de la Jamaïque dissipées.

L'Amiral Rodney venoit d'entrer à la Barbade avec douze vaisseaux de ligne. Son premier soin avoit été de hâter sa jonction avec l'Amiral Hood ; & la réunion des deux escadres porta l'Armée britannique à trente-cinq vaisseaux de ligne, sans y comprendre le Duke, le Vaillant & le Warrior, qui, peu de jours après, arrivèrent séparément, & la renforcèrent de deux cens trente-huit canons. La flotte du Comte de Grasse n'étoit que de trente vaisseaux ; elle attendoit à Fort-Royal le moment de mettre à la voile pour Saint-Domingue, où devoit se rendre l'escadre espagnole, destinée à la seconder dans l'expédition projetée contre la Jamaïque. Jusqu'à l'arrivée de Rodney, l'allarme avoit été générale parmi ses Habitans, informés des préparatifs redoutables de la France & de l'Espagne. Le Lieutenant-Gouverneur Campbell, s'étoit décidé à mettre toute l'Isle sous la loi martiale ; mais elle n'en étoit pas plus rassurée contre une invasion, dont le succès étoit regardé

1782. comme infaillible, par-là même qu'il alloit dépendre, en grande partie, des opérations du Marquis de Bouillé, qu'il suffisoit de nommer, pour garantir, dans l'opinion générale, la réussite de cette expédition. Les allarmes se dissipèrent enfin, lorsqu'on eut sous les yeux l'état de la flotte aux ordres de Rodney (1). On se reposa sur lui, du soin de

---

(1) Tel fut l'état bien constaté de cette flotte, depuis la réunion des deux armées de Hood & de Rodney.

Ancienne escadre aux ordres du Contre-Amiral Sir Samuel Hood.

Vaisseaux.	Canons.	Vaisseaux.	Canons
Le Prince George.	96	La Résolution···	74
Le Barfleur····	90	Le Bedford·····	74
L'Alcide·······	74	Le Canada·····	74
Le Torbay·····	74	Le Montagu····	74
La Princessa····	74	Le Saint-Alban's·	64
L'Ajax········	74	L'Intrepid······	64
Le Shrewsbury··	74	Le Prince William	64
Le Royal-Oak··	74	Le Belliqueux···	64
Le Robust·····	74	Le Prudent·····	64
Le Monarch····	74	L'America·····	64
Le Centaur·····	74		23
L'Alfred·······	74		
Le Russel······	74		

prévenir le désastre de la Jamaïque, & voici comme il répondit, en cette occasion, à la confiance de ses concitoyens.

1782.

Engagement entre MM. de Grasse & Rodney.

Cet Amiral, mouillé sur une ancre à Sainte-Lucie, avec trente-huit vaisseaux sous son commandement, épioit l'instant du départ de l'escadre françoise; & le 5 Avril, il apprit que M. de Grasse, faisoit embarquer ses troupes sur les vaisseaux de guerre, & qu'il se disposoit à mettre à la voile. Les mouvemens de son escadre furent observés avec plus d'attention; & le 8, à la pointe du jour, la fregate l'Andromaque, indiqua par

Renfort conduit par Sir George Rodney.

Vaisseaux.	Canons.	Vaisseaux.	Canons.
Le Formidable	90	Le Prothée	64
Le Namur	90	L'Yarmouth	64
L'Arrogant	74	Le Repulze	64
Le Marlborough	74	*Vaiss. qui ont rejoint.*	
L'Hercules	74	Le Duke	90
Le Conqueror	74	Le Vaillant	74
Le Fame	74	Le Warrior	74
L'Anson	74		
Le Nonsuch	64	Total	38

1782. un ſignal, que les François venoient de ſortir, & qu'ils gouvernoient au Nord. Sur le champ, l'Amiral anglois fit lever l'ancre, & donna le ſignal de chaſſe-générale. Dès la pointe du jour, les deux armées furent en préſence ; mais un calme les ſurprit ſous la Dominique, & les força quelque tems à l'inaction. Le lendemain matin, les Francois gagnèrent le vent les premiers, & portèrent ſur la Guadeloupe. La diviſion de l'avant-garde, aux ordres du Contre-Amiral Hood, ſe mit bientôt à portée d'accepter le combat, que lui livra le Comte de Graſſe; elle plia ſous notre feu, dès le commencement de l'action qui devint très-vive ſur les deux heures & demie. Cette canonnade avoit cauſé de grands dommages aux vaiſſeaux de l'avant-garde ennemie, & déſemparé le Royal-Oak & le Montagu. Quoique partiel, cet engagement fut aſſez meurtrier, & coûta la vie à pluſieurs Officiers anglois, parmi leſquels on diſtinguoit le Capitaine Bayne,

commandant de l'Alfred. Suivant les dépêches de Rodney, l'avant-garde françoise fut encore plus maltraitée. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans la nuit du neuf au dix, sa flotte mit en panne pour se réparer, tandis que la nôtre s'élevoit au vent de la Guadeloupe. 1782.

Que le Comte de Grasse devoit éviter un second combat.

L'intention du Comte de Grasse, ne devoit point être d'engager un second combat, contre des forces aussi supérieures. Ce n'étoit pas sans peine, qu'il étoit parvenu à rallier son armée, & qu'il avoit mis en sureté son convoi sous l'escorte du Sagittaire & de l'Expériment. Le lendemain, le Caton se trouva séparé de la flotte, on ne sait comment, & l'Amiral françois ne crut pas devoir s'occuper de la recherche de ce vaisseau; son premier soin alors fut de sauver l'armée, en évitant une nouvelle action avec la flotte angloise; dans la situation où il se trouvoit entre les Saintes & la Dominique, il étoit impossible de l'y forcer. Dans la journée du 11, notre escadre poursuivit sa route

1782. avec toute la célérité poſſible ; & quoique l'Amiral anglois eût fait ſignal de chaſſe générale au vent, elle avoit gagné ſur lui tant d'avance, qu'il ne pouvoit ſe flatter de l'atteindre ; mais un événement peu digne de l'attention du Comte de Graſſe dans la circonſtance, lui fit oublier que ſon principal objet étoit de précipiter ſa marche vers Saint-Domingue.

Le vaiſſeau le Zélé eſt déſemparé & ſéparé de la flotte.

Dans la nuit du 11 au 12, le vaiſſeau *le Zélé* avoit abordé le vaiſſeau Amiral *la Ville de Paris* ; il perdit dans ce choc ſon mât de beaupré & ſon mât de miſaine, & fut d'ailleurs tellement déſemparé, qu'il ne pouvoit plus ſuivre, & riſquoit beaucoup d'être pris par les vaiſſeaux de l'avant-garde de la flotte angloiſe. Le Comte de Graſſe l'avoit perdu de vue, & ſon armée étoit ſi fort élevée au vent, qu'il dépendoit de lui d'arriver à ſa deſtination, & d'effectuer promptement, une jonction déciſive avec la flotte eſpagnole. Il ſuffiſoit pour cela, d'aban-

1782.

Imprudence du Comte de Graffe. Ses Suites.

donner le Zélé, ou même, fans l'abandonner, de le faire remorquer par deux ou trois frégates; mais encore une fois, la perte de ce vaiffeau n'étoit rien dans la circonftance où fe trouvoit l'Amiral françois. Il n'ignoroit pas que le fuccès de la campagne dépendoit de la célérité de fa marche, qu'il étoit alors de beaucoup inférieur à l'Amiral Rodney, & que fa jonction avec les Efpagnols lui donneroit une fupériorité qui le rendroit maître de la mer. Malgré toutes ces confidérations, le Général ne put fe réfoudre au facrifice d'un vaiffeau, & pour le dégager, il fit faire un mouvement rétrograde à toute fon armée; & dès-lors il ne put éviter un combat, qui, vu fon infériorité, devoit lui devenir fatal. Sir George Rodney, s'avançoit avec une armée fupérieure à l'armée françoife de huit ou neuf vaiffeaux (1).

(1) Dans fon tableau des lignes de bataille angloife & françoife, l'Amiral Rodney égale nos forces aux fiennes, & voici la

1782. Dès le commencement de l'action, qui se passa entre l'isle de la Dominique & les Saintes, les Anglois, selon leur usage, cher-

Désordre dans notre armée.

---

liste exagérée des vaisseaux françois, telle qu'il la fit passer à l'Amirauté d'Angleterre.

Vaisseaux.	Canons.	Vaisseaux.	Canons.
La Ville de Paris.	110	Le Royal Dauphin	74
L'Auguste	80	Le Magnifique	74
Le Duc de Bourgogne	80	Le Réfléchi	74
Le Languedoc	80	Le Bien-Aimé	74
Le Saint-Esprit	80	Le Sceptre	74
La Couronne	80	Le Northumberland	74
Le Neptune	80	Le Conquérant	74
Le Triomphant	80	Le Marseillois	74
Le Zélé	74	Le Palmier	74
Le Glorieux	74	L'Ardent	64
Le Citoyen	74	L'Eveillé	64
Le Souverain	74	Le Caton	64
Le Magnanime	74	Le Jason	64
Le César	74	Le Fier (armé en flûte)	54
L'Hector	74	Le Minotore, *id.*	74
Le Brave	74	Le Sagittaire	50
Le Pluton	74	L'Expériment	50
L'Hercule	74		
Le Scipion	74	Total	38
Le Bourgogne	74		
Le Destin	74		

Or de ces trente-huit vaisseaux portés dans la liste de l'armée du Comte de Grasse, il y en eut au moins neuf qui ne se trou-

chèrent à rompre notre ligne. Les
premiers vaiſſeaux qui ſe préſen- 1782.

---

vèrent point au combat du 12 Avril, Savoir :

Vaiſſeaux.	Canons.	
Le Saint-Eſprit	80	Reſté en carene au Fort-Royal de la Martinique.
Le Zélé	74	Démâté par abordage avant le combat, & remorqué jusqu'à la Guadeloupe.
Le Bien-Aimé	74	Encore à la rade de Breſt, & qui, de toute la guerre, n'avoit point paru en Amérique.
Le Caton	64	Ces deux vaiſſeaux étoient de relâche à la Guadeloupe depuis le 10 Avril. Ils en partirent le 15 pour gagner Saint-Domingue, & furent pris dans la traverſée.
Le Jaſon	64	
Le Minotaure	74	Retourné en France depuis plus de ſix mois avec le convoi de Saint-Domingue, que commandoit M. de Botderu, Capitaine de Vaiſſeau.
Le Sagittaire	50	Ils eſcortoient le convoi françois lors de ſa retraite à Saint-Domingue pendant le combat.
L'Expériment	50	
Le Fier	50	Stationné à Rochefort depuis le mois de Décembre 1781.

On regrette que l'Amiral anglois, qui avoit rendu compte de nos revers d'une manière ſimple & noble, n'ait pas ſoutenu ce caractère de modération & de véracité, dans la liſte qu'on vient de mettre ſous les yeux du Lecteur.

1782. tèrent furent vigoureusement repoussés par le Sceptre & par le Glorieux ; mais ce dernier se vit bientôt démâté, par un vaisseau à trois ponts, qui malheureusement l'avoit accroché. L'ordre de bataille de notre escadre, s'étoit dérangé dans le premier mouvement du Comte de Grasse ; & notre ligne une foi rompue, les armées combattirent par pelotons & sans aucune règle. Les élémens concouroient à rendre ce désordre général ; les vents changèrent & devinrent favorables aux Anglois. Ils s'étoient acharnés contre la Ville de Paris, & sembloient n'en vouloir qu'à M. de Grasse. Il eut à soutenir, en même-tems, le feu de huit ou dix vaisseaux ; & les efforts du Pluton & du Triomphant, ne purent les détourner de leur proie & leur faire lâcher prise. L'Amiral Hood, lui même, ne craignit pas d'abandonner sa division, pour venir prendre part avec le Barfleur qu'il montoit, à la réduction de l'Amiral françois.

Cependant le Glorieux, entiérement démâté, se voyoit au moment

ment de ſuccomber ; le Vicomte de Mortemar l'apperçoit au fort de l'action, & forme le hardi projet d'aller le dégager avec la ſeule frégate le Richmond. Il parvient à lui jeter une amarre, & commençoit à le remorquer, malgré le feu des ennemis, dont le nombre l'accabloit ; mais le Vicomte d'Eſcars, non moins généreux que le Commandant de la frégate, ne voulut pas que le Richmond partageât ſa deſtinée, & il fit couper l'amarre. Le *Glorieux* fut pris ainſi que l'*Ardent*, le *Céſar* & l'*Hector*. Le même ſort attendoit la Ville de Paris, qui déſemparée totalement, n'ayant plus avec elle ſes deux matelots & ſe voyant inveſtie de quatorze vaiſſeaux ennemis, fut obligée de ſe rendre, après un combat de onze heures & demie *, où le Comte de Graſſe avoit ſignalé ſa bravoure. Si, à cette qualité, qui ſeule ne conſtitue pas un Général, il avoit ſu réunir, dans

1782.

Beaux traits de MM. d'Eſcars & Mortemar.

Priſe du vaiſſeau amiral la Ville de Paris.

(1) L'action avoit commencée à ſept heures du matin; elle continua ſans relâche juſqu'à ſix heures & demie du ſoir.

1782. cette journée, la prévoyance, le ſang-froid & cet eſprit de combinaiſon qui fait éviter le danger ou qui fournit les moyens de s'en tirer, la France n'auroit pas à regreter d'avoir donné à l'Europe, le premier exemple d'un vaiſſeau amiral de cent dix canons, réduit à l'humiliante extrémité d'amener ſon pavillon. En ſacrifiant le Zélé, M. de Graſſe, eût donné lieu, ſans doute, aux murmures de quelques ſpéculateurs ignorans; mais les bons juges d'une telle conduite, auroient applaudi à la ſageſſe de ce Commandant.

Suites de cette défaite.

Suivant les dépêches du Marquis de Vaudreuil, le nombre des morts fut de onze cens hommes, ſans y comprendre ceux des vaiſſeaux pris ou ſéparés. On comptoit parmi ces derniers, toute la diviſion de M. de Bougainville, qui, après le déſaſtre de l'armée, s'étoit retiré à Saint-Euſtache pour réparer les dommages qu'il avoit reçus dans le combat, dont il fut accuſé de n'avoir été que ſimple ſpectateur, ainſi que pluſieurs autres Capitaines, à la négligence deſquels le Général voulut s'en prendre

M. de Graſſe s'en prend aux Officiers de ſon armée.

de ſa défaite. On vit circuler des extraits de lettres, où le Comte de Graſſe ſe plaignoit de leur déſobéiſſance aux ſignaux, & de l'abandon volontaire où ils l'avoient laiſſé dans ſa cruelle poſition. Ce reproche tomboit particulierement ſur les matelots de l'Amiral; mais ſuivant d'autres rapports, il n'y eut que des victimes & point de coupables dans cette journée déſaſtreuſe, où huit capitaines perdirent la vie. Quant à M. de Bougainville, pour qui l'eſtime & l'amitié du Comte d'Eſtaing ſont un témoignage non ſuſpect de bravoure & de capacité, il ne mérita pas, ſans doute, le reproche d'inaction, s'il eſt vrai, comme l'atteſtent pluſieurs journaux de l'armée, qu'il ait ſauvé le Northumberland, au moment d'une réduction forcée. De tous les Officiers de ce vaiſſeau, il ne reſtoit plus ſur ſon bord qu'un enſeigne & un auxiliaire, lorſque l'Auguſte le couvrit de ſon feu & parvint à le délivrer. Quoi qu'il en ſoit des torts de l'armée ou du Général, ſur leſquels un Conſeil de Guerre devoit prononcer, le Marquis de 1782.

1782. Vaudreuil, dont le Comte de Grasse avouoit alors les services & reconnoissoit l'intrépidité, recueillit les débris de la flotte, & conduisit heureusement dix-neuf vaisseaux à Saint-Domingue. Après le combat du 9, le Caton, le Jason & la frégate l'Aimable, s'étoient rendus à la Guadeloupe pour s'y réparer. N'étant point informés de la journée du 12, ils mirent à la voile pour Saint-Domingue, dès qu'ils furent en état de soutenir la mer; mais le Contre-Amiral Hood, qui avoit été détaché de la flotte britannique avec une escadre de six vaisseaux de ligne, rencontra les trois bâtimens françois, le 19 Avril, & les força d'amener pavillon après une légere canonnade.

Le patriotisme des François se manifeste en cette occasion.

La nouvelle de ces désastres se débitoit dans tout le Royaume, avec des circonstances plus ou moins conformes à la vérité, lorsque le Vicomte de Mortemar vint en confirmer les détails les plus importans. Il avoit rencontré le Roi sur la route de Saint-Hubert, & Sa Majesté l'ayant reconnu, le fit

monter dans ſon carroſſe, & s'entretint avec lui pendant un quart d'heure. Elle apprit nos revers ſans en être abattue, & ne vit pour l'ennemi, dans ces fâcheux événemens qu'une foible compenſation de nos avantages précédens. La nation montra la même énergie que le Monarque ; & dans tous les ordres de l'Etat, il ſe trouva des Citoyens ambitieux de réparer par le généreux abandon d'une partie de leur fortune, l'échec que notre marine venoit d'éprouver aux Antilles. On prétendit qu'à la premiere nouvelle de ce déſaſtre, Monſieur & Monſeigneur le Comte d'Artois avoient donné un grand exemple de patriotiſme, en faiſant à Sa Majeſté l'hommage d'un vaiſſeau de cent dix canons, pour remplacer la Ville de Paris. Le Prince de Condé s'étoit chargé, diſoit-on, de préſenter les mêmes offres au nom des Etats de la Province de Bourgogne. Les Pariſiens ſignalèrent ſur-tout leur dévouement patriotique en cette circonſtance. Le Corps-de-Ville pria M. le Lieutenant-Général de Police,

1782.

1782. de faire agréer à Sa Majesté, la construction d'un vaisseau de rang égal à ceux que le malheur de la guerre venoit de faire tomber aux mains des Anglois. Les Receveurs généraux avoient offert six cens mille livres; & les Six-Corps des Marchands s'étoient signalés par les mêmes offres. Différentes corporations se disputoient la gloire de ces généreux sacrifices. Les souscriptions ouvertes pour ce noble objet, suffisoient, disoit-on, à la construction de quatorze vaisseaux. Quand bien même le Gouvernement n'auroit pas jugé nécessaire d'en accepter le produit, un tel dévouement prouvoit du moins quelles devoient être un jour les ressources de la France, si le sort de la guerre continuoit d'être favorable à nos ennemis.

A la nouvelle de cette défaite, un des premiers soins de Sa Majesté fut de pourvoir à la subsistance des veuves & des enfans qui avoient perdu leurs maris ou leurs peres dans cette journée désastreuse. Le sort de ces malheureuses victimes intéressoit bien plus notre

auguſte Monarque, que la perte des vaiſſeaux enlevés à notre marine. » Ne vous laiſſez point abattre, dit-il à ſon Miniſtre; augmentez d'activité, doublez, triplez les moyens; je vous fournirai les forces néceſſaires. Mes ennemis n'auront la paix qu'au prix où j'ai voulu la mettre.... On peut réparer la perte de mes vaiſſeaux; mais, ajouta-t-il, avec émotion, où retrouver tous les braves gens que j'ai perdus ».

1782.

Fermeté de Louis XVI.

Comme on l'a dit, Sa Majeſté donna ſes premiers ſoins à leurs familles déſolées, & crut devoir enſuite s'occuper des récompenſes ſi juſtement acquiſes à ces braves Officiers, qui ſurvivoient heureuſement à la défaite du Comte de Graſſe, & dont les talens & la bravoure méritoient un autre ſuccès. M. le Vicomte de Mortemar fut le premier à recueillir le fruit de ſes ſervices; & le grade de Capitaine de vaiſſeau devint le prix de ſon héroïque intrépidité. Le Marquis de Vaudreuil avoit ſur-tout des titres à la reconnoiſſance de la nation; mais il en acquéroit de

M. de Mortemar eſt fait Capitaine de Vaiſſeau.

1782.

MM. de Vaudreuil & de Bougainville se rejoignent à Saint Domingue.

nouveaux, en réparant autant qu'il étoit en lui, les malheurs de la journée du 12 Avril. Il avoit recueilli les débris de notre armée, & l'avoit conduite heureusement à Saint-Domingue, où il trouva les dix-sept vaisseaux de la flotte espagnole, destinée à renforcer M. de Grasse. Il y fut bientôt rejoint par M. de Bougainville, qui, après avoir réparé son escadre à Saint-Eustache, l'amena sans accident au Cap-François. Le premier soin du Marquis de Vaudreuil, fut d'envoyer en France, sous une bonne escorte, un riche convoi, dont la navigation ne fut traversée par aucun événement fâcheux.

Rodney arrive à la Jamaïque. Vaines menaces de cet Amiral.

Cependant l'Amiral Rodney avoit pris la route de la Jamaïque; il y arriva le 29 avec sa flotte accrue de toutes les prises qu'il avoit faites au combat du 12. Son premier soin fut de détacher le Contre-Amiral Hood pour aller observer les escadres combinées à Saint-Domingue, d'accélerer le radoub de ses vaisseaux endommagés, & de tout disposer pour une action plus décisive contre ces mêmes es-

cadres, dont il annonça la ruine dans toutes ſes dépêches à l'Amirauté. Après cette grande expédition, dont le ſuccès lui paroiſſoit infaillible, Rodney ſe propoſoit de tourner ſes forces contre les établiſſemens eſpagnols dans le Golfe du Mexique. Mais toutes ces menaces furent ſans effet; & pendant les trois mois que l'Amiral ſe tint à la Jamaïque, ſon armée reſta dans une inaction qui laiſſa le tems à la flotte des Eſpagnols, de ſe retirer dans ſes ports, & de mettre à couvert de toute entrepriſe leurs Colonies juſqu'alors expoſées aux inſultes de l'ennemi. Quant au Marquis de Vaudreuil, il mit à la voile longtems avant l'Amiral anglois, & loin d'éviter ſa rencontre, il croiſa dans ces mers, juſqu'à ce que la ſaiſon des opérations navales y fût à ſon terme. Des Indes occidentales, il ſe porta dans les mers du Nord de l'Amérique, en écarta tous les vaiſſeaux ennemis qui gênoient la navigation des Américains; & ayant détaché une petite eſcadre pour la baie d'Hudſon, il finit par mettre les François

1782.

Conduite plus active du Marquis de Vaudreuil.

1782. en possession des Comptoirs britanniques établis dans cette baie. Enfin, cet habile Général vint se pourvoir à Boston de nouvelles munitions de guerre & de bouche, & regagnant les Indes occidentales, il fut y protéger nos établissemens contre les tentatives des escadres angloises, & tenir tête à l'Amiral Pigot, qui venoit d'y remplacer l'Amiral Rodney dans le commandement des forces navales de l'Angleterre.

Rappel de Rodney.

Les services reconnus de ce Général, ses talens & son courage également avoués de toute l'Europe, n'avoient pu faire oublier le pillage de Saint-Eustache. Le reproche d'y avoir connivé avec Vaughan, fut le prétexte du rappel de Rodney, dont les mœurs & les principes déplaisoient d'ailleurs à quelques Membres du Parlement. Mais toujours heureux, même dans ses disgraces, Sir George le fut assez, pour que l'ordre expédié à son successeur, ne s'exécutât qu'après la journée du 12 Avril, & ce fut la plus brillante de la vie de cet Amiral.

Il ſe montra dans Londres couvert d'une gloire ſans égale dans les faſtes de la marine angloiſe. Ce rappel avoit paru ſi extraordinaire à M. Rolle, qu'il óſa le dénoncer à la Chambre des Communes. Après avoir demandé ſi c'étoit bien Sir George que les Miniſtres ôſoient rappeller au moment qu'il ſauvoit la patrie. » Qu'attendre, ajouta-t-il, » de l'adminiſtration qui ſe permet un » pareil traitement contre un Ami- » ral qui, dans toutes les périodes » de ſa vie, s'eſt ſignalé par de » grandes actions; qui, à la gloire, » dont il s'eſt couvert dans les » guerres précédentes, vient d'a- » jouter dans le cours de la guer- » re actuelle, la gloire inouie d'a- » voir enlevé ſeize vaiſſeaux à » l'ennemi, & d'avoir fait trois » Amiraux priſonniers. Je ne ſais; » mais j'ai beau feuilleter l'hiſtoire, » je ne vois aucun Amiral anglois » qui ait rendu à la patrie la moi- » tié des ſervices que vient de lui » rendre le grand Homme, dont » je dénonce le rappel à la Cham- » bre ».

1782.

Ce rappel eſt dénoncé à la Chambre des Communes.

1782.

Récompense pécuniaire proposée en faveur de Rodney; il est élevé à la dignité de Pair. Débats à ce sujet.

Ces exagérations ne prouvoient rien en faveur de Rodney, & ne supposoient que beaucoup d'exaltation & d'enthousiasme dans M. Rolle; mais ce qui forme un contraste bien frappant avec l'espèce d'affront qu'on faisoit à son ami, c'est la dignité de Pair, à laquelle il fut élevé presqu'à l'époque de sa destitution. Le titre de Baron lui fut conféré, & comme ce titre, pour être soutenu dignement, suppose beaucoup de faste & de grandes richesses, on mit en délibération à la Chambre des Communes, si l'on n'accorderoit pas à Sir George une récompense pécuniaire & des revenus proportionnés à la représentation exigée dans un Pair du Royaume. Sir Francis Basset, auteur de la motion en faveur de Rodney, crut la justifier en rappellant à la Chambre les graces accordées en pareil cas, disoit-il, au Duc de Marlborough & au feu Comte de Chatham. M. Fox, qui ne voyoit pas les mêmes rapports que Sir Francis, entre le nouveau Pair & ces deux grands Hommes,

1782.

désapprouva ce rapprochement, & dit que Marlborough étoit un Général à qui l'on ne devoit comparer personne; que jamais l'Europe ne produisit son égal, qu'il occupoit une classe à part, & qu'il l'occuperoit longtems seul. » Quant » au Lord Chatham, ajouta-t-il, c'est » après sa mort qu'on a songé à sa fa- » mille; son noble désintéressement » l'avoit recommandée à la muni- » ficence nationale. Si de son vi- » vant on avoit proposé, en sa fa- » veur, une récompense pécuniai- » re, il eût regardé l'auteur d'une » pareille motion, comme son plus » cruel ennemi. D'ailleurs cette » motion est inconstitutionnelle & » par conséquent répréhensible; » personne n'ignore que la dispen- » sation des récompenses est la » prérogative exclusive de la Cou- » ronne, & qu'avant d'ajouter à » la fortune de l'Amiral, il faut » d'abord s'assurer qu'elle est in- » suffisante pour soutenir la digni- » té du nouveau titre qui fait sa » récompense ».

Le Comte de Grasse arrive à Londres, réception qu'on lui fait.

On ne manqua pas de réveiller, à cette même époque, les impu-

tations de rapine & d'avidité déjà
1782. faites à Sir George Rodney, lors de la conquête de Saint-Eustache. La meilleure réponse aux objections élevées contre lui dans le plus beau moment de sa gloire, étoit de montrer le Comte de Grasse au peuple anglois, & Sir George n'avoit pas négligé ce moyen de triompher de ses envieux. Il avoit fait partir le Général françois sur la flotte de la Jamaïque, qui arriva heureusement en Angleterre, ainsi que les autres convois britanniques des Indes occidentales. A la vue de cet Amiral vaincu & prisonnier, tout le peuple de Londres tressaillit de joie, & Rodney n'eut plus que des apologistes & des admirateurs dans cette Capitale. Le Comte de Grasse y reçut l'accueil le le plus brillant; on lui donna des fêtes, le peuple se portoit en foule sur son passage, sa présence excita des acclamations générales, & la reconnoissance se mêloit à tous ces témoignages de la satisfaction publique. Le Général françois se prêta de bonne grace à ce triomphe de la

Nation angloise ; il fut présenté au Roi, il se fit voir à la bourse & dans les promenades, se montra de son balcon à la foule assemblée sous ses fenêtres, & sa complaisance fut toujours payée d'un cri d'applaudissement & de gratitude. Dans son enchantement, le peuple admiroit la physionomie angloise de M. de Grasse, & pour en conserver la mémoire en Angleterre, on y grava son portrait, dont les copies se répandirent bientôt de la Capitale dans toutes les Provinces. Ce fut le dernier hommage de l'enthousiasme britannique pour cet illustre prisonnier, lors de son départ pour la France, où on lui destinoit une réception moins flatteuse.

1782.

Clinton est remplacé par Carleton.

L'époque du rappel de Sir George Rodney, fut marquée par la destitution de plusieurs autres Officiers employés en Amérique, & spécialement par celle du Général Clinton, que Sir Gui Carlèton alla remplacer à New-York dans le commandement en chef des armées britanniques. Le nouveau Gouver-

1782. neur trouva cette Isle dans un état allarmant pour le commerce. Toute communication étoit coupée entre la Ville & les Américains, & les affaires y languissoient dans une mortelle inaction. Il n'y avoit d'activité que pour la guerre; & comme l'armée de Washington postée dans les Jerseys, paroissoit toujours menacer New-York avec ses onze mille hommes, la garnison & les habitans n'étoient occupés que des fortifications de l'Isle, & des préparatifs d'une défense honorable, quoique nécessairement infructueuse. Mais on verra dans la suite, que les instructions de Carleton portoient d'évacuer cette place en cas d'attaque, de faire la guerre en retraite avec les Américains, & d'employer les voies de modération pour disposer le Congrès à des propositions d'accommodement. L'Angleterre sentoit enfin la nécessité de la paix. Son ambition étoit de la faire partielle, & toute sa politique s'appliqua d'abord à pressentir les Etats-Unis sur leurs dispositions à cet égard; mais les offres même de l'indépen-

dance ne pouvoient être acceptées à ce prix, & quand bien même la nouvelle République n'eût pas été ce qu'elle eſt, incorruptible & fidèle à ſes engagemens, ſon intérêt l'auroit détournée d'un pareil traité. Le piége étoit manifeſte; par cette démarche l'Angleterre ne cherchoit qu'à ſe débarraſſer un moment de la guerre d'Amérique, dans la vue de triompher plus aiſément des autres puiſſances confédérées, & de venir fondre enſuite ſur les Américains qui, après avoir lâchement abandonné la France leur bienfaitrice, ſe ſeroient trouvés ſans alliés & ſans eſpoir de s'en procurer.

1782.

Que l'offre d'une paix ſéparée eſt un piège.

Pour ſe convaincre de l'inutilité de cette tentative, Carleton n'eut pas beſoin d'attendre que le Congrès ſe refuſât avec dédain à la communication des dépêches britanniques; il avoit preſſenti ce refus ſur la bonne intelligence qui régnoit entre les François & les nouveaux Républicains. Jamais l'harmonie n'avoit été plus frapante depuis le commencement de la guerre. Et ce fut à cette époque

Autres raiſons qui rendoient cette paix impoſſible.

d'une reconnoiſſance plus ſentie de
1782. la part des Américains, & d'une protection non moins ſignalée de la part de la France, qu'on ôſa ſe flatter en Angleterre d'une paix ſéparée avec les Etats-Unis! Pour mieux ſéduire à cet égard la crédulité du public, on fit inſérer dans pluſieurs feuilles que le Docteur Franklin, & MM. Adams & Laurens, négocioient cette paix à Londres; mais les Agens du Congrès, étoient alors bien loin de cette Capitale, & M. Laurens lui même, ayant obtenu ſon élargiſſement dès le mois de Janvier, venoit de partir pour Bath, dont ſes Médecins lui avoient ordonné les eaux. La facilité du miniſtère à relâcher ſur une ſimple caution cet ancien Préſident du Congrès, ſuppoſoit des vues pacifiques, & l'intention peut-être de le diſpoſer favorablement pour l'Angleterre; mais les Commiſſaires du Congrès en Europe, ne devoient entamer aucune négociation à moins que l'indépendance de l'Amérique ne fût préalablement reconnue; & cette indépendance une fois admiſe,

ils ne pouvoient rien conclure ſans l'approbation de la France.

1782.

Que la continuation de la guerre eſt impoſſible, malgré quelques échecs des Américains.

Si le projet de cette paix ſéparée étoit chimérique dans la poſition des Anglois, la continuation de la guerre avec les Américains étoit déſormais impoſſible ; & Carleton ne tarda pas à s'en convaincre. L'Angleterre avoit épuiſé toutes ſes reſſources dans l'Amérique ſeptentrionale, où ſes victoires mêmes concouroient à ſa ruine. Dans ſa ſituation, quels avantages pouvoit-elle retirer du petit échec du Général Marion ſur la riviere Santée, où un parti de cavalerie, aux ordres du Lieutenant-Colonel Thompſon, tua, bleſſa ou fit priſonniers quatre-vingts Américains, du nombre deſquels étoit le Major Benſon? Que pouvoit-il réſulter de l'expédition du Lieutenant Blanchard, contre le fort Dover & la petite ville de ce nom ſituée ſur la riviere Tom, dont quinze maiſons furent incendiées par les cent trente Matelots ou Soldats royaliſtes, aux ordres de cet Officier?

24 Février.

23 Mars.

Priſe de Beaufort.

Sans être déciſive, la priſe de

1782. Beaufort dans la Caroline méridionale, eut plus d'éclat & d'importance que les expéditions précédentes. Ce fut une surprise, dont les Royalistes durent tout l'avantage à leur bonne fortune momentanée. Le corsaire le Peacock & les goëlettes la Rose & la Retaliation, aux ordres du Capitaine Duncan Mc Lean, passèrent la barre de Beaufort, dans la matinée du 4 Avril. Ce dernier navire qui, depuis quinze jours, avoit perdu ses mâts dans une tempête, étoit remorqué par le corsaire, & portoit en même-tems deux pavillons, l'un anglois & l'autre américain. Cet accident & cette feinte tournèrent à l'avantage des Royalistes, & la méprise des habitans de Beaufort fut complette. Ne doutant pas que le vaisseau remorqué ne fût une prise faite sur l'ennemi, ils dépêchèrent leurs pilotes & beaucoup de gens armés, qui se rendirent sur huit bateaux à bord du Peacock, où il découvrirent enfin l'erreur qui les avoit fait tomber dans ce piége. Le 5, vers les deux heures après-midi, le Capi-

taine Stewart fit paſſer ſon monde ſur les bateaux américains, & malgré le feu des ennemis, il débarqua heureuſement dans une Iſle voiſine de Beaufort. Une heure après, il gagna le continent, & s'avançant vers le fort, il en prit poſſeſſion ſans trouver beaucoup de réſiſtance; la réduction de la ville ſuivit de près celle de la fortereſſe. Tandis que Stewart en faiſoit enlever les munitions & les marchandiſes, le Capitaine Mc Lean s'emparoit d'un gros navire richement chargé, d'une belle goëlette, d'un ſloop & de tous les bateaux qui étoient dans le Havre. Le 10, il relachèrent vingt-ſix priſonniers ſur leur parole, évacuèrent la Ville, & ſe rembarquèrent avec leurs gens, dont un ſeul avoit été bleſſé dans cette expédition. 1782.

Unanimité des Etats-Unis.

Encore une fois, les ſuccès des Royaliſtes étoient une foible compenſation de leurs pertes, & de toutes les Provinces affranchies dans l'Amérique ſeptentrionale, il n'y en avoit pas une ſeule qui n'eût été le théâtre de quelqu'événement déciſif contre l'Angle-

1782. terre ; pas une qu'il lui fût possible de soumettre par la force des armes, ou d'entraîner par la séduction. La grande puissance des Etats confédérés naissoit de leur unanimité ; tous sentoient alors le besoin qu'ils avoient les uns des autres, & les décisions du Congrès étoient pour chacun d'eux une loi suprême, à laquelle ils se soumettoient aveuglément. Sans déroger tout-à-fait à ce systême d'union générale & de soumission à la souveraineté des représentans du peuple américain, les habitans de Vermont, avoient paru vouloir en restreindre l'autorité, en réclamant un territoire, dont le Congrès avoit accordé la garantie aux Etats de New-York & de New-Hampshire. En conséquence de cette prétention, les Commissaires de ce petit Etat s'étoient permis des remontrances, dont plusieurs articles supposoient des bornes aux pouvoirs de l'assemblée de Philadelphie. » Nous voulons, est-il dit, » au troisième numero de leurs réclamations, que le Congrès re-

Que le district de Vermont paroît vouloir restreindre l'autorité du Congrès.

» vêtu de la ſouveraineté, s'interpoſe » pour prévenir l'effuſion du ſang ; » mais nous déſapprouvons que ce » même Congrès ſiége comme tribunal de judicature, pour » juger ce différend en vertu » de l'autorité qui lui en a été donnée par un acte des Etats, qui » ne conſtituent qu'une partie dans » la diſpute ».

1782.

Comment ſe termine ce différend.

Les Commiſſaires de l'Etat de Vermont, finiſſoient par déclarer qu'un déni de juſtice, mettroit leurs conſtituans dans la néceſſité d'en appeller à Dieu & au monde, pour juger à qui l'on devoit s'en prendre des ſuites fatales qui pouvoient en être la conſéquence. Ces paroles renfermoient des menaces, dont le Congrès ne tint aucun compte ; & pour terminer cette conteſtation, il crut devoir perſiſter dans ſes premieres réſolutions. Sa réponſe fut donc qu'une des conditions indiſpenſables de l'indépendance du peuple habitant le territoire appellé Vermont, & de ſon admiſſion dans l'union fédérale, étoit qu'il abandonnât explicitement toute prétention aux terres

1782.

enclavées dans les limites de l'Etat de New-Hampshire & de celui de New-York.

Que la prétendue mésintelligence des Etats est une invention des Anglois.

Ce différend entre les Vermontois & les représentans de la République, n'eut pas d'autres suites, & cependant on ne manquoit pas de répandre dans toute l'Europe, que les Commissaires de l'Etat de Vermont s'étoient abouchés avec le Général Haldimand, & qu'ils offroient de rentrer sous la domination de la Couronne Britannique. On ajoutoit que les conditions proposées par les Commissaires de cet Etat, ayant été transmises à Sir Henry Clinton, ce Général n'avoit ôsé déterminer un point de cette importance, & que cette grande affaire venoit d'être portée sous les yeux du Roi & de son Conseil. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à son arrivée à New-York, Carleton trouva le Congrès & les Etats qu'il représentoit, parfaitement d'accord sur tous les points. Frappé de cette bonne intelligence, il désespéra du succès de ses négociations, & regretta peut-être d'avoir accepté le commandement

mandement à la place de Sir Henry Clinton. En général, le changement d'Officiers ne produisit rien d'heureux pour l'Angleterre, tant en Amérique qu'en Europe, où se firent aussi de grands déplacemens. 1782.

Un des plus remarquables & le moins prévu sans doute, fut celui de l'Amiral Darby, qui céda le commandement général des flottes à l'Amiral Howe.

Ce dernier étoit à peine nommé, qu'il mit à la voile avec toute l'armée navale, pour aller bloquer au Texel la flotte hollandoise, & tenter de la brûler ou de la couler bas. On ne doutoit point en Angleterre du succès de cette terrible expédition; cependant l'entreprise de Howe échoua, & si complettement, qu'il revint un mois après, sans avoir tiré un coup de canon. On doit convenir que ce n'étoit guère la peine de supplanter l'Amiral Darby.

Ce changement subit des principaux Officiers de la guerre & de la marine, seroit inexplicable, s'il ne supposoit pas une révolution totale dans l'administration. En effet, le

Miniſtère venoit d'être renouvellé,
1782 & le parti de l'oppoſition tenoit enfin les rênes du Gouvernement. Diſons en peu de mots comment le nouveau ſyſtême avoit prévalu.

Depuis longtems la nation s'en prenoit aux Miniſtres de tous ſes revers dans l'ancien & dans le nouveau continent. La nouvelle de la priſe de Saint-Chriſtophe avoit porté le mécontentement à ſon dernier période, & la capitulation du fort Saint-Philippe acheva de ſoulever les eſprits contre l'administration; ce fut un des effets les plus ſenſibles de la conquête de M. le Duc de Crillon, dont nous allons terminer l'eſquiſſe.

Priſe du fort Saint-Philippe.

Ce Général avoit employé tout le mois de Septembre aux préparatifs du ſiége, lorſque l'artillerie & les troupes embarquées à Barcelone arrivèrent dans les premiers jours d'Octobre. Leur débarquement précéda de quelques jours celui d'un renfort de huit cens Anglois qui, munis de quelques pièces de canon, attaquèrent bruſquement, pendant la nuit, la tour dite *des Signaux*. Les quatorze Soldats qui

la défendoient, ne pouvoient opposer une longue résistance; & cette tour étoit au moment de sauter, lorsque le Duc de Crillon parut avec un détachement de mille hommes, & força l'ennemi à précipiter sa retraite. Les Anglois ne furent pas plus heureux dans une sortie qu'ils tentèrent le 23. Les troupes auxiliaires de France débarquèrent le lendemain au nombre de cinq mille hommes, & ce renfort porta l'armée combinée jusqu'à dix-huit mille. Quatorze batteries formant en tout cent vingt canons & quarante mortiers, composoient l'artillerie des assiégeans. C'en étoit assez pour faire taire le feu des Anglois. Cependant ils parvinrent à détruire une batterie de mortiers, & à couler bas un navire chargé de munitions; mais nous prîmes bientôt notre revanche, & leur enlevâmes sous le canon du fort, sept bâtimens richement chargés. L'honneur de cette expédition fut particulièrement dû aux Capitaines François Eyriés & Varage, & au Chevalier de Liniers, Officier de la marine espagnole. On a dit que les

1782.

opérations du siége devoient se prolonger bien avant dans l'hiver; en effet, la place tenoit encore le 5 Janvier. Le Duc de Crillon, impatient de la réduire, prit toutes ses mesures pour l'enlever de vive force. Le 6, il ordonna l'attaque, & les assiégés se retirèrent dans leurs casemates, après avoir fait, pendant quelques jours, des sorties toujours infructueuses. Heureusement pour les Anglois qu'il s'éleva une tempête qui écarta les vaisseaux, & suspendit le feu des batteries; mais ce relâche ne fut que momentané. Après une interruption de trois ou quatre jours, le canon recommença à tirer avec plus de vigueur qu'auparavant. Un des plus funestes effets de l'artillerie espagnole fut d'incendier les magasins du fort Saint-Philippe, & de priver ainsi les assiégés des munitions nécessaires pour le service de leurs batteries. La disette de vivres commençoit d'ailleurs à s'y faire sentir; la dyssenterie y continuoit ses progrès, & le scorbut y faisoit de cruels ravages; presque tous les malades y périssoient faute de remedes. Ce-

1782.

pendant la garniſon prolongea ſa défenſe juſqu'au 4 Février, & dans la nuit même qui précéda cette journée, elle fit un feu vif & ſoutenu, qui enleva beaucoup de monde à l'armée des alliés ; mais les batteries eſpagnoles y répondirent avec tant de vigueur & de ſuccès, que la place ſe trouvant ouverte en pluſieurs endroits, Lord Murray ſe vit réduit à la cruelle extrémité d'arborer pavillon blanc, & d'envoyer propoſer une capitulation ; elle fut acceptée avec des modifications. Il offroit de remettre la forteresse aux mêmes termes qu'elle s'étoit rendue au Duc de Richelieu. Les ordres de M. de Crillon portoient de faire la garniſon priſonniere, & le Commandant anglois fut obligé d'en paſſer par cette loi de la guerre. Le lendemain matin, les troupes combinées ſe mirent ſous les armes ; les Anglois ſortirent tambour battant, méche allumée, & vinrent dépoſer leurs armes en faiſceaux à l'extrêmité de l'aîle gauche de l'armée victorieuſe ; le Général Murray & ſon Etat Major fermoient la marche. Cette cé-

1782.

Capitulation

rémonie achevée, tous les Officiers se mêlèrent, & leur premier soin fut de secourir la garnison qui pleuroit de rage sur la nécessité de mettre bas les armes. Quoiqu'il ne lui restât qu'une seule bombe, & qu'elle fût réduite à quinze cens hommes, dont sept cens étoient malades ou blessés, elle reprochoit comme une lâcheté au Général, de s'être rendu avant que d'avoir épuisé sa poudre & ses boulets. Sir William Draper qui commandoit en second dans le fort Saint-Philippe, se montra l'un des plus hardis *improbateurs* de Lord Murray. Le Duc de Crillon avoit invité à dîner ce Général avec les principaux Officiers de la garnison; le seul Draper s'y refusa, prétextant sa répugnance à se trouver avec un traître. Sur ce refus, Murray présagea l'orage qui le menaçoit à son retour en Angleterre. « J'en suis certain, dit-il, » le Commandant en second va » m'accuser à Londres, & ses partisans rempliront les papiers d'invectives contre ma personne; cependant il y a plus de dix jours » qu'il me presse de rendre la place,

1782.

Murmures de la garnison contre le Général Murray.

» & qu'il s'eſt mis en frais de me » prouver que toute réſiſtance étoit » inutile ».

1782.

Torts de ce Général.

La mauvaiſe humeur de Sir William, & les murmures de la garniſon du fort Saint-Philippe, annonçoient une enquête ſur la conduite de Lord Murray. Mais ce n'étoit point de lâcheté qu'on pouvoit accuſer ce Général, dont la réputation de bravoure étoit juſtement affermie depuis très-longtems. Dans la ſituation où ſe trouvoit le fort, il étoit impoſſible de le ſauver ; & une réſiſtance plus opiniâtre n'eût fait qu'ajouter à la perte des Anglois. Quant à la prévoyance du Général, il n'étoit pas auſſi facile de le trouver irréprochable de ce côté-là. S'il ne dépendit pas de lui de hâter les ſecours ſi vainement promis & ſi vainement attendus pendant ſix mois entiers, peut-être fut-il en ſon pouvoir de tirer un meilleur parti de ſa foible garniſon, en la préſervant du ſcorbut par l'uſage des viandes fraîches, dont il étoit naturel d'approviſionner le fort Saint-Philippe

avant l'invaſion des Eſpagnols (1).
1782. Il eût dû prévoir cette invaſion, dont il étoit menacé un mois avant leur débarquement. Peut-être auſſi que le Général anglois ne mit point aſſez d'activité dans le ſervice de ſon artillerie, lors des premières attaques de l'ennemi. Peut-être a-t-on à lui reprocher de n'avoir pas oppoſé aſſez d'obſtacles à l'établiſſement des batteries eſpagnoles. Sans doute que des ordres vigoureux auroient été ſuivis d'une exécution prompte & déciſive ; la bravoure des Soldats de Murray étoit un ſur garant de leur obéiſſance. Le Général leur rend ce témoignage flatteur dans une lettre au Miniſtre, que nous allons extraire comme

(1) Dans le *poſtſcriptum* de ſa lettre au Comte d'Hillsborough, dont nous préſenterons l'extrait, Lord Murray ſemble avoir voulu prévenir le reproche de négligence à cet égard, en exagérant la bonté des vivres, dont la place étoit approviſionnée, dit-il, pour ſix mois encore, lors de la capitulation. Ce Général ſavoit mieux que perſonne que ces vivres n'étoient ni ſains, ni fort abondans; &

un monument de leur intrépidité, & le complément du tableau de leur détresse, à l'époque de la prise du fort Saint-Philippe. Cette lettre est d'ailleurs une expression bien sentie de la reconnoissance du Général Murray pour tous les soins généreux du Duc de Crillon, dont elle atteste l'humanité.

1782.

»MYLORD, j'ai l'honneur d'informer Votre Seigneurie que le fort Saint-Philippe s'est rendu à Sa Majesté Catholique le 5 Février, & je me flatte que l'Europe entière n'en sera pas moins disposée à reconnoître l'héroïsme de mes braves compagnons. Le scorbut le plus invétéré qui jamais ait infecté l'espèce humaine, les avoit réduits à six cens soixante hommes en état de servir, & dans ce nombre cinq cens étoient plus ou moins affectés de cette cruelle maladie. Encore trois jours d'u-

Lettre de ce Général, qui atteste l'humanité des vainqueurs.

son assertion démentie par le témoignage de tous ses Officiers ne le justifie pas à cet égard ; mais il n'en est que plus vrai qu'il fit bien de ne pas s'opiniâtrer à une résistance aussi meurtrière qu'inutile.

1782. » ne résistance téméraire, & c'en » étoit fait de toute la garnison. » Mais tel étoit le rare courage des » Soldats du Roi, qu'ils dissimuloient » leurs souffrances afin de pouvoir » continuer leur service & ne point » aller à l'hôpital; plusieurs ont été » trouvés morts en faction. Peut-» être n'y eut-il jamais de spectacle » plus touchant & plus noble que » celui de la garnison de Saint-Phi-» lippe, marchant au milieu des ar-» mées espagnoles & françoises. Elle » n'étoit alors composée que de six » cens Soldats moribonds, de deux » cens Matelots, de cent vingt hom-» mes du corps de l'Artillerie Roya-» le, de vingt Corses & de vingt-» cinq tant Grecs que Turcs, Mau-» res ou Juifs. Les deux armées » disposées sur deux lignes, s'éten-» doient du Glacis jusqu'à George-» Town, où nos bataillons mirent » bas les armes, en déclarant qu'ils » ne se rendoient qu'à Dieu seul; » ils se flattoient que les vainqueurs » ne mettroient pas leur gloire à » prendre un hôpital. A la vue de » l'affreuse détresse où se trouvoient » nos gens, les Espagnols & les

»François ne purent arrêter leurs »larmes. L'humanité du Duc de »Crillon en fut ſenſiblement tou»chée, & ſes ſoins compatiſſans ont »paſſé mes eſpérances. Nous avons »auſſi de grandes obligations au »Baron de Falkenhaye, Comman»dant des troupes françoiſes, ainſi »qu'au jeune Marquis de Crillon, »dont l'humanité s'eſt également »ſignalée dans cette occaſion ». 1782.

Le Général Murray termine ſa lettre par un état des morts, qu'il porte à cinquante-neuf tant Officiers que Soldats, & des bleſſés qu'il fait monter à cent cinquante hommes. Le nombre des canons trouvés dans le fort étoit d'environ trois cens, & celui des mortiers de quarante-neuf. Mais dans le nombre de ces pièces, il y en avoit pluſieurs hors d'état de ſervir.

Le Duc de Crillon eſt déſigné pour commander au ſiége de Gibraltar.

La conquête du Port-Mahon flatta d'autant plus le Roi d'Eſpagne, qu'elle s'étoit faite ſans une grande effuſion de ſang. L'armée combinée n'avoit perdu que cent quatre-vingt-trois hommes. On y comptoit, à la fin de l'expédition, environ deux cens quatre-vingt ma-

1782. lades ou bleſſés; mais dans ce nombre, vingt ſeulement étoient en danger. Un ſuccès auſſi brillant & auſſi peu coûteux ranima l'ardeur des Eſpagnols, & fit deſirer à toute la nation qu'on profitât de cette effervefcence pour tenter une plus grande entrepriſe. La Cour ſe rendit aux vœux de toute l'Eſpagne, & le ſiége de Gibraltar fut réſolu. Quoique le Commandant en chef ne fut pas encore nommé, il étoit aiſé de prévoir ſur qui tomberoit le choix du Roi. Le Duc de Crillon venoit d'être déclaré Capitaine général des armées eſpagnoles, & c'étoit une forte préſomption en ſa faveur. En effet, Sa Majeſté devoit le charger de cette grande expédition; il eut ordre de faire partir ſon armée pour le camp de Saint-Roch, & de ne laiſſer à Mahon qu'un ſeul régiment d'Infanterie, & deux ou trois cens Dragons. Le commandement de Minorque avoit été donné au Colonel Caro, qui venoit d'être fait Brigadier, & dont le premier ſoin fut de raſer les fortifications de l'Iſle.

Nouveaux murmures contre les Miniſtres d'Angleterre

La priſe du fort Saint-Philippe avoit été pour l'Angleterre un coup

non moins accablant que la défaite de Cornwallis à York-Town. A la nouvelle de cet événement, la nation ne mit plus de bornes à ses murmures contre les Ministres. Elle accusoit Lord North, elle accusoit ses collegues de tous les revers qu'elle venoit d'éprouver en Amérique & dans la Méditerranée. On récapituloit, on exagéroit dans les Chambres du Parlement les fautes qu'ils avoient faites depuis le commencement des hostilités; on s'en prenoit de tous les malheurs de la patrie à leur opiniâtreté criminelle dans le dessein pervers & combiné de sacrifier au pouvoir de la Couronne, les deux autres pouvoirs constitutifs du Gouvernement britannique. L'expulsion des Ministres & la paix avec les Etats-Unis furent deux points sur lesquels les vœux de l'Angleterre parurent se réunir. En conséquence de ces dispositions, dont la Chambre des Communes se montra la fidèle interprète dans la séance du 22 Février, le Général Conway fit la motion suivante.

1782.

» Qu'il soit présenté à Sa Majesté

Motion du Général Con-

1782.

way, pour que la guerre d'Amérique soit discontinuée.

» une humble adresse, pour la supplier instamment de prendre dans » sa considération royale les grandes » & fréquentes calamités qui ont accompagné la guerre actuelle, & les » pesans fardeaux qu'elle a accumulés sur son peuple loyal & affectionné ; de prêter gracieusement » l'oreille aux humbles prières & » avis de ses fidèles Communes, afin » que la guerre soit discontinuée sur » le continent de l'Amérique septentrionale, & que par une heureuse réconciliation avec les Colonies révoltées, la tranquillité » publique soit rétablie : grande fin » à laquelle les fidèles Communes » de Sa Majesté sont prêtes de donner, avec le plus vif empressement, toute l'assistance qui est en » leur pouvoir ».

Cette motion fut combattue par le nouveau Secrétaire d'Etat au département de l'Amérique. Voici la substance des objections contenues dans son discours.

Motifs sur lesquels s'appuie le Ministre, pour combattre cette motion.

» La guerre d'Amérique, dit M. » Welbore-Ellis, m'a toujours paru » juste dans son principe ; mais en » la regardant comme telle, je ne

» me ſuis jamais flatté de voir les Co- 1782.
» lonies ramenées à l'obéïſſance par la
» force des armes ; toutes mes eſpé-
» rances étoient fondées ſur le grand
» nombre d'amis que nous avions
» dans le Nouveau Monde. Sui-
» vant mon opinion, leur donner un
» appui étoit un sûr moyen de faire
» triompher le parti attaché au Gou-
» vernement britannique ; à mes
» yeux, l'unique objet de cette
» guerre fut d'aſſurer & de hâter
» ce triomphe. Rien n'eſt changé,
» ajouta-t-il, ni dans le nombre, ni
» dans la diſpoſition de nos partiſans
» en Amérique ; mais les événe-
» mens, je ne crains pas de l'avouer,
» me forcent d'enviſager les choſes
» ſous un point de vue moins fa-
» vorable, & j'ai beaucoup rabattu
» de l'eſpérance qui m'a longtems
» ſouri. Jamais on n'eut tant de rai-
» ſons de deſirer la paix ; mais le
» moyen de l'obtenir n'eſt pas de
» retirer nos troupes du continent
» de l'Amérique, & d'affranchir ſes
» habitans des calamités de la guer-
» re. Ce parti aviliſſant, en nous
» mettant à la merci des Rebelles,
» nous donneroit une paix bien

1782. » précaire ; encore eſt-il douteux » qu'il nous la procurât. Quand on » parle de la *guerre d'Amérique*, » il me ſemble qu'il y a abus dans » les termes, & qu'elle ſeroit mieux » nommée guerre françoiſe, puiſ- » que l'armée de Washington & les » autres troupes continentales, ſont » nourries, vétues & ſoudoyées par » la France, & que par conſéquent » c'eſt la France & non l'Améri- » que que nous combattons dans » le nouveau continent. La guerre » dont il s'agit dans la motion de » l'honorable Général, eſt donc très- » improprement nommée guerre » d'Amérique. Mais quelles ſont » les vues de l'adminiſtratîon rela- » tivement à cette guerre améri- » caine ou françoiſe ? Je les trouve » indiquées dans la diminution des » troupes votées pour le ſervice de » l'année courante en Amérique ; » rien ne prouve mieux, ce me » ſemble, que les opérations mili- » taires y doivent être moins éten- » dues cette année que les années » précédentes ». Le nouveau Miniſ- tre conclut en diſant, qu'il refuſoit ſa voix à la motion du Général Conway.

1782.

Cette motion passe avec des modifications.

Dans la même séance, M. Adams représenta fortement à la Chambre, qu'approuver l'adresse proposée, c'étoit porter une atteinte directe à la prérogative du pouvoir exécutif; & Lord North déclara que le plan des opérations étoit absolument changé pour la campagne prochaine; qu'on ne songeoit point à remplacer l'armée perdue en Virginie, & qu'on ne feroit passer en Amérique d'autres troupes que les recrues nécessaires pour completer les corps qui s'y trouvoient déjà; qu'au lieu d'étendre les opérations de la guerre, on ne s'attacheroit qu'à les resserrer; & que cette guerre purement défensive, seroit un acheminement à la paix, objet de tous ses vœux. On recueillit les voix, & la majorité ne l'emporta que d'une seule, au grand mécontentement de Lord North, dont la mauvaise humeur s'exhala en propos incivils qu'il fallut réparer par des excuses. Il prévit que la motion du Général seroit encore mieux accueillie dans la séance prochaine. En effet, elle passa le 27 Février à la pluralité de deux cens quarante voix

1782. contre deux cens neuf; mais avec des modifications qui sembloient accorder quelque chose à Lord North, & restreindre la demande du Général à la cessation de la guerre offensive. Voici la nouvelle forme sous laquelle cette motion avoit été soumise à la considération de la Chambre des Communes.

» Résolu, que l'opinion de cette » Chambre est que la continuation » ultérieure d'une *guerre offensive* » sur le continent de l'Amérique » septentrionale, dans la vue de ré- » duire à l'obéissance les Colonies » révoltées, ne peut qu'affoiblir les » efforts de l'Angleterre contre ses » ennemis européens; que dans les » circonstances présentes, elle ne » peut qu'ajouter à cette inimitié si » fatale aux intérêts de la Grande- » Bretagne & de l'Amérique; &, » en empêchant une heureuse récon- » ciliation entre les deux partis, fruf- » trer les vœux de la majorité de » la chambre, & le desir ardent, » dont elle est pénétrée, de nous » rendre les bénédictions de la » tranquillité publique ».

Sa Majesté Le Vendredi premier Mars, deux

cens membres des Communes se rendirent au Palais de Saint-James, & présentèrent leur adresse à Sa Majesté qui, l'ayant reçue des mains de l'Orateur, y fit la réponse suivante.

1782.

Britannique répond à l'adresse de la Chambre des Communes.

« MESSIEURS DE LA CHAMBRE DES COMMUNES. Rien ne me » touche de plus près que le bonheur de mon peuple : vous pouvez être assurés qu'en conséquence » de votre avis, je prendrai les me» sures qui me paroîtront tendre le » plus directement à rétablir entre » la Grande Bretagne & ses Colo» nies l'harmonie si essentielle à la » prospérité de l'une & des autres ; » & que mes efforts seront dirigés » de la maniere la plus efficace con» tre nos ennemis européens, jus» qu'à ce qu'on puisse obtenir une » paix compatible avec les intérêts » & le bien-être permanent de mon » Royaume ».

Nouvelle motion & nouvelle adresse sur le même sujet.

Le Lundi suivant, l'Orateur rendit compte à la Chambre de la réponse faite à son adresse, & le Général Conway fit une seconde motion qui tendoit à déclarer ennemi de l'Etat quiconque ôseroit suggérer à S. M. de continuer en Amérique

1782. une guerre *offensive*. Cette motion passa ainsi que l'adresse de remerciement au Roi, dont on convint unanimement. Les députés de la Chambre se rendirent en conséquence au Palais de Saint-James, au milieu d'un concours de peuple qui s'y portoit en foule, pour féliciter S. M. d'une résolution qu'elle étoit forcée d'adopter.

Pour l'autoriser à conclure la paix ou du moins à suspendre les hostilités en Amérique, il falloit un bill, & telle est la substance de celui qui fut présenté à la Chambre des Communes.

Bill présenté à la Chambre des Communes.

« Comme il est essentiel aux intérêts de la Grande-Bretagne & des » Colonies de l'Amérique, que la » paix & le commerce soient rétablis entre elles ; pour manifester le » desir sincere qu'ont Sa Majesté » & son Parlement de mettre fin aux » calamités de la guerre, *qu'il soit* » *statué* par la très-Excellente Majesté du Roi, & par les Lords & » Communes assemblés en ce Parlement, que la loi autorise Sa dite » Majesté à traiter & conclure une » paix ou trève avec lesdites Colonies. *Qu'il soit de plus statué*,

»qu'en vertu de cet acte, elle aura »les pleins pouvoirs & autorité »d'annuler, révoquer ou suspendre tout autre acte du Parlement »à ce contraire en quelque maniere »que ce puisse être ». 1782.

Récapitulation des fautes du Ministère, dans l'emploi des forces navales.

L'opposition avoit enfin pris le dessus. Lord North & ses collègues se voyoient délaissés de leurs plus zélés partisans, & il étoit aisé de prévoir qu'ils ne braveroient pas longtems encore l'orage qui grondoit sur leurs têtes. Dès le mois de Janvier, M. Fox avoit proposé une enquête solemnelle sur la conduite du premier Lord de l'Amirauté; ce qui donna lieu à une récapitulation de toutes les fautes des Ministres dans l'emploi des forces navales de l'Angleterre, depuis son aggression contre la France. Cette récapitulation est bonne à suivre, ne fut-ce que pour réveiller l'attention sur une foule d'événemens épars dans cette histoire, & peut-être oubliés de quelques-uns de nos lecteurs.

Ce fut à l'époque de cette guerre en Europe, que le Comte de Sandwich prononça les paroles mémo-

1782. rables & ſentencieuſes qui l'obligoient ſur ſa tête, à ne laiſſer, dans aucun cas, à la Maiſon de Bourbon, la ſupériorité des forces navales. Suivant M. Fox, cette déclaration téméraire avoit endormi la nation dans une ſécurité funeſte. Elle vit ſans inquiétude les préparatifs de la France, ſur-tout depuis qu'on eût déſigné l'Amiral Keppel pour commander les vingt-ſix vaiſſeaux qui, diſoit-on en pleine Chambre, n'attendoient à Portsmouth qu'un Amiral pour mettre à la voile. Mais à ſon arrivée, au lieu de cette forte eſcadre, il ne trouva que ſix vaiſſeaux en état d'appareiller. Les lenteurs furent extrêmes, & la plus belle partie de la campagne de 1777 ſe paſſa dans l'inaction. Cependant, on ne ceſſoit de répéter au Miniſtre, que la France preſſoit ſon armement avec une célérité allarmante pour l'Angleterre. Ainſi la négligence de Sandwich fit perdre aux Anglois une ſi belle occaſion d'étouffer à ſon berceau la marine renaiſſante des François. « Etoit-il » allié à la Maiſon de Bourbon, » s'écrie M. Fox, étoit-il à ſes

» gages? Dans l'un ou l'autre cas » pouvoit-il mieux la ſervir? Mais » qu'il ait été ſoudoyé par elle ou » par la Grande-Bretagne, peu » importe, puiſque l'effet a été le » même ». 1782.

Suite de la récapitulation.

Une autre imprudence qui caractériſe la conduite de cette première campagne britannique, eſt le parti qu'on avoit pris d'envoyer en Amérique tout ce qu'on avoit de frégates; deſorte que, pour donner la chaſſe à de ſimples navires, on s'étoit vu forcé d'employer des vaiſſeaux de ligne; mais lorſqu'il fut queſtion de former une eſcadre pour l'Amiral Keppel, il fallut rappeller ces vaiſſeaux qui, ayant plus ou moins ſouffert dans leur croiſière, avoient beſoin d'être réparés avant de s'incorporer dans l'armée navale; faute de prévoyance & d'activité, on perdit ainſi tous les frais de cette campagne.

Ce même ſyſtême de lenteur & d'inaction parut être celui de l'Angleterre dans les campagnes ſuivantes. La jonction & la ſéparation des eſcadres françoiſes & eſpagnoles ne fut jamais troublée par la moindre tentative de la part des Anglois.

1782. Habiles à pourſuivre une flotte après ſa ſortie ou lors de ſa retraite, ils ne ſurent preſque jamais ni la prévenir ni l'atteindre. Leurs plus heureux ſuccès furent ordinairement des coups de la Providence qui ſe plaiſoit quelquefois à réparer les fautes de l'adminiſtration. En 1778, il s'agiſſoit de gagner les François de vîteſſe aux Indes occidentales, & de leur diſputer la ſupériorité du nombre. En conſéquence on fait partir une forte eſcadre ſous le commandement de l'Amiral Rodney; mais avec ordre de toucher auparavant à Gibraltar; c'étoit manquer l'objet qu'on avoit principalement en vue. Cette fauſſe meſure réuſſit aux Anglois; ils prirent & coulèrent bas neuf vaiſſeaux de l'eſcadre de l'Angara. « Mais en » cette occaſion, dit M. Fox, ne » remercions que la Providence; » c'eſt la ſeule alliée qui nous reſte. » Quels ſuccès, ajoute-t-il, ont eu » les deux campagnes ſuivantes? » Quels fruits a recueilli la nation » des ſommes immenſes qu'elle a » prodiguées dans l'eſpoir de ſou» tenir ou de réparer l'honneur de ſon

» son pavillon? Revers sur revers,
» fuite sur fuite. Les clameurs d'un 1782.
» peuple entier & la retraite successive des Amiraux dégoûtés d'un service ingrat qui peut compromettre leur gloire; tout proclame les hautes vues du premier Lord de l'Amirauté. Mais semblable à ces conquérans célébres dans l'histoire qui puisoient de nouvelles ressources dans leurs défaites mêmes, le Comte de Sandwich trouve que l'Angleterre n'a point assez de trois ennemis, il en provoque un quatrième, & de concert avec ses Collegues, il déclare la guerre à la Hollande. Ce fut par cet acte de démence que se termina la campagne de 1780.

La campagne suivante fut encore plus féconde en revers, toujours imputés à la confiance aveugle, à la négligence, à l'incapacité des Ministres d'Angleterre. A cette époque, ils avoient porté jusqu'à quatre le nombre des Puissances armées contre la Grande-Bretagne, sans avoir pu lui ménager un seul allié; & par une inconséquence digne de leur politique, la même ad-

1782. miniſtration qui avoit provoqué les Hollandois avec des forces ſupérieures, (1) ne leur oppoſa qu'une foible eſcadre après la déclaration de guerre. Mais dans cette circonſtance, la Providence vint encore au ſecours des Anglois, & pour me ſervir des expreſſions de M. Fox, prit en main le gouvernail du Berwick, & le conduiſit à Dogger-Bank pour ſoutenir les efforts de l'Amiral Parker qu'on avoit négligé de renforcer, & dont les talens & la valeur ne purent terminer cette affaire d'une manière glorieuſe pour la nation. Pendant ce tems-là, l'Amirauté mal informée envoye en croiſière l'Amiral Darby, & impute à de fauſſes terreurs la prudente retraite de ce Général qui n'avoit pourtant que ce moyen d'éviter les flottes combinées ; lui donne un démenti formel ſur l'apparition de

(1) On ſe rappelle qu'avant la déclaration de guerre entre les deux Puiſſances, le Commodore Fielding avoit été détaché avec pluſieurs vaiſſeaux de force, pour intercepter un Convoi hollandois, protégé par un ſeul vaiſſeau de ligne.

ces flottes; & par de faux avis envoyés à Briſtol, raſſure les négocians de cette ville, qui, ſur la foi de l'Amirauté, alloient expédier leurs vaiſſeaux, & les jeter au milieu des eſcadres ennemies, ſi une lettre de Lord Shuldham ne fut arrivée à tems pour détourner ce malheur. Et ce qui prouve le défaut d'harmonie entre les divers départemens de l'adminiſtration; c'eſt qu'à cette même époque, Lord Stormont faiſoit informer le commerce d'Irlande que les flottes des alliés ſe portoient ſur les côtes de ce Royaume.

1782.

Malgré les faſtueuſes promeſſes de l'Amiral Rodney, les opérations de la marine angloiſe n'étoient ni plus heureuſes, ni mieux combinées dans les Indes occidentales. De foibles canonnades entre les eſcadres reſpectives, des ſimulacres de combats, & la perte réelle de quelques iſles britanniques, furent tout ce que produiſirent les rodomontades de l'Amiral.

Enfin, l'occaſion de réparer ſes diſgraces, s'offrit encore une fois à l'Angleterre. On équipoit à Breſt

1782. une escadre destinée à renforcer la flotte françoise des Antilles. De deux choses l'une ; ou le premier Lord de l'Amirauté ignoroit la force de cet armement, ou il en étoit informé. Dans la première supposition, la négligence de Lord Sandwich fut inexcusable, & dans la seconde, il fut également répréhensible d'avoir détaché des forces inférieures contre cette escadre, tandis qu'il en avoit de supérieures à sa disposition. D'ailleurs pourquoi les instructions de l'Amiral Kempenfelt l'obligeoient-elles de revenir avec quinze prises, quand il pouvoit s'emparer de tout le convoi françois ?

Chefs d'accusation produits contre Lord Sandwich.

Si toutes les fautes imputées à Lord Sandwich étoient constatées, elles motivoient suffisamment l'enquête proposée par M. Fox ; mais le premier Lord trouva pour ce moment, des apologistes zélés dans le Capitaine John Luttrell, & dans Lord Mulgrave, qui reprochèrent à M. Fox de n'avoir appuyé sa motion d'aucunes raisons solides, &, à ce défaut, de l'avoir noyée dans un torrent d'invectives

& de calomnies. L'enquête n'en fut pas moins fixée au 7 Février. En la bornant à la campagne de 1781, M. Fox produisit quatre chefs d'accusation contre le premier Lord de l'Amirauté. 1782.

1°. D'avoir souffert que le Comte de Grasse fît voile pour les Indes occidentales, sans prendre la moindre mesure pour intercepter son escadre dont il connoissoit la destination & l'infériorité, pour la devancer aux Antilles, & pour assurer à l'Amiral Hood la supériorité qu'y cherchoient les François. De cette négligence criminelle du Comte de Sandwich, s'ensuivirent la perte des isles angloises, & la capitulation de York-Town.

2°. D'avoir laissé prendre à M. de la Motte-Piquet le convoi de Saint-Eustache, dont Sir George Rodney avoit annoncé l'arrivée, & qu'il étoit possible de sauver en rappellant l'Amiral Darby de sa croisière inutile sur la côte d'Irlande. A cette même époque, on attendoit une flotte de la Jamaï-

1782. que, dont on ne daigna pas se mettre en peine. Heureusement qu'elle fut rencontrée par une frégate qui l'avertit du danger qu'elle couroit. Le convoi de Saint-Eustache n'eut pas le même bonheur, il fut enlevé par la faute de l'administration.

3°. D'avoir tendu un piége aux Négocians de Bristol, en faisant écrire au Maire de cette ville que la flotte combinée n'étoit point dans la Manche, & que celle de l'Amiral Darby n'avoit relâché à Torbay, que pour faire de l'eau. Lord Sandwich écrivoit une fausseté, puisqu'il n'ignoroit pas que l'Amiral avoit assigné une toute autre raison à sa retraite précipitée.

4°. Le quatrième chef d'accusation portoit sur la conduite de la guerre avec la Hollande. Selon M. Fox, de toutes les absurdités de l'administration, la plus absurde fut la manière de s'embarquer dans cette guerre. On supposa d'abord que les Hollandois étoient absolument dénués de défense; & que le parti des Anglois n'attendoit qu'un effort vigoureux

pour devenir le parti dominant dans la République. On imaginoit d'après cela, que Lord Sandwich alloit envoyer une escadre puissante au Texel, pour y foudroyer la marine naissante des Hollandois; mais, pour attaquer leurs vaisseaux, il attend qu'ils soient en pleine mer, & tout le monde sait quelles ont été les suites de cette opération.

1782.

L'enquête n'a pas lieu, & les reproches continuent.

Cette enquête sur la conduite des affaires navales s'évanouit comme les autres, & la motion de Charles Fox fut rejetée à la pluralité des voix; mais dans cette occasion, le parti du Ministère ne l'emporta que d'un petit nombre de voix, & il étoit aisé de voir que l'opposition s'acheminoit à la majorité. Les abus introduits dans l'administration de la marine, étoient l'objet de violens débats, toujours renaissans & jamais terminés dans ces séances tumultueuses. Dans celle du 13 Février, M. Hussey, accusant l'indolence de l'Amirauté, lui reprocha de laisser dépérir la marine, & de tromper la nation sur l'état effectif

1782. de la puiſſance navale, en produiſant des liſtes ſans fin de vaiſſeaux qui n'exiſtoient nulle part. « N'eſt-» il pas honteux, ajouta-t-il, qu'a-» près tant de millions prodigués, » notre marine royale ſe borne à » quatre-vingt-dix vaiſſeaux de li-» gne. Et tandis qu'on s'endort en » Angleterre, que rien ne finit » dans nos baſſins & ſur nos chan-» tiers, les François ſe livrant à » toute l'activité de leur caractère, » conſtruiſent, équipent, réparent » des vaiſſeaux avec une célérité » qui tient du prodige ». A ce ſujet, il raconta qu'un Anglois de ſes amis, tout récemment venu de Breſt, lui avoit dit, qu'ayant témoigné à un Officier de ce Port quelque deſir d'en viſiter l'Arſenal, cet Officier s'y étoit prêté de la meilleure grace, en lui diſant : « Pendant la dernière » guerre nous n'admettions au-» cun étranger, parce que nous » rougiſſions de notre nudité; mais » à préſent il n'en eſt pas ainſi, » nous nous plaiſons à montrer nos » richeſſes ». Mon ami, continua M. Huſſey, ſuivit ſon introduc-

teur, parcourut tout, vit tout, & fut enchanté, étonné de tout ce qu'il vit ; mais rien ne le ſurprit comme un vaiſſeau de ſoixan-quatorze canons qu'on alloit mettre à flot, & dont la quille n'étoit poſée que depuis trois mois. Lord Howe dit qu'il n'en croyoit rien ; & M. Huſſey offrit de préſenter ſon ami qui affirmeroit le fait à la barre de la Chambre. 1782.

Lord Howe ſe déclare pour le Comte de Sandwich.

Quoique dans l'opinion de beaucoup de gens, Lord Howe fût déſigné ſucceſſeur du Comte de Sandwich, il n'en déſapprouva pas moins le projet d'une motion tendante à déplacer le premier Lord de l'Amirauté ; il fit entendre qu'aucun des aſpirans à ce poſte difficile, ne lui paroiſſoit en état de le remplir. Il n'excepta ni Lord Mulgrave ni l'Amiral Keppel, qui, diſoit-on, avoient de grandes prétentions au miniſtère de la marine. M. Fox déclara qu'il ne portoit point ſes idées ſur le choix du ſucceſſeur, pourvu que la ſucceſſion fût ouverte ; & il convoqua ſolemnellement, pour le vingt Fé-

1782. vrier, une aſſemblée générale des Communes.

Tandis qu'on travailloit dans cette Chambre à l'expulſion d'un Miniſtre encore en exercice, on s'occupoit à la Chambre Haute de la deſtinée d'un Miniſtre déplacé, à qui Sa Majeſté Britannique venoit d'accorder les honneurs de la Pairie. Quoiqu'aſſez étrangères aux affaires publiques, les tracaſſeries ſuſcitées en cette occaſion à Lord Germaine, nous ont paru mériter un moment l'attention du lecteur.

Le projet d'élever Lord Germaine à la Pairie, eſt dénoncé à la Chambre des Pairs.

Le bruit s'étoit répandu que l'Ex-Miniſtre alloit paſſer à la Chambre des Pairs avec le titre de Vicomte de Sackville. Dès que ce bruit ſe fut confirmé, le Marquis de Carmarthen crut devoir dénoncer à la Chambre ce projet de la Cour; voici la ſubſtance de ſa motion: « *Réſolu*, qu'il eſt dé-» rogatoire à l'honneur de cette » Chambre, qu'une perſonne con-» vaincue du crime énoncé dans la » ſentence d'un Conſeil de guerre, » ſoit appellée à la dignité de Pair » du royaume ».

Le délit conſtaté par cette ſentence, n'étoit rien moins qu'un acte de déſobéiſſance aux ordres du Prince Ferdinand de Brunſwick, lors de la bataille de Minden; en conſéquence de cet acte, Lord Germaine avoit été déclaré incapable de remplir aucun poſte militaire, & le feu Roi biffa ſon nom ſur la liſte de ſes Conſeillers privés. Toute l'Europe impartiale avoit fixé ſon jugement ſur l'affaire de Minden, & ſur la ſentence qu'on vouloit faire revivre; d'ailleurs, la protection, dont le Roi actuel honoroit le Vicomte de Sackville, ſembloit, pour me ſervir de ce terme, avoir paſſé l'éponge ſur un monument de *l'iraſcibilité* de ſon ayeul. Cependant une partie de la Chambre s'obſtinoit à regarder cette ſentence comme une flétriſſure; & l'objet de la première motion du Marquis de Carmarthen avoit été de ſauver un outrage à la dignité de la Pairie. Sa précaution ayant été infructueuſe, il ſe préſenta le 18 Février, avec une ſeconde motion, tendante à cenſurer les Mi-

1782.

Sur quel délit eſt fondée cette dénonciation.

1782. niſtres de Sa Majeſté, qui lui avoient fait conſommer cet outrage. Le Comte d'Abingdon ſeconda la motion du Marquis, & motiva ſon approbation dans un diſcours, dont voici le réſumé.

Diſcours du Comte d'Abingdon contre Lord Germaine.

« La Chambre des Pairs eſt le Conſeil héréditaire de la Couronne; elle a des droits primitifs indépendans de la Couronne & du peuple; un de ces droits eſt d'exclure un Pair, dont l'admiſſion répugne à Vos Seigneuries. Il eſt vrai que la création des Pairs eſt la prérogative excluſive de la Couronne; mais dans ce double ſens, que la couronne eſt la ſource des *honneurs* & non pas de la *honte*. Ce ſont les principes ſur leſquels j'établis que l'admiſſion de Lord Germaine à la Pairie, n'eſt pas moins une tache imprimée à l'honneur de cette Chambre, qu'un outrage fait au peuple en général. C'eſt une tache pour la Pairie, de nous aſſocier un homme avec lequel tout ſoldat, homme d'honneur, refuſeroit de s'aſſocier; c'eſt un outrage fait au peuple, que d'élever au-deſſus de ſes concitoyens, un homme qui

n'a d'autres titres à cette diſtinction que d'avoir perdu l'Angleterre. Mais en cela même, il n'a fait que remplir les vues du Cabinet; il reçoit le prix de ſon obéiſſance à des ordres pervers; & c'eſt pour moi une nouvelle raiſon d'appuyer la motion du noble Marquis ». 1782.

Le Vicomte de Sackville étoit préſent à cette ſéance; il ne reſta point ſans réponſe, & voici les principaux moyens qu'il fit valoir dans ſa défenſe.

Défenſe de ce Lord.

Après avoir établi que la diſpenſation des honneurs eſt une prérogative inconteſtable de la Couronne, toutes les fois qu'ils ſont conférés à des perſonnes compétentes pour les recevoir, le nouveau Pair ſe mit en devoir de prouver ſa compétence, en rappellant à la Chambre les circonſtances dans leſquelles il fut jugé par un Conſeil de guerre. « Quels » tems, s'écria-t-il, nous rappelle » cette motion? Des tems de fac» tions & de clameurs ſuſcitées » contre moi. Il eſt de fait que je » fus condamné ſans être entendu,

1782. » & puni avant qu'on m'eût fait
» mon procès. Dépouillé, ſur de
» ſimples rumeurs, de tous mes ti-
» tres militaires, en butte aux
» traits de la calomnie, & victime
» dévouée à l'animoſité de mes
» ennemis, j'avois tout à craindre
» d'une enquéte ; cependant je
» pris ſur moi les conſéquences,
» je ſollicitai cette enquête, &
» ſommai mes accuſateurs de com-
» paroître. Qui pouvoit m'inſpirer
» cette fermeté dans ces circonſ-
» tances périlleuſes, ſi ce n'eſt la
» conviction intime de mon inno-
» cence ? Je ſavois que la ſentence
» que je ſollicitois ſeroit exécutée,
» fût-elle capitale ; j'avois la mort
» devant les yeux, & je n'en per-
» ſéverai pas moins. Je me tairai
» & ſur le Conſeil de guerre &
» ſur ſes procédés ; mais je dois
» vous rappeller l'impreſſion que
» fit cette ſentence paſſionnée à
» laquelle je m'étois ſoumis. Quatre
» ans après je fus appellé au Con-
» ſeil privé, & enſuite au Miniſtè-
» re. Je crus voir dans ces diſtinc-
» tions qui m'étoient accordées,
» la caſſation de la ſentence. J'en

» ai joui dix ans, ſans qu'on ait
» prétendu qu'elle me rendoit in-
» compétent pour les emplois que
» je rempliſſois. Il y a pluſieurs an-
» nées qu'il plut à Sa Majeſté de
» m'élever au poſte éminent de
» Secrétaire d'Etat, & perſonne ne
» m'a reproché mon incompétence
» pour cette haute dignité. Com-
» ment ſe peut-il faire que la ſen-
» tence en queſtion me rende in-
» compétent aujourd'hui pour oc-
» cuper un ſiége dans cette Cham-
» bre ? Selon l'eſprit de la conſti-
» tution britannique, les dignités
» de Conſeiller privé & de Secré-
» taire d'Etat ſont ſupérieures à
» celle même de la Pairie. Ce fait
» poſé, comment ſe peut-il que je
» n'aie point été incompétent pour
» remplir ces premiers poſtes, &
» que je le ſois pour occuper un
» ſiége parmi vous ? »

1782.

Le Duc de Richmond éclaircit l'état de la queſtion.

Il y eut pour & contre la motion du Marquis de Carmarthen de longs débats, où la cauſe du Vicomte de Sackville fut vivement attaquée par Lord Derby, & non moins vivement défendue par Lord Walſingham ; mais le Duc de

Richmond préſenta l'état de la
1782. queſtion ſous un point de vue qui laiſſoit ſans réplique les plus ardents apologiſtes du nouveau Pair. Et d'abord, il examina l'étendue de la prérogative royale au ſujet de la Pairie, & fit voir que depuis Edouard III juſqu'à Henri VII, la création d'un Pair ne s'étoit jamais faite ſans le conſentement du Parlement ; qu'après Henri VII, la Couronne s'attribua cette prérogative excluſive ; que dans ces derniers tems, elle en a joui ſans réclamations, & que c'eſt un principe admis aujourd'hui, que la création des Pairs appartient inconteſtablement à la Couronne. Cette partie de la queſtion étoit décidée par l'admiſſion même de ce principe. Mais dans le cas préſent, étoit-il convenable de faire uſage de la prérogative ? Suivant le Duc de Richmond, cette nouvelle queſtion reſtoit indéciſe juſqu'à qu'on eût éclairci un point qui ne l'avoit pas encore été depuis 1759, époque de la ſentence qui flétrit l'honneur du Vicomte de Sackville. Ce point à éclaircir eſt l'in-

tervalle qui ſépara le moment
où Lord Germaine reçut du Prin- 178
ce Ferdinand l'ordre d'avancer avec
la cavalerie, & le moment où
il arriva au théâtre de l'action,
qui n'étoit éloigné que d'un mille.
« J'étois préſent, continue le Duc
» de Richmond, & j'ai vu une
» heure & demie s'écouler entre
» la réception de l'ordre & l'arri-
» vée de la cavalerie. Le noble
» Lord a donné pour excuſe, qu'il
» avoit reçu deux ordres contra-
» dictoires. Quoi qu'il en ſoit, le
» fait eſt qu'il n'obéit ni à l'un ni
» à l'autre; il ne s'ébranla qu'a-
» près une heure & demie. L'ac-
» tion continuoit; elle étoit ter-
» minée lorſqu'il arriva. Une dou-
» ble imprudence me frappe dans
» le Conſeil qu'ont donné les Mi-
» niſtres du Roi d'élever le noble
» Lord à la Pairie: premièrement,
» cette meſure peut encourager la
» déſobéiſſance & l'indiſcipline dans
» nos armées; en ſecond lieu, elle
» doit indiſpoſer de plus en plus
» les Américains, qui, ſans dou-
» te, n'apprendront pas avec indif-
» férence, qu'on vient d'élever aux

1782.

» honneurs de la Pairie, le Minif-
» tre qui déploya contr'eux toutes
» les fureurs d'une guerre atroce ».

Imprudence du Minifstère dans cette conjoncture.

On fentoit dès-lors en Angleterre la néceffité de conclure la paix avec fes anciennes Colonies; & cette obfervation juftifie le nouveau trait qu'on vient d'ajouter au tableau des inconféquences britanniques. Suivant le nouveau plan du Miniftère, c'en étoit une bien maladroite de paroître récompenfer Lord Germaine. Dans cette circonftance, la Chambre devoit adopter la motion du Marquis de Carmarthen ; cette motion fut pourtant rejetée à la pluralité de quatre-vingt-treize membres contre vingt-huit. Parmi ces derniers, il s'en trouva neuf qui firent la proteftation fuivante.
« Que l'élévation du noble Lord
» à la Pairie, eft une mefure éga-
» lement funefte aux intérêts & à
» la gloire de la Couronne ; inju-
» rieufe pour la mémoire du feu
» Roi, ainfi que pour toutes les
» branches furvivantes de l'illuftre
» maifon de Brunfwick ; contraire
» à tout principe de difcipline mi-

» litaire, & particulièrement à la » dignité de cette Chambre, dont » l'inclination & le devoir furent » dans tous les tems, de tranſmettre ſans tache à la poſtérité la » gloire de la nation britannique ».

1782.

Que les inculpations contre le Miniſtère en général retombent indirectement ſur Lord North.

Si l'oppoſition voyoit avec peine l'admiſſion de Lord Germaine à la Pairie, elle avoit la ſatisfaction de voir un autre Miniſtre à la tête des affaires de l'Amérique. La retraite volontaire ou forcée du Vicomte de Sackville, paroiſſoit d'ailleurs un acheminement à l'expulſion de ſes anciens Collegues. Ce premier triomphe remporté ſur l'adminiſtration, encourageoit les efforts du parti contraire, & ce qu'ils avoient déjà produit à la Chambre des Communes dans les débats élevés contre Lord Sandwich, laiſſoit préſager la chûte prochaine de ce premier Lord de l'Amirauté. La défection de ſes partiſans devenoit chaque jour plus ſenſible, & il étoit néceſſaire qu'il cédât enfin à l'orage qui grondoit autour de lui. La faction anti-miniſtérielle jouiſſoit d'avance & ſans inquiétude, du triomphe qu'elle

1782. s'étoit assuré de ce côté-là. Elle tourna désormais ses principales batteries contre le Ministre des Finances, bien persuadée que la chûte de Lord North entraîneroit celle des autres Ministres. Ce fut dans cette vue que, sans attaquer aucun Membre de l'administration en particulier, toutes les mesures proposées à la Chambre des Communes furent dirigées contre le Ministère en général. Comme chef de l'administration, Lord North se trouvoit ainsi chargé de toutes les inculpations; ne s'adresser directement à personne, c'étoit s'adresser indirectement au premier Ministre.

Quoi qu'il en soit, dans la séance du Vendredi 8 Mars, à laquelle furent invités tous les Membres de l'opposition, sans excepter ceux que leurs infirmités dispensoient de s'y rendre ordinairement, Lord George Cavendish mit sous les yeux de la Chambre les observations les plus allarmantes sur la position de l'empire britannique. Il résultoit de ce tableau, que depuis 1775, les frais

de la guerre ſe montoient à cent millions ſterling, ſans autre fruit que la perte de cent mille hommes, l'abandon forcé des plus riches domaines de l'empire, & l'aliénation de toutes les Puiſſances de l'Europe. Il chercha la ſource de ces calamités, & la trouva dans la négligence & l'incapacité des Miniſtres. Ce fut la matière de quatre motions, dont la première relative à l'emploi des cent millions ſterling, fut débattue dans cette ſéance. La quatrième étoit une inculpation directe contre le Miniſtère. On recueillit les voix ſur cette motion, & il ne s'en fallut que de ſix qu'elle ne paſsât; elle eût entraîné l'expulſion générale de tous les Membres de l'adminiſtration; mais cet événement ne fut que différé. Les motions devoient ſe renouveller ſous d'autres formes, & le Vendredi 15 Mars, Sir John Rous les reproduiſit en ces termes.

1782.

Motion tendante à l'expulſion des Miniſtres.

» *Réſolu*, que cette Chambre » prenant en conſidération les ca» lamités graves & multipliées qui » ont réſulté de la guerre; &

1782. » considérant que malgré l'immen-
» sité des sommes votées à la
» concurrence de plus de cent
» millions sterling, la nation a
» perdu en Amérique treize Pro-
» vinces; celle de la Floride oc-
» cidentale; les isles de la Domi-
» nique, de la Grenade, de Saint-
» Vincent, de Tabago, & l'isle
» de Minorque en Europe, où
» nous sommes en guerre avec la
» France, l'Espagne & la Hollan-
» de, sans avoir pu nous procurer
» un seul allié qui nous assiste;
» que cette Chambre enfin, por-
» tant le regard de l'effroi sur les
» dangers de toute espèce qui
» nous enveloppent de tous côtés,
» ne peut continuer de placer sa
» confiance dans l'administration
» actuelle ».

Récrimination en faveur du Ministère.

Cette motion fut secondée par M. Harrison, qui récapitula tous les chefs d'accusation tant de fois rebattus contre les Ministres, & particulièrement contre Lord North, auquel il reprocha les taxes oppressives sur lesquelles il venoit d'asseoir le payement de l'intérêt d'un nouvel emprunt de

treize millions cinq cens mille livres ſterling. Il finit par demander aux Miniſtres, comment avec la conviction de leur incapacité, ils avoient le front de conſerver leurs places. Sir Richard Symons & le Colonel Onſlow prirent en main la défenſe de l'adminiſtration actuelle, & rejetèrent ſur l'oppoſition, tout le blâme qu'elle vouloit faire retomber ſur le Gouvernement. Ce dernier remontant à la ſource des calamités de la Grande-Bretagne, en trouva le germe dans la révocation de l'acte du timbre & dans l'acte déclaratoire, meſures dangereuſes adoptées par l'adminiſtration précédente, qu'avoua le Parlement, auxquelles applaudit le grand Chatham lui-même, & qui entraînèrent la guerre d'Amérique, guerre inévitable, dont la juſtice ne feroit pas conteſtée ſi le ſuccès l'eût couronnée. « Cette guerre » fut malheureuſe ! à qui s'en prendre ? Aux diſcours inflammatoires » prononcés dans cette Chambre, » aux démarches non moins funeſtes des Sénateurs britanniques. » Tandis que leurs émiſſaires al- 1782.

» loient en France, pour y faire à
1782. » la Cour de Verſailles & aux
» Agens de l'Amérique inſurgen-
» te, le tableau exagéré de notre
» foibleſſe, les murs de cette Cham-
» bre retentiſſoient des éloges de
» la rébellion, dont on exaltoit la
» magnanimité ! Eh, ce ſont les
» panégiriſtes de la révolte qui ôſent
» aſpirer aux premières places de
» l'adminiſtration ! Si le ſuccès
» couronnoit leur ambition & ſes
» intrigues, comment pourroient-
» ils ſe refuſer à l'indépendan-
» ce de l'Amérique ? Comment,
» après avoir reconnu au com-
» mencement de la guerre, la
» légitimité de ſes prétentions à
» cet égard, ôſeroient-ils les lui
» conteſter au moment de la paix ?
» Il réſulte de ces obſervations,
» ajouta le Colonel, que la guerre
» d'Amérique eſt l'effet d'une cauſe
» antérieure à l'exiſtence de l'ad-
» miniſtration actuelle ; & que le
» mauvais ſuccès de cette guerre,
» eſt l'ouvrage de l'oppoſition ;
» j'en conclus qu'il n'y a point de
» raiſons de retirer ſa confiance
» aux Miniſtres.

M.

1782.

Quelles ſont, ſuivant M. Adams, les premières cauſes des calamités de l'Angleterre.

M. Adams ſe montra l'un des plus zélés panégyriſtes de l'adminiſtration, & ſe mit en devoir de prouver que les revers de l'Angleterre étoient abſolument indépendans de la conduite de ſes Miniſtres. Pour cet effet, il rappella l'affaire d'Oueſſant, comme le premier anneau d'une longue chaîne de calamités déployées ſur la Grande-Bretagne ; & pour diſculper le Gouvernement, il fut obligé de convenir de la ſupériorité de l'eſcadre de Keppel ſur la flotte de M. le Comte d'Orvilliers. Quant aux frais immenſes de cette guerre, objet des reproches le plus fréquemment renouvellés contre l'adminiſtration, il obſerva que toute guerre eſt néceſſairement diſpendieuſe, & que la dernière l'avoit été infiniment plus que celle-ci. De grands triomphes l'avoient ſignalée à la vérité ; mais ſuivant M. Adams, ces triomphes mêmes furent préjudiciables à l'Angleterre, en ce qu'ils ſuſcitèrent contre elle la jalouſie de l'Europe entière. « Conſultez, dit-il, » les faſtes de l'Hiſtoire, & vous

Qu'on en trouve la ſource dans ſes proſpérités antérieures.

1782. » trouverez que toutes les nations » qui, comme la Grande-Bretagne, » ont porté, dans certaines périodes, la gloire de leurs armes à ce » point d'éclat & de renommée, » ſon devenues par-là même, chez » tous leurs voiſins, un objet d'alarme & d'envie pour les générations contemporaines ; vous » verrez Louis XIV, avec les plus » grands Miniſtres qui jamais ayent » illuſtré le règne d'aucun Prince, » embarqué ſeul dans la guerre de » la ſucceſſion, ſans pouvoir engager une autre Puiſſance dans ſa » querelle. L'Autriche nous offre » auſſi des exemples de cet abandon » général. Je n'ai jamais lu que » l'Autriche, je n'ai jamais lu que » la France & Louis XIV lui-même, ayent blâmé leurs Miniſtres de n'avoir pu former d'alliance ; ces nations & leurs Princes en ſentoient l'impoſſibilité. » Pourquoi les Miniſtres britanniques ſeroient-ils traités avec » moins d'impartialité ? C'eſt tout » auſſi légerement qu'on leur » impute les déſaſtres de la » guerre actuelle, & qu'on at-

» tribue au célèbre Pitt les ſuccès 1782.
» brillans de la guerre précédente.
» Ces ſuccès étoient dus aux me-
» ſures d'une adminiſtration anté-
» rieure, qui, avant de déclarer
» la guerre à la France, avoit
» anéanti le commerce de cette
» nation, & l'avoit miſe ainſi dans
» l'impoſſibilité d'équiper ſes vaiſ-
» ſeaux de guerre. Ce coup, dont
» la France ne put ſe relever dans
» tout le cours de la guerre, ne
» fut point l'ouvrage de Lord
» Chatham : il ſut en profiter ;
» mais la gloire en appartient à ſes
» prédéceſſeurs. N'en doutez pas,
» Meſſieurs, le parti viſiblement
» intéreſſé au déplacement des Mi-
» niſtres actuels, n'a d'autres vues
» que de frayer un chemin à ſon
» ambition ; il vous propoſe une
» réſolution qui, ſi vous l'adop-
» tiez, couronneroit toutes ſes in-
» trigues. Mais avant de vous dé-
» terminer, conſidérez, je vous
» prie, quelles ſeroient les *nou-*
» *velles* meſures des hommes *nou-*
» *veaux* qui ſe préſentent. Trouve-
» rez-vous en eux de meilleurs
» Miniſtres que ceux qui gouver-

1782.

» nent actuellement ? Je laiſſe à » votre équité le ſoin de répondre » à cette queſtion ».

Lord North ſe déſiſte au nom de tous les Miniſtres.

Les Membres de l'oppoſition répliquèrent avec plus ou moins de force, aux apologiſtes du Miniſtère, & ce ne fut que par des répétitions de tout ce qu'ils avoient déjà dit. Lord North repouſſa leurs attaques avec les mêmes armes, dont on l'a vu s'eſcrimer en vingt autres occaſions. Enfin, cette longue ſéance ſe termina ſans rien décider ; mais la motion deux fois annoncée vainement, devoit ſe renouveller avec plus de ſuccès le

20 Mars.

mercredi ſuivant. Tous les Membres du parti anti-miniſtériel, ſe trouvèrent à la Chambre pour y ſeconder de leur ſuffrage le Comte de Surrey, qui étoit chargé de la motion. Il ſe mit en devoir de prononcer ſon diſcours, & Lord North qui ſe voyoit perſonnellement menacé, ſe leva au même inſtant, dans l'intention de prévenir une déciſion du Parlement. Il avoit reçu de l'Orateur le ſigne d'approbation, qui déſigne en pareil cas, la préférence que la Chaire donne

à l'un des concurrens. Le côté de la Chambre qui s'appelloit encore l'oppoſition, proteſta contre cette partialité de l'Orateur, & prétendit que la motion du Comte de Surrey étant annoncée dans les formes parlementaires, c'étoit à lui d'ouvrir la ſéance. De leur côté, les partiſans de l'adminiſtration faiſoient beaucoup de bruit, & Lord North eſſayoit en vain de ſe faire entendre. M. Fox rétablit le calme en faiſant une motion tendante à ce que le Comte de Surrey fût entendu ſur le champ. Cette motion devint l'objet de la première diſcuſſion, & mit enfin Lord North en état de parler ſans contrevenir à l'ordre. On ne s'attendoit pas au diſcours qu'il alloit prononcer, & l'étonnement de nos lecteurs égalera peut-être la ſurpriſe de l'aſſemblée qui l'entendit.

1782.

Quoi qu'il en ſoit, il porta la parole au nom de tous ceux qui avoient part au miniſtère, & dit : » L'honorable Membre qui » vient de faire une motion, a cru » ce moyen néceſſaire pour appai-

1782. » ſer le tumulte de cette Cham-
» bre ; il en étoit un plus ſimple,
» il ſuffiſoit de m'écouter. On au-
» roit ſu du premier mot, que loin
» de venir ſouffler, je viens étein-
» dre le feu de l'effervefcence,
» donner l'exemple de la modéra-
» tion, inviter à l'harmonie & tra-
» vailler au rapprochement des
» partis..... Quoique l'effet des
» motions précédentes ne ſe ſoit
» pas étendu juſqu'à une réſolu-
» tion, par laquelle il auroit été
» conſtaté que la Chambre avoit
» retiré ſa confiance aux Miniſ-
» tres alors exiſtans, j'avouerai
» que le nombre des Membres diſ-
» poſés à ſouſcrire à cette réſolu-
» tion eſt ſi conſidérable, que mê-
» me en conſervant la majorité,
» j'ai ſenti immédiatement après la
» déciſion, que le bien du ſervice
» de Sa Majeſté exigeoit qu'il y
» eût un changement dans l'admi-
» niſtration de ſon Royaume : or,
» comme on a répété mille fois
» que l'entêtement avec lequel je
» m'opiniatrois à reſter en place,
» s'oppoſoit à la formation d'un
» nouvel arrangement, je ſuis ſi

» convaincu de sa nécessité, que » dans la crainte d'y apporter le » plus léger obstacle, je me rends » expressément ici pour déclarer » que la personne, dont l'ordre de la » Chambre ne me permet pas d'ar- » ticuler le nom, (LE ROI) s'est » déterminée à éloigner immédia- » tement de ses conseils, l'admi- » nistration qui existoit hier, & que » je suis autorisé à déclarer que » cette administration n'existe plus » dans le fait, que les Membres » qui la composoient, continuent » de remplir les devoirs attachés à » leurs départemens respectifs, jus- » qu'à ce que le nouvel arrange- » ment soit fixé ; ce qui sera, je » l'espere, l'affaire de deux jours » au plus ; mais qu'ils n'existent » plus comme Ministres, & qu'ils » doivent être considérés, à cet » égard, comme s'ils étoient à mille » lieues de la Cour ».

1782.

Ses remerciemens à la Chambre.

Lord North finit par remercier la Chambre des marques de bienveillance & de l'appui constant qu'il en avoit reçus avant son Ministère. Il déclara lui devoir, & ne devoir qu'à elle, l'honneur

1782. qu'il avoit eu de préſider à l'un des premiers départemens de l'adminiſtration. » C'eſt dans l'enceinte de ces » murs, ajouta-t-il, que je me ſuis » fait connoître; c'eſt la conduite que » j'ai tenue dans cette Chambre qui » m'a recommandé au Souverain. Je » ne puis qu'être douloureuſement » affecté, en voyant une partie con- » ſidérable de cette Chambre me » retirer la confiance, dont elle m'a » honoré ſi longtems ; mais cette » ſenſation douloureuſe n'affoiblit » point en moi le ſentiment de la » reconnoiſſance...... Il eſt aiſé » de me trouver un ſucceſſeur qui » ait, dans un plus haut degré que » moi, les talens néceſſaires pour » remplir dignement les devoirs » attachés au poſte que je quitte; » il ne le ſera pas également de » trouver un Miniſtre plus zélé, » & qui ait plus à cœur les intérêts » de l'Angleterre..... Quels que » puiſſent être les Membres qui » composeront la nouvelle admi- » niſtration, Dieu m'eſt témoin de » la ſincérité des vœux que je » forme pour le ſuccès de leurs » opérations. Dans le cas où la

» motion, dont l'inutilité me pa-
» roît démontrée, auroit un objet
» plus étendu que l'éloignement
» des Miniſtres, celui, par exem-
» ple, de me faire rendre compte
» de mon adminiſtrarion, je ſuis
» prêt de comparoître à la barre
» de la Chambre, je ſuis prêt de
» ſubir toute eſpèce d'enquête qu'il
» lui plaira d'inſtituer».

1782.

Soupçons contre la bonne foi de Lord North.

Lord North termina la ſéance par une motion d'ajournement juſqu'au Lundi ſuivant; motion à laquelle la Chambre acquieſça. Cependant il s'écoula deux ou trois jours, ſans que le Cabinet de Saint-James laiſſât rien tranſpirer qui indiquât la retraite effective des Membres de l'adminiſtration. Il circuloit de faux bruits, tous plus allarmans les uns que les autres; on aſſuroit d'une part, que les chefs de l'oppoſition déſunis par la diverſité des intérêts, ne s'accordoient pas entr'eux ſur le choix des Sujets qu'ils devoient propoſer à Sa Majeſté. D'un autre côté, on prétendoit qu'il n'avoient point été conſultés ſur ce choix, & les ex-Miniſtres étoient ſoupçonnés

1782. de tromper la Chambre, & de n'avoir demandé le dernier ajournement, que pour gagner du tems, & l'employer à concerter les moyens de reſter en place. On indiquoit quelques-uns de ces moyens, & entr'autres celui d'un meſſage royal, en vertu duquel le Parlement devoit être auſſitôt diſſous qu'ajourné. L'opinion peu avantageuſe qu'on s'étoit faite de la véracité de Lord North, ſembloit juſtifier ces derniers ſoupçons. On avoit du patriotiſme de ce Miniſtre une idée toute auſſi peu flatteuſe ; & l'on ne doit pas diſſimuler que Lord North, grand financier, orateur ſubtil, adroit courtiſan, travailleur infatigable & fecond en reſſources, s'étoit rendu odieux à l'Angleterre, par ſon obſtination à vouloir augmenter la prérogative royale, même au préjudice de la conſtitution britannique. Avec de grands talens, il avoit conduit la nation au bord de l'abîme où elle ſembloit devoir s'engloutir. Il étoit naturel qu'ayant perdu complettement la confiance des Anglois, le caractère attribué à Lord North

1782.

leur inſpirât de la défiance ſur la ſincérité de ſa déclaration ; mais il n'en eſt pas moins vrai, que le Chancelier travailloit ſecrettement à former une nouvelle adminiſtration, & que ce grand ouvrage étoit ſi fort avancé dans la journée du 24 Mars, que le Procureur-Général annonça pour le ſurlendemain une révolution miniſtérielle, conforme au vœu de la nation britannique. En effet, le Roi abandonné de ſes Conſeillers, ne vit pas d'autre ouverture pour rentrer dans le cœur de ſes ſujets, dont il avoit trop longtems dédaigné les remontrances & les réclamations, que de choiſir ſes nouveaux Miniſtres parmi ceux-là mêmes qui avoient gagné les ſuffrages du peuple, en s'oppoſant avec chaleur aux meſures de la Cour.

Choix des nouveaux Miniſtres.

En conſéquence de cette réſolution, le Mercredi 27 Mars, le Roi étant préſent en ſon Conſeil de Saint-James, Sa Majeſté déclara Lord Camden, Préſident du Conſeil-Privé ; Charles Fox, Auguſtus Keppel, John Dunning

1782. Edmond Burke, en furent nommés Conſeillers, ainſi que Lord John Cavendish, déjà Chancelier & ſous-Tréſorier de l'Echiquier. Le ſceau-privé fut confié au Duc de Grafton ; & le même jour, Charles Fox & le Comte de Shelburne, prirent place comme Secrétaires d'Etat, adjoints au Marquis de Rockingham, déſigné Lord de la tréſorerie, & qui fut mis à la tête des affaires le 30 du même mois. Il fut auſſi nommé Tréſorier de l'Echiquier, conjointement avec Lord John Cavendish, George Spencer, communément appellé Lord Vicomte Althorpe, James Grenville & Frédérik Montagu, Ecuyers. L'Amiral Keppel, prêta ſerment comme premier Lord de l'Amirauté; il eut pour adjoints, Sir Henri Harland, Baronet, le Vice-Amiral Hugh Pigot, William Ponſonby, plus connu ſous le titre de Lord Vicomte Duncannon, John Townshend, Charles Brett, & Richard Hopkins. Iſaac Barré obtint la place de Tréſorier de la marine; le Duc de Richmond prit celle de Grand-Maître de l'Ar-

tillerie, & le Général Conway fut nommé Commandant en chef de toutes les forces de terre.

1782.

Circonstances de l'élection de M. Fox.

Cette révolution subite plongea les Anglois dans une espèce de délire; le choix des nouveaux Membres combloit les vœux de la nation; mais aucun d'eux n'étoit plus selon le cœur du peuple que M. Fox, & pour s'en convaincre, il suffit de revenir sur quelques circonstances de son élection. Huit ou neuf mille habitans de Westminster, étoient allés prendre le Ministre candidat à son hôtel, précédés d'une banniere & de deux étendards, qui avoient pour inscriptions: L'HOMME DU PEUPLE. UNE PAIX HONORABLE OU UNE GUERRE GLORIEUSE. LIBERTÉ ET INDÉPENDANCE. Deux cens carrosses marchoient à la file, suivis de tous les Electeurs à pied. Lorsque le Ministre candidat fut arrivé à l'amphithéâtre avec son Comité, le Sieur Byng prononça un long discours où il fit honneur à cette multitude assemblée, du retour des Communes au sentiment de leurs devoirs, à ce cri de la

1782. vertu, qui leur fit porter jusqu'au pied du trône, & les griefs de la nation & les souffrances d'un peuple accablé sous les vexations de l'ancien ministère. Ce fut aux réclamations des nobles Electeurs, à la persévérance de leurs gémissemens, qu'il attribua la gloire d'avoir mis les rênes de l'Etat aux mains de ces personnages eminens qui, Ministres du peuple, s'honoroient de ne le point être de la tyrannie. Le Sieur Byng prévint l'assemblée, que les effets de la glorieuse révolution ne pouvoient se faire sentir dans ces momens de crise, où toutes les difficultés sembloient se réunir pour justifier le découragement; mais il ôsa répondre que ces obstacles, ouvrage de l'ancienne administration, seroient écartés par les lumières, le patriotisme & les sages mesures des nouveaux administrateurs. » Considérons, ajouta-t-il, » l'état de détresse & de confusion » dans lequel se trouve l'Empire, » au moment où ils ont le courage » d'en prendre le gouvernement; » & s'ils ne remplissent pas à l'instant même, tout ce que leur

» haute réputation nous fait at- 1782.
» tendre d'eux, n'accuſons que les
» circonſtances dans leſquelles,
» cédant aux inſtances du peuple,
» ils entrent dans la ſombre carrière
» où leurs vertus doivent rétablir
» la lumière. Les jours de corrup-
» tion & de méſintelligence ſe ſont
» diſſipés, & nous tirons de la ré-
» volution préſente cet avantage
» précieux, que nous allons voir
» ce que cette malheureuſe terre
» n'a pas vu depuis longtems, une
» alliance parfaite entre la nation
» & ſes Miniſtres ».

Ce diſcours terminé, M. Fox s'avançant au milieu des acclamations de la multitude, la harangua dans les mêmes termes que M. Byng. Il fit de grands remerciemens au peuple, & lui promit de régler ſa conduite, dans le Miniſtère, ſur les principes qu'il avoit toujours profeſſés, n'étant que ſimple Membre des Communes. —— Ici les acclamations redoublèrent, & l'élection du nouveau Miniſtre fut confirmée ſans la moindre oppoſition. Alors le peuple s'en empara, & l'ayant placé

1782. dans un fauteuil, quatre Irlandois le portèrent en triomphe ſur leurs épaules, le promenèrent dans les rues, & le déposèrent dans une taverne, où il dîna avec un grand nombre des Electeurs.

Repréſentations du Duc de la Vauguyon aux Etats-Généraux.

Le premier acte du nouveau Miniſtère, fut d'entrer en négociation avec les Etats-Unis de l'Amérique, & d'accepter enfin de bonne foi la médiation des Puiſſances conciliatrices entre l'Angleterre & la Hollande. Le Prince de Gallitzin, Envoyé Extraordinaire de l'Impératrice de Ruſſie, venoit de préſenter aux Etats-Généraux un mémoire, par lequel M. Fox leur faiſoit paſſer au nom de Sa Majeſté Britannique, l'offre d'une armiſtice & d'un traité de paix, formé ſur le modele de celui de 1674. Si l'offre étoit ſincère, la Grande-Bretagne faiſoit à la République de Hollande, une conceſſion qui ſembloit devoir applanir toutes les difficultés; mais, ſur ces entrefaites, M. le Duc de la Vauguyon, notre Ambaſſadeur à la Haye, crut devoir rappeller à Leurs Hautes Puiſſances, qu'en

acceptant la médiation de la Ruſ-ſie, elles avoient mis pour condition préliminaire à toute eſpèce de traité, la reconnoiſſance de la liberté illimitée des mers, & rejetté d'avance toute eſpèce d'engagement incompatible avec la neutralité; que par une ſeconde réſolution, elles avoient autoriſé le Prince, auquel l'adminiſtration de leurs forces navales étoit confiée, à propoſer au Roi un concert d'opérations offenſives & défenſives. L'Ambaſſadeur obſerva que depuis le commencement des hoſtilités entre la Hollande & Grande-Bretagne, Sa Majeſté s'étoit abſtenue d'inviter Leurs Hautes-Puiſſances, à ſe concerter avec elle ſur les meſures à prendre contre l'ennemi commun; mais, que ſi l'intérêt de la République la déterminoit à ce parti, elle devoit ſavoir que toute combinaiſon de forces deviendroit illuſoire, ſi elle n'avoit pour fondement la certitude que, de part ni d'autre, on ne pourroit ſe déſiſter d'aucun plan d'opérations navales une fois arrêtées. Il finit par demander ſur 1782.

1782. ce point aux Etats-Généraux, une explication amicale & précise.

Réponse de Leurs Hautes Puissances.

La réponse de Leurs Hautes-Puissances fut de remettre sous les yeux de notre Ambassadeur, leur résolution du 4 Mars, dont la substance étoit que la médiation de Sa Majesté l'Impératrice de Russie, ne devoit apporter aucun retardement aux opérations militaires de la République de Hollande, & que les négociations relatives à la paix ne suspendroient, en aucune manière, les armemens entrepris pour la juste défense des Provinces-Unies. En conséquence de cette résolution, Son Altesse Sérénissime le Prince d'Orange & de Nassau, étoit requise de convenir, le plutôt possible, avec la Cour de France, des mesures à prendre de part & d'autre, pour concerter les opérations navales de la campagne prochaine, de maniere à forcer l'ennemi d'accepter des conditions de paix équitables. Leurs Hautes-Puissances, après s'être étendues sur les témoignages de la bienveillance de notre auguste Monarque, dont elles avoient

reçu des preuves réelles dans les Indes orientales & occidentales, & particulierement à Saint-Eustache, finissoient par s'engager à regarder comme stable & sacré, tout plan de mesures navales, arrêté contre l'ennemi commun de la France & de la Hollande, & à ne s'en écarter sous aucun prétexte, & sans le consentement préalable de Sa Majesté Très-Chrétienne.

1782.

Qu'une paix séparée entre l'Angleterre & les Etats de Hollande & d'Amérique est impossible.

En se liant ainsi avec la France, les Etats mettoient un obstacle invincible à la paix séparée que la nouvelle administration d'Angleterre négocioit de bonne foi. Les nouveaux Ministres avoient beau protester contre la démarche frénétique de leurs prédécesseurs, qui s'étoient embarqués si témérairement dans une nouvelle guerre avec les alliés naturels de la Couronne; toute sincere qu'elle étoit, cette déclaration venoit trop tard; & quand bien même la reconnoissance des Etats-Généraux auroit pu se démentir, le Cap, Saint-Eustache, Démérary, l'Entrepôt du commerce batave fixé à l'Orient, étoient pour la France des

1782. otages qui devoient la rassurer contre la défection des Hollandois. D'ailleurs, quels dédommagemens n'eût-il pas fallu à cette Puissance, pour toutes les pertes qu'elle avoit essuyées depuis que, par l'injuste agression des Anglois, elle se voyoit en butte à tous les fléaux de la guerre? Le projet d'une paix séparée avec la République de Hollande, paroissoit chimérique à tous les bons spéculateurs, & particulierement à ceux de l'Angleterre. Une telle paix n'étoit pas moins difficile à conclure avec les Etats-Unis d'Amérique. De ce que les Anglois étoient las de faire la guerre dans cette partie du monde, il ne s'en suivoit pas que les Américains se lassassent d'une indépendance qu'avoient cimentée leurs victoires; & si la paix que les nouveaux Ministres leur proposoient, étoit fondée sur cette indépendance, que diroient les ex-Ministres? Que diroit l'ombre du grand Chatham, cette ombre tutelaire de la nouvelle administration? Cette paix si difficile à terminer étoit cependant deve-

nue néceſſaire depuis la cataſtrophe d'York-Town, & ſur-tout depuis que la ſouveraineté des nouveaux Etats-Unis étoit avouée & reconnue de Leurs Hautes Puiſſances les Etats-Généraux, & que M. Adams, négocioit à la Haye un traité d'alliance & de commerce entre les deux Républiques.

1782.

Difficulté de ſe concilier avec l'Irlande.

Il n'étoit guère plus facile à l'Angleterre de ſe concilier avec l'Irlande, qu'avec le Congrès & les Etats-Généraux. L'Etat de commotion où ſe trouvoit ce Royaume, reſſembloit fort à la guerre; & pour y rétablir le calme & la ſoumiſſion, les nouveaux Miniſtres ſe voyoient forcés d'accorder ſans reſtriction aux Irlandois, tout ce qu'ils demandoient, les armes à la main; cette meſure juſtifiée par la néceſſité, ne donnoit pas à l'Europe une idée impoſante de la vigueur du nouveau Miniſtère. Quoi qu'il en ſoit, les troubles de l'Irlande s'étoient renouvellés d'une manière bien allarmante pour les Anglois; elle paroiſſoit aſpirer à l'indépendance abſolue, & ſi la

paix générale ne les eût traverſées, il eſt probable que ſes prétentions auroient eu leur effet.

1782.

Comment les troubles renaiſſent dans ce Royaume.

On ſe rappelle qu'à la fin de 1780, le Parlement britannique jugea convenable d'affranchir ce Royaume de quelques entraves, qui gênoient l'induſtrie de ſes habitans. Ce bienfait fut reçu d'abord avec les démonſtrations de la reconnoiſſance; mais cette liberté partielle accordée au commerce, n'eut pas des effets auſſi prompts qu'on s'en étoit flatté. Au lieu de chercher dans la nature des choſes, la cauſe de cette lenteur; le peuple Irlandois crut la trouver dans les loix angloiſes, dont la modification, reſtriction, ou ampliation, eſt toujours au pouvoir du corps légiſlatif. Il regarda ce que l'Angleterre venoit de faire pour lui, comme l'effet d'une condeſcendance momentanée; il l'accuſa de n'avoir fait que ſuſpendre l'exercice d'un prétendu droit, qui n'étant qu'aſſoupi, pouvoit ſe réveiller d'un moment à l'autre. Cette inquiétude préoccupoit tous les eſprits, lorſqu'un Membre des

Communes proposa en Parlement un acte déclaratoire des droits de l'Irlande. Le Vice-Roi d'alors éluda l'effet de cette proposition, & tâcha de persuader que la Grande-Bretagne alloit renoncer irrévocablement à l'exercice du droit qu'on prétendoit lui contester. Sur ces entrefaites, le Comte de Carlisle fut nommé à la Vice-Royauté d'Irlande. Lorsqu'il y arriva, la session du Parlement étoit finie, & la discussion de ces grands intérêts se trouva suspendue ; le Vice-Roi s'occupa d'arrangemens économiques. 1782.

Prétentions des Irlandois

Cependant on craignoit pour l'Eté suivant, une descente des François sur les côtes de ce Royaume ; l'allarme étoit générale dans toute l'Irlande, lorsque les corps de Volontaires vinrent offrir leurs services au Lord Lieutenant. Le dévouement qu'ils montrèrent en cette occasion, leur mérita des remerciemens de la part du Roi d'Angleterre. Les Irlandois paroissoient rassurés sur les dispositions de la Grande-Bretagne ; en effet, plusieurs actes émanés du Par-

1782. lement britannique sembloient justifier leur sécurité. Vers le milieu de la session de 1781, il en parut quatre autres où la convention faite avec le Comte de Carlisle fut transgressée au préjudice de l'Irlande. Il s'éleva de toutes parts des clameurs, auxquelles on répondit que ces actes ne signifioient rien, ou tendoient à l'avantage du Royaume. La replique fut que pour faire planche, on commence toujours par des tentatives peu importantes; mais qu'il étoit évident par le fait, que l'Angleterre n'avoit pas renoncé àl a prétention d'imposer des loix à l'Irlande; & dès ce moment, on prit des mesures efficaces pour faire respecter ses droits. Ce fut à cette époque que se tint la fameuse assemblée de Dungannon. (1) De

(1) Ville du comté de Tyronne, dans la Province d'Ulster, où les Volontaires d'Irlande, assemblés par députés le 15 Février de cette année, prirent diverses résolutions, & entr'autres celles de ne plus reconnoître pour les représentans du peuple, les Membres du Parlement qui ôseroient déroger aux instructions de leurs

tous

tous côtés on vit pleuvoir des adreſſes, & en moins de quinze jours l'incendie devint général. Les motions déclaratoires des droits de l'Irlande ſe ſuccédoient avec rapidité; pour en retarder l'effet, on objecta que des milliers d'individus ne jouiſſoient de leurs propriétés, qu'en vertu d'actes émanés du Parlement britannique. Voulant obvier aux inconvéniens, ſans renoncer à l'indépendance légiſlative, les Irlandois proposèrent un bill tendant à donner force de loix irlandoiſes à toutes celles qui regardoient les propriétés & le commerce de l'Irlande. » Nous adoptons, eſt-il » dit dans le préambule de cet » acte, toutes les loix que vous » avez faites pour nous dans les » tems de troubles & de rebellion; » mais obſervez qu'à l'avenir, » nous entendons être nos propres » légiſlateurs ». 1782.

On écrivit ſur le champ aux Miniſtres du Roi, pour leur faire

Conſtituans, & de rejeter toute loi émanée d'une autre autorité que celle du Roi, des Lords & des Communes d'Irlande.

1782. sentir la nécessité d'accepter ce bill, dont le refus ne pourroit être qu'une affaire d'orgueil de la part de l'Angleterre; on finissoit par leur déclarer qu'elle avoit malheureusement perdu toute prétention à l'orgueil.

Réponse de M. Fox au discours de M. Eden, Envoyé d'Irlande à la Chambre des Communes.

M. Eden étoit parti d'Irlande en même-tems, pour aller exposer la situation de ce Royaume à la Chambre des Communes d'Angleterre; ce qu'il fit en des termes peu mesurés qui lui attirèrent une réponse amere de la part de M. Fox, dont le département embrassoit ce qu'on appelle le *ménagement* de la Chambre des Communes. Telles furent les principales réflexions du Ministre sur le discours de M. Eden, & sur la motion relative à l'acceptation du bill envoyé d'Irlande.

Que cette motion ne tend à rien moins qu'à la révocation de l'acte, passé dans la sixième année du regne de George I; révocation équivalente à une renonciation expresse, de la part de l'Angleterre, au droit de suprêmatie sur l'Irlande, à l'abandon formel de ses titres les plus chers & les plus précieux,

à la déſunion complette des deux Royaumes.

1782.

Qu'en s'adreſſant d'abord aux Miniſtres du Roi, comme la bienſéance l'exigeoit, M. Eden auroit ſu qu'ils avoient donné l'attention la plus ſérieuſe à la ſituation allarmante de l'Irlande, & qu'à dater de ce jour, (8 Avril) il ne devoit s'écouler qu'un petit nombre d'heures, avant qu'ils propoſaſſent les moyens de concilier à l'Angleterre, l'affection du peuple Irlandois.

Que tous les Miniſtres ſont perſuadés que l'Irlande a de juſtes droits au redreſſement de ſes griefs; mais que la motion relative au bill, ne paroît pas bien adaptée aux circonſtances; & que ſans la rejeter, on croit devoir l'éluder ouvertement en appellant une autre queſtion.

Meſſage du Roi tendant à concilier les deux Royaumes.

Cependant la Chambre des Communes d'Irlande s'aſſembla le 15 Avril, pour délibérer ſur un meſſage, par lequel Sa Majeſté Britannique recommandoit à cette Chambre, de prendre l'objet des troubles & des allarmes de ce Royaume, dans la plus ſérieuſe

considération, & d'arranger les
1782. choses de maniere à concilier les intérêts de l'Irlande & ceux de la Grande-Bretagne.

M. John Hely Hutchinson, porteur de ce message, promit, en sa qualité de Secrétaire d'Etat pour l'Irlande, d'appuyer les droits si longtems négligés de ce Royaume, pourvu que l'acte qui devoit en contenir la déclaration solemnelle, fût énoncé en des termes affectueux pour la Grande-Bretagne, & qu'il exprimât, d'une manière bien sentie, la soumission & la fidélité des Irlandois envers Sa Majesté Britannique. Lorsque ce Ministre eut cessé de parler, & qu'on eut fait la lecture d'une adresse de remerciement au Roi pour son gracieux message, M. Gratham prit la parole, fit un magnifique éloge de l'Irlande, retraça les progrès de sa révolution, & dit à quel prix les Irlandois mettoient leur soumission & leur fidélité. L'éloquence fière qui caractérise ce discours, offre des traits que les premiers Orateurs des anciennes Républiques n'auroient pas désavoués.

» Quoi qu'aſſez jeune encore, » dit M. Gratham, j'ai vu la premiere enfance de l'Irlande, j'ai » ſuivi ſes progrès. Au ſortir du » berceau, je l'ai vu courir aux » armes, & des armes à la liberté. Les François ne l'épouventent plus, elle voit les Anglois » ſans effroi, elle ne ſe craint plus » elle-même. Ses enfans ne ſont » plus les jouets d'un pouvoir arbitraire, les victimes de la cupidité, la proie de la misère, » un aſſemblage révoltant de Proteſtans oppreſſeurs, & de Catholiques opprimés. L'Irlande » ſera déſormais une terre d'union, » que vont cimenter la force & la » puiſſance; elle va prendre enfin » le rang que lui ont aſſigné la nature & la providence. Bien différente en ce point de la plupart des autres nations, c'eſt » pour ſe réintégrer dans ſes droits » primitifs, qu'elle éprouve une » révolution. La Suede a perdu » ſa liberté; l'Angleterre s'achemine à ſa décadence; le ſouvenir d'un grand nom, & d'une » haute puiſſance, eſt tout ce qui

1782.

Beau diſcours de M. Gratham ſur la révolution d'Irlande.

» reste aux autres Empires. Les
1782. » Irlandois sont le seul peuple du
» monde qui ait su recouvrer sa
» constitution primitive, le seul
» qui doive ses prospérités à sa
» vertu. Les passions subitement
» exaltées, ont produit quelquefois
» la renaissance de la liberté;
» l'ancienne Rome dut cette révolution
» heureuse à l'aventure de la
» fille de Virginius; mais l'histoire
» ne fournit point d'exemple d'une
» nation qui lasse d'un long esclavage,
» ait ôsé réclamer ses droits,
» & rendre libre la terre qu'elle
» honoroit. Sous le regne de Charles
» I., on voulut élever un
» trône à la liberté; mais on lui
» associa la sombre intolérance. Il
» n'en est pas ainsi parmi vous,
» & les Protestans du Nord sont
» devenus les defenseurs des Catholiques
» du Sud; les Presbytériens
» de Bangor prêchent l'humanité,
» en faveur des uns & des autres;
» vous ne trouvez partout que des
» Chrétiens tolérans, que des Irlandois
» freres..... Et ce n'est
» point à l'Angleterre que nous
» sommes redevables de la restau-

» ration de nos droits ; nous la » devons au courage, à la noble » fierté d'un peuple libre : fierté » d'autant plus naturelle à ce peu- » ple dévoué, qu'il n'eſt point de » monumens qui lui retracent les » faits héroïques de ſes braves an- » cêtres ; mais au lieu de trophées, » le ciel lui donna des vertus ».

1782.

Ici, M. Gratham récapitula tous les efforts du peuple Irlandois, & juſtifia les entrepriſes des Corps Volontaires.

» Si l'Angleterre, ajouta-t- » il, eſt favorablement diſpoſée » pour l'Irlande, elle n'a rien » à craindre de ſes Volontaires ar- » més ; ils ſont prêts à verſer leur » ſang pour aider l'Angleterre. » L'Irlande n'eſt pas ſeulement liée » à la Couronne britannique par » l'allégeance ; leur premier lien eſt » dans la liberté. Mais ſi la Couron- » ne eſt un grand point d'union ; » une grande charte eſt quelque » choſe de plus encore. Nous pou- » vons trouver un Roi partout ; » la conſtitution qui nous plaît, » nous ne pouvons la trouver qu'en » Angleterre. Ce ſont des chartes

1782. » & non le droit de conquête qui » nous lient ; la liberté est le cen- » tre de cette union, une parfaite » égalité doit la caractériser. Eh ! » comment nous contester nos pré- » tentions, dans un moment où la » Grande-Bretagne vient de passer » un acte qui rend la liberté à l'A- » mérique. Nous avons une cons- » titution à réclamer ; nous avons » une charte qui nous déclare li- » bres ; l'Amérique n'a rien de tout » cela. Nous n'avons pas versé une » goutte de sang anglois, l'Amé- » rique en a versé des torrens. Elle » seroit libre & l'Irlande ne le se- » roit pas ! Non, je connois trop » bien le peuple d'Irlande, & sa » bravoure me répond de son » émancipation. »

Il propose une adresse. Son objet.

M. Gratham finit par énoncer les conditions auxquelles l'Irlande promettoit son appui au Duc de Portland, le nouveau Gouverneur de ce Royaume. Les principales étoient, que l'appel en dernier ressort fût rendu à la Chambre des Pairs d'Irlande ; que le pouvoir des Conseils-Privés y fût aboli, & que le bill contre la mu-

tinerie fut révoqué. Dans la motion qui termina cette séance, M. Gratham, proposa une adresse de remerciement à Sa Majesté, pour son *gracieux* message. Le second objet de l'adresse proposée, étoit d'exposer au nom du peuple, que la Couronne d'Irlande est une Couronne impériale; que ce Royaume est un Royaume distinct, dont le Parlement constitue le corps législatif; que le Roi, les Lords & les Communes d'Irlande, ont seuls le droit de faire des loix qui l'assujettissent; que les prétentions du peuple Irlandois sont de partager la liberté de l'Angleterre, de subir sa destinée, de combattre, de triompher ou de succomber avec elle.

1782.

Comment ces prétentions sont accueillies en Angleterre.

Il nous reste à considérer comment les nouveaux Ministres accueillirent ces prétentions que l'ancienne administration avoit éludées, jusqu'au dernier moment de son existence politique. Pour terminer cette esquisse du tableau de la révolution de l'Irlande, l'ordre des tems nous ramene à la Chambre des Communes d'Angleterre. Dans

1782. la séance du 17 Mai, M. Fox rappella l'humble soumission avec laquelle l'Irlande avoit d'abord sollicité le redressement de ses griefs, & comment les Ministres & le Parlement s'étoient concertés pour rejeter le vœu modeste de ce Royaume. Après un an de supplications toujours infructueuses de la part des Irlandois, la crainte d'une invasion leur mit les armes à la main. Ils étoient disposés à les tourner contre les ennemis de l'Empire britannique ; mais la descente n'eut pas lieu, & les braves Volontaires sentirent que des armes devenues inutiles pour la défense de leur Pays, pouvoient être employées au recouvrement de ses droits ; c'étoit un acte de patriotisme substitué à un autre. Ils parlèrent si haut que le Ministère se vit forcé de leur accorder quatre fois plus qu'il ne leur avoit refusé. En changeant de ton, l'Irlande fit changer la face des affaires. Cependant l'administration se croyoit toujours en droit d'opprimer & de tyranniser les sujets du Roi d'Angleterre, qui avoient le mal-

heur de vivre en Irlande ou au-delà de l'Atlantique ; les notions étranges que les Miniſtres s'étoient faites de la conſtitution, les portoient à concentrer en Angleterre tout ce qui reſtoit de liberté britannique. Après avoir démontré l'injuſtice & le danger d'un pareil ſyſtême, & fait voir que le droit de la Grande-Bretagne à l'exercice de légiſlation ſuprême ſur toutes les dépendances de l'Empire, étoit moins un droit poſitif qu'un ſymbole de ſuprématie, M. Fox propoſa la révocation du ſtatut de la ſixième année du règne de George I. ſtatut en vertu duquel l'Angleterre s'étoit arrogé le pouvoir de faire des loix pour l'Irlande. Ce fut la matière d'une motion qui ne trouva point d'oppoſans. La propoſition de rétablir dans ce royaume la juriſdiction des appels, fut auſſi généralement adoptée ; ces deux points de la conteſtation étoient les ſeuls ſur leſquels la Chambre eût droit de prononcer. Les autres points regardoient la Couronne, & devoient être décidés entr'elle & le Parlement

1782.

irlandois. M. Fox ſe contenta d'ob-
1782. ſerver que la loi de *Poyning*, qui donnoit au Conſeil Privé d'Irlande le droit d'annuller tout acte de ce Parlement, avant de le tranſmettre en Angleterre, étoit une loi odieuſe qu'il falloit abroger. Un autre abus non moins intolérable, & dont la réforme parut également néceſſaire au Miniſtre, fut le droit que s'étoit attribué le Conſeil Privé d'Angleterre, de viſer les bills paſſés au Parlement d'Irlande, & de les renvoyer dans un état de mutilation, qui ſouvent en détruiſoit l'objet eſſentiel. M. Fox conclut, en diſant que les Irlandois uſoient de leur droit lorſqu'ils réclamoient celui d'être leurs propres légiſlateurs; & que les y rétablir, lui paroiſſoit le ſeul moyen efficace d'affermir la connexion des deux Royaumes. La Chambre convint de préſenter à Sa Majeſté, une adreſſe qui, nous le verrons tout-à-l'heure, eut l'effet qu'on devoit en attendre.

Ce qu'on accorde aux Irlandois.

Peu de jours après cette ſéance, le Duc de Portland reçut l'ordre de

ſe rendre au Parlement d'Irlande ; & le 27 Mai, il fit part aux deux Chambres aſſemblées, des *gracieuſes* diſpoſitions de Sa Majeſté Britannique, & de ſon conſentement royal à tous les actes qui auroient pour objet d'empêcher la ſuppreſſion ou l'altération des bills émanés de ce Parlement. Il ajouta que l'intention du Roi étoit de borner au terme de deux ans la durée de l'acte relatif à la mutinerie ; & que S. M. ne mettoit à ſes bienfaits, auxquels ſon Parlement de la Grande-Bretagne ſe prêtoit de la meilleur grace, d'autres conditions que la ſtabilité de l'Irlande dans la réſolution patriotique de partager la deſtinée de l'Angleterre, d'exiſter ou de tomber avec la nation britannique. 1782.

M. Gratham propoſe de voter cent mille livres ſterling pour les beſoins des deux Royaumes.

Les Communes étant rentrées dans leur Chambre, M. Gratham qui, peu de jours auparavant, avoit refuſé les honneurs d'une ſtatue qu'on vouloit lui décerner, propoſa de ſignaler cette époque fortunée par un retour de généroſité, qui cimentât la réconciliation des deux Royaumes. » Votons, dit-il, une

1782. » somme de cent mille livres sterling ; que cette somme soit » employée à lever vingt-mille matelots, à réparer les bassins & » les chantiers, à construire des » vaisseaux, à protéger le com» merce naissant de l'Irlande. Ajou» tons ainsi de nouvelles forces au » boulevard naturel de l'Angle» terre ».

Que la continuation de la guerre pouvoit amener l'affranchissement de l'Irlande.

Dans l'adresse de remerciement proposée à la Chambre, M. Gratham assuroit Sa Majesté, au nom du peuple Irlandois, qu'il ne s'éléveroit plus de questions constitutionnelles entre les deux nations. Cette partie de l'adresse donna de l'inquiétude à ceux des Membres qui regardoient comme possible un changement dans les idées de l'administration actuelle de la Grande-Bretagne. Ils témoignèrent quelque desir de voir supprimer ces assurances ; mais leurs objections n'entraînèrent point de débats sérieux ; l'adresse passa sans restriction, & les Membres de la Chambre s'encouragèrent mutuellement à faire un voyage dans leurs terres, pour y réveiller l'ardeur martiale chez

ceux de leurs vaſſaux, qu'ils jugeroient propres à remplir l'objet des cent mille livres ſterling, votées pour la levée des vingt mille matelots. Malgré ces belles apparences, l'Irlande n'étoit pas ſans inquiétude ſur la ſincérité des Anglois, dans la renonciation à leurs anciens droits ſur ce Royaume. L'événement fera voir qu'ils étoient diſpoſés à faire revivre leurs prétentions abandonnées, & que l'ambition de l'Irlande devoit s'étendre un jour à l'indépendance abſolue, dégagée de toute connexion étrangere au commerce; mais la paix générale vint arrêter l'eſſor de cette nation, & rendre à la Grande-Bretagne ſon premier aſcendant ſur l'Irlande, à qui il n'a manqué, pour opérer le grand ouvrage de ſon affranchiſſement, que de s'aviſer plutôt de cette courageuſe tentative. Encore une année de guerre, & l'Empire britannique ſe voyoit peut-être borné en Europe aux deux Royaumes d'Angleterre & d'Ecoſſe.

1782.

Quoi qu'il en ſoit, les diſpoſitions du peuple Irlandois,

Nouveaux motifs pour l'Angleterre

1782. de conclure une paix générale.

ſembloient être un motif bien déterminant pour le nouveau Miniſtère de hâter l'inſtant d'une paix générale. Mais l'épuiſement de la Grande-Bretagne, fut une raiſon plus déciſive encore de mettre un terme à la guerre. Si la défaite de M. de Graſſe, étoit glorieuſe pour la marine angloiſe, les avantages de ce triomphe n'avoient point répondu à ſon éclat. La priſe de l'iſle Turk, la principale des iſles Lucaies, dont les François s'emparèrent, ſans qu'il fut au pouvoir des Anglois de la reprendre malgré la ſupériorité de leur eſcadre, ſuivit de près la malheureuſe journée du 12 Avril, & fut une des opérations de cette campagne, qui prouva l'aſcendant du Marquis de Vaudreuil ſur l'Amiral Pigot. Dans cette même campagne & preſqu'à la même époque, les Eſpagnols s'étoient rendus maîtres de l'iſle de la Providence; & ces deux expéditions terminèrent la guerre dans les Indes occidentales. Les hoſtilités étoient au moins ſuſpendues dans l'Amérique proprement dite.

1782.

Comme on l'a vu, Sir Guy Carleton y rempliſſoit bien moins les fonctions de Général que celles de Négociateur. La guerre ne ſe faiſoit pas avec beaucoup plus de vigueur en Europe, au moins de la part de l'Angleterre. Le Parlement & les Miniſtres y paroiſſoient plus occupés de réformes économiques que d'opérations militaires.

Réformes économiques en Angleterre.

Le 2 Mai, Lord *John Cavendish*, Chancelier de l'Echiquier, préſenta de la part du Roi à la Chambre des Communes, un meſſage, par lequel il demandoit l'avis & l'aſſiſtance de cette Chambre, relativement à la liſte civile, dont Sa Majeſté vouloit acquitter la dette & ſupprimer les abus, ſans charger ſon peuple de nouvelles impoſitions. La réforme projetée dans les finances publiques, ne ſe bornoit pas à cet objet; on fit des enquêtes pour conſtater les diminutions ſurvenues dans les différentes branches du revenu public, & les meilleurs moyens de rétablir l'ordre, tant dans la manière de former les emprunts, que dans l'adminiſtration & la per-

ception des taxes. La ſeule bran-
1782. che de réforme dans l'établiſſement civil, offroit une perſpective économique d'environ ſoixante douze mille livres ſterling par année ; ce qui devoit ſuffire pour liquider avec le tems la dette contractée par la liſte civile. L'exécution de ce plan entraînoit l'abolition d'un grand nombre de places & d'offices abuſifs dans le ſervice de Sa Majeſté Britannique. L'opération n'en fut pas moins approuvée dans les Chambres par ceux mêmes qu'elle dépouilloit d'une partie de leurs revenus ; tous déclarèrent qu'ils en faiſoient volontiers le ſacrifice au bien public. Le nouvel ordre établi n'avoit pu s'appliquer à la formation de l'emprunt de dix huit millions ſterling, ouvert dans les premiers jours de Février ; mais il fut obſervé exactement dans la perception des impôts, qu'on porta cette année encore plus loin que les années précédentes. En ſimplifiant l'administration des taxes, on ajoutoit à leur produit ; mais tout conſidérable qu'il put être, ce produit ne

devoit point ſuffire aux frais d'une campagne active ; & dans le nouveau plan économique, une grande partie des impoſitions fut deſtinée à l'acquit des dettes accablantes de l'état, qu'il étoit impoſſible de libérer.

1782.

Que les forces militaires y ſont inſuffiſantes.

Cependant, on fit quelques préparatifs de guerre plus impoſans que réels. Dès les premiers jours de Mai, on avoit diſtribué des camps & raſſemblé les troupes qui devoient ſervir ſous les ordres du Lieutenant-Général Haviland & du Major-Général Craig, à qui la défenſe des côtes étoit ſpécialement confiée, ſoit à Torbay, ſoit dans le diſtrict de Plymouth ; mais ces troupes réglées & toutes celles qu'on eût pu ramaſſer à cette époque, ſe trouvoient inſuffiſantes pour garantir l'intérieur du Royaume d'une invaſion étrangère. D'ailleurs les fortifications des meilleures places avoient été ſi fort négligées ſous l'ancien Miniſtère, qu'elles étoient pour la plupart hors d'état de ſoutenir une attaque vigoureuſe ; & ce qu'il y avoit de plus allarmant, les vaiſſeaux anglois

alors en Europe, étoient dans
1782. la proportion d'un contre trois, avec ceux des Puiſſances confédérées.

Projet d'y lever des corps dans chaque ville.

Pour ſuppléer à cette foibleſſe, le plan de la nouvelle adminiſtration fut d'armer le peuple & de lever des corps dans les différentes villes du Royaume. En conſéquence de ce plan, le Comte de Shelburne écrivit au Lord-Maire de la cité de Londres, une lettre où ſe trouvoient développées les intentions de Sa Majeſté ſur le nouveau moyen d'augmenter les forces domeſtiques de la nation. Suivant le projet, ſoumis aux obſervations de ce premier Magiſtrat de la Capitale, chaque Ville de la Grande-Bretagne devoit fournir un bataillon ou ſeulement un certain nombre de compagnies, dont les Officiers ſeroient choiſis parmi les Gentils-hommes du voiſinage. Les armes deſtinées à ces compagnies bourgeoiſes, ne devoient leur être délivrées que pour le tems des exercices ; & il étoit enjoint au Major de Ville & aux autres Officiers, de veiller à ce qu'elles

fussent déposées chaque soir dans les magasins établis à cet effet. Dans le nouveau plan, les levées de chaque Ville, n'étoient obligées à aucun service extérieur, hors le cas d'invasion ou de rebellion, qui seul leur imposoit la loi de se transporter dans tous les lieux où il plairoit à Sa Majesté de les employer; & dans ce cas, elles étoient soumises à la discipline militaire comme les troupes réglées, & devoient recevoir la solde du gouvernement.

1782.

Le projet indiqué dans la lettre du Comte de Shelburne, avoit été proposé au Lord-Maire, avant d'être communiqué à la Chambre des Communes. Dans la séance du 10 Mai, le sieur Parker-Cooke fit des observations sur l'exécution de ce plan, prit de l'inquiétude à ce sujet, & la témoigna en ces termes à la compagnie.

Objections contre ce projet.

» Je ne doute pas des bonnes » intentions du Ministère, dans les » nouvelles mesures indiquées pour » la défense du Royaume; mais à la » première vue de ce plan minis-

1782. » tériel, je me suis senti frappé » d'une terreur involontaire. Si le » patriotisme des Ministres actuels » me rassure, l'avenir m'épouvan- » te. Je vois résulter de ces in- » tentions patriotiques, des consé- » quences funestes pour la liberté » du peuple. Rappellons-nous, » Messieurs, les sages précautions » de nos ancêtres, pour écarter » jusqu'à l'idée d'un gouvernement » militaire; ayons, à cet égard, le » même éloignement pour tout ce » qui paroît tendre le moins du mon- » de à quelque changement dans » la constitution britannique. Je » ne vois rien qui justifie l'empres- » sement avec lequel on paroît » vouloir embrasser une mesure » faite pour donner de l'ombrage » à la nation, & dont la nouveauté » sembloit exiger la concurrence » du Parlement. J'espere qu'à l'a- » venir, le Ministère, dont je res- » pecte les intentions, voudra bien » ne plus recourir à des mesures » d'une espèce si neuve, si déli- » cate, si allarmante, sans de- » mander le consentement & l'as- » sistance de cette Chambre ».

1782.

Son utilité.

M. Fox entreprit de juſtifier les Miniſtres, & dit, qu'ils n'avoient dans la circonſtance préſente ni le droit ni l'intention de rien exécuter, ſans la participation du Parlement. Il fit voir enſuite que le plan en queſtion n'avoit d'autre objet, que de mettre ſur pied une Milice nationale ; & quant au danger de cette meſure, il répondit ſur ſa tête de la fidélité du peuple anglois ; il prit ſur lui le crime ainſi que la peine, ſi jamais les nouveaux corps abuſoient de la confiance du gouvernement. Il s'appliqua ſur-tout à démontrer la néceſſité du nouveau plan. » Suppoſons, » dit-il, une invaſion ; quelles for» ces ne faudroit-il pas employer » à la protection de Ports-Mouth, » de Plymouth, de Chatham, & » de la Capitale même de cet em» pire ? Toutes les troupes du » Royaume ne ſuffiroient pas à dé» fendre une ſi vaſte circonférence ; » & quel moyen de protéger l'in» térieur du Royaume, ſi ce n'eſt » de créer une force locale, & » répandue par-tout où doit ſe » porter le danger ! Cette meſure

1782. » eſt allarmante, ſans doute, & » c'eſt un bien qu'elle le ſoit; elle » ouvrira les yeux du peuple ſur » le danger de ſa ſituation. Dans » chaque ville, chaque habitant » ſera frappé du péril qui menace » ſes foyers, s'il ne les protege » les armes à la main. L'exécu- » tion de ce plan éveillera la na- » tion, animera ſon courage, ap- » prendra à nos ennemis qu'il n'eſt » pas un ſeul Anglois qui ne ſoit » déterminé à mourir plutôt que » de renoncer à ſon indépendan- » ce ».

Ce diſcours du Miniſtre ramena tous les Membres de la Chambre à ſon opinion, & le nouveau plan de défenſe fut approuvé de M. Cooke lui-même, qui retracta de bonne foi ſa motion.

Que les menaces de guerre de la part des Anglois ne ſont plus qu'une feinte.

M. Fox avoit dit, à la fin de ſon diſcours, que ſi l'inſtant de la paix étoit encore éloigné, ce n'étoit pas faute d'intentions pacifiques chez les Miniſtres de Sa Majeſté; mais qu'ils ne voyoient pas de plus ſûr moyen d'avancer cet inſtant, qu'un redoublement d'activité dans les efforts de la guerre.

guerre. Cette réſolution courageuſe ne pouvoit ſe réaliſer, & n'étoit ſans doute qu'une feinte, auſſi bien que la menace d'une déclaration de guerre contre la Maiſon de Bourbon : cérémonie, juſqu'alors différée, & qui n'eût été que ridicule à cette époque. Mais pour rendre les conditions d'une paix univerſelle plus ſupportables, le Miniſtère britannique employoit toutes les petites ruſes qu'il jugeoit capables de faire croire à une paix ſéparée avec l'Amérique & la Hollande. Un de ces petits moyens étoit de répandre que l'Eſpagne & la France alloient être attaquées par toutes les forces réunies de la Grande-Bretagne; on débitoit que, ſuivant les derniers arrangemens du Miniſtère, Lord Howe devoit commander la *grande flotte* de la Manche. Tout le monde ſavoit que cette *grande flotte* ne pouvoit ſe porter à plus de vingt-trois ou vingt-quatre vaiſſeaux de ligne, & que par conſéquent, ces menaces aboutiroient à l'inaction de la Ma-

1782.

rine britannique pendant tout le cours de la campagne.

1782.

Inaction de l'Amiral Howe. Sa retraite sur les côtes d'Irlande.

Si l'on excepte la priſe de deux vaiſſeaux de guerre qui faiſoient partie de l'eſcorte du nombreux convoi ſorti des ports de France au mois de Mai, pour aller renforcer nos armées de l'Inde, vaiſſeaux, dont l'Amiral Barrington s'empara avec des forces très-ſupérieures, ainſi que de ſix tranſports du même convoi, toutes les opérations de cette campagne ſe bornèrent, du côté des Anglois, à des tentatives ou plutôt à des apparences d'expédition, dont l'effet ne ſuivit jamais les préparatifs. On a déjà parlé de l'inaction de l'Amiral Howe, parti d'Angleterre dans l'intention de brûler la flotte hollandoiſe, & qui, après un mois de ſéjour au Texel, en revint ſans avoir détruit une ſeule chaloupe. Il ne fut guère plus entreprenant contre les flottes combinées, dont la jonction s'effectua ſans le moindre obſtacle de la part de l'ennemi. Ces flottes réunies ſe trouvant de beau-

coup ſupérieures à celle de Howe, balayèrent l'Océan, & forcèrent l'Amiral à ſe retirer ſur les côtes d'Irlande, où peu s'en fallut qu'une grande partie de ſon eſcadre ne tombât au pouvoir des alliés. 1782.

Que le blocus de Gibraltar va ſe changer en ſiége.

Nous attendions alors des Indes occidentales les convois, dont le retour fut heureuſement protégé par nos eſcadres. Ceux des Anglois rentrèrent auſſi ſans accident dans les ports d'Irlande, & ce fut, pour l'Angleterre, une faveur bien ſignalée de la fortune. Si les flottes combinées les euſſent apperçus, il eſt probable qu'un grand nombre de ces bâtimens n'auroit jamais revu les ports britanniques; mais elles ſe diſpoſoient à quitter l'Océan, & l'attention des Chefs ſe portoit alors vers la Méditerranée, où ils alloient ſe rendre pour garder le détroit, & intercepter les ſecours envoyés à Gibraltar, dont le blocus étoit au moment de ſe changer en ſiége. Avant que d'eſquiſſer le tableau de cette dernière expédition de la campagne, & par conſéquent de la guerre

en Europe, remontons à quelques
1782. détails préliminaires de ce grand événement.

Détails préliminaires.

Le blocus de Gibraltar ſe continuoit depuis trois ans, avec une lenteur déſeſpérante pour les troupes eſpagnoles & françoiſes, qui ſe conſumoient, ſans rien terminer, devant cette forтereſſe imprenable. Le Général Elliot avoit encore plus à ſouffrir de cet interminable blocus, dont l'opiniâtreté réduiſoit ſa foible garniſon aux plus rudes extrémités de la diſette. Cette inaction des alliés étoit d'autant plus allarmante pour le Gouverneur, qu'elle avoit l'air du calme qui précede la tempête. Leurs ouvrages avancés ſe trouvoient alors à un degré de perfection qui ne laiſſoit plus attendre de préparatifs pour un aſſaut général. M. Elliot voulant prévenir cette cataſtrophe, ou du moins l'éloigner, avoit projeté de brûler ces ouvrages; il prit ſes meſures en conſéquence, & dans la nuit du 26 au 27 Novembre 1781, il détacha de la garniſon, ſous la conduite du Brigadier-Général Roſs, deux régimens & huit com-

Projet d'une ſortie. Combien elle eſt funeſte aux aſſiégeans.

pagnies de Grenadiers. Ils étoient formés en trois colonnes composées d'un corps avancé, d'un parti de Pionniers & d'Artilleurs, d'un corps d'appui & d'un corps de réserve à l'arrière-garde. Les Pionniers de la colonne gauche, étoient des Matelots tirés des vaisseaux de Sa Majesté Britannique. L'ordre portoit d'attaquer les batteries élevées du côté de la porte de terre; & cette expédition eut tout le succès qu'on s'en étoit promis. La foible garnison qui défendoit ces postes, n'étoit point en état de résister longtems; elle fut massacrée en grande partie. Le reste fut pris ou mis en fuite, & les ouvrages écroulés devinrent la proie des flammes. En moins d'une demi-heure, le feu démonta trois batteries de six canons, & deux batteries de dix mortiers; dévora les fascines, les épaulemens, toutes les lignes d'approche & de communication. Six mortiers furent détruits, & vingt-huit canons furent encloués. Pour arrêter les progrès de ce désastre, on avoit dirigé, mais trop tard, contre les assaillans,

1782.

1782. toute l'artillerie du fort de Sainte-Barbe. Cette expédition fut exécutée en moins d'une heure & demie. Les troupes ſorties de Gibraltar à trois heures du matin, étoient rentrées dans ce fort avant cinq heures ; & ce qu'il y eut de plus heureux pour les Anglois, il n'en coûta que dix hommes à la garniſon. Ses bleſſés au nombre de quarante-trois, l'étoient ſi légèrement, que, ſuivant la relation du Général Elliot, aucun d'eux ne paroiſſoit être en danger. Un Volontaire du régiment d'Arragon avoit pris & déſarmé un Soldat anglois ; ce fut le ſeul priſonnier que firent les Eſpagnols. On apprit de lui que la ſortie du 27 Novembre avoit été dirigée & même entrepriſe, ſur les avis & les renſeignemens d'un Caporal & d'un Soldat déſerteurs des Gardes Wallones; qu'ils avoient guidé les Anglois dans leur marche nocturne, & leur avoient indiqué l'endroit qu'ils pouvoient attaquer ſans riſque.

Dommages réparés. Tentatives moins

Tout le mois de Décembre fut employé à réparer les dommages de la journée du 27 Novembre,

& tout le camp de Saint-Roch s'y porta avec une activité qui ne se rallentit pas un instant, malgré le feu de la Place constamment dirigé sur les travailleurs. De leur côté, les Anglois continuoient leurs ouvrages avec une ardeur qui n'étoit pas toujours couronnée par le succès. Les travaux de la forteresse furent vingt fois interrompus par notre feu. Dans la journée du 25 Janvier, ils redoublèrent le leur, & toujours infructueusement contre les nouveaux ouvrages de la batterie de Saint-Charles, que les bombes & les carcasses enflammées ne purent endommager. Enfin, les assiégés tentèrent une seconde sortie; mais on étoit sur ses gardes, & ils rentrèrent précipitamment dans leurs lignes, avant de s'être exposés au feu de l'artillerie espagnole.

1782.

heureuses des assiégés.

Cependant on manquoit de vivres à Gibraltar, & rien n'étoit plus difficile que de ravitailler cette Place. Trois bélandres ôsèrent le tenter, & l'une fut prise le 11 Janvier, par deux felouques en station à Tanger. Les deux autres

Difficulté de ravitailler Gibraltar. Le scorbut y fait de grands ravages.

1782. parurent le 16, au Sud de la pointe de Carnero ; elles dirigeoient leur marche vers Gibraltar, d'où elles furent écartées par une division de cinq barques canonnières, qui leur en fermèrent le passage. Cette division soutenue de quelques chebecs & frégates sortis d'Algézire, donna la chasse aux deux bélandres & les poursuivit jusqu'à ce qu'on les eût absolument perdu de vue. Mais deux frégates angloises & de petites barques de Portugal entrèrent dans le port à la faveur de la brume, avec les provisions dont elles étoient chargées. Ce rafraîchissement rendit la vie à plusieurs Soldats attaqués du scorbut, dont l'usage trop constant des viandes salées avoit favorisé les ravages parmi les troupes de Gibraltar. Cette cruelle maladie enlevoit chaque jour cinq ou six hommes à la garnison. On apprit d'ailleurs par un Soldat déserteur, que le feu des Espagnols l'avoit beaucoup diminuée, & que les assiégés attendoient avec impatience, l'escadre angloise qui devoit leur amener, au premier moment, un

renfort de nouvelles troupes. On se proposoit, à leur arrivée, de faire une sortie générale contre les lignes espagnoles. Enfin, l'on sut que le Gouverneur Elliot se disposoit à renvoyer sur les deux frégates pourvoyeuses, les soixante prisonniers faits dans la journée du 27 Novembre. 1782.

Quoique chargés de munitions de guerre & de bouche, les dix-sept navires entrés dans le port de Gibraltar depuis le commencement de Février jusqu'à la mi-Mars, ne suffisoient point à son approvisionnement, & ne pouvoient suppléer longtems à la consommation journalière. C'étoit donc un sûr moyen de réduire la Place, que de s'en tenir au blocus, & de s'attacher uniquement à couper les communications avec Gibraltar ; mais ce moyen trop lent pour l'impatience des troupes, ne paroissoit point assez glorieux au Conseil de Madrid, où l'on ne comptoit pour rien l'acquisition de Gibraltar, si l'on n'y joignoit la gloire de l'avoir emporté de vive force. Toutes les mesures furent dirigées en

Que la garnison de Gibraltar n'est point effrayée par toutes les menaces d'un siége, dont elle prévoit l'issue.

1782. conséquence sur ce plan de conquête, & tous les préparatifs annoncèrent désormais le projet bien formé d'un assaut aussi meurtrier qu'infructueux. D'après ces mesures, on frétoit à Cadix, pour le compte de Sa Majesté Catholique, tous les gros bâtimens employés au commerce des Indes ; on les radouboit de manière à soutenir le plus grand feu. Leur destination étoit de faire les approches du môle neuf & de la pointe d'Europe. On faisoit passer à Algézire des trains de la plus grosse artillerie ; & dès les premiers jours de Mars, on y comptoit déjà un grand nombre de chaloupes & de bateaux chargés de mortiers, & de canons du plus fort calibre. Malgré tous ces apprêts menaçans, on sut par les déserteurs anglois, que la garnison de Gibraltar s'étoit rassurée au point d'attendre avec impatience, l'instant d'un assaut, dont elle prévoyoit l'événement.

Quoique le vœu général de la nation espagnole, fut pour le siége de Gibraltar, il s'y trouvoit cependant des spéculateurs prévoyans qui en re-

Que cette grande entre-

doutoient le danger, & tout le monde ne s'accordoit pas encore ſur la réalité de cette entrepriſe. Quelques-uns la croyoient différée juſqu'à l'iſſue de l'expédition projetée contre la Jamaïque, dont le ſuccès eût, ſans doute, remis les Eſpagnols en poſſeſſion de Gibraltar, ſans répandre tout le ſang que devoit coûter l'attaque régulière de cette place inacceſſible. Mais le retard de cette grande entrepriſe tenoit à d'autres obſtacles; & ſi le vœu des Eſpagnols & le choix non déclaré du Monarque, appelloient le Duc de Crillon à l'honneur de la diriger, la bienſéance & les égards dus à ſes concurrents, exigeoient qu'on ne précipitât point ſa nomination. Don Martin Alvarez, Commandant du Blocus, avoit ſur-tout des prétentions à faire valoir contre le vainqueur de Minorque; les ſervices de cet Officier eſpagnol, étoient appuyés de recommandations très-puiſſantes auprès du Roi d'Eſpagne. Sa Majeſté Catholique devoit conſulter dans ce choix, & ſon inclination naturelle, & les intérêts de la nation eſpa-

1782.

priſe eſt différée. Cauſe de ce retard.

1782.

Le Duc de Crillon est nommé pour la diriger.

gnole. Ce fut pour les concilier, qu'elle donna la préférence au Duc de Crillon ; mais sa nomination ne devoit être déclarée qu'à l'arrivée du Général, qui, débarqué tout récemment à Barcelonne, étoit attendu à Madrid dans les premiers jours d'Avril. Il arriva le 15 au Château d'Aranjuez, où il eût de fréquentes conférences avec le Roi & ses Ministres, toutes relatives au siége de Gibraltar. On y discuta les divers plans d'attaque, tant de fois remis sous les yeux de la Cour, depuis quinze années. Parmi tous ces projets, on avoit sur-tout distingué celui de M. de Valliere, Lieutenant Général au service de la France ; celui de M. Gauthier, Constructeur à Cadix ; celui du Directeur du génie, & un quatrième de l'Ingénieur en chef du camp de Saint-Roch. M. d'Arçon en avoit un cinquième à proposer ; & il se tint un Conseil des Ministres & des Généraux, où ce dernier plan fut examiné. Il parut réunir tous les avantages que les quatre autres présentoient séparément. Le Duc de Crillon l'adopta sans restriction, &

Divers plans d'attaque. Celui de M. d'Arçon est préféré.

M. d'Arçon eut ordre de partir le 21 Avril pour Algézire. Il y fut devancé par les bâtimens chargés de batteries deſtinées à l'attaque des Môles, & qu'on avoit fait eſcorter par cinq vaiſſeaux de ligne, dont la miſſion étoit de croiſer vers le Détroit. Cet habile Ingénieur trouva cent ſoixante-ſeize canons de fonte au camp de Saint-Roch ; & bientôt cinquante autres y arrivèrent de Ciudad-Rodrigo. On attendoit chaque jour à Algézire, les bâtimens de Cadix, qui devoient être diſpoſés en batteries flottantes ; mais on avoit beau hâter les immenſes préparatifs de cette audacieuſe expédition, l'opinion de M. d'Arçon étoit qu'on ne pourroit entamer le ſiége qu'à la fin du mois d'Août.

1782.

Hommages rendus aux talens du Duc de Crillon.

La préſence du Capitaine Général n'étoit point encore néceſſaire au camp de Saint-Roch, & le Duc de Crillon ne devoit quitter la Cour de Madrid, que dans les derniers jours de Mai. Il y jouiſſoit des hommages rendus à l'un des grands noms que notre hiſtoire a conſacrés ; hommages ſi flatteurs, quand on les

1782. doit ſur-tout, à l'éclat des vertus qui ſont l'unique appui des grands noms. Cet avantage ne fut point conteſté à l'illuſtre deſcendant de l'ami de Henri IV, & la voix des Souverains ſe mêla dans cette occaſion aux acclamations de leurs ſujets, pour célebrer les talens & l'héroïſme de ce digne héritier d'un grand homme. On ſe rappelle avec attendriſſement les paroles flatteuſes que notre auguſte Monarque adreſſa au jeune Comte de Crillon, qui lui fut préſenté immédiatement après la conquête de Minorque. On a lu avec une égale émotion celles que le Roi d'Eſpagne avoit adreſſées au Duc lui-même, à ſon retour de cette grande expédition; on ne ſera pas moins ému à la lecture de cette lettre que Sa Majeſté Impériale lui écrivit dans les mêmes circonſtances :

Lettre de l'Empereur au Duc de Crillon.

» MON GÉNÉRAL, tant que j'ai » vu Votre Excellence lutter ſeu- » le contre les difficultés qu'on ren- » contre ordinairement dans toutes » les Cours, dès qu'on veut bien » faire & ſe montrer ſupérieur à la » multitude,... je me ſuis conten-

» té d'adreſſer des vœux au Ciel, 1782.
» pour que les deux Souverains,
» que vous avez l'honneur de ſer-
» vir & que j'aime avec la plus
» grande tendreſſe, comme amis &
» comme alliés, reconnuſſent les ta-
» lens de Votre Excellence, &
» prononçaſſent enfin, *je le veux*,
» ſans vous refuſer aucun des
» moyens néceſſaires pour agir ef-
» ficacement. Mais à préſent que
» Votre Excellence a terminé glo-
» rieuſement ſon entrepriſe, que
» par vos ſages diſpoſitions, le
» fort Saint-Philippe & toute l'Iſle
» de Minorque ſe trouvent au pou-
» voir du Roi, & que Votre Ex-
» cellence a eu aſſez d'empire ſur
» elle-même, pour laiſſer crier &
» douter, & aſſez de patience pour
» vaincre, en épargnant le ſang des
» hommes qui vous étoient con-
» fiés, & qui ſont toujours d'un prix
» ineſtimable ; à préſent, dis-je,
» ce n'eſt plus le tems de me bor-
» ner au ſilence ; & je ſuis en état
» de rappeller à Votre Excellence,
» le Comte de FALKENSTEIN,
» à qui elle fit la faveur de montrer
» une partie de l'Eſpagne & d'être

1782. » son bon Compagnon, tant à cheval qu'en *Colleras* (1). Depuis ce » moment, M. le Duc, il ne m'est » pas resté le moindre doute sur » votre zèle à entreprendre, & sur » votre valeur à exécuter des choses où les autres ne trouveroient » que des difficultés. Agréez mes » plus sincères félicitations. Quoi » qu'en cette occasion vous en receviez beaucoup, parce qu'en » effet vous les méritez, j'espère » que vous ne serez pas indifférent » à ce témoignage, de la part d'un » étranger qui se tient à quatre » cens lieues de Votre Excellence, » & qui fait profession d'estimer » l'honneur, la valeur & le patriotisme : je prie Votre Excellence, » en conservant son souvenir, de

(1) On appelle ainsi en Espagne, les attelages des mules qui portent de gros *colliers*. M. le Duc de Crillon étoit à Bayonne, lors du passage de l'Empereur dans cette ville. Sa M. I. voulut mettre le pied en Espagne; mais elle n'avoit point d'attelage; M. de Crillon lui prêta le sien & l'accompagna jusqu'à Saint Sébastien. C'est à ce petit voyage, que l'Empereur fait allusion dans sa lettre.

» me croire toujours, mon cher » Général, votre très affectionné » JOSEPH «.

1782.

Feu violent de la part des affiégeans & des affiégés.

Cependant on faifoit au camp de Saint-Roch tous les travaux néceffaires pour fe garantir d'une furprife. De nouveaux fecours étoient entrés dans Gibraltar, & le Commandant du blocus craignoit une fortie des affiegés; le projet en avoit tranfpiré jufqu'au camp, & don Alvarez y préparoit les troupes, en donnant toutes les nuits de fauffes allarmes, pour qu'au premier fignal, on les trouvât difpofées à une vigoureufe défenfe. Pendant tout le mois d'Avril, les travaux du camp n'eurent d'autre objet, que d'éviter cette furprife. On garnit de canons tous les endroits par où l'ennemi pouvoit diriger fes approches; & l'on augmenta de fix pieces la batterie de Saint-Martin, qui enfiloit la Porte-de-terre. Graces à ces précautions, la fortie n'eut pas lieu; mais les affiégés s'en dédommagèrent en redoublant leur feu, qui devint fi vif, qu'ils tiroient jufqu'à cinq cens coups de canon par heure. Une de

1782. ces vigoureuſes canonnades tua dans un ſeul jour quarante hommes aux Eſpagnols, & leur en bleſſa davantage; les Ingénieurs, D. Joachim Villanueva & D. Matthias Octave de Tolede, furent du nombre des premiers. Le feu des Eſpagnols ne faiſoit pas de moindres ravages dans la place où le ſcorbut exerçoit les ſiens avec une telle furie, qu'il y avoit peu de Soldats qui n'en fuſſent plus ou moins affectés. La Garniſon qui d'abord avoit paru braver les menaces de l'ennemi, commençoit à reſſentir la crainte, à la vue des formidables apprêts d'un ſiége, dont MM. de Crillon & d'Arçon alloient avoir la conduite. Trente mille hommes d'excellentes troupes, devoient ſeconder les efforts de ces Chefs redoutables. On voyoit arriver de toutes parts, au camp de Saint-Roch, des tranſports d'artillerie & de munitions de guerre; mais rien ne dut effrayer le Gouverneur & la Garniſon de Gibraltar, comme les redoutables machines, dont M. d'Arçon fut l'inventeur. Je veux parler de ces batteries flottantes

Effets des batteries flottantes exagérés.

1782.

qu'on difoit être à l'épreuve du canon & de la bombe, dont l'explofion terrible devoit mettre en cendre tous les ouvrages de Gibraltar, & réduire cette place à fubir le fort de la forterefle de Saint-Philippe. On verra tout-à-l'heure, que les effets de ces machines fulminantes étoient éxagerés dans l'opinion publique. Quoi qu'il en foit, le Prince de Naffau qui devoit en commander une, étoit parti le 6 Mai, accompagné d'une nombreufe jeuneffe, dont l'intrépidité brûloit de fe fignaler dans le fervice périlleux de ces flottantes citadelles.

Que le Prince de Naffau doit commander une de ces machines.

Le refte du mois fut employé au tranfport des troupes; & dans les premiers jours de Juin, on comptoit plus de vingt mille hommes devant Gibraltar. Cent bâtimens & neuf ou dix bataillons étoient arrivés de Minorque avec des munitions de toute efpèce. La joie, l'abondance, & la fanté régnoient dans le camp de Saint-Roch qui offroit par-tout l'afpect d'une ville. Les troupes y avoient conftruit de petites maifons de bois, dont la diftribution régulière for-

Que le camp de Saint-Roch eft l'image d'une ville.

1782. moit des eſpèces de rues. Celles qu'habitoient les Officiers étoient bâties en briques, & chacune avoit un petit jardin où l'on cultivoit des fleurs & des légumes.

Obſervatoire d'où l'on voit ce qui ſe paſſe à Gibraltar. Arrivée du Duc de Crillon.

Depuis l'arrivée du renfort de Mahon, le feu de la place aſſiégée s'étoit beaucoup ralenti, & celui des Eſpagnols devenoit chaque jour plus violent. Le 11, une bombe lancée de la cinquième batterie, alla tomber ſur un des ouvrages de la place, y fit un ravage affreux, & tua ou bleſſa ſoixante-dix Soldats. On avoit élevé ſur la rive gauche du Guadron un obſervatoire d'où l'on pouvoit apprécier les effets de cette exploſion. C'étoit de-là qu'on appercevoit toutes les manœuvres de la garniſon de Gibraltar, & qu'on s'aſſura du nombre de ſes défenſeurs, alors porté à ſix mille cinq cens hommes. De cet obſervatoire, on vit la pompe funèbre du Chevalier Grimm, premier Ingénieur de la place, & qui avant ſa mort, avoit tout diſpoſé pour une vigoureuſe réſiſtance. Mais le Duc de Crillon venoit d'arriver au Camp, & ſa préſence animoit tous les ou-

Le 18 Juin.

vrages. Rien n'étoit plus imposant que les préparatifs de ce fameux siége, dont le spectacle excita, dit-on, la curiosité du Roi de Maroc. On prétendit que Sa Majesté Maure avoit demandé de se trouver à cette grande expédition, au succès de laquelle il voulut concourir en faisant passer huit mille bœufs à notre Camp. 1782.

Que M. le Comte d'Artois est en route pour se rendre au camp.

On y attendoit un témoin plus cher aux assiégeans, & dont la présence auroit décidé le succès du siége, pour peu qu'il y eût eu de possibilité dans la réussite. M. le Comte d'Artois étoit en route pour Madrid, où il devoit séjourner quelque tems, & de-là se rendre devant Gibraltar, accompagné du Prince de Nassau qui avoit quitté l'armée pour y reparoître incessamment avec Son Altesse Royale, & comme on l'a dit, y prendre le commandement d'une batterie flottante. Le 12 Juillet, il y en avoit déjà trois d'armées, & quatre devoient l'être avant le 16. On avoit porté jusqu'à dix le nombre de ces terribles machines qu'on croyoit à l'épreuve de tout le feu des ennemis, &

1782. dont l'idée appartenoit à M. d'Arçon. Arrêtons un moment l'attention du lecteur ſur la conſtruction de ces formidables citadelles.

Conſtruction des batteries flottantes.

Dix vaiſſeaux du plus fort échantillon avoient été raſés, & recouverts d'un épais doublage à l'épreuve du canon. Un talus en madriers revêtu de lames de fer s'élevoit ſur le premier pont, & ce talus d'inégale hauteur en avoit beaucoup plus du côté qui préſentoit les batteries; les bombes ne pouvant s'y arrêter, devoient tomber immédiatement dans la mer. L'autre côté du talus étoit à-peu-près diſpoſé de la même manière; mais comme l'effort des batteries ne portoit que ſur un des bords, on avoit leſté en plomb, le bord oppoſé; ce qui donnoit à ce premier pont une forme inclinée. Sur les deux autres ponts étoient placées vingt-ſept pièces d'artillerie, partagées en deux batteries, l'une de treize & l'autre de quatorze canons. A la poupe de chaque bâtiment, on s'étoit menagé trois grandes ouvertures pour le ſervice des munitions. Ces dix bâtimens fixés ſur deux ancres, pré-

ſentoient enſemble, & d'un ſeul côté, quatorze cens quatre-vingt-ſix bouches à feu.

1782.

Premières diſpoſitions du Gouverneur Elliot contre les batteries flottantes.

Quant aux ouvrages de terre, le Duc de Crillon étoit allé les viſiter avec M. de Laſcy, Général de l'Artillerie; il les trouva formidables, & s'en promit de grands effets contre la place aſſiégée. Juſqu'alors, le Gouverneur Elliot avoit dirigé de ce côté-là tous les travaux de la garniſon. Informé de la conſtruction des batteries flottantes, il tourna ſon attention vers ces fulminantes machines, & fit creuſer dans le roc, de profondes cavités à l'*inſtar* de ces vaſtes mortiers, pratiqués dans les rochers de l'iſle de Malthe. Il ſe propoſoit, diſoit-on, d'en faire uſage, non pour lancer des bombes; mais pour répandre au loin, & particulierement ſur les batteries, un déluge de pierres & d'autres matieres deſtructives, qui couvrant la mer l'eſpace d'un quart de mille, n'auroient pas manqué de couler bas les vaiſſeaux, ou d'écraſer les équipages accueillis de cette épouvantable grêle. On verra tout-à-l'heure, qu'on devoit op-

poser à ces châteaux flottants
1782. des moyens de défense encore plus efficaces.

M. le Comte d'Artois & M. le Duc de Bourbon visitent les ouvrages de terre. Satisfaction des Princes.

Cependant, M. le Comte d'Artois étoit arrivé au Camp dans la matinée du 15 Août; son premier soin fut d'aller examiner les travaux. Il étoit accompagné du Duc de Crillon, du Baron de Falkenayn, du Comte de Lascy & des principaux Officiers de la tranchée. Cette visite dura près de deux heures, & pendant tout ce tems, l'ennemi suspendit son feu qui recommença dès que Monseigneur se fut retiré. Le lendemain, Son Altesse Royale vint jouir du même spectacle avec M. le Duc de Bourbon, qui, sous le nom de Comte de Dammartin, étoit venu partager la gloire & les périls de cette grande entreprise. La curiosité des Princes fut pleinement satisfaite à la vue de la parallele de cinq cens toises, qui tirée des travaux extérieurs de la place, réunissoit les deux mers en forme de cercle. On élevoit dans toute son étendue des batteries de canons & de mortiers, qui, au nombre de deux cens vingt pièces, étoient destinées

deſtinées à battre les fortifications de l'ennemi. L'armée françoiſe occupoit la droite de cette parallele, & les Eſpagnols devoient s'étendre ſur la gauche; mais avant que de les ſuivre dans leurs diverſes opérations, il eſt néceſſaire d'en faire connoître le théâtre.

1782.

Situation de Gibraltar. Que l'art & la nature le défendent également.

La baie de Gibraltar, dont la direction eſt ſur le Nord, peut avoir cinq lieues de profondeur du côté de l'Eſt; ſon entrée eſt fermée par un rocher, & à l'Oueſt, elle a un cap qu'il faut doubler pour entrer dans l'Océan. Au fond de la baie eſt la ville d'Algéſire, ſituée vis-à-vis celle de Gibraltar. Le camp de Saint-Roch s'étendoit dans les ſables à neuf cens toiſes environ de la place bloquée; les forts de Saint-Philippe & de Sainte-Barbe terminoient les lignes eſpagnoles. Le rocher de Gibraltar peut avoir trois quarts de lieue de long ſur un quart de largeur, & mille pieds dans ſa plus haute élévation. Le côté de l'Eſt oppoſé à la place, offre dans toute ſa longueur un roc vif & coupé à pic; ce qui le rend inattaquable. L'extrêmité du Sud,

1782. qu'on nomme la Pointe d'Europe, ſe termine par un plateau d'environ vingt pieds au-deſſus de la mer, & dont le pourtour eſt auſſi d'un roc vif taillé au ciſeau, pour en rendre l'accès plus difficile ; il étoit couronné par une batterie à barbette de dix pièces de gros calibre. Le plateau qui va en s'élargiſſant à meſure qu'il s'éloigne de la mer, eſt commandé par une eſplanade où des troupes peuvent ſe déployer. Comme la pente en eſt aſſez douce, les Anglois l'ont entouré d'un mur de quinze pieds d'élévation & d'une égale épaiſſeur. Sur ce plateau, ils avoient fait un camp retranché qui devoit être leur point de réſiſtance, dans le cas où les aſſiégeans ſupérieurs en force les auroient obligés à ſe replier. De ce poſte, ils communiquoient à un terrein irrégulier ſur lequel ils faiſoient camper leurs troupes, & qui eſt ſéparé d'environ un quart de lieue de la ville de Gibraltar. Cette ville qui s'étend le long de la mer, a beaucoup de ſurface & peu de profondeur. Elle eſt fermée au Sud par un ſimple mur, & par un parapet de quin-

ze pieds d'épaiſſeur, garni de batteries de diſtance en diſtance. Sur toute cette étendue, les Anglois avoient jeté en avant & juſqu'à la mer, trois ouvrages conſidérables. Le premier qui eſt au Nord, a cent toiſes de long, & ſe nomme le vieux Môle; on venoit d'y élever une batterie formidable contre les ouvrages de Saint-Roch. Au milieu étoit le Môle des chaloupes, dont la batterie protégeoit le mouillage. Le Môle neuf paroiſſoit le plus foible des trois ouvrages. En avant du premier Môle, étoient une courtine & deux baſtions qui terminoient le glacis & le chemin couvert. Cet ouvrage défendoit l'approche d'une langue de terre compriſe entre le rocher & la mer, par laquelle on arrive à la place. Le côté du Nord qui faiſoit face aux lignes eſpagnoles, étoit le point d'attaque le plus formidable qu'il y eut en Europe. Dans cet endroit, le rocher s'éleve à ſa plus grande hauteur, & les Anglois l'avoient garni de batteries qui, plongeant ſur celles des Eſpagnols, y faiſoient pleuvoir une grêle de

1782.

bombes & de grenades. Depuis
1782. trois ans, on s'obſtinoit à vouloir entamer la place de ce côté-là, & cent mille hommes des meilleures troupes auroient échoué dans cette entrepriſe.

Plan d'attaque de M. d'Arçon.

Dans le plan adopté par M. d'Arçon, les probabilités n'étoient pas contre la réuſſite de l'expédition. Suivant ce plan, la grande attaque devoit ſe faire du côté de la mer; celle de terre n'étoit qu'acceſſoire, & n'avoit d'autre objet que de diviſer les feux de l'ennemi. Après avoir achevé la parallele, dont on a fait mention, on ſe propoſoit de faire jouer les batteries diſtribuées dans toute ſon étendue, d'écraſer celles de la montagne, de battre à ricochet le front bas ſitué entre la mer & le rocher, & de continuer ce feu pendant quinze jours, à raiſon de cinquante coups par pièce en vingt-quatre heures. Ce terme expiré, la marine eſpagnole devoit travailler à l'emboſſement des batteries flottantes, dont les feux ſeroient d'abord dirigés ſur les Môles & vers la Pointe d'Europe. A ces batteries, ſe join-

droient les vaiſſeaux de ligne, environ vingt chaloupes canonnieres, & des bombardes emboſſées de l'autre côté du rocher. Si le feu des aſſiégeans parvenoit à faire taire le feu de la place, les batteries flottantes devoient s'approcher à la diſtance néceſſaire pour battre en brèche, & faciliter un aſſaut qui ne pouvoit manquer d'être ſanglant.

1782.

Danger que bravent M. le Comte d'Artois & M. le Duc de Bourbon.

En attendant une attaque générale, il ſe faiſoit de part & d'autre, un feu plus bruyant que meurtrier. Juſqu'au 27 Août, les aſſiégés avoient ſuſpendu le leur, toutes les fois que les Princes étoient allés à la tranchée. Ce jour-là, ils tirèrent ſur M. le Comte d'Artois, & ſi juſte, qu'un boulet vint mourir à ſix pieds, & un autre à dix pieds de Son Alteſſe Royale. M. le Duc de Bourbon étoit à ſes côtés, lorſqu'une grenade éclata à trente pas de Leurs Alteſſes. Le Duc de Crillon leur repréſenta le danger qu'il pouvoit y avoir à ſe tenir dans la tranchée. *A quoi ſerois-je bon ici, lui répondit M. le Comte d'Artois, ſi je neve-*

1782. *nois pas encourager ces braves travailleurs?*

Heureux essai des batteries flottantes. Elles gagnent leurs différentes stations.

Dans les premiers jours de Septembre, les ouvrages touchoient à leur perfection, tant pour l'attaque de terre, que pour celle de mer. Les batteries flottantes venoient d'être achevées; & l'essai qu'en fit M. d'Arçon, répondit parfaitement aux espérances de cet habile Ingénieur. Enfin le jour fut indiqué pour une attaque générale, & dans la matinée du 9, l'artillerie de terre commença à faire feu sur la place. Les trois jours suivans, on s'en tint à cette première attaque, & ce fut avec un succès qui sembloit promettre la réduction de Gibraltar, à la première explosion des batteries flottantes. Le 13, le vent se trouvant favorable, elles levèrent l'ancre sur les sept heures du matin, & vinrent prendre leurs stations vis-à-vis les môles & le camp établi à la pointe d'Europe. La *Pastora* de vingt-quatre canons, commandée par D. B. Moreno, marchoit en tête de l'avant-garde; elle étoit suivie de la *Tallapiedra* de vingt-

trois canons, aux ordres du Prince de Naſſau. Malgré le feu vif & conſtant de toutes les batteries de l'ennemi, ces deux vaiſſeaux parvinrent à s'emboſſer à cent quarante toiſes de la place; & ſur le champ, ils dirigèrent leurs bordées contre Gibraltar. Les huit autres batteries flottantes ſe rendirent ſucceſſivement à leurs diverſes ſtations; ce fut avec la même célérité qu'elles s'amarrèrent, & ſe mirent en devoir de foudroyer le rocher aſſiégé. Pendant ce tems, les lignes eſpagnoles & françoiſes continuoient leur feu, dans l'unique vue, comme on l'a dit, de partager l'attention & les forces de l'ennemi. On s'étoit propoſé de faire avancer pluſieurs diviſions de barques canonnieres; mais la violence du vent ne permit pas d'exécuter cette meſure convenable à la circonſtance. Il entroit auſſi dans ce plan d'attaque de faire approcher des vaiſſeaux de ligne, pour opérer une diverſion vers la Pointe d'Europe; d'autres obſtacles s'opposèrent également à l'exécution de ce projet. Ainſi toutes les batteries de l'ennemi qui n'étoient

1782.

Double attaque de Gibraltar. Obſtacles des vents.

1782. pas employées du côté de la terre, le furent sans interruption, contre les batteries flottantes.

Nouvelles dispositions du Gouverneur. Effet des boulets rouges lancés contre les batteries flottantes.

Cependant le feu se soutenoit de part & d'autre avec une égale vivacité, & pendant quelques momens, celui des Espagnols parut avoir l'avantage. Les batteries angloises furent réduites au silence, & le Gouverneur Elliot sembla se résigner au sort dont on l'avoit menacé ; mais sur les quatre heures du soir, il fit de nouvelles dispositions, & des canons placés dans le roc, commencèrent à lancer des boulets rouges, qui tous portoient sur les batteries flottantes. Les précautions qu'on avoit prises dans leur construction, n'empêchèrent point les boulets d'y pénétrer, & de porter l'incendie dans l'intérieur de ces épaisses machines. On l'éteignit à différentes reprises ; mais la répétition du même accident suspendit les manœuvres, &, à l'approche de la nuit, la batterie commandée par le Prince de Nassau, reprit feu avec une telle fureur, qu'il n'y eut plus moyen d'en arrêter les progrès. Se voyant au moment de sauter, il fit

jeter les poudres à la mer, & tranſporter les bleſſés à terre. Il veilla de ſon mieux au ſalut du reſte de l'équipage, & n'abandonna ſon vaiſſeau qu'à minuit, après avoir bravé, pendant huit heures conſécutives, le feu de ſix mille boulets rouges. La majeure partie de ces boulets avoit été dirigée contre lui & contre Don B. Moreno, qui ſubit le même ſort que le Prince de Naſſau ; tous deux ſe virent réduits à cette extrémité, de ſe ſauver à la nage. Les autres batteries ſe trouvèrent bientôt dans la même ſituation que les deux premières. Elles ſautèrent en l'air, à l'exception de trois qui brûlèrent juſqu'à la flottaiſon.

1782.

Suite de ce déſaſtre. Morts & priſonniers.

Grace à la vigilance de MM. de Crillon & de Cordova qui firent mettre en mer toutes les chaloupes qu'on put raſſembler, une grande partie des équipages échappa à ce déſaſtre ; mais ce ne fut pas ſans expoſer beaucoup ceux qui furent détachés pour les ſecourir. A l'affreuſe clarté qui regnoit dans cette nuit, l'ennemi pouvoit donner à ſes coups une direction ſûre, & pluſieurs de ces braves tant François qu'Eſpagnols,

1782. périrent en cette occasion victimes de leur généreux dévouement. D'ailleurs l'ennemi avoit fait sortir un grand nombre de barques canonnières, & d'autres navires armés, pour se saisir des troupes qui restoient sur les batteries flottantes avant leur submersion. Cinq ou six cens hommes furent faits prisonniers de cette maniere, & dans le nombre, il se trouvoit plusieurs blessés qui tous eurent à se louer des bons traitemens & de l'humanité du Général Elliot. Les Gazettes britanniques portèrent à deux mille le nombre des morts du côté des assiégeans, & les relations espagnoles le bornèrent à moins de cent. L'état des blessés & des prisonniers n'est guère plus exact de part & d'autre ; & s'il faut réduire la liste des papiers anglois, il faut ajouter à celle qui se trouve insérée dans la Gazette de Madrid. Tout calculé, la perte des François & des Espagnols, dans cette nuit désastreuse, peut être évaluée à huit ou neuf cens hommes. Celle des Anglois, dans la même nuit, n'a jamais été bien constatée.

1782.

La miſſion de l'Amiral Howe étoit-elle de ſecourir Gibraltar ?

Ce terrible échec des armées combinées devant Gibraltar, n'avoit point ralenti l'ardeur de nos troupes, & l'on ſe promettoit toujours ou de l'enlever de force, ce qui étoit impraticable, ou de le réduire par famine, ce qui n'étoit pas impoſſible avec le concours des élémens ; & malheureuſement ils ne devoient point favoriſer ce projet. Cependant, Gibraltar avoit plus que jamais beſoin d'être ravitaillé, & l'on venoit de prendre d'aſſez bonnes meſures pour empêcher l'Amiral Howe d'y faire paſſer ſon convoi. Deux jours avant la malheureuſe tentative des batteries flottantes, Don Cordova s'étoit réuni avec toute ſon armée, aux ſix vaiſſeaux de ligne qui croiſoient depuis longtems dans la baie d'Algéſire. Cette armée ſupérieure à celle de l'Amiral de huit ou dix vaiſſeaux, étoit un épouvantail bien fait pour juſtifier les lenteurs de Howe qu'on affectoit d'attribuer, en Angleterre, à la contrariété des élémens. Mais il eſt probable que l'intention du Gouvernement n'avoit point été de ſecourir Gibraltar. Dès le premier

1782. Septembre, la flotte britannique se trouvoit en état de faire route vers le détroit ; le vent étoit favorable, & ne cessa point de l'être jusqu'au 17. Avec un pareil vent, l'Amiral devoit arriver en dix jours à Gibraltar ; mais il n'y avoit pas un moment à perdre, & trois jours de retard pouvoient rendre vains tous les frais de cet armement. Le siége de la place se continuoit avec la plus grande vigueur, & l'on s'attendoit, à chaque instant, à la voir foudroyer par les batteries flottantes. Cependant l'Angleterre se conduisit en cette circonstance, comme s'il n'eût été question que de gagner du tems, & que son salut eût dépendu de la lenteur des opérations. Au lieu de cingler vers la Méditerranée, l'Amiral se porta dans les dunes, sous prétexte d'observer les Hollandois qui ne faisoient aucun mouvement. Après une absence de quelques jours, il reparut à Plymouth, d'où il mit enfin à la voile le 11 Septembre. Le 13, il étoit encore à Cork sur les côtes d'Irlande. Après tous ces délais volontaires, la flotte angloise fut re-

tardée par de véritables obſtacles ; les vents changèrent, & ſa navigation devint très-laborieuſe. Le 9 Octobre, l'Amiral étoit à peine à la hauteur du cap Saint-Vincent. Suivant ſa relation, il s'étoit flatté de rencontrer l'ennemi devant le cap Marie, comme s'il eût pu ignorer ce que tout le monde ſavoit, que depuis près d'un mois, les flottes combinées avoient établi leur ſtation dans la baie de Gibraltar. Quoi qu'il en ſoit, voici les principales circonſtances du ravitaillement de cette place, telles que les préſente le rapport de l'Amiral Howe.

1782.

Ravitaillement de Gibraltar. Relation de l'Amiral Howe.

» Dans la matinée du 11, j'entrai, » dit-il, dans le détroit, & ſur le ſoir, il » s'offrit pour les vaiſſeaux d'approviſionnement, une occaſion très» favorable de gagner le mouillage » de leur deſtination, ſans être mo» leſtés par l'ennemi ; mais faute » d'attention à quelques circonſtan» ces relatives à la navigation, des » trente-un navires qui, pendant la » traverſée, avoient marché de con» ſerve avec la flotte, quatre ſeu» lement remplirent leur objet. Ce-

1782. » pendant, il s'étoit élevé dans la
» nuit du 10, une tempête qui avoit
» fort maltraité les escadres com-
» binées. Deux vaisseaux à deux
» ponts s'étoient échoués sur le
» rivage ; un troisième perdit son
» mât de mizaine & son beaupré ;
» un quatrième fut pris, après avoir
» été jeté aux pieds des ouvrages
» de la place ; deux autres étoient
» sortis de la baie gouvernant du
» côté de l'Est. Dans la soirée du
» 13, l'ennemi fit un mouvement
» avec le reste de ses forces, pour
» empêcher que les autres navires
» d'approvisionnement n'entrassent
» dans Gibraltar. La flotte britan-
» nique étoit alors formée en ordre
» de bataille à la hauteur de Fange-
» rolle ; il parut s'y porter avec l'in-
» tention de la combattre ; mais sur les
» neuf heures, il prit le parti de serrer
» le vent, amures à babord. Le
» lendemain matin nous étions au
» Sud, à six ou sept lieues des en-
» nemis ; le vent passa bientôt à l'Est,
» & nous saisîmes cette occasion de
» faire avancer les autres navires
» avitailleurs ; le 18, ils mouillèrent
» tous dans la baie Rosia. Les trou-

» pes diſtribuées ſur les vaiſſeaux
» de guerre débarquèrent en même 1782.
» tems, avec des munitions de toute
» eſpèce. Lorſque j'eus pourvu am-
» plement à tous les beſoins de la
» garniſon, je voulus profiter du
» vent pour regagner la côte de
» l'Eſt à travers le détroit ; mais le
» 19, au point du jour, nous dé-
» couvrîmes à peu de diſtance au
» Nord-Eſt, les forces combinées de
» l'ennemi, & dans ce moment nos
» vaiſſeaux ſe trouvoient également
» éloignés des Points d'Europe & de
» Ceuta, de manière qu'ils man-
» quoient d'un eſpace ſuffiſant pour
» ſe former en ordre de bataille, ce
» qui nous mit dans la néceſſité de
» paſſer le détroit, & de fuir devant
» l'Amiral eſpagnol. Le lendemain
» matin, les eſcadres combinées for-
» tes de quarante-cinq ou de qua-
» rante-ſix vaiſſeaux de ligne, con-
» ſervoient encore l'avantage du
» vent qui venoit de tourner au
» Nord. La flotte britannique s'é-
» tant formée pour les recevoir,
» leur laiſſa le choix des diſtances.
» Au coucher du ſoleil, elles com-
» mencèrent leur canonnade; juſqu'à

1782. » dix heures du ſoir, elle continua » de toute l'étendue de leur ligne, » mais avec très-peu d'effet. Nous » rendîmes feu pour feu, autant » que nous le permettoient les diſ- » tances, qui n'étoient point à notre » diſpoſition. Pendant toute la nuit, » notre flotte porta les mêmes voi- » les qu'au premier moment de la » canonnade; mais l'ennemi ſerra le » vent, & les deux armées ſe trou- » vèrent bientôt ſéparées... Quel- » ques uns de mes vaiſſeaux ayant » plus ſouffert dans la journée du » 20, qu'on ne l'avoit cru d'abord, » il fallut deux jours pour les ré- » parer. Le calme qui régna pen- » dant tout ce tems, ne permettoit » point de tirer avantage de l'oc- » caſion qui ſe préſentoit de pour- » ſuivre l'ennemi. On le vit pour la » dernière fois le 21, portant au » large vers le Nord Nord-Oueſt, » amures tribord. Je regrette, con- » tinue l'Amiral Howe, qu'en » ſerrant le vent le plus près poſſi- » ble, il ait empêché le plein effet » des efforts animés des Officiers & » Matelots de la flotte à mes or- » dres; & ſi je m'interdis les élo-

»ges dûs aux Officiers à pavillon, »c'eſt pour leur épargner un ſou- »venir déſagréable, & ne point »mettre ſous leurs yeux la retraite «d'un ennemi qui leur avoit ôté le »moyen de remplir l'objet de leurs »ſtations, en repouſſant une at- »taque plus ſérieuſe. 1782.

Autre relation extraite de la Gazette de France.

Il y a bien des erreurs, pour ne pas dire bien de la mauvaiſe foi dans cette relation, à laquelle il convient d'oppoſer celle du Général Don Louis de Cordova, & les autres Journaux tant François qu'Eſpagnols des opérations de l'armée combinée. En voici l'extrait tel que la gazette de France a cru pouvoir l'adopter, ſans compromettre ſa véracité ordinaire.

»Le 20 Octobre, l'armée com- »binée de France & d'Eſpagne, qui »chaſſoit depuis deux jours celle «d'Angleterre, ſe trouva, ſur les »cinq heures & demie du ſoir, à »portée d'engager un combat à la »ſortie du détroit. Notre ligne qui »avoit été formée par rang de vî- »teſſe, n'étoit que de trente-deux »vaiſſeaux contre trente-quatre; »douze autres de nos vaiſſeaux n'a-

1782. »voient pu joindre. L'Invincible
» que montoit le Comte de la Motte-
» Piquet, commença le feu à la dif-
» tance de deux cables; il étoit fuivi
» du Guerrier, commandé par le
» fieur du Pleffis Pafcaut; du Dicta-
» teur, par M. de la Clue; du Suffi-
» fant, par M. de Caftelet; du Ro-
» bufte, par le Marquis de Nieul,
» & du Saint-Ifidro, vaiffeau efpa-
» gnol. Le feu foutenu de cette di-
» vifion obligea le vaiffeau de tête
» de la ligne angloife d'arriver. L'In-
» vincible eut alors à combattre con-
» tre trois vaiffeaux à trois ponts;
» mais il fut fi bien fecondé par le
» Guerrier & les vaiffeaux qui le
» fuivoient, que les ennemis cédè-
» rent infenfiblement & cherchèrent
» à s'éloigner. Le feu s'étoit éten-
» du jufques vers le centre de la li-
» gne. Le vaiffeau le Majeftueux,
» commandé par le Vicomte de Ro-
» chechouart, arriva vent arrière
» fur les ennemis, & combattit lui
» feul fi vigoureufement contre trois
» vaiffeaux à trois ponts, que fes
» adverfaires furent obligés de s'é-
» loigner. Plufieurs vaiffeaux de l'ar-
» mée venoient alors à toutes voiles,

» pour ſoutenir le Majeſtueux. Le » combat dura juſqu'à dix heures & » demie. Don Louis de Cordova fit » ceſſer le feu, parce que l'ennemi » qui s'étoit toujours replié, ſe trou- » voit alors hors de la portée du ca- » non. Le lendemain matin, les vaiſ- » ſeaux anglois les moins éloignés » de la flotte combinée, en étoient à » plus de quatre lieues, & l'on per- » dit toute eſpérance de les rejoin- » dre. 1782.

Obſervations ſur les manœuvres des deux armées.

De tout ce qu'on vient d'expoſer, & des rapports même de l'Amiral Howe, on peut conclure, en forme de récapitulation, que jamais ſuccès n'avoit été plus embarraſſant pour l'Angleterre, que ne le fut celui du Général Elliot à Gibraltar. Toutes les forces navales de la nation étoient, pour ainſi dire, confiées à l'Amiral, & ces forces ſe trouvoient de beaucoup inférieures aux flottes combinées. Cependant, il n'y avoit plus moyen de reculer, & il falloit ſe montrer dans le détroit, au riſque de voir la flotte & le convoi britanniques, tomber aux mains de l'ennemi ; ce qui n'eût pas manqué d'arriver, ſi par un événement im-

1782. prévu, un coup heureux de la fortune ne les avoit tirés de ce mauvais pas. On a vu qu'il ne falloit pas moins qu'une tempête, pour forcer l'armée combinée à l'inaction qui ſauva la flotte britannique dans cette premiere circonſtance. Un vent d'Oueſt la jetta dans la méditerranée, & une partie du convoi ſe trouva dès-lors à portée de ravitailler Gibraltar ; mais la ſituation de Howe n'en fut pas moins critique. Les vaiſſeaux de Cordova venoient d'être réparés, & il paroiſſoit impoſſible que l'Amiral pût regagner l'Océan. Les élémens vinrent encore à ſon ſecours, & le tirèrent une ſeconde fois d'affaire. La flotte combinée ſe mit à ſa pourſuite avec trente-deux vaiſſeaux, les ſeuls qui euſſent entiérement réparé les dommages du dernier ouragan. Elle atteignit près du cap Spartel ſur les côtes d'Afrique, les trente-quatre vaiſſeaux de l'Amiral qui ſe voyoit alors ſupérieur à Don Louis de Cordova. Cependant l'armée combinée mit tout en œuvre pour engager un combat auquel l'armée britannique ſe re-

fuſa de tout ſon pouvoir. Pour éviter le choc de l'avant-garde ennemie, l'arrière-garde angloiſe ſe retira précipitamment aux Iſles Madere, (1) & le reſte de la flotte profita du vent, qui la pouſſoit dans l'Océan, garda toutes ſes voiles, & ne ſe battoit qu'en retraite. Il fut impoſſible aux eſcadres eſpagnole & françoiſe d'attirer l'ennemi dans une affaire générale. On ne conçoit pas comment l'Amiral Howe a pu s'attribuer l'honneur de cette journée; comment il a pu ſuppoſer que la flotte combinée avoit ſerré le vent dans la crainte d'aborder la flotte britannique; comment il ôſe avancer qu'il a perdu l'occaſion de remporter ſur nous une victoire complette.

1782.

Suite des obſervations.

» Si, comme le remarque un » Obſervateur, bon critique de

(1) Dans ſa relation, l'Amiral Howe ne dit rien de cette retraite précipitée de ſon arrière-garde; mais à la rentrée du Parlement, l'Amiral Johnſtone s'en plaignit comme d'un fait inconteſtable. Lord Howe n'ôſa le nier, & toute l'Angleterre ſe tut ſur ce fait, qu'il étoit de ſa gloire d'anéantir, ſi la choſe eût été poſſible.

1782. »plusieurs opérations de cette »guerre, la flotte combinée a »raccourci de voile; c'est qu'elle »se préparoit à combattre avec »vigueur, & qu'elle ne vouloit »pas que le vent l'emportât au-»delà de la ligne ennemie. Si «l'Amiral Howe se fut propo-»sé d'engager une action, & le » moment étoit favorable, puisqu'il »se trouvoit supérieur en forces, »c'étoit à lui à raccourcir de voile, »afin de ne pas s'éloigner; car il »voyoit très-bien qu'en gardant »toutes ses voiles, il évitoit néces-»sairement la flotte combinée. Il y »a plus, si l'Amiral eût été dans »l'intention de combattre, non-seu-»lement il eût raccourci de voiles, »mais abattu toutes ses voiles pen-»dant la nuit; c'étoit l'unique moyen »de ne pas s'écarter de la flotte »ennemie, & de se trouver le len-»demain à portée de renouveller »l'engagement; mais il a conservé »toutes ses voiles pendant la nuit, »comme il avoit fait pendant le »combat... & s'est trouvé le lende-»main ... hors de portée de la flotte »combinée. D'après cette conduite

» constatée par la relation de l'Amiral
» lui même, n'est-il pas évident qu'il 1782.
» a évité le combat avec toute la cé-
» lérité possible..., si l'on excepte,
» continue l'Observateur, le rap-
» port de l'Amiral Parker, lors du
» combat de *Dogger-Banc*, telles
» ont été les relations des Ami-
« raux anglois pendant toute cette
» guerre ».

Il conclut de toutes les manœuvres de l'Amiral Howe, que l'intention de l'Angleterre n'a jamais été de secourir Gibraltar. En effet, on est tenté de le croire, lorsqu'on fait attention aux lenteurs de l'Amiral qui seroit arrivé un mois trop tard pour sauver la place, si la fortune avoit secondé les efforts des assiégeans.

Dix-huit bâtimens anglois pris à la hauteur d'Ouessant.

Tandis que la guerre déployoit en Europe ses dernières fureurs devant Gibraltar, les Puissances belligérantes sembloient être d'accord pour s'interdire ailleurs toute espèce d'hostilité. Depuis le 26 Juin, que dix-huit bâtimens de la flotte de Québec furent pris à la hauteur d'Ouessant par l'escadre combinée aux ordres de l'Amiral Don Louis

de Cordova, & conduits à Breſt
1782. ſous l'eſcorte du Lion, vaiſſeau de ſoixante-quatre canons détaché de cette eſcadre, il ne ſe paſſa rien d'important ſur nos mers juſqu'au 12 Décembre, époque d'un combat aſſez vif où le Médiator reſta vainqueur d'une petite eſcadre de cinq vaiſſeaux aux ordres de M. de Foligné, Capitaine de brûlot, du département de Rochefort. Cette expédition de Sir James Luttrell, commandant du vaiſſeau britannique, offre des ſingularités qui méritent attention.

Combat du vaiſſeau anglois le Mediator contre cinq bâtimens.

Le Capitaine anglois ſe trouvant à la hauteur du Ferrol, reconnut cinq voiles ſous le vent du Médiator. Il ſe diſpoſoit à leur donner la chaſſe; mais il s'apperçut bientôt qu'elles ſe formoient en ligne de bataille, & qu'elles diminuoient de voiles pour l'attendre. Le plus en avant des cinq vaiſſeaux étoit l'Eugénie, frégate de trente-ſix canons, commandée par le Capitaine Baudin; aſſez près de la frégate, étoit un bricq de quatorze canons, portant pavillon américain, & à côté de celui-ci, un vaiſſeau à deux ponts,

ponts, armé en flûte & appellé la Ménagère, que commandoit M. de Foligné. Immédiatement après, suivoit l'Alexandre de vingt-quatre canons, aux ordres du Capitaine Grégory, Irlandois de nation. A côté de ce vaisseau, étoit le Dauphin Royal de vingt-deux canons, destiné pour les Indes orientales. A l'exception du bricq américain, tous ces bâtimens étoient chargés au compte du Roi de France, & spécialement pour le Port-au-Prince. Le Médiator continua d'approcher l'ennemi; & bientôt il fut à portée de la Ménagère, dont il reçut quelques boulets. Le Capitaine Luttrell se mit à courir des bordées; à dix heures & demie, il se jeta sur l'arrière-garde de l'escadre, & trouva le moyen d'en séparer le bricq & le Dauphin Royal qui s'éloignèrent à toutes voiles. S'étant porté sur les trois vaisseaux, il sut par une manœuvre habile, écarter l'Alexandre de ses conserves, & se placer de manière à combattre des deux bords. Dans cette position, la première bordée qu'il tira sur le vaisseau séparé, le

1782.

1782. força d'amener pavillon. Après une légère canonnade, la Ménagère & l'Eugénie forcèrent de voiles, & profitèrent du vent. Le Médiator aborda sa prise, lui signifia l'ordre de le suivre ou de gouverner pour l'Angleterre, & se mit à la poursuite de la Ménagère, dont l'Eugénie venoit de se séparer. A cinq heures & demie du soir, MM. Luttrell & de Foligné recommencèrent à se tirer réciproquement des bordées. La canonnade dura jusqu'à neuf heures, & devint si vive, que le Médiator eut une de ses vergues & son mât de grand perroquet emportés par le feu de l'ennemi. Le vaisseau anglois joignit enfin l'arrière de la Ménagère à la portée du pistolet, & mit la barre au vent pour lui donner une bordée entière de ses canons chargés à boulets ou à grappe. M. de Foligné s'en étant apperçu, crut devoir amener pavillon, & sur le champ, le Médiator discontinua son feu. Il étoit alors à cinq milles de l'entrée du Ferrol, où l'on devoit avoir entendu le bruit de la canonnade. Sir James Luttrell se hâta

de gagner la partie de l'Oueſt avec ſa nouvelle priſe. Sur les onze heures du ſoir, il fut joint par l'Alexandre, & quoiqu'aſſez maltraités, les trois vaiſſeaux ſe trouvèrent en état de faire petite voile. A la pointe du jour, ils découvrirent l'iſle Siſarga, à une diſtance d'environ cinq ou ſix lieues; ils apperçurent auſſi dans un grand éloignement, le Dauphin Royal & le bricq américain qui étoient déſemparés. Le premier gouvernoit vers la terre, & le bricq ſembloit diriger ſa marche du côté de Bordeaux. Le Capitaine anglois ne crut pas devoir donner chaſſe à ces deux vaiſſeaux. Il avoit déjà fait paſſer cinquante hommes ſur la Ménagère & vingt ſur l'Alexandre; il ne lui en reſtoit plus que cent quatre-vingt-dix. En ſe dégarniſſant davantage, il eût expoſé le Médiator à un péril manifeſte, & favoriſé le projet du Capitaine Grégory qui avoit comploté de faire ſoulever les priſonniers. Le ſignal d'allarme convenu étoit de tirer dans la Sainte-Barbe un canon de dix-huit. Le 14 Décembre, ſur les dix heu-

1782.

Complot du Capitaine Gregory contre le Mediator.

1782. res du ſoir ; Sir James Luttrell ſentit une ſecouſſe terrible qui paroiſſoit venir de quelque grande exploſion, & auſſitôt il entendit un cri de feu. Il fut bientôt informé que le coup de canon avoit fait ſauter un côté du vaiſſeau ; il le fit virer pour couvrir l'ouverture. Cependant la Sainte-Barbe étoit embraſée, & ce ne fut pas ſans beaucoup de peine qu'on parvint à éteindre le feu. Il étoit aiſé de convaincre Gregory qu'on trouva habillé ainſi que ſes complices, quoiqu'ils euſſent feint d'aller ſe coucher ; ils furent mis aux fers en attendant un autre châtiment, & tout fut réparé en moins de vingt quatre heures. Quoique fort maltraité dans ſes agrès & dans ſa mâture, le vaiſſeau du Capitaine Luttrell avoit conſervé tout ſon équipage, & il n'y eut que dix morts & ſeize bleſſés ſur l'Alexandre & ſur la Ménagère.

Les troupes du Colonel Brown ſont miſes en déroute près de Savannah.

On a dit que l'armée de Carleton en Amérique, avoit, pour ainſi dire, mis un terme à la guerre dans cette partie du monde. En effet, les grandes opérations militaires y furent ſuſpendues à l'inſtant des

premières ouvertures de paix, & dès le commencement de la campagne, les Anglois parurent s'y refuser constamment à toute affaire décisive. Il n'y eut entr'eux & les Américains que de foibles chocs où ces derniers eurent presque toujours l'avantage. Le Général Wayne, informé qu'un détachement considérable s'étoit mis en marche de Savannah, sous les ordres du Colonel Brown, partit le 24 Mai du camp d'Ebenezer, avec les Dragons de White & l'Infanterie de Posey, dans l'intention de couper l'ennemi & de l'enlever, s'il étoit possible. Après une marche pénible, son avant-garde arriva sur le minuit dans la route d'Ogechée, environ à quatre milles au Sud-Ouest de Savannah. Il y surprit les Anglois; & comme la réussite dépendoit du moment, quoique très-inférieur en forces, le Général américain ne crut pas devoir attendre son arrière-garde. Il ordonna la charge; & au même instant, sa petite troupe marcha vers l'ennemi à pas redoublés, & la bayonnette au bout du fusil. Cette manœuvre hardie déconcerta

1782.

1782. les Anglois, qui, après une résistance confuse & mal ordonnée, se précipitèrent dans les bois & dans les marais où ils abandonnèrent leurs armes & leurs chevaux. Les Américains en recueillirent trente ou quarante, & firent beaucoup de prisonniers, parmi lesquels on distinguoit le Lieutenant-Colonel Douglas. La dispersion des troupes de Brown, ne permit pas d'en assigner la perte avec précision ; mais on juge bien qu'elle dût être considérable. Ce Général ne trouva lui-même son salut que dans une longue & pénible fuite. Il reparut à Savannah la seconde nuit après cette déroute, mais sans être accompagné d'aucun de ses gens. Après avoir rafraîchi sa petite armée, le Général américain la fit avancer à la vue des lignes ennemies dans l'intention de provoquer la garnison angloise. Elle n'accepta point ce défi, & le Général Clarke se tint constamment dans ses redoutes. Wayne n'espérant pas de l'attirer en rase campagne, effectua sa retraite en bon ordre, & regagna le camp d'Ebenezer, où il arriva

ſans autre perte que cinq morts & deux ou trois bleſſés.

1782

Méprise du Général Wayne réparée.

Le début des mêmes troupes dans l'affaire du 23 Juin, fut moins glorieux pour les Américains; mais, comme on le verra tout-à-l'heure, la victoire ne fut retardée que par une mépriſe. Un parti de cent ſoixante Indiens égarés dans une nuit très-ſombre, tomba par haſard ſur l'arrière-garde du camp américain, & crut n'avoir rencontré qu'un ſimple piquet. Dans cette confiance, il chargea les troupes de Wayne, qui perſuadées qu'elles avoient affaire à toute la garniſon de Savannah, lâchèrent pied ſur le champ & s'enfuirent dans le plus grand déſordre. Les Indiens reſtèrent maîtres du camp américain, & s'y livrèrent au pillage avec la ſécurité d'un ennemi ſupérieur en force. Mais le Général Wayne, s'étoit apperçu de ſa mépriſe; il rallia ſa petite armée, & vint fondre à ſon tour ſur les Indiens qui ſe virent forcés d'abandonner leur butin. Cette action fut peu meurtrière; mais le lendemain matin, ils ôsèrent recommencer l'attaque, & furent repouſſés avec beaucoup de

perte. Pendant ce dernier choc, il y avoit eu une eſpèce de combat ſingulier entre le Général anglois & le chef de la troupe ennemie qui ſe nommoit Emiſteſeco. Wayne eut ſon cheval tué ſous lui, & la victoire alloit ſe décider pour ſon adverſaire; déjà le fatal tomahawk étoit levé, lorſqu'un de ſes dragons s'élança le ſabre à la main, & fit ſauter la tête du guerrier indien.

1782.

Foibles échecs des Américains.

La guerre de terre ſe réduiſoit d'ailleurs ſur le continent, & particulièrement dans la Caroline méridionale, à quelques eſcarmouches peu meurtrières entre des partis américains & royaliſtes. Dans la matinée du 25 Août, une flottille ennemie avoit pris poſſeſſion du bac de Cumbahée, & débarqué trois cens hommes ſur la rive oppoſée de la rivière. Ils n'avoient d'autre expédition en vue que de ſe procurer des vivres & quelque fourrage. Le Brigadier Giſt informé de leur débarquement, détacha contre eux le Major Call avec un régiment de dragons qui avoit ordre de les attaquer le lendemain à la pointe du

jour. Il établit en même tems un poſte à Cheaw-Neck, d'où il ſe promettoit de moleſter les navires de l'ennemi. Le Colonel Laurens eut la conduite de cette opération dans laquelle il perdit la vie, faute d'être ſecouru par le Brigadier général qui n'arriva qu'après le combat, mais aſſez à tems, pour couvrir la retraite de l'Infanterie américaine. Elle vint ſe former à trois cens pas du champ de bataille, & ſe diſpoſoit à charger les ennemis une ſeconde fois. Leur poſition ſe trouva ſi favorable, que le Brigadier Giſt ne jugea pas à propos de renouveller l'action. Les trois cens hommes débarqués d'un autre côté, avoient gagné leurs bateaux, lorſque le Major Call ſe préſenta pour les combattre. Ainſi les Américains échouèrent dans ces deux tentatives, où ils perdirent quelques Soldats.

1782.

Avantages du Brigadier Marion près de Watboo.

Le Brigadier général Marion fut plus heureux dans l'affaire du 29, où il mit en déroute un parti anglois qui étoit venu l'attaquer près de Watboo. Le Capitaine Robert Gillis périt dans cette action, qui

1782. fut d'ailleurs peu meurtrière, ainsi que les autres expéditions de terre, qui dans cette campagne, eurent pour théâtre l'Amérique septentrionale. La plus importante &, sans contredit, la plus courageuse, fut celle de M. de la Peyrouse dans la baie d'Hudson.

Navigation périlleuse de M. de la Peyrouse dans la baie d'Hudson.

Ce Capitaine, non moins brave guerrier que hardi navigateur, fit voile du Cap François le 31 Mai avec le Sceptre de soixante-quatorze canons, & les frégates l'Astrée & l'Engageante de trente-six, commandées par le Chevalier de l'Angle & le sieur de la Jaille. Il avoit embarqué deux cens cinquante hommes d'Armagnac & d'Auxerrois, quarante hommes d'Artillerie, deux mortiers, trois cens bombes & quatre canons. Sa navigation fut heureuse jusqu'au 17 Juillet, qu'il découvrit l'Isle de la Résolution; mais à peine eût-il fait vingt lieues dans le détroit d'Hudson, que les obstacles de tout genre vinrent l'arrêter dans sa marche. Ses vaisseaux se trouvèrent engagés dans les glaces, & peu s'en fallut que le Sceptre n'y perdît son

gouvernail ; une brume épaiſſe y masquoit tous les objets. Enfin le 30 Juillet, on découvrit le Cap Walſingham, & M. de la Peyrouſe ſe crut à la veille d'arriver au fort de Prince-Wales, où il ſe propoſoit de commencer ſes attaques ; mais le 3 Août, il ſe vit de nouveau enclavé dans les glaçons, & il crut un moment avoir manqué la ſaiſon d'opérer. Peu s'en fallut qu'il ne renvoyât à l'année ſuivante l'expédition projetée contre les établiſſemens anglois dans cette baie. Enfin le tems s'éclaircit, & l'obſtacle des glaces devint moins inſurmontable. Le 8, l'eſcadre s'approcha très-près du fort ; tout fut diſpoſé pour la deſcente. On mit les chaloupes à la mer, & le détachement aux ordres du Major Roſtaing débarqua ſans obſtacle à trois quarts de lieue de Prince-Wales. Il envoya ſommer la place de ſe rendre, & ſur le champ, le gouverneur en fit ouvrir les portes. Cependant l'artillerie de ce fort, bâti en pierres de taille, ſe trouvoit dans le meilleur état poſſible. Les magaſins étoient couverts de plomb, & remplis de

1782.

Priſe du fort Prince-Wales.

1782. marchandiſes, qui toutes furent brû-lées, à l'exception de quelques pelleteries qu'on embarqua ſur l'Aſtrée.

Suite des opérations de M. de la Peyrouſe.

Le 11, M. de la Peyrouſe mit à la voile pour le fort d'York, chef-lieu de tous les établiſſemens anglois dans la baie d'Hudſon ; mais il ſe préſenta de nouvelles difficultés encore plus difficiles à vaincre que les premières. Cette côte eſt ſemée d'écueils ; on n'avoit point de cartes, & les priſonniers anglois refuſoient d'y ſuppléer. Ce ne fut pas ſans courir les plus grands dangers, que l'eſcadre parvint à la vue de l'embouchure du Nelſon ; elle mouilla le 20 Août, environ à cinq lieues de terre. Des bateaux enlevés au fort de Prince-Wales, furent envoyés à la découverte de la rivière des Hayes ſur laquelle ſe trouve le fort d'York, dont l'approche eſt impraticable pour de gros bâtimens. D'après un relevé exact des ſondes, le Commandant fit ſes diſpoſitions pour la deſcente, & ne voulut ſe fier qu'à lui du ſuccès de cette opération. N'ayant rien à craindre par mer du côté de l'ennemi,

il se mit à la tête des chaloupes avec le Chevalier de Langle, qui devoit les commander après le débarquement, & jusqu'à l'entière réduction de la forteresse.

1782.

L'Isle des Hayes sur laquelle est situé le fort, divise une grande rivière, qui, d'un côté, prend le nom de cette Isle, & de l'autre celui de Nelson. Tous les moyens de défense étoient sur la rivière des Hayes, où se trouvoit un vaisseau de la compagnie d'Hudson de vingt-six canons, où la marée monte & perd avec une rapidité incroyable, où les bancs sont très-multipliés, & les courans on ne peut plus impétueux. Il y avoit d'ailleurs à craindre qu'en approchant le fort de ce côté-là, les chaloupes ne restassent échouées à portée du canon de l'ennemi. M. de la Peyrouse se détermina donc pour la rivière Nelson, à l'embouchure de laquelle il arriva le 21 avec ses deux cens cinquante hommes de troupes, ses mortiers, ses bombes, ses canons & des vivres pour huit ou dix jours. Après avoir donné ordre aux douze chaloupes de mouiller par trois brasses à l'entrée

Obstacles à vaincre pour arriver au fort d'York. Coups de vent terribles.

1782. de la rivière, il s'avança dans son canot avec le Chevalier de Langle, le Major Rostaing & le sieur de Monneron, Capitaine du Corps-Royal du Génie. Il sonda l'espace d'une lieue, & découvrit que le Nelson étoit inabordable; environ cent toises de vase molle en défendoient absolument les approches. Il fallut rester à l'ancre jusqu'au lendemain matin. La marée avoit tellement perdu dans la nuit, que les chaloupes mouillées par deux brasses & demie se trouvèrent à sec sur les trois heures du matin. Alors le Chevalier de Langle proposa de franchir cette vase, & de gagner à pied le bord de la rivière: cet avis fut suivi. Les troupes s'enfoncèrent dans la boue jusqu'aux genoux, & après un quart de lieue de la marche la plus pénible, abordèrent un vaste marais qu'il fallut traverser sans tenir de route certaine. La troupe vint camper à l'entrée d'un bois impénétrable, qu'elle tourna dans la matinée du lendemain avec d'incroyables difficultés. Il s'étoit élevé pendant la nuit, un vent impétueux qui fit craindre pour les vaisseaux

mouillés en pleine côte, dans un parage où le fond quoique de vaſe eſt ſemé de rochers qui coupoient les cables. La deſcente étant faite, M. de la Peyrouſe ſe crut obligé de rejoindre ſa diviſion expoſée au danger le plus imminent. Il laiſſa le commandement des chaloupes au Chevalier de Langle, & regagna le bord de la mer. La tempête continuoit encore, & il ne put s'embarquer que le lendemain. A peine arrivé à bord de ſon vaiſſeau, il fut accueilli d'un ſecond coup de vent qui fit perdre deux ancres à l'Aſtrée & deux à l'Engageante. Si la tempête eût duré quelques heures de plus, cette dernière frégate étoit ſubmergée avec ſes trois cens hommes d'équipage. 1782.

Priſe du fort d'York. Fin de l'expédition de M. de la Peyrouſe.

Cependant la troupe aux ordres de M. de Roſtaing, étoit arrivée devant le Fort, dans la matinée du 24. Les portes s'ouvrirent à la première ſommation du Commandant François. Ses inſtructions portoient de brûler la place & tous ſes magaſins, & de ſe rembarquer en toute diligence, ſuivant le deſir de M. de la Peyrouſe, dont le

mouillage n'étoit plus tenable, &
1782. qui n'attendoit que le retour du Major pour mettre à la voile. Mais ces mesures furent déconcertées par un nouveau coup de vent, qui fit perdre à l'Engageante sa troisième ancre, sa chaloupe & la barre de son gouvernail. Le Sceptre fut aussi très-maltraité dans cette tempête. Le beau tems reparut enfin, & M. de Rostaing en profita pour s'embarquer avec sa troupe & ses prisonniers, parmi lesquels on comptoit les trois Gouverneurs, de Prince-Wales, d'York & de Severn, petit établissement dépendant d'York, qu'on avoit négligé de détruire, pour ne point retarder le départ de la division. Elle mit enfin à la voile le premier Septembre. En brûlant le fort d'York, les François avoient eu la précaution d'épargner un magasin rempli de vivres, afin de ménager aux Anglois réfugiés dans les bois, le moyen de subsister jusqu'à l'arrivée des secours envoyés d'Angleterre. Le dommage que souffrit la Compagnie d'Hudson, lors de cette expédition de M. de la Peyrouse, est évalué environ douze

millions ; & ce fut, ſans contredit, la plus importante de toute la campagne d'Amérique, ſans excepter les affaires navales, dont une mérite particulierement l'attention de l'hiſtoire. En voici le récit extrait d'une lettre du Capitaine Elphinſton, Commandant d'une diviſion de l'Eſcadre aux ordres de l'Amiral Pigot. 1782.

La frégate l'Aigle échouée & priſe dans la Delaware.

Le 12 Septembre, le vaiſſeau le Warwick s'étoit emparé, dans le voiſinage de la Délaware, d'un bâtiment françois, qui montoit vingt-deux canons & cent quatre hommes d'équipage ; c'étoit la Sophie qui, partie de Bayonne avec un chargement conſidérable pour Philadelphie, venoit d'être ſéparée des frégates françoiſes, l'Aigle & la Gloire. Elles avoient à leur bord un grand nombre de paſſagers de diſtinction, des effets d'un grand prix, & une ſomme conſidérable. Informé de ces détails, le Capitaine Elphinſton n'oublia rien pour ſe rendre maître des frégates ; & d'abord, il fit paſſer aux Capitaines du Lion & de la Veſtale, l'ordre de gagner la Délaware & d'empê-

1782. cher les vaiſſeaux françois d'y pénetrer ; mais on reconnut le lendemain matin qu'ils étoient entrés dans la rivière. A la faveur du vent qui venoit de tourner à l'Eſt, le Warwick & la Veſtale ſe virent en état de les doubler ; & le canal que cherchoit M. le Comte de la Touche, lui étant coupé, l'unique reſſource de ce Commandant, fut de s'ouvrir un paſſage à travers les bancs de ſables, où des vaiſſeaux de ligne ne pouvoient le ſuivre ſans courir le plus grand riſque. Cependant, le Capitaine du Warwick oſa le tenter, & bientôt les bas fonds l'obligèrent de jeter l'ancre. La frégate françoiſe mouilla en même-tems ; & juſqu'au 15, on ne fut occupé de part & d'autre qu'à jeter & lever l'ancre, à ſonder & chercher les meilleures eaux. Sur les ſix heures du ſoir, le Warwick ſe vit dans l'impoſſibilité d'avancer ; mais au même inſtant, on apprit que la frégate l'Aigle venoit d'échouer, & qu'elle étoit abſolument immobile. A l'exception du Warwick, tous les vaiſſeaux de la diviſion angloiſe furent bientôt à

portée de foudroyer la frégate échouée, qui n'avoit pas un canon qui put atteindre l'ennemi. M. de la Touche se vit dans la nécessité d'amener pavillon, après avoir essuyé plusieurs bordées de la Vestale. Il n'y eut ni péril, ni gloire pour les Anglois, dans l'acquisition de la plus belle frégate, qui jamais fut sortie des mers d'Europe. Avant de se rendre, le brave Capitaine avoit su ménager aux Officiers passagers le moyen d'échapper à la captivité. On distinguoit parmi eux, le Baron de Vioménil, Commandant en chef de l'armée françoise en Amérique; le Vicomte de Laval-Montmorency; le Duc de Lauzun & le Vicomte de Fleury. Ils gagnèrent la côte & parvinrent à sauver une grande partie du trésor confié aux frégates l'Aigle & la Gloire (1). Pour dégager des sables ce premier vaisseau, il fallut un travail incroyable,

1782.

(1) Voici comme s'exécuta le transport des richesses, dont les frégates étoient chargées. Dès que M. le Baron de Vioménil se vit débarqué sur la rive droite de

auquel furent employés tous les
1782. équipages de la division angloise.

---

la Délaware, son premier soin fut de renvoyer les chaloupes avec une invitation aux Capitaines de l'Aigle & de la Gloire, de lui faire passer tout l'argent confié aux deux vaisseaux. Graces à l'activité de MM. de la Touche & de Vallongue, cet envoi s'effectua; mais ce ne fut pas sans de grandes difficultés. Deux cens réfugiés avoient formé le projet d'enlever cet argent. Ils s'avancèrent sur des chaloupes, & peu s'en fallut qu'ils ne réussissent dans leur dessein; mais la bonne contenance des Officiers françois chargés de l'opération, & l'audace du sieur Gourgues qui s'étoit jeté à la mer avec les canots de l'Aigle, déconcertèrent les deux cens réfugiés. Quoiqu'ils n'eussent pas vingt hommes à combattre, ils virèrent de bord & s'éloignèrent. L'argent fut envoyé à Philadelphie sous l'escorte des Aides-de-Camp & de six Officiers, tant du Corps Royal de l'Artillerie que de la Légion de Lauzun, commandés par M. Sheldon, à qui ce riche dépôt fut particulièrement confié. On ne fut pas moins redevable de la conservation de ces précieuses finances de l'armée françoise en Amérique, à MM. de Chabannes, de Montesquieu, de Loménie, de Melfort, de Brentano, de Ricé, de Talleyrand, de Lameth, de Fleury, de Vaudreuil, de Monmort, de Viomenil fils, de Tisseul, de Laval, de Ségur &

1782.

Il y avoit à peine deux ans que la frégate l'Aigle étoit conſtruite ; on l'avoit doublée en cuivre tout récemment. Elle étoit du port d'environ douze cens tonneaux, & ſes canons étoient de fonderie angloiſe. Ce fut pour l'ennemi, une acquiſition équivalente à celle d'un vaiſſeau de ligne du troiſième rang. Comme la frégate la Gloire, tiroit moins d'eau que ſa conſerve, elle parvint à remonter la Délaware, ſans autre perte que celle des ballots qu'il fallut jeter dans la rivière, pour alléger le bâtiment.

Les Anglois prennent les forts Dalling & Black-River.

Les opérations britanniques fu-

de Broglie. Ces deux derniers étoient chargés des dépêches de la Cour pour MM. de Rochambeau, de Vaudreuil & de la Luzerne. Le Duc de Lauzun ſeconda puiſſamment le Baron de Vioménil dans cette circonſtance déciſive ; & l'on dut en grande partie à l'activité de ſon zèle, & à la ſageſſe de ſes conſeils, le ſuccès des opérations qui ſauvèrent le tréſor de l'armée. *Les détails renfermés dans cette note, ſont extraits d'une lettre du Baron de Vioménil, au Marquis de Ségur, Miniſtre de la Guerre.*

rent encore moins hostiles dans les
1782. Indes Occidentales, que dans l'Amérique proprement dite. Celles de terre s'y bornèrent à quelques tentatives assez heureuses, dont l'objet fut de protèger les Indiens de Musquito, & d'écarter les Espagnols des établissemens anglois du cap *Graces à Dieu*. Dans la nuit du 23 Août, le Capitaine John Campbell avoit emporté d'assaut le Fort d'Alling, où soixante-cinq Espagnols furent tués sur la place, & le reste de la garnison blessé, fait prisonnier, ou mis en fuite. Les Anglois y prirent six pièces de campagne tant de fer que de bronze, plusieurs drapeaux & d'abondantes provisions. Ce succès joint à celui de quelques escarmouches, prépara la conquête de Black-River, l'une des principales stations de l'ennemi. En effet, quatre-vingt Chasseurs Américains aux ordres du Major Campbell, cinq cens hommes libres de la côte, & six cens Indiens de Musquito qui avoient choisi pour Commandant le Lieutenant-Général Despard, arrivèrent le 30

devant le fort de Black-River, dont le Gouverneur fut ſommé de ſe rendre avec la garniſon. Elle conſiſtoit en vingt-ſept Officiers & huit cens Soldats du régiment de Guatimala, qui mirent bas les armes comme priſonniers de guerre, à condition qu'ils ſeroient transférés au port de Saint-Fernandez d'Omoa, de la manière la plus expéditive. L'artillerie de Black-River ſe montoit à vingt-quatre canons. On y trouva mille mouſquets, d'abondantes munitions, & quatre ou cinq drapeaux; mais les fortifications de la place avoient été négligées, & la garniſon n'eût oppoſé qu'une réſiſtance infructueuſe; dans ſa poſition, le Commandant ne dut pas courir les riſques d'un aſſaut meurtrier. Cette expédition terminée, les Chaſſeurs d'Odell reçurent ordre de ſe rembarquer pour la Jamaïque, où ils arrivèrent avec les drapeaux eſpagnols, enlevés tant au Fort d'Alling qu'au Fort de Black-River. Ces drapeaux furent transférés en Angleterre, & mis aux pieds de Sa Majeſté Britannique. 1782.

1782.

Combat du Scipion & du London.

Quoique ſans autre effet qu'une canonnade vive & meurtrière, la rencontre des vaiſſeaux de ligne le London & le Scipion, fut un évènement remarquable dans ces mers, vu l'inaction des forces navales à cette période de la guerre. Les deux vaiſſeaux s'étoient reconnus dans la matinée du 17 Octobre, environ à ſix lieues de l'Iſle de Zacheo. Ils s'approchèrent mutuellement, ſe diſpoſèrent au combat, & commencèrent à ſe canonner ſur les huit heures du ſoir. L'action fut des plus animées pendant quarante minutes; elle s'engagea de ſi près, que le Scipion & le London s'abordèrent de l'avant & de l'arrière. S'étant dégagés, ils renouvellèrent le combat à plus de diſtance, & le ſoutinrent quelque tems avec une égale ardeur; mais ils étoient ſi maltraités, qu'il fallut mettre fin à cette terrible canonnade. A dix heures & demie, les deux vaiſſeaux prirent le large chacun de leur côté. De l'aveu du Capitaine Kempthorne, Commandant du London, ſon vaiſſeau fut preſqu'entièrement déſemparé par

le

le feu du Scipion, & sa perte en hommes ne se montoit pas à moins de quatre-vingt tant Officiers que Matelots, y compris les blessés. Le vaisseau françois avoit beaucoup moins souffert; mais, suivant l'usage des Anglois, le Capitaine Kempthorne s'attribua tout l'honneur de ce combat. Quoi qu'il en soit de ses prétentions, l'affaire du 17 Octobre mit fin dans les Indes Occidentales aux hostilités, qui désormais ne devoient se continuer avec vigueur, que dans les grandes Indes. On a vu que la guerre étoit au moins suspendue tant en Europe qu'en Amérique. L'Afrique n'en fut jamais un des principaux théâtres; mais depuis le mois de Juillet de l'année précédente, époque de quelques entreprises britanniques contre le fort Vredenbourg, & de la revanche plus heureuse des Hollandois contre l'établissement de Sacconde, il ne se passa rien dans cette partie du globe qui dût éloigner le retour d'une paix desirée.

1782.

Prise du fort Sacconde en Afrique, par les Hollandois.

Tout s'arrangeoit en Europe, & sur-tout en Amérique, pour

Evacuation de Charles-Town.

cet heureux évenement; mais rien
1782. n'annonçoit les dispositions de l'Angleterre à cet égard, comme l'ordre en partie exécuté d'évacuer Charles-Town, Savannah, & tous les autres postes de la Géorgie & des deux Carolines. L'effet de cette résolution fut retardé quelque tems, du moins à Charles-Town, par la députation des Loyalistes, qui, s'étant rendus chez le Général Leslie, implorèrent son assistance pour qu'on différât une évacution, qui mettroit en danger leurs propriétés & leurs personnes. L'humanité du Général lui fit écouter favorablement ces représentations, & il les transmit à Guy-Carleton, qui, touché de la position critique de ces infortunés, accorda leurs demandes, en attendant de nouvelles instructions d'Angleterre. Le Conseil de Saint-James n'eut point égard aux allarmes des Loyalistes, & le Général Leslie reçut un second ordre d'évacuer Charles-Town, après en avoir détruit les fortifications. La Garnison de cette place étoit de quatre ou cinq mille hommes, dont le transport à New-

York ne laiſſoit aucun poſte aux Anglois entre la Floride & la Caroline méridionale. Cette Province ſe vit ainſi démembrée de la Couronne britannique ; ce qui fut imputé, comme une honte, au gouvernement par tous ceux qui ne voyoient pas dans cette conduite un acheminement à une paix néceſſaire & forcée.

1782.

Evacuation de Savannah. Déſeſpoir des Loyaliſtes de la Géorgie.

L'évacuation de Savannah antérieure à celle de Charles-Town, avoit déjà excité des murmures parmi les frondeurs de la nouvelle adminiſtration. En conſéquence de cette meſure tendante à la pacification de l'Amérique, plus de ſept mille hommes étoient ſortis de la Géorgie, & dans ce nombre, on comptoit deux mille blancs & tous les riches habitans de la Province. Ces derniers furent tranſportés avec leurs effets, d'abord à l'Iſle de Tybée, & puis à la Jamaïque, où l'on transféra plus de quinze cens eſclaves. Trois mille autres nègres s'embarquèrent pour Saint-Auguſtin; & les Indiens, au nombre de trois cens, ſuivirent la garniſon dans la Floride orientale. A la vue des troupes britanniques,

1782. les Loyaliſtes de cette Province réſolurent, dans leur déſeſpoir, de braver également & le Congrès & la Grande-Bretagne. Ils preſſentoient la réconciliation des Puiſſances déſunies, & le malheur qui devoit réſulter pour eux de ce rapprochement. Aliénés par la terreur & voulant ſe ſouſtraire à leur deſtinée, ils ſe portèrent en foule ſur un terrein naturellement fortifié, en ſe promettant d'y vivre indépendans & de l'Angleterre & des Etats-Unis.

Mécontentement de ceux de New-York. Leurs repréſentations.

A cette même époque, le bruit ſe répandit que dix mille habitans de Long-Iſland & de New-York ſe diſpoſoient au ſoulèvement, ſi l'on attentoit à leur liberté; mais ce bruit n'avoit d'autre fondement que la déſertion de quelques miliciens de New-York qui s'étoient réfugiés dans le Kings-County en Long-Iſland, où ils prétendoient échapper à l'obligation de toute eſpèce de ſervice, tant pour le Roi que pour le Congrès. Le mécontentement des Loyaliſtes étoit d'ailleurs à ſon comble, mais ſans aucun ſigne de rébellion. Ceux de

New-York informés des propositions d'indépendance faites aux treize Provinces-Unies en forme de préliminaires d'un traité de paix générale, se bornèrent aux expressions de la douleur & de l'abattement; la consternation se peignoit dans leur mémoire adressé aux négociateurs de cette paix redoutée. Ils y conjuroient Sir Guy-Carleton & le Contre-Amiral Digby, d'intercéder auprès de Sa Majesté Britannique, pour qu'un traité funeste à la gloire de la Grande-Bretagne, ne se consommât point dans une circonstance où tout sembloit se réunir, disoient-ils, pour condamner ce parti violent & désespéré. S'il falloit les en croire, la supériorité navale des Anglois se maintenoit glorieusement en Amérique; leurs armes victorieuses dans l'orient, obtenoient les plus brillans avantages; le commerce national, sa force & ses ressources, s'élevoient en proportion de l'abaissement du commerce des Puissances confédérées. » Ce n'est pas » le moment, ajoutoient-ils, de » reconnoître l'indépendance de

1782.

1782. » ces Provinces ; l'heure de la » victoire eſt, ſans contredit, » la plus convenable pour traiter » de la paix ; mais c'eſt la moins » propre au démembrement d'un » empire..... Si le grand événe- » ment de l'indépendance des Co- » lonies eſt déterminé, ſi notre » infortune eſt à ſon comble & » que nous devions être à jamais » privés de la protection de Sa » Majeſté Britannique, il ne nous » reſte plus qu'à ſupplier vos Ex- » cellences d'employer toutes les » conſidérations de l'humanité pour » aſſurer nos propriétés & nos » perſonnes, plus ſolidement que » ne le feroient les ſimples formes » d'un traité ; de mettre ſous les » yeux de notre gracieux Souve- » rain, la détreſſe de notre ſitua- » tion ; & de ſolliciter en notre » faveur, une retraite ſûre où nous » puiſſions nous ſauver de la rui- » ne & du déſeſpoir, ſous leſquels » nos perſonnes dévouées ne » peuvent autrement manquer de » ſuccomber ».

Propoſitions de Guy Carleton aux réfugiés dans les lignes de New-York.

La réponſe des Commiſſaires, à cette adreſſe des Loyaliſtes, ne

fut ni prompte ni ſatisfaiſante, & le mécontentement des Réfugiés qui ſervoient dans les lignes britanniques de New-York, ſe manifeſta d'abord par des actes de déſeſpoir. Ils déchirèrent leurs uniformes, & & les foulèrent aux pieds, en s'écriant, que, pour prix de leur dévouement aux intérêts de la cauſe royale, ils ſe voyoient lâchement abandonnés à la merci de leur patrie irritée. Les murmures de cette claſſe de Loyaliſtes devinrent ſi bruyans, que, pour les appaiſer, Sir Guy-Carleton jugea convenable de leur faire les propoſitions ſuivantes. 1°. De reſter à New-York & de tenter de ſe réconcilier avec leurs compatriotes. 2°. De paſſer en Europe ſur des tranſports du gouvernement. 3°. D'aller cultiver les terres qui leur feroient concédées dans la Nouvelle-Ecoſſe (1).

1782.

(1) Pluſieurs Loyaliſtes acceptèrent cette offre, & vinrent s'établir avec leurs familles dans la Nouvelle-Ecoſſe. Ils obtinrent des terres en proportion de leurs moyens de culture; mais il avoit été reglé qu'on n'accorderoit point à une ſeule perſonne plus de 1000 acres. John Parr,

1782.

4°. De s'enrôler, à leur choix, dans les régimens de Cavalerie où d'Infanterie britanniques. Telle fut l'option offerte à ces Américains infideles à leurs pays, & justement punis d'avoir fondé l'espoir de leur fortune, sur la ruine de leurs concitoyens. La paix alloit enfin renverser leurs projets ambitieux, & déjà un traité secret & provisionnel en assuroit l'infaillible retour.

Traité de paix provisionnel entre les Anglois & les Américains.

Le Jeudi 5 Décembre, Sa Majesté Britannique s'étant rendue au Parlement, y déclara aux deux Chambres assemblées, qu'elle avoit pris toutes les mesures nécessaires pour effectuer une réconciliation cordiale avec les Colonies d'Amérique, & qu'usant de ses pouvoirs

---

nommé Capitaine-Général & Gouverneur en chef de cette province, eut ordre d'accueillir tous les Emigrans, & de les protéger sans distinction. Son impartialité à cet égard, & les soins qu'il se donna pour faire prospérer les Colonies naissantes de la Nouvelle-Ecosse, eurent des succès déjà sensibles vers la fin du mois de Juillet, époque de l'adresse qui lui fut présentée au nom des Loyalistes associés dans l'établissement appellé *Shelburne*. Ils y félicitoient le Gouverneur, sur les améliorations du terrein confié à leur industrie.

dans toute leur étendue, elle avoit offert de reconnoître l'indépendance des Etats; qu'on étoit convenu d'articles provisionnels, dont le plein effet alloit dépendre du succès des négociations pacifiques entamées avec la Cour de France, & les autres Puissances belligérantes; qu'après le triomphe de ses armes à Gibraltar, elle pouvoit, sans compromettre la dignité de sa Couronne, accepter des termes honorables d'arrangement avec ces Puissances; mais que si des changemens imprévus dans leurs dispositions, frustroient son attente, elle se flattoit de trouver son peuple & son Parlement disposés à seconder les plus vigoureux efforts dans la poursuite ultérieure de la guerre.

1782.

Le Roi s'étant retiré, le Marquis de Carmarthen fit la motion d'usage pour l'adresse de remerciement, sur laquelle on proposa diverses modifications, qui d'abord n'occasionnèrent point de débats. Lord Sandwich fit à l'occasion de cette adresse, des observations bien déplacées dans la circonstance où se trouvoient les Anglois; il

Forfanteries déplacées de Lord Sandwich.

1782. rencherit encore sur la hauteur qu'on a dû remarquer dans le discours de Sa Majesté Britannique. Il rappella les triomphes de Rodney & du Général Elliot, & toutes les prétendues victoires de la Grande-Bretagne, comme autant de titres qui devoient laisser aux négociateurs britanniques, le choix & la disposition des termes du traité.

Que le traité provisionnel, suivant Lord Stormont, peut devenir funeste à l'Angleterre.

Le Vicomte de Stormont envisagea la position des Anglois sous un point de vue moins favorable. » Ne voit-on pas, s'écria-t-il, dans » cette convention provisionnelle » faite entre nos Commissaires & » ceux de l'Amérique, les traces » d'une conduite *imbecille*, & répréhensible ? Cette convention » ne porte-t-elle pas que, sans » conditions ou stipulations quelconques, l'Amérique sera indépendante au moment où il plaira à la France de mettre un terme à la guerre ? Cette convention dite provisionnelle n'est-elle » pas irrévocable ? N'est-elle pas » une renonciation, de notre part, » au point contesté entre les Puissances belligérantes ? Enfin, n'a-

» vons-nous pas accordé l'indépen- 1782.
» dance de l'Amérique, ſans nous ré-
» ſerver le droit de rétracter cette
» conceſſion. Que la France, l'Eſ-
» pagne & la Hollande nous faſſent la
» guerre, n'importe ſous quel prétex-
» te, l'Amérique n'en eſt pas moins
» indépendante; nous avons reconnu
» ſa ſouveraineté en traitant avec
» elle. Voilà donc un traité fait ſans
» équivalens; voilà donc la Gran-
» de-Bretagne livrée au juſte mé-
» pris de l'Europe entière, pour
» avoir abandonné le plus reſpec-
» table de ſes droits ».

Si le traité avec les Etats-Unis eſt irrévocable ou conditionnel? Diſcrétion du Miniſtère ſur ce point.

Mais le Vicomte de Stormont ſe débattoit ſur un point encore indécis, ſavoir : ſi l'indépendance de l'Amérique étoit effectivement reconnue par le traité proviſionnel; ou bien ſi ce traité ne devoit avoir d'effet que dans le cas où la négociation entamée avec la France, aboutiroit à une paix générale. Interrogé ſur ce point, le Comte de Shelburne répondit qu'il avoit fait ſerment de tenir ſecrets les conſeils du Roi ſon maître; & il ſe contenta d'affirmer qu'un traité proviſionnel quelconque étoit ſigné & ſcellé, que

1782. dans peu de jours, il feroit mis fous les yeux de la Chambre, & qu'il feroit tems alors d'en fixer l'interprétation. Le Duc de Richmond approuva la difcrétion du Miniftère, & le Comte de Shelburne ajouta qu'un des grands avantages d'une partie effentielle de la conftitution britannique, étoit de confier au Roi feul le pouvoir de faire la paix; ce qui rempliffoit divers objets importans, & entr'autres celui du fecret fi néceffaire à la conduite des négociations. Il convint que fa qualité de Miniftre le rendoit refponfable des fuites du traité en queftion; mais il demanda que jufqu'à nouvel ordre, on le laifsât conduire à cet égard les affaires du Gouvernement, fans troubler des opérations qu'il n'étoit pas tems de foumettre à la cenfure du Parlement. Plufieurs membres de la Chambre haute perfiftèrent à blâmer l'affectation d'un prétendu fecret, dont quelques-uns trouvoient l'explication dans l'énoncé du difcours même de Sa Majefté Britannique qui, difoient-ils, parloit de l'indépendance des Colonies comme d'un acte ir-

révocable & consommé. Le silence des Ministres excita de plus longs débats à la Chambre des Communes.

1782.

Grands débats à ce sujet, dans la Chambre des Communes.

Dans la séance du 11 Décembre, il y fut question de voter cent dix mille hommes pour le service de l'année 1783. A cette proposition, des voix s'élevèrent dans plusieurs parties de la Chambre; on demandoit à quoi bon des préparatifs de guerre, si l'on devoit avoir la paix, si le traité provisionnel alloit mettre un terme aux hostilités. Plusieurs membres concluoient de leur incertitude à cet égard, qu'avant de rien entamer relativement aux subsides, il falloit éclaircir le mystère de la convention provisionnelle si diversement interprêtée dans les deux Chambres. Lord North entreprit de satisfaire la Chambre sur ce point, & tel fut le précis de ses conjectures à ce sujet.

Que suivant Lord North, le traité n'est pas irrévocable.

Le traité est provisionnel, & ne doit avoir son effet qu'après la conclusion d'un autre traité entre la France & l'Angleterre. Les Ministres ont raison de ne point communiquer au Parlement la première

convention, avant de ſavoir à quoi
1782. s'en tenir ſur le ſort des négociations ultérieures. La conduite des Miniſtres eſt ſage & meſurée, & je les approuve en bon citoyen; mais de tout ceci, je conclus que l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique n'eſt reconnue que conditionnellement, puiſqu'elle dépend de telles circonſtances données, qui ſont en elles-mêmes des conditions: ſans cela, tous les raiſonnemens fondés ſur l'imprudence qu'il y auroit à divulguer le traité proviſionnel, pendant qu'on eſt en négociation pour une paix générale, tomberoient abſolument d'eux-mêmes. D'ailleurs, pourquoi l'Angleterre accorderoit-elle aux Etats-Unis des conditions avantageuſes, dont ils jouiroient à la concluſion de la paix, dut la guerre ſe prolonger encore dix ans? Cette longue période ameneroit peut-être une infinité d'événemens qui placeroient la Grande-Bretagne & l'Amérique dans une poſition tout-à-fait différente de celle où nous les voyons maintenant; & ce qu'il eſt prudent d'accorder aujourd'hui,

pourroit devenir une conceſſion folle à tout autre époque. Ces conſidérations me portent à croire que la reconnoiſſance proviſionnelle de l'indépendance de l'Amérique eſt néceſſairement conditionelle & révocable.

1782.

L'avis de plusieurs Membres eſt qu'avant de voter des ſubſides, on exige un éclairciſſement ſur ce point.

Mais l'interprétation de Lord North, ne détruiſoit pas celle du Chancelier de l'Echiquier qui avoit déclaré dans les termes les moins équivoques, que ſuivant ſa manière de concevoir le traité proviſionnel, l'indépendance de l'Amérique étoit reconnue ſans conditions, & que par conſéquent elle ne pouvoit ſe révoquer. De cette contradiction dans la manière d'enviſager le traité, pluſieurs membres concluoient qu'avant de voter des ſubſides, il falloit exiger des Miniſtres un éclairciſſement qui conciliât les différentes opinions. Tel étoit en particulier l'avis de M. Fox, que la mort du premier Miniſtre le Marquis de Rockingam ſon ami, avoit rendu trop foible pour qu'il put réaliſer au Conſeil les vues de domination qu'on l'accuſoit d'y avoir portées. Quoi qu'il en ſoit, dès le mois de Juillet de cette année, il avoit donné

Tel eſt l'avis de M. Fox.

1782. la démiſſion de ſa place de Secrétaire d'Etat, pour redevenir ſimple membre de la Chambre des Communes, où il ne manqua pas de ſiéger du côté de l'oppoſition. On chercha les raiſons de ſa retraite ſubite, & l'on crut les trouver dans la promotion du Comte de Shelburne qui venoit d'être mis à la tête de la tréſorerie. L'ex-Miniſtre ne pouvoit convenir d'un pareil motif, & tels furent ceux qui, s'il falloit l'en croire, avoient juſtifié ſa démiſſion.

Incertitude ſur les vraies cauſes de la démiſſion de cet Ex-Miniſtre.

« On vient d'accuſer, dit-il, » à la Chambre des Communes, les » membres du nouveau Miniſtère » de reſſembler à leurs prédéceſ- » ſeurs, à ces anciens Miniſtres » de diſcordante mémoire, dont j'ai » tant de fois dénoncé la méſintel- » ligence ; & j'obſerverai à ce ſujet, » que je ne les blâmois pas d'être » diviſés entre eux, mais d'avoir la » baſſeſſe de reſter en place, mal- » gré leurs diviſions. J'ai particu- » lièrement blâmé le noble Lord » qui gouvernoit alors les Finances, » de la conſtance avec laquelle il » tenoit ſon poſte, quoique l'unani- » mité fut bannie de l'adminiſtration, » & qu'il ſe vit forcé d'adopter des

» mesures qu'il reprouvoit dans sa » conscience. Après m'être si long- 1782. » tems & si ouvertement expliqué » sur ce point; que devois-je faire, » lorsque je me suis trouvé dans » une situation pareille? Me retirer; » & c'est ce que j'ai fait, au mo- » ment où j'ai vu mes collégues di- » visés sur des points importants, » Je devois ce sacrifice à mon pays, » puisque ma démission & celle des » membres (1) qui voyoient comme » moi, pouvoient seules rétablir dans » le cabinet l'harmonie si nécessaire » dans les circonstances présentes.... » J'aurois cru trahir l'Angleterre si, » ne pouvant réunir les sentimens » & les ramener à des principes con- » formes au vœu unanime du peu- » ple, j'avois continué d'agir avec » des Ministres qui violoient, ou » étoient sur le point de violer les » clauses les plus sacrées du pacte » en vertu duquel ils étoient en pla- » ce. On a prétendu que ma dé-

(1) Lord John Cavendish, Chancelier de l'Echiquier, avoit donné sa démission à la même époque, & pour les mêmes raisons que M. Fox.

1782. »miſſion étoit une affaire de pique; »qu'ayant ſuccombé dans l'eſſai (1) »que j'ai voulu faire de mon influen- »ce & de mon pouvoir, je me ſuis »retiré l'ennemi de tous les mem- »bres de l'adminiſtration actuelle. Je »n'en veux point aux Miniſtres, & »je ne ſuis ennemi que de leur »conduite».

Quoi qu'il en ſoit des vrais motifs de la brièveté de ſon miniſtère, nous allons haſarder nos conjectures ſur quelques détails de l'adminiſtration de M. Fox, & dévoiler en peu de mots, quelques mépriſes de ſa politique, tant au Parlement que dans le Cabinet de Saint-James.

De l'adminiſtration de M. Fox.

Après avoir invectivé les Miniſtres dans les termes les plus durs, &

(1) On prétendit que cet eſſai avoit doublement manqué: que M. Fox ayant beſoin d'un homme ſans conſéquence à la tête des finances, avoit propoſé le Duc de Portland; mais que la place étoit déjà donnée au Comte de Shelburne; qu'enſuite il avoit demandé la nomination du Secrétaire d'Etat qui devoit remplacer le Comte de Shelburne, & qu'à cet égard, il avoit encore été prévénu. Que tout cela fût vrai ou faux, M. Fox ne pouvoit pas en convenir.

les avoir menacés de leur faire perdre la tête sur un échafaud, M. Fox s'étoit engagé vers la fin de 1781, à réparer tous les désordres de leur administration, si on vouloit se fier à lui de la conduite de la paix avec les Américains. Cette assertion faite en plein Sénat, & pour ainsi dire à la face de l'Univers entier, accrut le nombre de ses partisans, & le fit regarder comme le sauveur de la patrie. On ne douta pas qu'il n'eut en sa disposition, un moyen honorable pour l'Angleterre, de la réconcilier avec ses anciennes Colonies. L'Opposition triompha, & les anciens Ministres furent éloignés. Il étoit naturel que M. Fox obtint une des premières places de la nouvelle administration. Il fut nommé Secrétaire d'Etat au département du Nord, & par la cession que lui en fit Lord Shelburne, il se trouva encore chargé de toute la partie des négociations du Sud. Ainsi M. Fox se vit placé au centre de toutes les relations politiques de l'Angleterre avec les Puissances étrangères. C'étoit le moment de réaliser ses magnifiques

1782.

promeſſes ; mais à peine eût-il mis
1782. la main à ce grand ouvrage, qu'il y vit des difficultés inſurmontables. Il comprit qu'il s'étoit trop avancé, & qu'une paix également avantageuſe pour les deux nations étoit une entrepriſe où devoient échouer ſa politique & ſes talens. Il fallut rétracter ſa première aſſertion, & trancher le mot ſur la néceſſité de reconnoître l'indépendance des Etats-Unis; mais, pour adoucir ce que cette propoſition avoit de trop révoltant, il ajouta qu'on mettroit à cette reconnoiſſance des conditions d'où il réſulteroit beaucoup d'entraves pour la navigation des Américains, & les plus grands avantages pour le commerce de la Grande-Bretagne en Amérique. L'accord de cette indépendance & des bornes à laquelle on vouloit la reſtreindre, impliquoit même dans les termes, & ce n'étoit pas à l'époque d'une défaite auſſi ruineuſe que celle de Lord Cornwallis, qu'on pouvoit ſe flatter d'impoſer des loix aux Américains. M. Fox en vit l'impoſſibilité. Sa reſſource fut d'exagérer aux yeux de la nation, la foibleſſe de l'Angleterre & la

force des Puissances confédérées, d'en conclure la nécessité d'accorder aux Etats-Unis une indépendance complete & sans conditions, & de se reposer enfin sur la gratitude des nouveaux Républicains, qui sans doute, ajoutoit-il, ne seroient pas insensibles à la *générosité* des Anglois & la reconnoîtroient par des sacrifices. De l'aveu de M. Fox, le salut de la Grande-Bretagne, alloit dépendre de cette prompte concession de l'indépendance américaine; & dans ce cas, on ne voit point en quoi pouvoit consister la générosité de l'Angleterre. Cette concession étoit un acte de nécessité absolue, & par conséquent, elle n'exigeoit des Américains ni reconnoissance ni sacrifices.

1782.

Mauvaise politique de ce Ministre.

Jusqu'ici la conduite du nouveau Ministre n'avoit rien opéré qui justifiât le déplacement des anciens Administrateurs; aussi trouva-t-il de grandes oppositions parmi ses collègues. Sa proposition de reconnoître, sans dédommagement, la souveraineté des Etats-Unis en Amérique, révolta jusqu'à ses partisans les

1782. plus enthousiastes. Il quitta brusquement le Conseil, & comme on l'a vu, il donna pour prétexte de sa retraite, le défaut d'unanimité dans les opinions ministérielles. D'autres opérations du Ministère de M. Fox prouvent également qu'il n'y soutint point l'idée qu'on s'étoit faite de ses lumières & de sa politique. Lors de sa promotion, l'Angleterre se trouvoit dans les circonstances les plus fâcheuses ; elle venoit de perdre toute l'armée de Cornwallis, Saint-Christophe n'étoit plus aux Anglois, & la Jamaïque se voyoit menacée. Dans cette conjoncture, le Général Carleton fut envoyé en Amérique avec ordre de se mettre à la merci des Américains, ou ce qui revient au même, de s'interdire à leur égard toute espèce d'hostilité. Cette prétendue modération fit sur eux l'impression qu'elle devoit faire. Ils y virent de l'impuissance ou de la mauvaise foi, & n'en furent que plus disposés à regarder les propositions de paix séparée, comme un piége de la part de l'Angleterre, qui cherchoit à les désunir pour mieux les accabler. Ce piége étoit grossier

Ses effets, tant en Amérique qu'en Europe.

& ne réuffit pas mieux à M. Fox en Europe qu'en Amérique. Sa démarche avoit été regardée par le Congrès comme une infulte faite à la bonne-foi des Etats; il en fut révolté au point de rejeter les offres de la Grande-Bretagne, fans daigner prendre communication des dépêches du Général Commiffaire. La politique de M. Fox produifit le même effet dans les Cours des autres nations alliées, & la défiance que fa conduite miniftériele avoit infpirée, fit foupçonner de l'aftuce dans toutes les négociations britanniques jufqu'à la conclufion de la paix générale.

1782.

Que les négociations de la paix ne ralentiffent point les préparatifs de la campagne.

Ces Puiffances y travailloient de la meilleure foi; mais fans ralentir les préparatifs d'une nouvelle campagne. L'Efpagne & la France n'avoient rien négligé pour terminer celle-ci à l'avantage de la confédération; & les fuccès momentanés de la Grande-Bretagne ne causèrent point de véritables allarmes, parce que nos forces navales fe maintenoient conftamment dans cet état de fupériorité qui, malgré les efforts ruineux de l'Angleterre,

1782. laiſſoit, pour ainſi dire, à notre diſcrétion & les événemens de la guerre, & les conditions de la paix. En attendant un réſultat général des négociations pacifiques, les Cours alliées ſe concertoient pour des opérations non moins étendues, que ſi les hoſtilités n'ayoient fait que commencer.

Bonne contenance des Hollandois.

La Hollande venoit de conclure ſon traité d'alliance avec les Etats-Unis d'Amérique, & de braver les menaces des Anglois, en rejetant les offres d'une paix ſéparée. Avec une marine de trente vaiſſeaux de ligne, la République ſe voyoit en état de réparer ſes pertes, & ſe propoſoit de venger des inſultes antérieures à la déclaration de guerre. Ce fut dans cette confiance, que les eſcadres du Texel ſe mirent en mer à différentes repriſes. L'ardeur des Hollandois étoit particulièrement fondée ſur la protection de la France, dont ils ſe promettoient l'aſſiſtance pendant tout le cours de la guerre, & dont ils attendoient les bons offices au retour de la paix générale. En effet, Sa Majeſté Très-Chrétienne

Condition des ſecours promis à la République.

Chrétienne ne devoit pas négliger les intérêts des Provinces-Unies, & M. de la Vauguyon avoit donné aux Etats Généraux des assurances à cet égard bien propres à tranquilliser Leurs Hautes Puissances. Mais ces témoignages de la bienveillance de Sa Majesté exigeoient un retour de services de la part de cette République, & l'Ambassadeur de France eut ordre de mettre à l'épreuve les bonnes dispositions de la Hollande.

1782.

La France demande dix vaisseaux aux Hollandois.

On faisoit à Brest des armemens considérables, dont l'appareil menaçant n'avoit d'autre objet que de hâter les derniers triomphes de la confédération, & d'accélérer le retour d'une paix desirée de toutes les Nations belligérantes. Leurs Hautes Puissances venoient d'unir, par de nouveaux liens, leurs intérêts à ceux de la France, & devoient concourir aux moyens de faire triompher la cause commune. En conséquence de ces engagemens, M. le Duc de la Vauguyon eut ordre de leur proposer, au nom de sa Cour, de faire passer à Brest dix vaisseaux de guerre équipés aux frais de la République, pour agir

1782. de concert avec les vaiſſeaux de Sa Majeſté. Le mémoire de notre Ambaſſadeur avoit été remis le 21 Septembre à Son Alteſſe Séréniſſime le Prince Stadhouder, & toutes les Provinces-Unies attendoient avec empreſſement l'effet prompt & ſalutaire des demandes de la Cour de France ; mais l'expédition des vaiſſeaux n'eut pas lieu, & le mécontentement fut général dans tous les Etats de la République. Ceux de Hollande, de Friſe & de Groningue ſe montrèrent les plus ſenſibles à ce manquement fait à l'auguſte Chef de la confédération ; ils s'invitèrent mutuellement à des recherches rigoureuſes contre les coupables, & promirent d'employer le bras vengeur de la Juſtice ſur la tête de ceux qui venoient de fouler aux pieds l'honneur de ces Provinces.

Cet envoi n'a pas lieu.

Mécontentement des Provinces-Unies.

Les griefs articulés dans la réſolution des Etats de Groningue, étoient ſur-tout à la charge du Vice-Amiral Artſinck, qui, en vertu d'un ordre ſpécial de Leurs Hautes Puiſſances, avoit été chargé d'expédier les vaiſſeaux deſtinés pour

Breſt, & de les délivrer, avant le 8 Octobre, au Chef-d'eſcadre Comte de Byland. A la veille de l'expédition, le Vice-Amiral avoit mandé à ſon bord tous les Capitaines des vaiſſeaux déſignés, &, ſur leur déclaration, avoit ſigné un certificat par lequel ils dépoſoient que, faute de vivres & d'autres proviſions néceſſaires, leſdits vaiſſeaux étoient abſolument hors d'état d'exécuter l'expédition projetée. « Cette négligence, ajoutoient les Etats, eſt » de l'eſpèce la plus grave, en ce » qu'elle compromet la gloire de la » nation. Par elle, l'autorité ſuprême de la République eſt énervée; » Son Alteſſe Séréniſſime eſt contrariée dans ſes vues ſalutaires » pour le bien-être de la patrie, ſes » ordres ſont rendus infructueux; » toute confiance eſt éteinte chez » l'étranger; l'état libre des Provinces-Unies ſe trouve ébranlé ».

1782.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la plupart des vaiſſeaux qui, le 7 Octobre, n'étoient point en état de ſe rendre à Breſt, appareillèrent le 10 du même mois, pour aller croiſer dans la mer de Norwege.

1782.

On s'en prend de ce manquement à S. A. S. le Prince Stadhoudher.

Tandis que le mécontentement des Provinces-Unies s'exhaloit en des termes respectueux pour son Altesse Sérénissime le Prince Stadhouder, des particuliers moins réservés se permettoient des libelles contre ce Prince, qu'ils accusoient d'avoir sacrifié dans cette circonstance, les intérêts de la Hollande à des considérations anti-patriotiques. Dans sa réponse aux murmures des Etats de Frise, Son Altesse crut devoir écarter des soupçons injurieux, en protestant que s'il y avoit eu de la négligence de la part des Officiers chargés de l'approvisionnement des vaisseaux, ils avoient agi contre son intention, & s'étoient rendus coupables de désobéissance à ses ordres. Quoi qu'il en soit, l'escadre Hollandoise ne parut point à Brest, & personne n'imputa ce manquement à la République; mais le peu de vigueur qu'elle mit, à cette époque, dans ses opérations contre l'ennemi commun, pouvoit influer sur les conditions qui devoient régler son partage à la fin de la guerre.

Une flotte

On alloit toucher à ce moment

desiré, & vers la mi-Décembre, il se répandit un bruit général, que les préliminaires de la paix étoient signés. On ne doutoit pas que le sort de l'Amérique ne fut dès-lors fixé; cependant les Puissances belligérantes n'en mettoient pas moins d'activité dans leurs armemens. Une flotte destinée pour les Antilles n'attendoit, pour mettre à la voile de la rade de Brest, qu'un vent favorable, & l'arrivée de M. le Marquis de la Fayette qui, disoit-on, alloit s'embarquer avec le titre de Maréchal Général des Logis de l'armée qui devoit agir dans cette partie du monde. Cette flotte partit en effet sous l'escorte de neuf vaisseaux de ligne, & de six frégates aux ordres de M. Vialis; les troupes distribuées sur trente bâtimens de transport formoient environ sept mille cinq cens hommes. Une autre escadre à-peu-près d'égale force étoit au moment d'appareiller pour se joindre à l'armée navale, dont M. le Comte d'Estaing étoit allé prendre le commandement à Cadix. Ce Vice-Amiral avoit pris congé de Sa Majesté dès le mois d'Octobre; il arriva le

1782.

part de Brest pour les Antilles.

Départ du Comte d'Estaing pour aller commander l'escadre de Cadix.

1782. 7 du mois ſuivant à Bordeaux, où les ordres du Roi l'arrêtèrent quelques jours; ils avoient pour objet la création d'un nouveau corps d'Officiers tirés de la marine marchande. Voici dans quels termes encourageans Sa Majeſté expliquoit ſes intentions à cet égard.

Création d'un nouvel ordre d'Officiers dans la Marine Militaire.

» M. le Comte d'Eſtaing, je vous » ai choiſi pour aller faire entendre » en mon nom à la Chambre du » Commerce de Bordeaux, la ſatisfaction que j'ai de la fidélité & de » l'attachement, dont les Négocians » de mon Royaume ſe ſont empreſſés de me donner des marques. » J'attends d'eux un nouveau témoignage de leur zèle. Vous leur demanderez de vous indiquer ceux » d'entre les Officiers marchands » employés ſur leurs bâtimens, qui » leur paroîtront pouvoir contribuer à ſoutenir la dignité de mon » pavillon & la proſpérité de mes » armes dans une guerre, dont l'avantage de mes ſujets & la liberté » du commerce ſont l'unique objet. » —— Je vous autoriſe à promettre » en mon nom à tous les Officiers » marchands qui vous feront pré-

» sentés, & que vous reconnoîtrez » susceptibles des fonctions aux- » quelles je les destine, un état per- » manent, honorable & tous les » avantages & distinctions que doi- » vent attendre de leur patrie, ceux » qui se sacrifient pour elle ». 1782.

Flattés de cette mission honorable, MM. de la Chambre du Commerce de Bordeaux, nommèrent un Comité maritime de six armateurs, pour travailler à cette importante affaire, & ce travail ne fut point interrompu jusqu'au départ de M. le Comte d'Estaing. Cent cinquante sujets furent désignés pour remplir les vues de Sa Majesté sur les vaisseaux de la Marine Royale. Les ports de Dunkerque, du Havre-de-Grace, de Saint-Malo, de Bayonne, &c, fourniront aussi un nombre d'habiles marins proportionné à l'étendue de chaque département. L'exécution de ce plan non moins sage que vigoureux, ne fit qu'ajouter un nouveau degré d'encouragement à la marine françoise.

Edit du Roi contre les rançons.

A cette même époque, Sa Majesté fut informée que les Armateurs & les Capitaines éludoient sous di-

1782. vers prétextes, les dispositions de l'arrêt qui restreignoit les rançons. Pour arrêter un abus préjudiciable aux intéressés dans les armemens & particulièrement aux Invalides de la marine, elle crut devoir étendre la défense de rançonner, aux cas exceptés par l'Ordonnance de 1780. A dater du premier Décembre de cette année, le nouveau réglement fut exécuté sans restriction.

Création de dix millions de rentes perpétuelles.

Même en dirigeant ses principales vues du côté de la paix, la France, comme on l'a dit, ne négligeoit aucune des mesures qui préparent les succès de la guerre; & comme les finances en sont le ressort le plus décisif, Sa Majesté qui s'étoit vue forcée, au mois de Juillet, d'établir un troisième vingtième sur les objets assujettis aux deux premiers, fut encore au mois de Décembre, dans la nécessité de recourir au dévouement patriotique de la classe aisée de ses sujets, pour terminer glorieusement, & selon le vœu de la nation, une guerre entreprise sous les auspices de l'honneur françois,

Ainsi fut motivé l'édit, portant création de dix millions de rentes perpétuelles.

1782.

Cette sage prévoyance du Gouvernement, & les préparatifs de guerre qui se faisoient dans nos ports, sembloient justifier les craintes du peuple sur l'inutilité des négociations pacifiques. Rien ne transpiroit de toutes les opérations des Cabinets respectifs ; mais on se livroit aux conjectures, & vers la mi-Décembre, l'opinion générale étoit à Paris & à Londres, que le Cabinet de Saint-James avoit changé de dispositions à cet égard. On assuroit qu'il venoit de s'y former deux partis ; que le Roi, Lord Shelburne, & Lord Gratham, successeur de M. Fox, avoient accepté les propositions suivant lesquelles l'Angleterre auroit cédé Gibraltar en échange des Isles qu'on devoit lui restituer dans les Indes occidentales, & de la Guadeloupe qu'on promettoit d'y ajouter ; mais que le Duc de Richmond, Lord Keppel & M. Townshend persistoient à deman-

Deux partis dans le Conseil de Saint-James, relativement aux conditions de paix.

1782. der Porto-Rico. On prétendoit que dans cette conjoncture embarrassante pour le Comte de Shelburne, ce premier Ministre s'étoit vu forcé, pour échapper à la censure de ce dernier parti, de faire demander à la Cour de Versailles, qu'outre la Guadeloupe, on laissât aux Anglois Sainte-Lucie, & qu'on leur garantît la possession de Trinquemale dans l'Isle de Ceylan. Ces demandes ne pouvoient être faites sérieusement; mais dans la position désespérée où se trouvoit l'Angleterre, pour obtenir quelque chose, elle crut devoir afficher des prétentions exorbitantes. Heureusement que nos Ministres étoient dans le secret de sa détresse. Ils savoient qu'à cette époque, la dette nationale de la Grande-Bretagne, étoit portée à deux cens quarante millions sterling; ce qui formoit, suivant l'évaluation du Docteur Price, plus de la moitié de la valeur de toutes les terres du Royaume. Quant aux forces navales, dont elle faisoit alors un étalage plus imposant que redoutable, on n'ignoroit pas qu'elles se montoient encore, tant

Demandes exorbitantes des Anglois.

en Europe que dans les deux Indes, à plus de quatre-vingt-dix vaisseaux de ligne ; mais on étoit instruit que le nombre de bras nécessaires pour mettre en action tous ces châteaux flottans, répondoit mal à cette apparence respectable. La guerre d'Amérique avoit mis à cet égard, la Grande-Bretagne dans une disette qu'elle n'avoit jamais connue. En un mot, la révolution d'Amérique venoit de réduire les Anglois à la cruelle alternative, ou de continuer une guerre, dont la prolongation eût menacé leur existence politique, ou de se livrer à la discrétion de leurs ennemis, en faisant une paix, dont les conditions les plus dures n'auroient été, de la part de la France, qu'une représaille très-légitime; mais la paix & la guerre devoient également signaler le désintéressement généreux de notre auguste Monarque, & la Grande-Bretagne trouva son salut dans la modération, qui justifie si bien l'Epigraphe qui se lit au frontispice de cet ouvrage.

1782.

A l'ouverture des négociations pour la paix, il restoit à la Marine de France & d'Espagne une su-

Les Espagnols renoncent à Gibraltar.

1782. périorité de quarante-six vaisseaux de ligne ; & cette prépondérance laissoit à la disposition des Cours alliées, les conditions d'une paix devenue nécessaire pour les Anglois. Cependant la fierté britannique opposoit encore des obstacles à sa publication ; la Grande-Bretagne osoit paroître exigeante même au bord du précipice. Dans les circonstances, il étoit naturel que Gibraltar rentrât sous la domination du Roi d'Espagne ; mais le Cabinet de Saint-James mit un si haut prix à cette renonciation, & la saine politique en attachoit si peu au recouvrement de cette place, que la Cour de Madrid ne crut pas devoir l'acheter par de trop grands sacrifices. Les Plénipotentiaires britanniques s'étant montrés intraitables sur ce point, leurs prétentions excessives donnèrent, à cet égard, une autre face aux négociations.

Lenteurs dans les négociations.

L'article des concessions demandées par la France dans l'Indostan, occasionna de longs débats, qui devoient enfin se terminer à l'amiable. Les Circars septentrio-

naux du Coromandel, ſur leſquels portoient nos demandes, étoient 1782.
des Provinces dépendantes de l'Empire Mogol; l'Angleterre les tenoit à ferme, moyennant quinze lakes de roupies par année, & ne pouvoit par conſéquent en diſpoſer en notre faveur. Ce point éclairci, il fallut recourir à d'autres compenſations ſur leſquelles on ne s'accorda que difficilement. La guerre avoit eu pour théâtre les quatre parties du monde; on eut beſoin d'une attention minutieuſe pour éviter les mépriſes dans la diſcuſſion des prétentions reſpectives en tant de contrées différentes; il en réſulta des lenteurs qui donnèrent de l'inquiétude ſur le ſuccès des négociations. Mais le vœu général étoit contre la guerre, & notre auguſte Monarque avoit réſolu de pacifier l'Europe, après avoir affranchi l'Amérique. Ce grand ouvrage venoit d'être conſommé par le traité proviſionnel, entre l'Angleterre & les Etats-Unis; traité bien antérieur à ceux de France, d'Eſpagne & d'Angleterre, mais dont la con-

1782. clusion n'eut lieu que le 20 Janvier, époque des termes de paix convenus entre cette dernière Puissance & la Maison de Bourbon. Il est tems de faire connoître le fameux traité, dont les articles tenus secrets par les Ministres britanniques, avoient donné lieu à tant de murmures, d'impatience & de fausses interprétations dans les deux Chambres du Parlement d'Angleterre.

Traité de paix entre l'Angleterre & l'Amérique.

Articles abrégés du traité provisionnel entre la Grande-Bretagne & les Etats-Unis d'Amérique.

ARTICLE I. Le Roi de la Grande-Bretagne reconnoît, dans les termes les plus amples, l'indépendance des Etats-Unis, & renonce à toutes les prétentions de gouvernement, propriété & droits de territoire sur lesdits Etats, pour lui, ses héritiers & successeurs.

ART. II. Etablit pleinement les limites respectives. (1)

(1) Par ces limites, qu'il seroit trop

ATR. III. Admet & garantit aux Américains le droit de pêche ſur les Bancs de Terre-Neuve & leurs environs. 1782.

ART. IV. Les créanciers de part & d'autre ne rencontreront aucun obſtacle au recouvrement de leurs dettes.

ART. V. Le Congrès recommandera aux différents Etats, la reſtitution de la propriété confiſquée des ſujets britanniques, des Loyaliſtes, &c. (1)

---

long d'aſſigner ici, l'Angleterre céda un immenſe quantité de terrein aux Etats-Unis d'Amérique, & cette ceſſion parut trop étendue à quelques Anglois; mais pour juſtifier le Miniſtère à cet égard, il ſuffit d'obſerver que c'étoient les bornes de ce pays avant ſon indépendance; que les limites du Canada avoient été prodigieuſement reculées par l'acte de Quebec en 1774; que cet acte étoit tyrannique & vexatoire pour l'Amérique ſeptentrionale, & que, par conſéquent, il ne pouvoit ſervir de baſe au traité de paix.

(1) Les Commiſſaires américains, & M. Richard Oſwald, Plénipotentiaire pour Sa Majeſté Britannique, ne pouvoient rien de plus en faveur des Loyaliſtes, qui, faute de prévoir l'iſſue de cette guerre,

1782. ART. VI. Nulles confiſcations ou perſécutions n'auront lieu à l'avenir.

ART. VII. Les priſonniers de part & d'autre ſeront élargis. L'artillerie américaine ne ſera pas emportée, non plus que les Nègres & autres propriétés. Les archives, les actes & papiers publics & privés ſeront reſtitués. Les flottes & armées britanniques ſeront retirées de toutes les parties des Etats-Unis.

---

avoient ſuivi les drapeaux du Roi d'Angleterre, de préférence à ceux de leurs concitoyens. Le pouvoir même du Congrès ſe bornoit, en cette occaſion, à les recommander aux différentes Provinces. Chacun des Etats qui compoſent l'aſſociation américaine eſt maître chez lui, & n'eſt dirigé par aucune autre Puiſſance dans l'exercice de la ſouveraineté. Il étoit convenable & prudent de s'en rapporter dans l'affaire des Loyaliſtes, à la générosité des Américains, & le Gouvernement britannique ne pouvoit demander au Congrès qu'une recommandation en leur faveur; plutôt que de continuer la guerre, il fit bien de ſe charger des dédommagemens auxquels avoient droit de prétendre des malheureux qui venoient de trahir leurs concitoyens pour lui reſter fidèles.

ART. VIII. La navigation du Miſſiſſipi ſera ouverte aux deux Parties. 1782.

ART. IX. Toutes places priſes de part ou d'autre, avant l'arrivée de ces articles en Amérique, ſeront reſtituées.

Comment ce traité eſt reçu en Amérique.

Le traité fut ſigné le 21 Janvier, & le Congrès le reçut dans les derniers jours de Mars. Toute l'Amérique belligérante accueillit cette nouvelle avec tranſport, & la paix fut proclamée ſolemnellement à New-York, à Philadelphie & à la tête des armées reſpectives de la Grande-Bretagne & des Etats-Unis. Ce fut un jour de triomphe pour le brave Washington. Il avoit préparé ſon armée à cette glorieuſe cérémonie, par un diſcours où reſpirent également l'héroiſme, le patriotiſme & l'humanité. Un fragment de cette belle harangue où ſe peint l'ame du guerrier citoyen, confirmera l'idée qu'on s'eſt déja faite de ſon éloquence naturelle quoique fière & métaphorique, mais toujours aſſortie aux circonſtances. » La glorieuſe tâche qui » nous avoit fait courir aux armes,

1783. » eſt enfin remplie; la liberté de » notre pays eſt ſuffiſamment re- » connue & ſolidement établie par » le ſourire que le ciel accorde à » la pureté de notre cauſe, aux » efforts généreux d'un peuple foi- » ble, mais libre, & fait pour tou- » jours l'être. La réputation de ceux » qui ont perſéveré, étant aujour- » d'hui immortaliſée par le titre il- » luſtre & ſi bien acquis *d'armée » patriote*, il ne reſte plus aux » acteurs de cette ſcène majeſ- » tueuſe, qu'à conſerver juſqu'au » dernier acte, la dignité de leur » caractère; à terminer le drame » d'une manière qui leur attire des » applaudiſſemens; à quitter le théâ- » tre militaire avec cette même » approbation des anges & des » hommes, qui a couronné toutes » leurs actions vertueuſes ».

Le Général finit par annoncer qu'il ne tolérera aucune négligence des devoirs militaires, juſqu'au licenciement abſolu des troupes. Il promet à chaque Soldat des honneurs & des récompenſes proportionnés à ſon grade, à ſes ſervices, & particulièrement à ſa ſoumiſſion

aux loix d'une févère difcipline.

Le principal objet de ce difcours, étoit de ranimer la confiance des troupes, & de les affermir contre la féduction de quelques traîtres, dont les tentatives féditieufes avoient allarmé le Congrès & les chefs de l'armée. Voici la caufe ou le prétexte de cette fermentation inquiétante.

1783.

Fermentation dans l'armée américaine.

Au mois de Décembre 1782, une partie de l'armée, peu fatisfaite de fon traitement, avoit expofé fes griefs dans un mémoire que le Général Mc Dougal & deux Officiers de l'état major, furent chargés de préfenter au Congrès. Après deux mois de vaines pourfuites, les Commiffaires informèrent l'armée qu'on n'avoit encore rien prononcé fur fes demandes. Alors il parut une invitation aux Officiers généraux de s'affembler le Mardi fuivant, pour délibérer fur les mefures à prendre dans cette circonftance. L'invitation étoit accompagnée de cette adreffe non moins éloquente que féditieufe.

Difcours féditieux.

» MESSIEURS, un Soldat que l'intérêt & l'affection attachent à vo-

1783.

Suite du même discours.

tre destinée, qui a souffert avec vous, & qui veut continuer de partager votre fortune bonne ou mauvaise, demande la permission de vous adresser ses plaintes. Il n'a pour lui ni l'âge, ni les dignités qui donnent du poids aux conseils; mais l'expérience marche quelquefois sans la vieillesse, & la sincérité n'a pas besoin de rang. Comme la plûpart d'entre vous, il aima la vie privée; il l'a quittée avec regret & dans la ferme résolution d'y rentrer, dès que la nécessité ne lui mettra plus les armes à la main. Alors les ennemis de sa patrie, les esclaves du pouvoir, les soutiens mercénaires de l'injustice n'avoient pas encore éprouvé que les Américains sont aussi redoutables sur le champ de bataille, que soumis & pacifiques dans leurs remontrances. C'est avec cette perspective qu'il fut le compagnon de vos longues fatigues, qu'avec vous il brava tant de périls. Il a senti la main glaciale de la pauvreté, & n'a point murmuré; il a vu se développer l'insolence de l'homme opulent, sans se permettre un soupir.

Longtems essez crédule pour sacrifier à l'opinion, il a jusqu'à ce jour, espéré dans la justice de son pays. Il se flattoit que lorsque les nuages de l'adversité seroient dissipés, lorsque le rayon de la paix commenceroit à luire, la froideur & la sévérité du gouvernement se relacheroient; que la reconnoissance verseroit des bienfaits sur ces hommes, dont les bras vigoureux avoient soutenu l'Etat, dans le périlleux passage de la servitude menaçante à une indépendance reconnue. Mais la confiance a ses limites comme la modération; il est un point où l'une dégénère en crédulité & l'autre en bassesse. Telle est votre situation; amenés à ce point délicat, un pas de plus vous perdroit sans retour. Être tranquille, être indifférent lorsque les injustices s'accumulent & pesent sur nos têtes, seroit plus que de la foiblesse. Se borner à des supplications sans développer de mâles efforts, seroit dégrader votre caractère & montrer à l'univers que vous méritiez bien ces chaînes que vous venez de rompre. Considérons le point où nous sommes, & de-là portons

1783.

Suite du même discours.

nos regards sur les expédiens qui
1783. se présentent à nous.

Suite du même discours. Après sept ans de combats & de travaux, l'objet qui vous arma vient de vous être accordé.... Votre courage a conduit à la paix les Etats-Unis de l'Amérique, au travers d'une guerre douteuse & sanglante : il l'a fait asseoir sur le trône de l'indépendance, & le calme renaît pour le bonheur. —— De qui ? Est-ce d'une patrie qui vous accorde la douceur de rentrer dans vos foyers, en versant sur votre retraite les larmes de la reconnoissance, en l'accompagnant du sourire de l'admiration ? Est-ce d'une patrie qui brûle de partager avec vous cette indépendance que lui donne votre valeur, & ces richesses achetées au prix de votre sang ? N'est-ce pas plûtôt d'un pays ingrat, qui foule aux pieds vos droits, dédaigne vos cris, insulte à vos misères ? N'avez-vous pas fait connoître au Congrès vos desirs & vos besoins ? Ces besoins & ces desirs que la gratitude & l'honnêteté devoient prévenir, & non pas éluder ! N'avez-vous pas dernièrement, dans le langage

ſoumis d'un mémoire, demandé de ſa juſtice, ce que vous ne pouviez plus eſperer de ſa faveur ? Quelle a été ſa réponſe ? La lettre qui ſera le ſujet des réflexions de l'aſſemblée vous le dira mieux que moi.

1783.

Suite du même diſcours.

Si tel eſt votre traitement, lorſque les armes que vous portez ſont encore néceſſaires pour la défenſe de l'Amérique; qu'avez vous à attendre de la paix, lorſque vos cris s'affoibliront, & que la ſéparation anéantira votre force & votre influence? Lorſque ces épées, inſtrumens de votre gloire, vous ſeront enlevées; qu'il ne vous reſtera d'autres marques de vos travaux, d'autres diſtinctions de vos ſervices, que les bleſſures, les infirmités, les cicatrices ? Pouvez-vous conſentir à être les ſeules victimes dans cette révolution, à vous retirer du champ de bataille, pour aller vieillir dans la pauvreté, la misère & le mépris? Conſentirez-vous à croupir dans la fange de la dépendance, à devoir à la pitié les miſérables reſtes d'une vie juſqu'ici illuſtrée dans le champ de l'honneur? Si vous le pouvez..... allez, emportez avec vous les

1783. railleries des Torys, & les dédains des Whigs, le ridicule &, ce qu'il y a de pire, la compaſſion de l'Univers ; allez mourir victimes de la faim, & que vos noms périſſent dans l'oubli. Mais ſi votre courage ſe révolte à cette idée.... Eveillez-vous, ſortez de votre léthargie, ouvrez les yeux ſur votre ſituation, & réparez vous-mêmes les outrages que vous avez ſoufferts. Si vous laiſſez échapper ce moment, c'en eſt fait de vous pour toujours ; des efforts tardifs ſeront inutiles ; vos menaces ſeront auſſi vaines que vos ſupplications actuelles.

Suite du même diſcours.

Déterminez donc, d'une manière poſitive, & ce que vous pouvez ſupporter, & ce que vous voulez ſouffrir : ſi votre réſolution eſt en raiſon de vos maux, n'invoquez plus la juſtice ; mais éveillez les craintes du Gouvernement. Laiſſez le ton mielleux des mémoires, prenez-en un plus élevé, plus convenable ; qu'il ſoit décent, mais ferme, mais animé, mais déciſif ; défiez-vous des hommes qui vous inſinueroient d'avoir plus de modération & de patien-

ce.

ce. Que deux ou trois d'entre vous, de ceux qui écrivent & ſentent vivement, dreſſent une dernière remontrance; qu'on y rappelle, dans un langage qui ne vous trahiſſe point par ſes craintes, ce que le Congrès a promis, & ce que le Congrès a fait; qu'on y retrace ce que vous avez ſouffert, ce que vous avez demandé, & combien peu de vos demandes ont été accordées! Dites au Congrès, que vous avez été les premiers à vous précipiter dans le danger, que vous deſirez en ſortir les derniers; que le déſeſpoir ne vous fera jamais prendre une réſolution déshonorante; mais qu'il peut vous entraîner hors du champ de bataille. Dites-lui qu'une bleſſure ſouvent irritée, peut enfin devenir incurable, & qu'une démarche indiſcrette peut déſormais avoir le terrible effet de la mort; que dans les événemens politiques, l'armée peut avoir ſon alternative. Dites aux membres du Congrès, que s'ils veulent la paix, rien ne vous ſéparera de leurs arme, que le tombeau. S'ils veulent la guerre, dites leur qu'invitant votre

1783.

Suite du même diſcours.

illuſtre chef à vous commander toujours, vous vous retirerez, ſous ſes auſpices, dans quelque pays inhabité ; que là, vous ſourirez à votre tour, lorſque leurs craintes ſeront excitées par de nouveaux dangers.

1783.

Suite du même diſcours.

Qu'on repréſente au Congrès, que s'il accède au contenu de votre dernier mémoire, il vous rendra plus heureux, il ſe rendra plus reſpectable ; que tant que la guerre continuera, vous ſuivrez ſes drapeaux ; que lorſqu'elle ceſſera, vous vous retirerez dans l'ombre d'une vie privée ; que vous y donnerez à l'Univers de nouveaux ſujets d'étonnement & d'admiration, le ſpectacle d'une armée victorieuſe de ſes ennemis, victorieuſe d'elle-même ».

Washington aſſemble les Officiers de l'armée.

On ignore quels euſſent été les effets de cette pièce anonyme, & le réſultat de l'aſſemblée à laquelle les Officiers de l'Etat Major étoient invités pour le 11 Mars ; mais le Commandant en chef prévint ce coup, en défendant de s'aſſembler au jour indiqué, & les mêmes Officiers reçurent ordre de ſe trouver, le Samedi ſuivant, aux nou-

veaux bâtimens de New-Windſor, 1783.
pour entendre le rapport du Comité de l'armée nommé près du Congrès, & pour arrêter, après une mûre délibération, des meſures aſſorties aux circonſtances. Cette aſſemblée du 15 Mars fut préſidée par le Major général Gates; & Washington ouvrit la ſéance par une adreſſe où les intentions perverſes de l'auteur anonyme étoient démaſquées, où le Congrès étoit juſtifié, où le Commandant en chef ſe rendoit garant des promeſſes de cette honorable compagnie. Il finit par conjurer l'armée au nom de la patrie, de l'honneur & de l'humanité, de témoigner ſon indignation contre l'ennemi ſecret, qui, ſous de vains prétextes, cherchoit à renverſer la liberté de l'Amérique, & qui, par une ruſe infâme ouvroit la porte à une guerre civile. » La dignité de cette con-
» duite, ajouta-t-il, fera dire à
» la poſtérité, lorſqu'elle célebre-
» ra ce glorieux événement, (la
» révolution de l'Amérique) ſi ce
» modèle n'eût pas exiſté, l'Uni-
» vers n'auroit jamais ſu à quel

» degré de perfection peut s'élever l'espèce humaine «.

1783. Leurs résolutions patriotiques.

Ce discours eut tout l'effet que s'en étoit promis Washington. Son Excellence s'étant retirée, on forma un comité pour dresser l'instruction de l'affaire sur laquelle l'assemblée avoit à délibérer; & le rapport ayant été fait & sérieusement examiné, il fut déclaré unanimement que les Officiers des troupes américaines, toujours animés de cette flamme patriotique qui leur avoit mis les armes à la main, ne souilleroient jamais une gloire acquise au prix de leur sang; que l'armée avoit une confiance inébranlable dans la vertu du Congrès, & qu'elle étoit pleinement convaincue que les représentants de l'Amérique ne *licencieroient point les troupes, sans acquitter la dette de l'état, envers les Officiers & les Soldats*. L'assemblée témoigna, avec la même unanimité, son mépris & son indignation pour l'Auteur des propositions séditieuses contenues dans l'adresse anonyme aux Officiers de l'armée.

La proclamation de la paix

affermit les Américains dans leurs difpofitions patriotiques, & le contentement général fe manifefta dans les fêtes militaires auxquelles fes premiers loifirs furent confacrés. Aux tranfports de l'allégreffe publique, fe méloient des fentimens de reconnoiffance pour le Prince augufte, à l'affiftance duquel les Etats affranchis & pacifiés devoient le bienfait de la révolution qu'ils célébroient. Pour en éternifer le fouvenir par un monument expreffif de leur gratitude, il fut décidé en plein Congrès, qu'on érigeroit à Philadelphie; une ftatue de bronze en l'honneur de Louis XVI.

1783.

On projete d'ériger à Philadelphie une ftatue en l'honneur de Louis XVI.

Cette paix, dont l'Amérique goûtoit déja les prémices, avoit été cimentée à la même époque, entre la France, l'Efpagne & l'Angleterre. Les traités qui la garantiffoient, en affurant l'exiftence de la Grande-Bretagne, atteftoient, comme on l'a dit, la modération, pour ne pas dire la clémence de la Maifon de Bourbon. Pour s'en convaincre, il fuffit de jeter les yeux fur la pofition des Anglois à l'époque de la fignature de ces articles pré-

Traité de paix entre la France & l'Angleterre.

liminaires entre leurs Majeſtés le
1783. Roi de France & le Roi de la
Grande-Bretagne.

ARTICLE I. Auſſitôt que les préliminaires ſeront ſignés & ratifiés, l'amitié ſincère ſera rétablie entre Sa Majeſté Très-Chrétienne & Sa Majeſté Britannique, leurs Royaumes, Etats & Sujets, par mer & par terre, dans toutes les parties du monde. Il ſera donné des ordres aux armées, aux eſcadres, & à tous les Sujets des deux Puiſſances, d'arrêter toutes hoſtilités, & de vivre dans la plus parfaite union, en oubliant ce qui s'eſt paſſé, de quoi leurs Souverains leur donnent l'ordre & l'exemple; & pour l'exécution de cet article, il ſera donné de part & d'autre, des paſſeports de mer aux vaiſſeaux qui ſeront dépêchés pour en porter la nouvelle aux poſſeſſions deſdites Puiſſances.

ART. II. Sa Majeſté, le Roi de la Grande-Bretagne conſervera la propriété de l'Iſle de Terre-Neuve, & les Iſles adjacentes, ainſi que le tout lui a été cédé par l'Article XIII. du traité d'Utrecht, ſauf

les exceptions qui ſeront ſtipulées par l'Article V. du préſent traité. 1783.

Art. III. Sa Majeſté Très-Chrétienne, afin de prévenir les querelles qui, juſqu'à préſent, ſe ſont élevées entre les deux nations d'Angleterre & de France, renonce au droit de pêche qui lui appartient en vertu dudit article du traité d'Utrecht, depuis le Cap de Bonaviſta juſqu'au Cap Saint-Jean, ſitué ſur la côte orientale de Terre-Neuve, environ par le cinquantième degré de latitude ſeptentrionale; au moyen de quoi, la pêcherie françoiſe commencera audit Cap Saint-Jean, fera le tour par le Nord, & deſcendant la côte occidentale de l'Iſle de Terre-Neuve, aura pour limites la place appellée Cap Raye, ſituée par le quarante-ſeptième degré cinquante minutes de latitude.

Art. IV. Les pêcheurs françois jouiront de la pêcherie qui leur eſt aſſignée par l'Article ci-deſſus, comme ils ont le droit d'en jouir en vertu du traité d'Utrecht.

Art. V. Sa Majeſté Britannique

cédera en plein droit à Sa Majeſté
1783. Très-Chrétienne, les Iſles de Saint-Pierre & Miquelon.

ART. VI. Quant au droit de pêcher dans le Golfe de Saint-Laurent, les François continueront d'en jouir conformément au cinquième Article du traité de Paris.

ART. VII. Le Roi de la Grande-Bretagne reſtituera à la France, l'Iſle de Sainte-Lucie, & lui cédera & garantira celle de Tabago.

ART. VIII. Sa Majeſté Très-Chrétienne reſtituera à la Grande-Bretagne les Iſles de la Grenade & les Grenadines, Saint-Vincent, la Dominique, Saint-Chriſtophe, Névis & Montſerrat; & les forteresſes de ces Iſles conquiſes par les armes de la Grande-Bretagne & par celles de France, ſeront reſtituées dans la même condition dans laquelle elles étoient, lors de la conquête; il eſt entendu cependant, que le terme de dix-huit mois, à compter de l'époque de la ratification du traité définitif, ſera accordé aux Sujets reſpectifs des Couronnes de France & de la Grande-Bretagne, leſquels peuvent être

établis dans lesdites Isles, & en d'autres places qui seront restituées par le traité définitif, afin de vendre leurs biens, recouvrer leurs dettes, transporter leurs effets, & se retirer sans être restreints à raison de leur religion, ou aucune autre cause quelconque, excepté le cas de dettes, ou de poursuites criminelles. 1783.

Art. IX. Le Roi de la Grande-Bretagne cédera & garantira en plein droit, à Sa Majesté Très-Chrétienne, la rivière de Sénégal & ses dépendances, avec les Forts de Saint-Louis, Podor, Galam, Arguin & Portendic; Sa Majesté Britannique restituera aussi l'Isle de Gorée, qui sera remise dans la condition où elle étoit, lorsque les armes britanniques en ont pris possession.

Art. X. Le Roi Très-Chrétien garantira de son côté, à Sa Majesté le Roi de la Grande-Bretagne, la possession du Fort Jacques, & de la rivière Gambie.

Art. XI. Afin de prévenir toute discussion dans cette partie du monde, les deux Cours conviendront,

1783. ſoit par le traité définitif, ſoit par un acte ſéparé, des limites à fixer pour leurs poſſeſſions reſpectives. Le commerce de la gomme ſe fera à l'avenir, comme les nations angloiſe & françoiſe le faiſoient avant la guerre de 1755.

ART. XII. Quant au reſte des côtes d'Afrique, les Sujets des deux Puiſſances continueront de les fréquenter, conformément à la coutume qui a prévalu juſqu'à préſent.

ART. XIII. Le Roi de la Grande-Bretagne reſtituera à Sa Majeſté Très-Chrétienne tous les établiſſemens qui lui appartenoient au commencement de la guerre préſente ſur la côte d'Orixa & dans le Bengale, avec liberté d'entourer Chandernagor d'un foſſé pour l'écoulement des eaux; & Sa Majeſté Britannique s'engage à prendre les meſures qui peuvent être en ſon pouvoir, pour aſſurer aux Sujets de la France dans cette partie de l'Inde, ainſi que ſur les côtes d'Orixa, Coromandel & Malabar, un commerce ſûr, libre & indépendant, tel qu'il ſe faiſoit par la dernière compagnie fran-

çoiſe des Indes orientales ; ſoit qu'ils le faſſent comme individus, ou qu'ils ſe forment en compagnie. 1783.

ART. XIV. Pondichéry, ainſi que Karical, ſeront également reſtitués & garantis à la France ; & Sa Majeſté Britannique procurera, pour ſervir d'arrondiſſement à Pondichéry, les deux diſtricts de Velanour & Bahour ; & comme dépendance autour de Karical, les quatre Magans contigus.

ART. XV. La France rentrera en poſſeſſion de Mahée & du comptoir de Surate ; & les François trafiqueront dans cette partie de l'Inde, conformément aux principes établis par le XIII Article de ce traité.

ART. XVI. En cas que la France ait des alliés dans l'Inde, ils ſeront invités, ainſi que ceux de la Grande-Bretagne, à accéder à la préſente pacification ; & à cette fin, un terme de quatre mois leur ſera accordé pour ſe décider ; & en cas de refus de leur part, leurs Majeſtés Britannique & Très-Chrétienne conviennent de ne leur donner aucune aſſiſtance directe

1783. ou indirecte, contre les possessions britanniques ou françoises, ou contre les anciennes possessions de leurs alliés respectifs, & leursdites Majestés offriront leurs bons offices pour les amener à une réconciliation mutuelle.

ART. XVII. Le Roi de la Grande-Bretagne, desirant donner à Sa Majesté Très-Chrétienne une preuve sincère de réconciliation & d'amitié, consentira à l'abrogation & suppression de tous les articles relatifs à Dunkerque, à compter du traité de paix, conclu à Utrecht en 1713, inclusivement jusqu'à ce jour.

ART. XVIII. On renouvellera & confirmera par le traité définitif, tous ceux qui ont subsisté jusqu'à présent, entre les deux hautes parties contractantes & auxquels il n'aura pas été dérogé par le présent traité; & les deux Cours nommeront des Commissaires pour travailler sur l'état du commerce entre les deux nations, afin de convenir de nouveaux arrangemens, sur le fondement de la réciprocité & de la convenance mutuelle. Lesdites Cours fixeront ensemble amiable-

ment un terme compétent pour la durée de ce travail. 1783.

ART. XIX. Tous les pays & territoires qui pourroient avoir été conquis, ou qui pourroient l'être, dans quelque partie du monde que ce soit, par les armes de Sa Majesté Britannique, ou par celles de Sa Majesté Très-Chrétienne, & qui ne sont pas compris dans les présens articles, seront rendus sans difficulté & sans exiger de compensation.

ART. XX. Comme il est nécessaire d'assigner une époque fixe, pour les évacuations & restitutions à faire par chacune des hautes parties contractantes, il est convenu que le Roi de la Grande-Bretagne fera évacuer les Isles de Saint-Pierre & Miquelon, Sainte-Lucie aux Antilles, & Gorée en Afrique, trois mois après la ratification du traité définitif, ou plutôt si faire se peut. Au même terme, Sa Majesté Britannique rentrera également en possession des Isles de la Grenade & Grenadines, de Saint-Vincent, la Dominique, Saint-Christophe, Nevis & Montserrat; quant aux territoires, villes & comptoirs qui

1783. doivent être cédés ou restitués dans les Indes orientales, la cession ou restitution s'en fera respectivement six mois après ladite ratification.

Art. XXI. Les prisonniers seront rendus de part & d'autre, sans rançon, en payant les dettes qu'ils auront contractées dans leur captivité, & chaque couronne soldera respectivement, les avances qui auront été faites pour la subsistance & l'entretien de ses prisonniers.

Art. XXII. Pour ôter tout sujet de plaintes à l'occasion des prises qui pourroient être faites en mer après la signature de ces articles préliminaires, on est convenu que les vaisseaux pris dans la Manche & dans les mers du Nord, après douze jours écoulés depuis cette signature, seront restitués de part & d'autre; que le terme sera d'un mois, depuis lesdites mers jusqu'aux isles Canaries inclusivement; de deux mois, à compter depuis ces isles, jusqu'à la ligne équinoxiale; & enfin de cinq mois dans toutes les autres mers.

ART. XXIII. Les ratifications des préſents articles ſeront expédiées en bonne forme, & ſeront échangées dans l'eſpace d'un mois, à compter du jour de la ſignature. 1783.

Fait à Verſailles, le vingtième jour de Janvier mil ſept cent quatre-vingt-trois.

GRAVIER DE VERGENNES.
ALLEYNE FITZ-HERBERT.

Traité entre l'Eſpagne & l'Angleterre.

Le Miniſtre d'Angleterre & M. le Comte d'Aranda ſignèrent le même jour les articles préliminaires de la paix, entre leurs Cours reſpectives. De ces onze articles, quatre ſeulement trouveront place ici; les autres font partie du traité qu'on vient de lire.

Le deuxième article porte que Sa Majeſté Catholique conſervera l'iſle de Minorque.

Par le troiſième, le Roi d'Angleterre cède au Roi d'Eſpagne la Floride orientale; & Sa Majeſté Catholique conſerve la Floride occidentale. Le terme de dix-huit mois eſt accordé aux Sujets de Sa Majeſté Britannique, établis dans l'iſle de Minorque & dans les deux Florides, pour vendre

leurs biens, recouvrer leurs
1783. dettes & tranſporter leurs effets ainſi que leurs perſonnes, ſans être gênés à cauſe de la religion, & ſous quelque autre prétexte que ce puiſſe être, hors celui de dettes & de procès criminels. Bien entendu que le Roi d'Angleterre fera tranſporter de la Floride orientale tous les effets qui peuvent lui appartenir, ſans excepter l'artillerie.

Le quatrième article porte, que dans un diſtrict, dont on fixera les limites, les Sujets de Sa Majeſté Britannique pourront ſans être inquiétés en aucune manière, exploiter & tranſporter les bois de teinture ou de campêche, & pour cet effet, bâtir ſans empêchement, occuper ſans interruption dans un endroit convenu, des maiſons & magaſins néceſſaires à cette exploitation; mais par les ſtipulations ci-deſſus, Sa Majeſté Catholique ne prétend déroger en aucune manière aux droits de ſa Souveraineté.

Le Roi d'Eſpagne s'engage par le cinquième article, à reſtituer

ſans exception, les iſles de Providence & des Bahamas, dans le même état où elles étoient lorſqu'elles ont été conquiſes par les armes de Sa Majeſté Catholique. 1783.

Toute l'Europe fut émerveillée, qu'on me paſſe cette expreſſion, du traitement fait à l'Angleterre par ces traités, objet des murmures d'une partie de cette nation ambitieuſe, exigeante & jamais ſatisfaite. Elle rentroit en poſſeſſion de la Grenade & de Saint-Chriſtophe, les ſeules iſles d'une grande valeur qui lui euſſent été enlevées pendant la guerre; elle acquéroit la Dominique, iſle précieuſe & faite pour le devenir davantage. Tout conſidéré, les huit Colonies à ſucre qui reſtoient à la Grande-Bretagne, quoique moins importantes quant à l'étendue du territoire, étoient d'un produit égal à celles de la France, & pouvoient rendre, chaque année, au moins cent ſoixante mille tonneaux.

Que l'Angleterre ne pouvoit être mieux traitée.

Le droit acquis par les traités, de naviguer avec les Américains

1783. dans le Miſſiſſipi, rendoit ce fleuve précieux aux Anglois, & devoit naturellement diriger leur attention vers la Nouvelle-Orléans, Province immenſe, dont ils s'aſſuroient la propriété.

Le Canada eſt une contrée de douze cens lieues d'étendue, qui nourrit cent mille habitans. L'Angleterre conſerve encore les vaſtes poſſeſſions de la Nouvelle-Ecoſſe, dont le territoire de trois cens lieues ſur la côte, entre la Nouvelle Angleterre & le fleuve Saint-Laurent, offre naturellement aux iſles Caraïbes le grand magaſin qui doit les approviſionner.

D'un autre côté, les Anglois ſe maintiennent toujours à Terre-Neuve dans la ſuppériorité des pêcheries.

En Afrique, leur commerce des gommes n'a reçu aucune diminution.

Leurs poſſeſſions dans l'Inde, continuent d'être ſupérieures à celles des autres Etats.

La liberté de couper le bois de

campêche ſur la côte d'Honduras, eſt un article avantageux pour la Grande-Bretagne, en ce qu'elle met ſa navigation dans ces mers à l'abri des interruptions ci-devant occaſionnées par les querelles, dont la coupe de ce bois étoit la raiſon ou le pretexte. 1783.

Le ſeul inconvénient qui pouvoit réſulter de cette paix, étoit un commerce interlope entre les Etats-Unis & les planteurs des Indes occidentales ; mais cet inconvénient qui commençoit à ſe faire ſentir avant la guerre, ne peut ſouffrir de grands accroiſſemens, parce que la majeure partie de la propriété territoriale des iſles Angloiſes appartient à des particuliers qui réſident en Angleterre, ou à des négociants, dont l'intérêt eſt de conſerver la balance dans l'importation & l'exportation, ou enfin à des colons qui réſidant ſur les lieux, ſont intéreſſés à ſe ménager des retours avec la mere contrée qui ſeule peut leur fournir beaucoup d'articles qu'ils ne ſauroient tirer de l'Amérique ſeptentrionale.

Sous quelqu'aſpect qu'on envi-

1783.

Plaintes du Vicomte de Stormont à la Chambre des Pairs.

ſageât cette paix, les conditions en étoient tolérables & ſouvent très-avantageuſes pour l'Angleterre. Dans ſa ſituation, elle ne pouvoit ſe flatter d'un traitement auſſi favorable, & ces conditions durent remplir ſes vœux & paſſer ſes eſpérances. Mais une partie de la nation crut qu'il étoit de ſa dignité de paroître mécontente, & malgré les adreſſes de remerciment à Sa Majeſté Britannique ſur le bienfait de la paix, quoique toutes les cités & corporations du royaume euſſent porté dans cette occaſion les témoignages de leur reconnoiſſance aux pieds du trône, & que la Chambre haute eût donné, par la même conduite, un exemple bien manifeſte de ſon approbation, il s'étoit pourtant élevé des voix dans cette Chambre contre les divers traités. Une des plus impoſantes fut celle du Vicomte de Stormont, dont le premier reproche au Comte de Shelburne porta ſur l'incapacité de M. Oſwald qu'on avoit maladroitement oppoſé aux quatre plénipotentiaires du Congrès, parmi leſquels on nommoit MM. Laurens

& Franklin. Suivant le noble Vicomte, le premier devoir de l'Agent britannique ou plutôt de ses constituans, étoit d'assurer la restitution complette de toutes les propriétés des loyalistes. » La justice, » l'honneur, la reconnoissance, tout » demandoit que la Grande-Bretagne protégeât ces infortunés; & » pour sa honte & leur malheur, » ils ont été le prix d'un traité flétrissant.... L'histoire ne fournit point » d'exemple de la bassesse avec laquelle nous avons abandonné nos » amis.... Comment nous sommes-» nous conduits avec les Indiens » nos fidèles alliés? Les sermens » les plus sacrés, la fraternité la » plus solemnellement jurée, rien » n'a pu les soustraire à notre ingratitude ». 1783.

Puis revenant à M. Oswald qu'il qualifie ironiquement de grand géographe, il trace avec lui la ligne de démarcation qui doit fixer à jamais les limites des Etats Américains, limites qui, s'il faut l'en croire, ne laissent à la Grande-Bretagne que les possessions, dont la nouvelle République n'a

1783. pas ambitionné l'acquisition. Le Vicomte de Stormont passe ensuite à l'examen des traités conclus avec les deux branches de la Maison de Bourbon, & à chaque article, il se plaint que les intérêts de l'Angleterre ont été sacrifiés. « Ici, » dit-il, c'est une étendue immense » que nous donnons aux pêcheries » de la France à Terre-Neuve; » là, nous lui cédons Miquelon & » Saint-Pierre, qui sont d'autant » plus à sa bienséance, qu'étant » fortifiées, ces isles commande- » ront l'entrée du fleuve Saint- » Laurent. D'un autre côté, c'est » la liberté de s'établir dans la Nou- » velle-Ecosse, que nous accordons » aux Américains. Nous cédons » Penobscot; nous renonçons à tout » ce que nous avons de précieux » dans le Canada; nous abandon- » nons les Florides, dont la situa- » tion, le sol & le climat étoient » pour nous d'un si grand prix; » enfin nous rendons Sainte-Lucie, » dont la possession est d'une im- » portance si décisive, que pour » y rentrer, il n'est point de sa- » crifices auxquels la France ne se

» fût déterminée. Sur la côte d'A- 1783.
» frique, comme dans l'Inde, je
» vois toujours des cessions de la
» part de la Grande-Bretagne,
» & pas un équivalent de la part
» de l'ennemi. Quant au port de
» Dunkerque, nous devons nous
» attendre à voir fondre un jour
» ses vaisseaux de guerre sur no-
» tre marine marchande; & nous
» nous rapellerons alors les paro-
» les que le ministre actuel a mises
» dans la bouche de notre gra-
» cieux Monarque, & dont voici
» le véritable sens »: *voulant prouver à mon frere le Roi des François, avec combien d'empressement je desire son amitié, je lui ouvre le port de Dunkerque comme étant à sa bienséance pour faire la guerre à mes sujets bien-aimés.*

Réponse du Comte de Shelburne.

Le Comte de Shelburne répondit aux plaintes du Vicomte de Stormont, concernant la ligne de démarcation entre les Etats-Unis & le Canada; qu'en partageant avec lesdits Etats le commerce des pelleteries, l'Angleterre avoit cessé d'exercer le monopole, crime d'état, qui, tôt ou tard, ne man-

1783. que pas d'être puni ; mais qu'eût-elle sacrifié ce commerce tout entier, c'eût été pour la Grande-Bretagne un avantage de trente mille livres sterling par année, puisqu'il étoit démontré que l'importation des pelleteries ne montoit annuellement qu'à cinquante mille livres sterling, & qu'il lui en coûtoit quatre-vingt mille pour protéger cette importation. Quant à la permission accordée aux Américains de pêcher dans tous les ports Anglois, & particulierement sur les bancs de Terre-Neuve, il prétendit, que vu leur situation, il étoit impossible de leur interdire cette pêche dans la première saison; & que, pour la leur fermer dans la seconde, il s'agissoit encore de continuer l'exercice d'un monopole odieux. Le Comte de Shelburne ne dit autre chose sur l'article des loyalistes, sinon qu'il avoit fallu sacrifier quelques victimes pour sauver la totalité de l'empire; que toute la nation demandoit la paix, & qu'on se voyoit réduit à cette alternative, ou de continuer la guerre, ou d'en passer

par

par les termes du Congrès. Le noble Comte obſerva que les clauſes inſérées dans les traités précédens au ſujet de Dunkerque, n'avoient jamais été miſes en exécution ; qu'on ne feroit jamais de ce port rien de formidable pour l'Angleterre ; que la France inſiſtoit ſur ce point, moins par intérêt que par un motif de dignité, & qu'il y auroit de la folie à faire dépendre d'une ſi foible conſidération le ſort de la paix ou de la guerre. A l'égard des arrangemens pris avec cette nation pour la pêche de Terre-Neuve, il fit valoir la néceſſité de mettre un terme aux querelles qui réſultoient de la concurrence des pêcheurs anglois & françois ; & quant aux iſles de Saint-Pierre & de Miquelon, il prétendit qu'elles n'étoient ni l'une ni l'autre ſuſceptibles de fortifications capables de les défendre contre la plus petite frégate. « Dans les Indes occiden» tales, nous recouvrons, ajouta» t-il, toutes nos poſſeſſions, à l'ex» ception de Sainte-Lucie & de

1783.

» Tabago. Il plaît au noble Lord
1783. » d'attacher un grand prix à cette
» première isle; & le fait est qu'elle ne
» vaut pas mieux aujourd'hui qu'elle
» ne valoit en 1763. Les objections
» relatives à nos affaires sur la cô-
» te d'Afrique, n'ont guère plus
» de fondement. Parce que nous
» cédons le Sénégal, on en con-
» clut que le commerce des gom-
» mes est perdu pour nous; mais
» compte-t-on pour rien la foi du
» Roi de France engagée à nous
» admettre au partage de ce com-
» merce? D'ailleurs, n'avons-nous
» pas gardé *Sénégambie*, qui est
» encore plus heureusement situé.
» Passons aux Indes orientales.

» Pourquoi, nous dit-on, avez-
» vous rendu Pondichéry aux Fran-
» çois? Pourquoi leur avez-vous
» permis de creuser un fossé au
» tour de Chandernagor? On en
» peut donner deux excellentes rai-
» sons. 1°. L'impossibilité de con-
» tinuer la guerre. 2°. La situa-
» tion déplorable où se trouvent
» les Etats britanniques dans cette
» partie du monde, où, selon

» les derniers avis, les troupes » mal payées menacent de se ré- » volter ».

1783.

Débats à la Chambre des Communes. Réponse de M. Pitt aux objections des Frondeurs.

Les objections relatives aux termes de la paix qu'on alloit conclure, furent combattues plus victorieusement encore, dans le beau discours par lequel M. Thomas Pitt ouvrit la séance du 17 Février à la Chambre des Communes. Il mit sous les yeux de cette Chambre un tableau de l'épuisement de la Grande-Bretagne à cette époque, d'où il résultoit que, non compris les arrérages de la liste civile qui montoient à deux millions & demi sterling, les Anglois avoient à payer annuellement treize millions sept cens quatre-vingt treize mille cent trente sept livres sterling; intérêts énormes auxquels ils ne pouvoient faire face, même en laissant subsister toutes les taxes au sein d'une paix profonde; & de ce fait bien constaté, il tiroit cette induction, que pour la Grande-Bretagne, c'étoit la même chose de continuer la guerre & de se dévouer à une ruine absolue. Mais,

1783. comme le ſuppoſoient gratuitement M. Fox, Lord North & beaucoup d'autres Frondeurs de la Chambre, l'Angleterre pouvoit-elle faire une paix moins déſavantageuſe ? M. Pitt répond en détail à cette queſtion, & il établit d'abord qu'il n'y a que deux manières de faire une paix quelconque : l'une, en reſtituant des priſes, & l'autre, en faiſant des conceſſions, ſuivant que les événemens de la guerre ont bien ou mal tourné pour chacune des parties contractantes. Or, pour calculer en pareil cas la perte & le gain avec exactitude, il faut partir de la ſituation reſpective où ſe trouve chacune de ces parties ; & ſi l'on applique cette règle à la circonſtance préſente, on conviendra que la France, l'Eſpagne & les Etats-Unis d'Amérique ne pouvoient être moins exigeans.

Suite des débats à ce ſujet.

M. Pitt conclut pour l'adreſſe de remerciement à S. M. Britannique, relativement au bienfait de la paix qu'elle venoit de procurer à la nation. Mais Lord North que de nouveaux intérêts venoient d'aſſocier

à M. Fox, fe mit en devoir de fronder, article par article, les nouveaux traités de pacification ; il n'y en eut pas un feul qu'il ne préfentât dans un jour très-défavorable à l'Angleterre, & fa motion fut de foumettre ces traités à la révifion de la Chambre. 1783.

L'avis de Lord Mulgrave étoit encore moins modéré ; il manifefta fa répugnance à foufcrire aux termes d'une paix qui, difoit-il, étoit la honte de l'Empire Britannique. Il parla de l'état floriffant des forces angloifes, dont il affirma la fupériorité fur les forces combinées de l'ennemi dans les quatre parties du monde, & particulièrement aux ifles du vent & fous le vent. Mais dans la féance du 21 Février, Sir Keithftewart releva cette affertion, & commençant par les indes occidentales : » Il y avoit, dit-il, » dans le port de Cadix foixante » vaiffeaux de ligne aux ordres » de M. le Comte d'Eftaing, » prêts à faire voile pour les Antilles, où ils devoient fe joindre à vingt-huit vaiffeaux tant

1783. » françois qu'espagnols : aviez-vous, » continua-t-il, la perspective d'y » balancer la puissance des alliés ? » Quant aux Indes orientales, je ne » crains pas d'avancer que six vais- » seaux de ligne, & cinq ou six au- » tres de moindre force, étoient au » moment d'appareiller pour aller » renforcer le Bailli de Suffren, & le » maintenir dans sa supériorité, mê- » me après la jonction de Sir Ri- » chard Bickerton avec Sir Edward » Hughes ». Il affirma avec la même assurance, que, si la guerre eût duré une année de plus, l'activité des Hollandois se fut réveillée, & qu'à l'ouverture de la campagne, ils devoient mettre en mer cinquante-deux vaisseaux à deux ponts qui, joints à ce que la Maison de Bourbon eût conservé de forces navales en Europe, auroient écrasé l'Angleterre & son commerce. Il conclut que la paix étoit indispensable pour la Grande-Bretagne, & qu'elle ne pouvoit l'obtenir à des termes plus avantageux.

L'opinion des Frondeurs prévaut. Changement dans le Ministère.

La majorité n'en persista pas moins dans l'opinion, que les concessions faites aux trois Puissances étoient

beaucoup trop étendues, même en considérant la situation relative des parties contractantes. On se fit un point d'honneur de soutenir cette motion qui devoit entraîner un changement dans le Ministère britannique : événement, dont les détails sont étrangers à l'histoire de cette paix que Sa Majesté Très-Chrétienne avoit ratifiée le 3 Février.

1783.

Vaisseaux expédiés pour aller annoncer la cessation des hostilités.

A cette époque, on expédia des vaisseaux, tant des ports de France que de ceux d'Angleterre, pour aller annoncer la cessation des hostilités dans les différentes parties du monde ; mais l'humanité des Puissances réconciliées, eut à gémir en cette circonstance, des obstacles que les élémens apportèrent à l'exécution de ces ordres pacifiques. Une tempête qui dura plusieurs jours, força tous ces vaisseaux à relâcher plus ou moins longtems ; & ce retard pouvoit faire couler, en pure perte, des flots de sang humain aux Indes orientales, où la guerre se continuoit avec une fureur égale, & des succès partagés dans tous les lieux où la terrible

1783. influence du Bailli de Suffren ne ſe faiſoit point ſentir. Les Hollandois éprouvoient des échecs plus ou moins funeſtes par-tout où ce Général ne ſe trouvoit pas pour les protéger.

Affaires de l'Inde.

La conquête de Négapatam, avoit ſignalé, dès la fin de 1781, les armes britanniques ſur la côte de Coromandel. Les dépêches de l'Amiral Hughes arrivées le 16 Mai de l'année ſuivante, confirmèrent cette nouvelle à la Compagnie des Indes. On apprit auſſi que l'Amiral ayant fait voile pour l'iſle de Ceylan, avec ſept vaiſſeaux de ligne, avoit attaqué le port de Trinquemale, & forcé le Gouverneur à capituler; qu'après cette conquête, une partie de l'eſcadre avoit regagné la côte de Coromandel, où d'autres places s'étoient rendues à la première ſommation du Général Anglois. On ajoutoit que le Roi de Candy s'étant déclaré contre les Hollandois, avoit favoriſé l'expédition de Trinquemale; & il eſt vrai que cette conquête fut moins l'ouvrage de la bravoure angloiſe, qu'une ſuite

nécessaire de la défection des naturels du pays. Ils se joignirent à l'ennemi, & l'engagèrent à rétablir le Gouvernement de leur Prince, qui, resserré dans sa Capitale, se voyoit forcé d'abandonner toute la côte aux Hollandois, & de les laisser en possession des plus riches produits de l'Isle, & particulièrement de la canelle, dont ils avoient le commerce exclusif. Les deux expéditions de Négapatam & de Trinquemale sont d'une importance qui justifie les détails qu'on va présenter au Lecteur : la plupart sont tirés des relations du Vice-Amiral Sir Edward Hughes, & de Sir Hector Munro, Major général des troupes de la Compagnie dans les Grandes Indes. 1783.

Vers la mi-Octobre 1781, ce dernier Général s'étoit porté dans le pays de Tanjaour, afin de coopérer avec l'escadre britannique dans l'attaque de Negapatam. Quoique la garnison de cette place eût été renforcée nouvellement par un gros détachement des troupes d'Ayder-Aly, qu'on eût ajouté de nouveaux ouvrages aux fortifications, &

Dispositions des Anglois pour l'attaque de Négapatam.

1783. que la saison déjà fort avancée fît craindre le retour des Moussons, l'importance d'une telle conquête ferma les yeux des Anglois sur les risques de l'entreprise, & le 21 Octobre leurs troupes se présentèrent à Nagores. Le Major général les ayant fait débarquer, se mit à leur tête & les conduisit vers la place avec des bataillons de marine, dont la réunion formoit un corps d'environ quinze cens hommes, aux ordres des Capitaines Thomas Mackenzie, Mc Coy & Henry Reynolds. L'artillerie nécessaire fut aussi débarquée le même jour; elle consistoit en seize pièces de dix-huit & quelques-unes de douze; en deux mortiers, & une quantité proportionnée de poudre, de bombes & de boulets. Dans la nuit du 29, les Anglois donnèrent l'assaut, & emportèrent les lignes que l'ennemi avoit fortifiées pour couvrir & défendre l'approche de la Ville. Le 3 Novembre, la tranchée fut ouverte contre la partie septentrionale du fort, & le 7, douze pièces de dix-huit étoient disposées pour battre la place, à cent cinquante

Siége de cette place.

toiſes de ſon enceinte. Dans la matinée du 6, l'Amiral étoit deſcendu à terre, pour concerter avec le Général Munro, les moyens de pouſſer vigoureuſement le ſiége. Mais avant que de rien exécuter, ils convinrent d'envoyer cette ſommation au Gouverneur Reynier Van-Uliſſengen. 1783.

» MONSIEUR, connoiſſant la foi- Sommation faite au Gouverneur.
» bleſſe de la Ville & de la citadelle de » Negapatam, & combien la garniſon eſt inſuffiſante pour les défendre contre les vaiſſeaux & les autres forces militaires ſoumiſes à notre commandement, des motifs d'humanité nous engagent, dans l'unique vue d'éviter l'effuſion du ſang & de prévenir les calamités, dont le habitans de Negapatam ſont menacés, à vous demander la reddition immédiate de cette place à des termes raiſonnables. C'eſt dans cette intention, que nous vous accordons deux heures, pour délibérer ſur une réponſe. Si vous convenez de vous rendre par capitulation, des Commiſſaires ſeront envoyés de votre part au Général dans ſon camp.

1783.

» Si vous rejetez l'offre que nous » vous faisons, nos batteries joue- » ront contre vos murailles ; & ne » vous flattez pas d'obtenir, à une » époque plus reculée, les termes » que nous sommes disposés à vous » accorder dans ce moment-ci ».

» Nous avons l'honneur d'être » avec beaucoup d'égards, &c. » EDWARD HUGHES. HECTOR » MUNRO ».

Le Gouverneur se trouvant alors indisposé, le Commandant en second fit la réponse suivante au nom de Reynier Van-Ulissengen.

Réponse faite au nom du Gouverneur.

» MESSIEURS, comme je suis » obligé par serment & par hon- » neur, de défendre Negapatam en » tout ce qui dépendra de moi, je » ne puis entrer dans aucun ar- » rangement concernant la reddi- » tion de cette place; mais lors- » que vous m'attaquerez, j'em- » ployerai, comme je le dois, toute » la résistance qui sera en mon pou- » voir ».

» J'ai l'honneur d'être, Messieurs, » avec respect, &c. MOSSEL.

Sorties des assiégés. Ils sont forcés de capituler.

Sur cette réponse, les troupes britanniques procédèrent aux opé-

rations du siége ; &, dans la journée du 10, on fortifia de plusieurs canons la batterie destinée à jouer le lendemain sur le front du bastion qu'on se proposoit de battre en brèche. Pour arrêter le feu de cette terrible batterie, les assiégés firent deux sorties désespérées avec la majeure partie de la garnison. Le mauvais succès de ces tentatives où ils perdirent beaucoup de monde, les força de capituler ; ils envoyèrent des Commissaires au Général Munro, & dès ce moment, le feu cessa de part & d'autre. L'Amiral Hughes descendit à terre, & dans la matinée du 12, on convint des articles de la capitulation qui, dans l'après-midi, fut ratifiée par le Gouverneur de la place & contresignée par les Généraux britanniques.

1783.

Garnison de Négapatam.

La garnison de Négapatam consistoit en huit mille hommes, dont cinq cens Européens de troupes réglées & de milice. On y comptoit sept cens Malayes, quatre mille cinq cens Sypahis, & deux mille trois cens hommes des troupes d'Ayder-Aly, dont mille de

1783. Cavalerie qui prirent la fuite à la première attaque des lignes. La plupart des Malayes & des Sypahis avoient auſſi jeté leurs armes & déſerté la garniſon pendant la nuit du 11 au 12.

Relevé des munitions de guerre.

Suivant le relevé des munitions de guerre trouvées dans la ville & dans la citadelle de Négapatam, lors de la reddition de cette place, le nombre des pièces d'artillerie fut de cent quatre canons tant de fer que de bronze, & d'environ huit mortiers.

Perte des aſſiégeans.

L'eſcadre aux ordres de l'Amiral Hughes perdit, à cette expédition, dix-ſept Matelots & treize Soldats de marine; le nombre des bleſſés fut de cinquante-ſix hommes. La perte de l'armée de terre ne fut portée qu'à cent treize tant Indiens qu'Européens, en y comprenant les bleſſés & ceux qui s'égarèrent.

Importance de cette acquiſition.

Si la perte des hommes pouvoit être balancée par quelques avantages, cette acquiſition compenſoit bien les frais de la conquête. A cette époque, Négapatam étoit regardé par les Généraux britanniques, comme une place, dont l'impor-

tance égaloit celle de Pondichéry, & qui alloit devenir l'Arſenal des François & des Hollandois ſur la côte de Coromandel, & le centre de leurs opérations contre les poſſeſſions de la Compagnie angloiſe dans cette partie de l'Inde.

1783.

L'Eſcadre angloiſe met à la voile pour Trinquemale.

Quoi qu'il en ſoit, l'Amiral Hughes employa le reſte du mois aux préparatifs d'une autre expédition non moins importante. Après avoir embarqué les priſonniers militaires & les cinquante-ſix Officiers de la Compagnie Hollandoiſe qui furent envoyés à Madraſs ſur le Rocheford, la Panthere & l'Active, cet Amiral tenta de mettre à la voile pour Trinquemale, dont il ſe propoſoit de renforcer la garniſon, dans le cas où cette place ſeroit au pouvoir des Anglois, & d'en former le ſiége, ſi elle étoit encore ſous la domination de l'ennemi; mais pendant tout le mois de Décembre, il fut en butte aux viciſſitudes des Mouſſons, & ſe vit retenu dans la rade de Negapatam, juſqu'au 2 Janvier, qu'il appareilla avec ſon eſcadre, & pluſieurs vaiſſeaux ou tranſports de la Com-

1783.

pagnie. Il arriva le 4, dans la baie de Trinquemale, où il trouva le Capitaine Montagu ſtationné depuis le mois d'Août à la hauteur de cette place où il bloquoit les Hollandois avec un vaiſſeau de ligne & quelques frégates. Dans la matinée du 5, l'Amiral commença le débarquement des troupes, & toutes avoient pris terre avant la nuit. Elles ſe formèrent ſur le champ, & marchèrent vers le fort qui n'étoit qu'à trois milles. Dans la nuit même, une compagnie de Grenadiers l'enleva preſque ſans coup férir. Ils trouvèrent le Gouverneur occupé à rédiger les termes d'une capitulation. L'artillerie de la place ſe bornoit à dix canons de fer, & ſa garniſon n'étoit alors que de quatre cens hommes; mais l'ennemi venoit de raſſembler ſes principales forces dans le poſte d'Oſtenburg, ſur le ſommet d'une haute montagne qui commande le port.

Débarquement des troupes angloiſes. Priſe du fort.

La journée du 6 fut employée à débarquer les munitions & les bagages néceſſaires aux troupes nouvellement établies dans le fort de Trinquemale. Le 7, les Officiers de

Siége du fort d'Oſtenburg.

l'Etat Major & l'Ingénieur Geils, allèrent reconnoître le chemin qui conduit ſur les hauteurs; & le lendemain, la majeure partie des troupes ſe porta vers un poſte ſitué à cent toiſes du fort d'Oſtenburg; elle en délogea l'ennemi, en prit poſſeſſion & fit les diſpoſitions pour l'attaque du fort qui, ſuivant l'opinion du Major Geils, pouvoit être emporté d'aſſaut; mais avant que de rien tenter, l'Ingénieur eut ordre de faire délivrer au Commandant d'Oſtenburg une ſommation conçue dans les mêmes termes que celle qui avoit été envoyée au Gouverneur de Négapatam. Les inſtructions d'Albertus-Homœd portoient l'ordre de ne ſe rendre qu'à la dernière extrêmité; il répondit à la ſommation conformément à ſes inſtructions.

1783.

Aſſaut du fort d'Oſtenburg.

Cependant le Major Geils perſiſtoit à vouloir enlever de force cette place, dont la partie baſſe paroiſſoit ſuſceptible d'être emportée d'aſſaut. L'avis de cet Ingénieur prévalut. On dirigea les opérations en conſéquence, & l'aſſaut fut ordonné pour le 11 Jan-

1783. vier. Dès la pointe du jour, on fit marcher vers le fort quatre cens cinquante, tant Matelots que Soldats de marine; leurs flancs étoient coûverts par une compagnie de Pionniers, & par vingt autres Matelots armés de coutelas, qui portoient des échelles d'escalade; six autres compagnies les soutenoient avec deux pièces de Campagne. Toutes les troupes suivoient, à peu de distance, ce parti qui devoit livrer l'assaut. L'attaque fut prompte & décisive, & l'ennemi se vit bientot délogé de ses ouvrages. La réduction du fort entraìna celle des vaisseaux amarrés dans le Havre. Deux bâtimens, dont un appartenoit à la Compagnie, se trouvèrent richement chargés; les autres étoient des espèces de bateaux, dont les cargaisons avoient peu de valeur. Les Anglois perdirent dans cet assaut trois Officiers & vingt Matelots ou Soldats de marine; le nombre de leurs blessés étoit tout au plus de quarante hommes. Cette expédition fut encore moins meurtrière pour les Hollandois; mais ils

Pertes respectives des Anglois & des Hollandois.

1783.

eurent à regretter une artillerie considérable, d'abondantes provifions de toute efpèce, & plus de trois cens prifonniers européens. L'Amiral en avoit fait quatre cens à Trinquemale, & plus de cinq cens à Négapatam. Le Major Geils, excellent Ingénieur au fervice de la Compagnie angloife, dirigea les attaques des forts tant fur la côte de Coromandel que dans l'ifle de Ceylan. C'eft à lui qu'appartient furtout la gloire d'avoir expulfé les Hollandois de cette côte, & d'avoir fait luire quelque tems aux yeux de la Compagnie britannique, la perfpective d'un établiffement dans cette Ifle fi riche en épiceries.

Rencontre des flottes angloife & françoife.

Sir Edward Hughes fe difpofoit à faire voile de la rade de Trinquemale, pour aller attaquer d'autres établiffemens hollandois dans l'ifle de Ceylan, lorfqu'il apprit que l'efcadre françoife étoit arrivée fur la côte de Coromandel ; il cingla vers Madrafs pour y renouveller fes provifions. Le 8 Février, il mouilla dans la rade, où Lord Macartney lui fit favoir le lendemain, que trente vaiffeaux ennemis

étoient à l'ancre environ à vingt-
1783. huit lieues du port. Le 15, on vit paroître à quatre milles de la rade douze vaisseaux de ligne, six frégates, huit gros transports & quelques prises. Sir Edward avoit embossé son escadre de manière à pouvoir diriger efficacement ses bordées dans le cas d'une attaque générale; mais sur les quatre heures après-midi, les vaisseaux françois gouvernèrent vers la partie du Sud, dans l'espérance d'y attirer l'ennemi. Sir Hughes les poursuivit en effet; mais à si petites voiles, que les deux armées se trouvèrent le lendemain matin à une distance de cinq ou six lieues. Dans cette marche, les vaisseaux de guerre françois avoient laissé trop en arrière les transports & les prises qui cingloient directement vers Pondichéry. L'Amiral anglois voulant profiter de cette circonstance, fit le signal de chasse générale au Sud-Ouest, atteignit les navires séparés, en prit six, parmi lesquels se trouvoit le Lauriston. Ce transport chargé d'approvisionnemens de guerre, & d'environ trois cens hommes du

régiment de Lauzun fut envoyé à Négapatam, avec les cinq autres prises. 1783.

Cependant M. de Suffren informé de cette chasse, força de voile sur l'ennemi qui continuoit de gouverner au Sud-Ouest. Il l'atteignit le lendemain matin, & Sir Edward n'ayant plus d'espoir d'éviter le combat, fit le signal à son escadre de se former en ligne de tête. Sur les quatre heures du soir, l'Exeter qui de tous ses vaisseaux étoit le plus en arrière, se trouva, par une fausse manœuvre, trop éloigné de celui qui le précédoit; trois vaisseaux de la première ligne françoise portèrent sur lui, tandis que quatre vaisseaux de la seconde ligne conduits par le Héros que montoit le Général, serroient le vent pour gagner le centre de l'armée britannique. Le feu dirigé contre l'Exeter ouvrit l'attaque qui devint bientôt générale de l'arrière-garde au centre des ennemis. Il étoit composé de cinq vaisseaux contre lesquels huit bâtimens françois dirigèrent leurs bordées avec le plus grand succès. L'avant-garde de la

Combat du 17 Février 1782. Victoire du Bailli de Suffren.

1783. ligne angloiſe ne pouvoit entrer en action, faute de vent pour exécuter les ſignaux, & ſans un danger manifeſte de ſe voir ſéparée de l'arrière-garde. Sur les ſix heures, le vent s'éleva du Sud-Eſt, & l'engagement ſe renouvella juſqu'à la nuit, avec moins de déſavantage pour l'ennemi, dont tous les vaiſſeaux avoient plus ou moins ſouffert dans ce combat. Le Superbe que montoit l'Amiral, y perdit ſa grande vergue, & fut violemment endommagé dans ſa mâture; lorſque les deux armées ſe ſéparèrent, il avoit cinq pieds d'eau dans ſa cale. L'Exeter étoit preſque réduit à l'état d'un vaiſſeau naufragé. Il avoit fait un ſignal de détreſſe, qui ſans doute auroit été celui de ſa perte, pour peu que l'action eût continué.

L'Amiral anglois vint ſe réparer à Trinquemale, d'où il fit voile pour Madraſs le 4 Mars, avec ſon eſcadre réduite à dix vaiſſeaux de ligne même avant le combat du 17 Février. Elle avoit perdu l'Annibal, vaiſſeau de cinquante canons, dont M. de Suffren s'étoit emparé, lors

de ſon paſſage à la côte de Coromandel, où M. d'Orves étoit mort peu de jours après l'arrivée de l'eſcadre françoiſe. Dès ce moment, le Bailli de Suffren avoit pris le commandement de nos forces navales dans les Grandes Indes; le combat qu'on vient de décrire, d'après les relations britanniques, y fut le prélude des triomphes de notre marine. 1783.

Combat du 12 Avril 1782, encore plus glorieux pour M. de Suffren.

L'action du 12 Avril fut encore plus glorieuſe pour M. de Suffren, en ce qu'il eut à combattre, dans cette journée, un ennemi devenu ſupérieur en forces par la jonction des vaiſſeaux de ligne le Sultan & le Magnanime. Ces deux vaiſſeaux de ſoixante-quatre & de ſoixante-quatorze canons, s'étoient réunis le 30 Mars à l'armée de Sir Edward, qui, ſe fiant trop à ce renfort, diſcontinua ſa route vers Madraſs, & reprit celle de Trinquemale où il vint débarquer ſes malades. En traverſant la baie, il avoit reconnu l'eſcadre françoiſe dans la partie du Nord-Eſt. Depuis le 8 juſqu'au 11 Avril, elle fut toujours en vue & toujours

1783. dans la même position ; mais le 12, à la pointe du jour, elle en changea de manière à prendre le vent sur l'escadre angloise, & bientôt on la vit toutes voiles dehors, se porter avec rapidité sur l'arrière-garde ennemie. Il fallut se déterminer au combat ; & sur les neuf heures du matin, l'Amiral anglois donna le signal de former la ligne de bataille. Les manœuvres préliminaires se continuèrent de part & d'autre jusqu'à midi quinze minutes, que l'escadre françoise arriva pour engager l'action. A une heure & demie, les avant-gardes des deux armées commencèrent à se canonner, & presqu'au même instant, le Héros & l'Orient se portèrent sur le Superbe qu'ils combattirent à la portée du pistolet, l'espace de neuf ou dix minutes; mais pour faire place aux vaisseaux de son arrière-garde, & les mettre à portée d'attaquer le centre de l'ennemi, M. de Suffren s'avança sur le Monmouth qui se trouvoit engagé, dans ce moment, avec un autre vaisseau françois, & dont le grand

grand mât & le mât d'artimon furent emportés, ce qui l'obligea de quitter la ligne, & d'abandonner le combat, qui se soutint encore trois heures avec une fureur égale de part & d'autre. Enfin les deux armées se séparèrent, & vinrent mouiller chacune de leur côté, à quelque distance du champ de bataille. A l'exception du Héros, dont il fallut transporter le pavillon sur l'Annibal françois, les autres vaisseaux de M. de Suffren n'avoient pas infiniment souffert dans la journée du 12 Avril; tous conservoient leurs principaux mâts, & le 19, les dommages de notre escadre furent si bien réparés, qu'elle se vit en état de renouveller le combat contre l'escadre britannique; mais les vaisseaux de Sir Edward étoient maltraités de manière à ne pouvoir se tirer d'un second engagement. Pour l'éviter, il gagna Trinquemale où il acheva de se réparer, après avoir débarqué ses blessés & ses malades, qui se montoient à sept ou huit cens hommes. S'il falloit s'en tenir aux relations de l'Amiral Hughes, il

1783.

1783. n'auroit péri que cent soixante Anglois dans les actions du 12 Avril & du 17 Février ; mais on sait quelle confiance il faut accorder à ces relevés infidèles. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en ces deux circonstances, l'escadre françoise perdit une fois moins de monde que l'escadre britannique.

Les troupes d'Ayder sont battues par les Anglois.

Les Anglois soutenoient mieux l'honneur de leurs armes sur terre que sur mer, & se dédommageoient avec Ayder-Aly, des échecs que leur faisoient essuyer les François. Le Général Méadows étoit arrivé à Bombay le 6 Janvier, avec une grande partie de la flotte, ci-devant aux ordres du Commodore Johnstone. Il y débarqua environ trois mille Européens, & ce renfort balançoit au moins celui des troupes françoises nouvellement arrivées à Porto-Novo, & dont la destination étoit d'assister le Conquérant indien. Une suspension d'hostilités entre les Marates & les troupes de la Compagnie britannique, favorisoit d'ailleurs, à cette époque, le succès des expéditions projetées contre Ayder-Aly-Kan. Le Gouverneur & le Conseil

de Bombay, profitant de ces circonſ- 1783.
tances, détachèrent auſſitôt deux mille Sypahis pour aller ſecourir Tellicherry que les troupes d'Ayder tenoient aſſiégé depuis longtems. Moyennant ce renfort, le Major Abington qui commandoit la garniſon de cette place, fit une ſortie vigoureuſe où il tua cinq cens hommes à l'ennemi, en prit douze cens & mit le reſte en déroute. Le Général Sarder Cawn, beau-frère d'Ayder-Aly, s'étoit réfugié dans un fort voiſin avec quelques braves Indiens; Abington l'y pourſuivit, inveſtit le fort, s'en rendit maître, fit Sarder Cawn priſonnier, & lui enleva ſa caiſſe militaire qui contenoit trois lackes de roupies. Cette victoire des Anglois coûta d'ailleurs cinquante pièces de canon à l'ennemi, un pareil nombre d'éléphans, ſoixante chevaux, & d'abondantes munitions de bouche. Pour completter ſon triomphe, le Major Abington alla former le ſiége de Mahé, qu'Ayder-Aly avoit fortifié; la place ſe rendit à la première ſommation du Général anglois.

1783.

Politique d'Ayder-Aly. Ses triomphes.

Ces revers n'abattirent point le courage du Héros de l'Inde, & lorsque Sir Eyre Coote proposa d'échanger les troupes d'Ayder faites prisonnières à Négapatam, pour le Colonel Braithwaite qui étoit tombé au pouvoir des Indiens avec le détachement qu'il commandoit, la réponse du brave Asiatique fut qu'en se laissant prendre, ces lâches Indiens s'étoient rendus indignes de l'échange proposé. La politique dicta cette réponse de l'inexorable Nabab, qui avoit encore plus à cœur de multiplier les pertes de l'ennemi, que de réparer les siennes. Pour remplir cet objet, il valoit mieux garder ses prisonniers, que de recouvrer quelques Soldats d'une bravoure suspecte. Il entroit dans le plan du Conquérant indien d'épuiser les forces britanniques, même par ses défaites; mais ce fut par une victoire qu'il les affoiblit, en battant l'armée de Sir Coote dans le Bengale, où il fit un grand massacre de cette armée. Cet évènement réduisoit le Général Anglois à la plus affreuse détresse. Les en-

nemis venoient de lui enlever la majeure partie de ſes munitions, & dès le commencement de cette campagne, il ſe vit privé des bêtes de ſomme employées au tranſport des vivres, des bagages & de l'artillerie; ce qui tint longtems ſes troupes dans l'inaction, & les expoſa vingt fois aux horreurs de la famine. Entrons dans quelque détail ſur les opérations de terre, dont l'Inde fut le théâtre. 1783

Expéditions de Goudelour & de Pormacoli.

Après la défaite du Colonel Braithwaite, qui fut battu le 18 Février par Tippo-Saïb, fils d'Ayder-Aly, & par le fameux Lallé, Officier françois, (1) qui commandoit

---

(1) Ce brave guerrier communément appellé Lally, ſuivant la prononciation angloiſe, naquit dans un Village de la Lorraine. Il s'étoit fait Capucin dans ſa première jeuneſſe. Il ſe laſſa bientôt de la vie contemplative, & paſſa dans l'Inde, après s'être engagé dans le Régiment de Pondichéry. Il s'y diſtingua par ſon intelligence & ſon activité, & fut fait Sergent de ſa compagnie. Mais le déſordre qui regnoit parmi les troupes françoiſes de l'Inde, le dépit de ſe voir commandé par des gens qui ne le valoient pas, & la punition qu'on lui infligea, pour quelques

1783. les troupes indiennes ſous le Prince Aſiatique; l'armée aux ordres de M. du Chemin ſe mit en route pour Coudelour, place importante qui

---

paroles peu reſpectueuſes, adreſſées à un Magiſtrat de Pondichéry, déterminèrent M. Lallé à déſerter. Il avoit débauché quatre-vingts hommes de ſon bataillon, qui le ſuivirent avec leurs armes & leurs bagages. Ils trouvèrent auprès d'Ayder-Aly d'autres mécontents auxquels ils s'aſſocièrent. Le Sergent françois montra tant de capacité, de prudence & de bravoure, qu'il ſe fit bientôt remarquer de ſon nouveau maître. Il obtint le commandement de ſa troupe, & juſtifia le choix d'Ayder dans toutes les occaſions. Peu de tems après, le Nabab déclara la guerre aux Anglois, & ce fut alors que M. Lallé déploya ſon attachement pour la France. Tout ce qu'il avoit de crédit & de talens fut employé à l'avantage de ſes anciens compatriotes, dont il ſe montra conſtamment le défenſeur & l'ami. La Cour de France informée des bons offices de M. Lallé, non ſeulement lui pardonna ſa déſertion, mais jugea convenable de lui envoyer le brevet de Lieutenant-Colonel, & la croix de Saint-Louis, qu'il reçut en 1782. Telles ſont l'origine & la fortune de l'Officier françois, auquel Ayder-Ali-Kan dût une grande partie de ſes triomphes & de ſa gloire, pendant les deux dernières guerres.

ſe rendit le 3 Avril, aux termes d'une capitulation honorable. Les Officiers européens furent envoyés à Madraſs avec leurs troupes, pour y être échangés contre un pareil nombre d'Officiers du même rang, & de troupes également européennes. Le ſurlendemain, l'armée victorieuſe ſe porta vers Pormacoli, dont elle forma le ſiége. La place capitula le 17, & ces deux expéditions terminées, les François & les Indiens vinrent prendre leur ſtation ſur les montagnes rouges. Sir Eyre-Coote n'ôſa les attaquer dans ce poſte avantageux; mais pour les attirer dans la plaine, il fit des mouvemens qui ſembloient menacer le grand magaſin d'Arnée, où Ayder-Aly avoit raſſemblé d'immenſes proviſions. Le premier Juin, les troupes angloiſes en étoient à cinq milles, & ce jour-là même, Sir Coote fut informé qu'Ayder s'avançoit à grandes journées; il précipita ſa marche vers le magaſin, dont l'acquiſition ne lui promettoit rien moins que l'expulſion totale des ennemis dans toute l'étendue du Carnate. Déjà ſon avant-garde étoit

1783.

Le grand magaſin d'Ayder eſt menacé.

1783. devant Arnée, & commençoit à tracer les lignes du camp, lorſque l'arrière-garde fut aſſaillie d'une canonnade qui ſuſpendit tout-à-coup les travaux de l'armée. Cette attaque ſoudaine annonçoit l'approche d'Ayder, & le Général anglois fit ſes diſpoſitions pour le combat, malgré le déſavantage de ſa poſition. Sa ligne étoit alors étendue dans un bas-fond, & commandée par un terrein élevé, dont les ennemis avoient pris poſſeſſion. Leurs diverſes attaques ſe réduiſirent à un point déterminé, & Sir Eyre Coote ſaiſit ce moment pour charger l'armée d'Ayder, qui ne voulut point courir les riſques de ce choc dangereux. Il fit une retraite précipitée, quoiqu'aſſez réguliere, & laiſſa derrière lui un canon, cinq tombereaux, & deux ou trois chariots chargés de munitions. Son principal objet étoit de couvrir le magaſin d'Arnée, & cet objet fut rempli le 3 Juin, ſans que le Général anglois eût pu ſoupçonner la marche de l'armée indienne. Sir Coote garda ſa poſition avancée, juſqu'au moment où le défaut de vivres l'obligea d'en

Il vient couvrir ce magaſin.

chercher une autre. Le 8, il vint camper dans le voiſinage de Trivatore. 1783.

Une partie conſidérable de l'armée y fut attirée dans une embuſcade où ſix mille hommes, l'élite de la Cavalerie d'Ayder, la taillèrent en pièces. Ce terrible échec réduiſit les troupes de Sir Eyre-Coote à une fâcheuſe inaction pour le reſte de la campagne. Le ſecours porté à la garniſon de Villore dans les derniers jours d'Août, fut le ſeul mouvement avantageux qu'elle exécuta ; mais pour ſauver cette place, il fallut faire plus de deux cens milles, & cette longue & pénible marche, dans une ſaiſon très-rigoureuſe, occaſionna des maladies qui enlevèrent un grand nombre d'Officiers & de Soldats. Sir Eyre Coote lui-même eut beaucoup à ſouffrir de la contagion. Sa ſanté s'affoiblit au point, qu'il fut obligé de remettre la conduite de ſon armée au Major général Stuart qui, par la démiſſion & la retraite de Sir Hector Munro nouvellement embarqué pour l'Europe, ſe trouva chargé du commandement en chef

Echec de l'armée de Sir Coote. Son inaction.

Maladie de Sir Coote. Stuart prend le commandement général.

des troupes de la Compagnie dans cet établissement,

1783.

Opérations de terre peu décisives.

Pendant tout le reste de la campagne, la suite des opérations de terre fut peu décisive de la part des Anglois & des Indiens. Le 2 Septembre, le Colonel Humberstone s'étoit mis en marche de Callicut; après avoir réduit quelques petits forts, il arriva le 19 du mois suivant, devant Palacatcherry où il fut bientôt harcelé par l'ennemi, & contraint de fuir jusqu'à Mungunycottah, l'un des forts qu'il avoit enlevés dans sa première marche. Cette retraite précipitée lui coûta tous ses bagages & la majeure partie de ses provisions. La position du Colonel étoit des plus critiques; ce qui détermina le Gouvernement de Bombay à lui faire passer un renfort de quatre cens Européens, & de quinze cens Sypahis, auxquels devoient se joindre trois bataillons, attendus de la station du Nord. Ce détachement aux ordres du Général Matthews n'arriva point à Callicut assez à tems pour dégager Humberstone qui, se voyant au moment d'être assailli par Tippo-Saïb,

fit ſauter, le 12 Novembre, le fort de Mungurycottah, & vint ſe réfugier à Ramgarée. Il abandonna ce poſte huit jours après, afin d'éviter l'armée indienne qui conſiſtoit en mille hommes de Cavalerie, huit mille d'Infanterie réglée, & environ ſix mille Poligars. Elle atteignit le Colonel à Panamy, où le Général Mac-Leod prit le commandement de l'armée angloiſe. M. Lallé l'attaqua dans ce poſte naturellement très-fort, & ſon Entrepriſe ne fut pas heureuſe. Les Européens qu'il commandoit, quoique vaillamment ſoutenus par les Indiens aux ordres de Tippo-Saïb, ne purent forcer les lignes de Panamy, & l'échec qu'ils eſſuyèrent en cette occaſion, leur coûta cinq ou ſix cens hommes. Le reſte des troupes repaſſa la rivière dans la matinée du 12 Décembre, & vint ſe retrancher à Palacatcherry. Cependant le Général Matthews apprenant à Goa, que le détachement du Sud n'étoit plus en danger, crut pouvoir en retirer quelques troupes, dont il renforça l'armée avec laquelle il ſe porta ſur le fort Onore, qu'il prit

1783.

Le Général Matthews prend le fort Onore.

d'aſſaut le 5 Janvier. Trois cens hommes, la plûpart Indiens, périrent dans cette expédition.

1783.

Mort d'Ayder Aly. Activité du Marquis de Buſſy.

Ces foibles avantages ne redonnoient point aux Anglois une ſupériorité marquée dans cette partie de l'Inde; mais la mort d'Ayder-Aly-Kan, dont la nouvelle parut confirmée à cette époque, fit luire à leurs yeux l'eſpoir, ou d'une paix utile, ou d'une guerre plus déciſive avec les Indiens. Heureuſement que M. le Marquis de Buſſy avoit envoyé ſes expéditions politiques aux différens Princes de l'Aſie; & il eſt à croire que, ſi la guerre avoit continué dans l'Inde, cet infatigable Général nous auroit ménagé de puiſſans alliés parmi les Nababs. Il faiſoit d'ailleurs, tant à l'Iſle de France qu'à l'Iſle de Bourbon, tous les préparatifs militaires que pouvoient comporter les foibles moyens de ces colonies, & tâchoit de balancer par ſon activité, ce que la fortune avoit oppoſé de contrariétés & d'obſtacles à l'exécution des projets, dont il étoit chargé. Diſons en peu de mots quels furent ces projets & ces obſtacles;

1783.

Contrariétés qu'éprouve ce Général.

En quittant les ports de France, la miſſion de ce Général fut d'aller attendre à Sainte-Croix de Ténériffe, la flotte qui partit de Breſt le 11 Décembre 1781. Après cette réunion, il devoit ſe rendre au Cap de Bonne-Eſpérance, & n'y ſéjourner que le tems néceſſaire pour ravitailler ſon eſcadre, & ſe munir d'approviſionnemens pour celle de M. d'Orves. Avec le génie expéditif de M. de Buſſy, le plan du Miniſtère pouvoit s'exécuter en cinq ou ſix mois, & il étoit probable que nos forces de terre & de mer ſe réuniroient à l'Iſle de France, dès les premiers jours de Juin. Cette jonction effectuée avant l'arrivée des ſecours britanniques, eût garanti le ſuccès de nos opérations dans l'Inde. Mais débarqué à Sainte-Croix de Ténériffe, M. de Buſſy attendit vainement le convoi de Breſt qui venoit d'être diſperſé par les vents contraires, après l'attaque de l'Amiral Kempenfelt. Il partit ſeul pour le Cap de Bonne-Eſpérance, où il fut informé de cette diſperſion qui dérangeoit ſes projets ultérieurs. Il

1783. apprit aussi que M. d'Orves avoit fait une expédition pour l'Inde ; & ce qui dut ajouter à sa perplexité, le Gouverneur lui fit part des avis qu'il recevoit d'Angleterre & de Hollande, & qui tous annonçoient le départ d'une escadre angloise avec cinq ou six mille hommes, dont la mission étoit de tenter une entreprise sur le Cap de Bonne-Espérance. Quoique privé des secours attendus d'Europe, & de ceux qu'il s'étoit flatté de trouver à l'Isle de France, dont les forces venoient d'être transportées dans l'Inde, le Marquis de Bussy fut obligé de laisser au Cap cinq ou six cens hommes. Il étoit nécessaire de préserver cette place importante du coup de main, dont elle étoit menacée par les Anglois, ou de leur faire acheter le succès assez cher, pour les mettre hors d'état de conserver l'égalité de forces dans les Indes. Cet arrangement pris, le Général mit à la voile pour l'isle de France avec un convoi chargé de vivres, d'agrès & d'autres approvisionnemens. Il arriva le 31 Mai à Port-Louis où

il trouva le Vicomte de Souillac occupé des ſecours tant en hommes qu'en munitions, dont le Bailli de Suffren ſollicitoit l'envoi. M. de Buſſy ſe hâta de faire expédier à ce Commandant un convoi de neuf flûtes eſcortées des vaiſſeaux de ligne l'Illuſtre & le Saint-Michel, & de la frégate la Conſolante. Ce renfort devoit conſerver à l'eſcadre françoiſe une ſupériorité de trois vaiſſeaux, tant que ceux des Anglois expédiés des ports d'Europe n'auroient pas effectué leur jonction avec l'Amiral Hughes; mais l'eſpoir du ſuccès étoit moins fondé, de notre part, ſur la force de l'eſcadre aux ordres de M. de Suffren, que ſur les talens, l'expérience & l'intrépidité de ce Général qui par ſes opérations, alloit terminer ſi glorieuſement la guerre de l'Inde: opérations déciſives, dont quelques détails importans, mais omis dans les relations précédentes, nous obligent de reprendre la chaîne à l'époque du commandement en chef, dont la mort du Comte d'Orves arrivée le 9 Février, avoit, pour ainſi dire, inveſti M. de Suffren.

1783.

Détails omis dans les relations des affaires navales

Le 15 de ce mois, notre armée navale ſe trouvant en vue de Madraſs,

1783.
du 17 Février & du 12 Avril.

fit route ſur l'eſcadre angloiſe alors emboſſée fort près de terre. Il ſurvint un calme, & la poſition de l'ennemi étoit avantageuſe; il y auroit eu de l'imprudence à livrer le combat. M. de Suffren vint mouiller à une lieue de la flotte de Hughes, dont il obſerva les mouvemens pendant quelques heures. Sur le ſoir, il fit ſignal d'appareiller, & dirigea ſa marche vers Pondichéry. L'armée angloiſe avoit mis à la voile preſqu'au même inſtant; on l'apperçut au Nord-Nord-d'Oueſt. Auſſitôt M. de Suffren marcha ſur deux colonnes, & fit ſignal aux vaiſſeaux françois de ſe diriger de manière à ne pas tomber ſous le vent qui étoit alors Nord-Nord-Eſt. Les précautions du Général n'empêchèrent pas que l'eſcadre ne ſe trouvât le lendemain matin entiérement ſéparée du convoi, dont quelques bâtimens tombèrent au pouvoir des Anglois. Cependant l'Amiral Hughes, après s'être mis en panne, avoit fait ſignal de ralliement à ſon eſcadre. L'avant-garde de l'eſcadre françoiſe ſe trouvoit alors à trois lieues de l'ennemi, & l'arrière-garde en étoit à cinq lieues.

L'oppoſition des vents fut un autre obſtacle qu'il fallut vaincre avant d'engager le combat. Les deux armées n'en vinrent aux priſes qu'à trois heures & demie, & l'action ceſſa deux heures après. Une brume épaiſſe favoriſa la retraite de l'Amiral Hughes, & ces contrariétés enlevèrent à M. de Suffren une victoire qui pouvoit décider du ſort de l'Inde. Notre eſcadre vint mouiller le 19 à Pondichéry. Le premier Mars, M. de Beaulieu, Commandant de la Bellonne, y reparut avec la corvette angloiſe le Chaſſeur qu'il avoit priſe à la fin de ſa croiſière, dont quinze bâtimens enlevés à l'ennemi conſtatèrent le ſuccès. 1783.

Après avoir fait débarquer à Porto-Novo, les munitions & les troupes qu'il avoit à bord de ſes tranſports, le Bailli de Suffren remit à la voile le 23, pour aller chercher l'Amiral anglois. Le 9 Avril, il apperçut dans le Nord quatorze vaiſſeaux; c'étoit l'eſcadre de Sir Hughes. Elle avoit les amures à babord par un vent de Nord-Eſt. L'eſcadre françoiſe tint la bordée Du 12 Avril.

1783. opposée jusqu'à onze heures du matin que M. de Suffren fit signal de former l'ordre de bataille, en virant de bord sur les Anglois qui tenoient le vent, & prenoient la fuite. Nous continuâmes la chasse les deux jours suivans, toujours à une assez grande distance des vaisseaux britanniques. On s'apperçut enfin, à quelque mouvement de l'Amiral, que son intention étoit de passer en avant de l'escadre françoise pour gagner Trinquemale, ce qui détermina M. de Suffren à faire courir largue dans la route du Sud-Sud-Est. Sur les sept heures du lendemain matin, il fit signal de chasse générale vers l'ennemi qui gouvernoit au Sud-Ouest & fuyoit vent-arrière. Deux heures après, l'escadre angloise se vit tellement gênée par la terre, qu'il fallut se résoudre à combattre. Comme plusieurs de nos vaisseaux étoient alors fort éloignés, notre ligne de bataille ne se trouva formée qu'à midi, sur le même bord que les Anglois. Bientôt M. de Suffren fit signal à toute son escadre d'arriver, & à l'arrière-garde de forcer de voiles. Le

Bizarre eut ordre d'attaquer par la hanche le vaiſſeau de guerre de la ligne ennemie, & même de le doubler. L'Arthéſien & le Vengeur eſſuyèrent le premier feu de l'eſcadre britannique; mais bientôt le Héros ouvrit le ſien ſur le vaiſſeau de l'Amiral Hughes. Les deux Amiraux combattirent, pendant une demi-heure, avec un acharnement ſans exemple. Mais les manœuvres du Héros furent tellement hachées, qu'il dépaſſa l'Amiral anglois & vint combattre le Monmouth qui étoit plus en avant. En moins de vingt minutes, ce vaiſſeau fut démâté de ſon grand mât & de ſon mât d'artimon; mais le Héros étoit dans un état à ne pouvoir plus gouverner. Cependant il repouſſoit encore le feu de l'avant-garde ennemie, lorſque l'Orient & le Brillant vinrent le dégager. L'Amiral anglois arriva en même tems, & ſe porta ſous le vent du vaiſſeau démâté, qui fut remorqué & conduit dans ſa ligne au moment qu'on alloit s'en emparer. Le Général François étoit paſſé ſur l'Ajax; il continua le combat juſqu'à ſix heures du

1783.

soir, avec un avantage qu'il se proposoit de rendre plus décisif le lendemain. A la pointe du jour, ses vaisseaux se trouvèrent mouillés à deux lieues de l'escadre angloise. Toute la nuit avoit été employée à réparer les bâtimens endommagés. Le Bailli de Suffren appareilla sur les onze heures, & pendant trois jours, il louvoya devant les ennemis qui étoient embossés sans faire aucun mouvement. Leur position avantageuse ne permettant pas de les attaquer au mouillage, notre escadre fit route vers Batacolo où elle débarqua ses blessés, (1) prit quelques rafraîchissemens, & remit incessamment en mer, pour chasser l'escadre ennemie dès qu'elle sortiroit de Trinquemale. Dans la soirée du 5 Juin, l'armée françoise vint mouiller à Tranquebar, où trois vaisseaux

1783.

(1) Ils étoient au nombre de trois cens soixante-quatre, qui, avec les cent trente-neuf hommes tués pendant le combat, formoient une diminution de cinq cens trois hommes, dans les équipages de l'escadre. Le Vicomte de Bourdeille & le Baron de Rochemore furent du nombre des morts.

Hollandois expédiés par la régence de Batavia, l'attendoient avec des cargaiſons de riz & d'autres proviſions de bouche. Le Bailli de Suffren y reçut des lettres d'Ayder-Aly-Kan, par leſquelles ce Nabab lui témoignoit beaucoup de confiance & d'amitié, & lui demandoit une entrevue particulière. Cette invitation détermina M. de Suffren à gagner le mouillage de Goudelour, où il étoit d'ailleurs néceſſaire qu'il allât prendre quatre cens Européens & huit cens Sipahis, deſtinés à remplacer les pertes de ſes équipages. 1783.

Combat du 6 Juillet. Sir Hughes abandonne le champ de bataille.

Ce fut à Goudelour que la frégate la Bellone vint donner avis au Général, que dans la matinée du 25, elle avoit été chaſſée par l'eſcadre britannique. Le Bailli de Suffren ne perdit pas un moment : il hâta l'embarquement des renforts, y joignit trois cens hommes d'artillerie, & fit toutes ſes diſpoſitions pour aller former le ſiége de Négapatam. Son eſcadre appareilla le 3 Juillet, & le ſurlendemain, elle apperçut les vaiſſeaux anglois au mouillage de cette place. Les nôtres ſe mirent

1783. en ligne pour approcher l'ennemi, & ſe formèrent, en prenant la bordée du large. Ils étoient ſous le vent qui ſouffloit alors du Sud-Oueſt, & le vaiſſeau l'Ajax venoit d'eſſuyer un grain qui lui avoit enlevé deux mâts. A l'entrée de la nuit, les deux Généraux firent mouiller leurs eſcadres; elles mirent ſous voiles dès la pointe du jour; l'Ajax n'étoit point encore réparé. Sur les dix heures & demie, les armées s'approchèrent à la diſtance de deux cens cinquante toiſes. L'Amiral Hughes commença le combat; notre vaiſſeau le Brillant fut abſolument déſemparé. Ce vaiſſeau dériva, & le Héros, que montoit le Général, força de voiles pour le couvrir. Le Sphinx, ſerre-file du Héros n'étoit pas en meilleur état que le Brillant. Enfin les deux lignes ſe rompirent, M. de Suffren fit ſignal à l'eſcadre de virer vent-arrière, pour ſauver la ligne à l'autre bord, & ſecourir le Brillant, qui ne pouvant plus gouverner, avoit pris les amures à babord. Le Sévère qui avoit eu ſa vergue emportée, faiſoit route ſur

l'efcadre devant le Sultan, vaiffeau anglois détaché à fa pourfuite. Le Bailli de Suffren vint dégager le Sévère qui fe rangea fous le vent de l'efcadre. Le combat fe prolongea dans cette pofition encore plus d'une heure. Les Anglois étoient fi maltraités, qu'ils abandonnèrent enfin le champ de bataille. Le Général François ferra la côte, & vint mouiller à Karical. Le 7, il fit route pour Goudelour, où il arriva dans la matinée du 8 Juillet. Les deux armées avoient également fouffert dans la journée du 6; (1) mais l'Amiral Hughes fit le premier fa retraite, & la gloire de cette journée eft due par conféquent au Bailli de Suffren.

1783.

(1) La France y perdit cent foixante dix-huit hommes, fans compter les bleffés, dont le nombre fut d'environ fix cens; mais la perte des Anglois n'étoit pas moins confidérable, quoique dans le relevé de l'Amiral Hughes, le nombre des morts ne foit porté qu'à foixante dix-fept, & celui des bleffés à deux cens vingt-trois. Dans cette lifte infidelle, les pertes de l'efcadre britannique font conftamment diminuées deplus de moitié.

1783.
Prise de Trinquemale.

Après avoir réparé ses vaisseaux, M. de Suffren appareilla de Goudelour, & fit route pour l'Isle de Ceylan où il avoit une grande expédition en vue. M. d'Aymar qui étoit arrivé à Galles avec l'Illustre, le Saint-Michel, & les transports expédiés de l'Isle de France, rallia l'escadre avec son convoi dans la soirée du 21, & les trois jours suivans furent employés aux préparatifs d'une descente à Trinquemale. Le 25, notre flotte vint mouiller à Bak-baie sans rencontrer un seul navire. Les batteries de la côte tirèrent plusieurs coups de canon, ce qui n'empêcha pas le Général de l'envoyer reconnoître sur les dix heures du soir, & d'effectuer le débarquement dans la matinée du lendemain. Les troupes aux ordres du Baron d'Agoult, se portèrent sur le champ vers la place, dont M. Desrois, Ingénieur en chef, alloit diriger l'attaque. Les batteries furent dressées en moins de trois jours, & le 29, à sept heures du matin, celles de la gauche ouvrirent leur feu, & celles de la droite s'étant avancées, firent

taire

taire en peu de tems celui des ennemis. Enfin, dans la matinée du 30, le Bailli de Suffren & le Baron d'Agoult, sommèrent le Gouverneur Mac-Dowal de rendre la place. La capitulation fut signée le même soir, & les portes s'ouvrirent à la vue des troupes françoises. Le lendemain matin, l'armée se présenta devant le fort d'Ostenbourg, qui se rendit aux mêmes conditions que Trinquemale; elles furent honorables pour la garnison. Le premier article portoit qu'après avoir déposé ses armes sur les glacis, elle seroit conduite à Madrass sur des bâtimens équipés aux frais de Sa Majesté Très-Chrétienne, & que les troupes angloises y seroient traitées comme les équipages françois.

1783.

Engagement partiel entre les deux escadres. Perte du vaisseau l'Orient.

A l'exception des Compagnies détachées pour la sûreté des places conquises, toute l'armée victorieuse se rembarqua le premier Septembre. Le 2, on découvrit l'escadre angloise, & le lendemain, à la pointe du jour, elle étoit à deux lieues sous le vent de la baie de Trinquemale. Le Bailli de Suffren mit sous

1783. voiles en ordre de bataille, & poursuivit les ennemis, dont toutes les manœuvres annonçoient l'intention d'éviter le combat. Ce ne fut qu'à deux heures après-midi, que le Général François les joignit avec quelques vaisseaux. Le Héros qu'il montoit, fut puissamment secondé dans ce combat par l'Ajax & l'Illustre. Cet engagement partiel dura jusqu'à six heures & demie. L'Amiral Hughes profita de l'obscurité pour se retirer, & notre escadre fit route vers Trinquemale. Dans cette marche, nous perdîmes l'Orient, vaisseau de soixante-quatorze canons, dont on ne sauva que l'équipage & quelques effets. Les dommages de ce dernier combat exigeoient des réparations, qui, jusqu'au 28 Septembre, forcèrent à l'inaction le Général impatient de regagner la côte de Coromandel, d'y combattre l'escadre britannique, & de se mesurer une sixième fois avec son Amiral.

Hughes s'attribue faussement l'honneur de ces divers combats.

Il est bien démontré que le Bailli de Suffren eut l'avantage dans ces divers combats, dont M. Hughes ôsa pourtant s'atttribuer le

fuccès dans fes dépêches à l'Amirauté d'Angleterre. On fe contentera de relever ici quelques propofitions de fa lettre à M. Stephens, fur l'affaire du 6 Juillet. « Je m'eftime » heureux, dit-il, de pouvoir informer leurs Seigneuries, que » dans cet engagement, les vaif- » feaux à mes ordres ont obtenu » une fupériorité décidée fur l'ef- » cadre ennemie. Si le vent les eût » pouffés hors de l'action au mo- » ment où l'ennemi prenoit la fuite » avec fes vaiffeaux défemparés, » j'ai tout lieu de croire que plu- » fieurs vaiffeaux de ligne feroient » tombés au pouvoir de Sa Ma- » jefté ».

1783. Contradictions de ce Général.

L'Amiral anglois avoit dit quelques lignes plus haut : « Dans » la matinée du 7, mon efcadre » me parut fi maltraitée, que je ne » fongeai plus à pourfuivre l'en- » nemi ». Cet aveu de M. Hughes ne dément-il pas abfolument toutes fes affertions relatives aux prétendus avantages de l'efcadre britannique fur l'efcadre françoife? Une autre preuve, que la gloire de cette journée appartient à

1783. M. de Suffren, c'eſt la néceſſité où ſe trouva l'Amiral anglois d'aller réparer ſes dommages dans la rade de Madraſs, d'abandonner ainſi l'iſle de Ceylan, & d'expoſer l'importante conquête de Trinquemale à tomber aux mains des François; ce qui arriva peu de jours après. M. Hughes avoit prévu cet évènement; il déclare ſes craintes à ce ſujet, dans pluſieurs de ſes lettres. Il paroît ſuffiſamment prouvé, que ſi, dans une telle circonſtance, il perdit de vue la flotte françoiſe, c'eſt qu'il avoit été battu à l'affaire de 6 Juillet. Dans tout autre hypothèſe, ſa retraite à Madraſs ne ſeroit pas excuſable.

Autres détails ſur le combat du 3 Septembre.

Quoi qu'il en ſoit, l'eſcadre à ſes ordres ne fut réparée que le 19 Août. Il quitta la rade le lendemain, tant pour couvrir l'arrivée des renforts attendus par le convoi de Sir Richard Bickerton, que pour ſauver Trinquemale, s'il en étoit encore tems. Il parut le 2 Septembre à la hauteur de cette place, & découvrit le pavillon françois qui flottoit ſur les remparts. Dans la matinée du 3, le Bailli de Suffren

vint à la rencontre des ennemis, & , comme on l'a dit, engagea une action dans laquelle il soutint victorieusement l'honneur de notre pavillon. Pour cette fois, l'Amiral Hughes n'ôsa réclamer la victoire, & s'il n'avoua pas sa defaite, il convint du moins qu'il avoit été fort maltraité. Il se vit obligé de renoncer à l'isle de Ceylan, de laisser les François paisibles possesseurs de Trinquemale, & de se réfugier à Madrass où il se consola de ses pertes, en les affoiblissant dans le tableau qu'il en fit passer à l'Amirauté d'Angleterre : tableau peu fidèle, où l'avantage de son adversaire dans la journée du 3 Septembre est au moins dissimulé ; mais où la supériorité de ses forces est visiblement exagérée. Le 16 Octobre, M. Hughes étoit encore dans la rade de Madrass ; il se disposoit à faire voile pour Bombay où il espéroit de trouver Sir Richard Bickerton. Il arriva dans cette baie le 21 Décembre, mais si maltraité, qu'il lui fallut encore deux ou trois mois pour se réparer complettement. Comme il s'étoit vu forcé de

1783.

1783. condamner deux de ſes vaiſſeaux, il ne pouvoit eſpérer, même après la jonction du renfort de Bickerton, une ſupériorité bien marquée ſur l'eſcadre de M. de Suffren. La perte de l'Orient & du Bizarre qui venoit d'échouer ſur la côte de Coromandel, l'avoit réduite à douze vaiſſeaux; mais elle devoit être de ſeize à l'arrivée de MM. de Buſſy & de Peynier (1), à qui le Bailli de Suffren avoit donné rendez-vous à Achem dans l'iſle de Sumatra. Il ſe flattoit d'y recevoir par cette voie un renfort de trois mille hommes. En quittant Trinquemale, le Général François avoit laiſſé, aux ordres de M. Deſrois, un corps de troupes ſuffiſant pour raſſurer cette place contre les tentatives de l'ennemi.

Poſitions diverſes des eſcadres angloiſe & françoiſe.

Le flotte françoiſe partit d'Achem le 20 Décembre, & traver-

(1) M. de Buſſy, s'étant embarqué avec tout ce qu'il avoit pu ramaſſer de troupes & de munitions, ſur l'eſcadre de M. de Peynier, mit à la voile de l'iſle de France le 18 Décembre 1782. Cette eſcadre étoit compoſée de quatre vaiſſeaux de guerre & de quarante tranſports.

ſant la baie de Bengale, arriva le 6 Janvier à Ganjam où elle prit la frégate la Coventry, & le vaiſſeau de la Compagnie angloiſe le Blandford. A ſon départ d'Achem, M. de Suffren avoit laiſſé en croiſière, entre Ganjam & la rade de Ballaſore, l'Annibal & la Bellonne qui firent auſſi quelques priſes. Il ne reſta que peu de jours ſur la côte, & regagna Trinquemale où deux frégates nouvellement arrivées du Cap de Bonne-Eſpérance, renforcèrent ſon eſcadre accrue tout nouvellement de deux vaiſſeaux de cinquante canons, l'un Hollandois & l'autre Portugais. Ce dernier à peine ſorti des chantiers de Bombay, s'étoit vu réduit à baiſſer pavillon devant notre eſcadre. L'Amiral François n'attendoit que l'arrivée de M. de Buſſy & la jonction des deux eſcadres, pour ſe porter vers Madraſs. Il avoit envoyé à Pondichéry une frégate chargée d'y recueillir des rapports fidèles ſur l'état des affaires dans cette partie de l'Inde. Il ſut, par cette voie, que l'Amiral Hughes avoit perdu quatre de ſes vaiſſeaux dans une tempête, & que ce déſaſtre le re- 1783.

1783. tiendroit à Bombay jusqu'à la fin du mois de Mars. En effet, ce Général n'arriva que le 13 Avril à Madrass, toujours plus incertain sur la position de l'escadre françoise, qui venoit de mettre à la voile, mais dont il ignoroit la direction. Dans cette incertitude, il fit voile vers le Sud pour coopérer avec l'armée aux ordres du Général Stuart, dans l'expédition contre Goudelour. Avant que d'en faire connoître l'issue, l'ordre des tems nous ramene à des événemens antérieurs.

17 Janvier. Avantages des Anglois dans le pays de Bédanore.

La prise de Bédanore & de Candapore fut un des plus décisifs en faveur des Anglois; cette conquête n'enleva pas un soldat à l'armée de Matthews, & s'il faut s'en rapporter aux dépêches du Gouverneur de Madrass, elle entraîna la soumission de tout le pays. Syringapatam, Hyder-Nagur & toutes les autres places capitulèrent sans coup férir; le seul fort de Mangalore opposa de la résistance. Suivant les mêmes dépêches, le Gouverneur du pays de Bédanore avoit offert, aux conditions qu'il ne seroit point déplacé, de renoncer à toute dé-

pendance de Typpoo-Saïb, de livrer Bédanore & les autres places, de fournir aux troupes victorieuses une somme équivalente au pillage qu'elles s'interdiroient, enfin de se reconnoître tributaire de la compagnie, & de lui payer annuellement quinze lackes de pagodes, en reconnoissance & pour prix de son alliance & de sa protection; ce traité conclu avec le Gouverneur Hyat-Saïb, déplut même aux principaux Officiers de l'armée que la perspective d'un butin considérable avoit sur-tout animés dans l'expédition de Bédanore; & la retraite des Colonels Mac-Leod & Humberstone fut une des suites de cette fermentation. Ils vinrent porter leurs plaintes au Conseil de Bombay, qui n'ôsa d'abord prononcer entre le Général en chef & les Officiers & soldats de son armée. Le Gouverneur indien fut la seule victime de cette mutinerie qui donne une idée bien peu avantageuse de la discipline parmi les troupes de la Compagnie britannique dans les grandes Indes. L'emprisonnement d'Hyat-Saïb, & les traitemens barbares qu'on lui fit essuyer, durent asser-

1783.

Fermentation dans l'armée. Ses suites.

1783. mir dans le parti des Nababs ennemis, quiconque auroit eu quelque diſpoſition à s'en détacher. Enfin le malheureux Gouverneur fut relâché ; mais aux conditions qu'il diſtribueroit une partie de ſes tréſors à l'armée, dont le Colonel Mac-Leod fut nommé Commandant à la place du Général Matthews qu'on ſomma de juſtifier ſa conduite.

La mort d'Ayder Aly Kan ſe confirme.

Sur ces entrefaites, on reçut de Bombay la nouvelle bien confirmée de la mort d'Ayder-Aly-Kan; &, à la même époque, on apprit que les Marattes avoient ſigné le 24 Février, un traité de paix avec la Compagnie. Cette paix fut proclamée ſolemnellement, & l'on prit toutes les meſures néceſſaires pour en faire obſerver les conditions. L'événement qu'on va rapporter, atteſte & la mauvaiſe foi, & la barbarie des Indiens en cette circonſtance.

Contravention au traité de paix, entre les Anglois & les Marattes.

Les Colonels Mac-Leod, Humberſtone & pluſieurs autres Officiers avoient fait voile de Bombay pour ſe rendre à l'armée de Bédanore. Le vaiſſeau le Ranger qu'ils montoient, étoit commandé par le Lieutenant Pruen, dont les ordres por-

toient de s'interdire tout acte d'hos-tilité contre les Marattes. Il voguoit avec la confiance de la paix, lors-que le troisième jour de sa naviga-tion, il se vit attaqué par trois gros vaisseaux & quatre galliottes. C'étoit une flottille indienne con-tre laquelle il eut à soutenir avec douze canons, un combat qui coûta la vie aux trois quarts de son équi-page. Après cinq heures d'une ré-sistance héroïque, il se vit con-traint d'amener pavillon, & de se laisser conduire à Gheriah, où le Subedar prétendit ne rien savoir de l'existence du traité de paix. Il refusa de mettre en liberté le vais-seau le Ranger, & les débris de son malheureux équipage. Le Colonel Humberstone mourut de ses bles-sures le 30 Avril. On craignit longtems le même sort pour le Lieu-tenant Pruen & le Colonel Mac-leod; mais ils recouvrèrent la vie, & ce fut à leurs soins qu'on dut le retour du vaisseau anglois qui fut relâché de Gheriah dans les der-niers jours de Mai. Madajée-Scin-dia avoit ratifié le traité de paix; sur les plaintes de M. Anderson,

1783.

1783. il écrivit au Ministre maratte, pour qu'il eut à punir de mort le principal auteur de l'outrage fait aux Anglois ; mais la contravention au traité n'en resta pas moins impunie ; & pour acquitter la promesse qu'il en avoit faite, Scindia ne balança point à se ranger du parti de la Compagnie angloise. Elle ne crut pas devoir se montrer trop exigeante dans cette circonstance ; & s'il n'y eut pas de satisfaction de la part des Marattes, il y eut du moins un raccommodement avec le Gouvernement britannique.

Terrible revanche de Tippoo Saïb. Défaite de l'armée de Matthews.

Cependant Tippoo-Saïb avoit retiré son armée du Carnate, pour la conduire dans le Bédanore, où il projetoit de recouvrer les riches territoires qu'on lui avoit enlevés. En effet, il arriva dans ce pays avec mille François & cinquante mille Indiens ; il essuya d'abord quelques échecs de la part du Général Matthews que le désastre du Ranger laissoit toujours en possession du commandement ; mais ce Général apprit bientôt que les troupes du Nabab s'étoient emparé

des poſtes établis aux Gauts, poſtes importans qui ſe rendirent ſans oppoſer de réſiſtance, & dont la perte coupoit toute communication avec la mer. Ceux qui échappèrent des Gauts ſe ſauvèrent à Cundapore, où la même terreur excita le même déſordre : toute la garniſon prit la fuite, même avant que l'ennemi ſe préſentât. Une grande partie vint ſe réfugier à Onore où commandoit le Capitaine Torriano, qui, par ſa conduite réſolue, ſut garantir ſa garniſon de cette terreur panique; mais il fit de vains efforts pour recouvrer Cundapore. La priſe de Bédanore mit le comble à ce déſaſtre. Après une défenſe vigoureuſe, le Général Matthews fut obligé de ſe rendre priſonnier avec une grande partie de ſon armée. Il avoit perdu dans cette malheureuſe affaire ſix cens Européens, & plus de quinze cens Sypahis.

1783.

Les cinquante mille hommes aux ordres de Tippoo vinrent camper le 19 Mai devant Mangalore, où commandoit le Major Campbell. Ce brave Officier ſe flattoit de conſerver cette place; mais dans ſes dépêches

Le Major Campbell craint pour Carwer & Onore.

1783. au Comité du Bombay, il ne dissimula pas ses inquiétudes sur Onore & Carwer, deux autres places de cette partie de l'Inde, où les Anglois avoient des forces respectables. Elles se montoient à trois mille hommes, & malgré les pertes qu'ils avoient essuyées, ils espéroient encore de recommencer sur la côte Malabar, une puissante diversion contre les territoires de Tippoo-Saïb.

Siége de Goudelour, interrompu à la nouvelle de la paix.

Depuis la défaite du Général Matthews, les Troupes Méridionales avoient fait une irruption dans le pays de Coimbature, & s'étoient emparé de Caroor & Dindegul. Elles s'avancerent vers Darampore, enlevèrent ce fort, & dirigèrent leur route vers Palingacheri. Le Colonel Fullarton qui les commandoit, en étoit à six journées, lorsqu'il fut arrêté dans sa marche victorieuse par un ordre du Général Stuart, qui l'appelloit à Goudelour, dont il formoit le siége avec une puissante armée. Le 13 Juin, il avoit attaqué les François dans leurs lignes, emporté deux redoutes de la place, & repoussé la garnison

dans ses derniers retranchemens. Cette entreprise coûta cher aux assiégeans, & le Général anglois y perdit trois cens Européens & plus de deux cens Sypahis; le nombre des blessés fut encore plus considérable. Le 25, les assiégés firent une sortie, & s'avancèrent jusques sous les ouvrages des Anglois. Leur attaque vive & meurtrière fut soutenue avec la dernière intrépidité; mais ils y perdirent deux cens hommes, & le Colonel d'Aquitaine y fut fait prisonnier. On ignore quel auroit été le résultat de cette expédition, si au moment de l'assaut, on n'eût reçu de part & d'autre, avec la nouvelle du traité de paix, l'ordre d'interrompre toute hostilité.

1783.

Dernier combat des escadres angloise & françoise.

Malheureusement pour les Anglois, cet avis ne parvint aux Généraux des armées navales qu'après le combat du mois de Juin, qui, sans être décisif, n'en fut pas moins glorieux pour le Bailli de Suffren. Ce Général le termina par une sixième victoire sur l'Amiral Hughes. Comme on n'a point encore de Journal fidèlement circonstancié

1783. de cette dernière expédition de notre armée navale dans les Grandes Indes, on ſe contentera d'ajouter que le Général victorieux vint jouir de ſon triomphe à Goudelour, qu'il avoit délivré, & que Sir Edward Hughes cingla vers Madraſs pour y réparer ſes déſaſtres.

Générosité de la France à l'égard de la Hollande.

Graces aux talens, à l'expérience, à l'intrépidité de notre Vice-Amiral, la France ne termina les hoſtilités ſur aucun théâtre de la guerre, d'une manière auſſi honorable que dans les Grandes Indes, ſi toutefois il y a plus de gloire attachée aux exploits qui firent triompher les armes de Sa Majeſté dans cette partie du monde, qu'aux ſacrifices volontaires qui ſignalèrent ſon généreux déſintéreſſement aux yeux de toute l'Europe. Le traité définitif conclu le 3 Septembre entre les Cours de France, d'Eſpagne & d'Angleterre, confirma cette modération héroïque déjà conſacrée par les articles préliminaires du même traité. Mais ſi notre auguſte Monarque crut devoir cimenter ſa réconciliation avec une Puiſſance ennemie, par des ſacrifices, dont la no-

blesse est presque sans exemple, vu la circonstance où se trouvoient les deux nations, on conçoit que la France dut se montrer encore moins réservée dans l'abandon de ses droits sur les dépouilles d'une Puissance associée, dans cette guerre, aux intérêts de la Maison de Bourbon. La République de Hollande n'eut pas besoin de réclamer les possessions que nos armes avoient reconquises sur l'ennemi commun. Par un dernier trait de magnanimité, Sa Majesté fit signifier à Leurs Hautes Puissances, qu'elle n'exigeoit, pour la restitution de toutes ces conquêtes, aucune espèce de compensation ou d'indemnité.

1783.

L'Angleterre se montre plus exigente avec les Hollandois.

L'Angleterre se montra moins accommodante avec la République de Hollande; & les Plénipotentiaires anglois eurent ordre de ne se relâcher, en aucune manière, de la dureté des conditions exigées par la Cour de Saint-James. Envain, M. le Comte de Vergennes employa ses bons offices auprès du Ministère britannique, & fit les plus fortes instances pour obtenir des

1783. adouciſſemens à la rigueur de quelques articles du traité préliminaire entre Leurs Hautes Puiſſances & l'Angleterre ; toutes les négociations devinrent inutiles, & Son Excellence n'eut que des regrets à témoigner aux Etats-Généraux. Mais pour convaincre leurs Plénipotentiaires de l'affection de Sa Majeſté, le Comte de Vergennes crut devoir rappeller tout ce qu'elle avoit fait en faveur de la République, depuis le commencement des hoſtilités. Il ne diſſimula pas que la Hollande avoit montré peu d'activité dans les dernières opérations de la guerre, & que l'ennemi profitoit des avantages qu'elle lui avoit laiſſé prendre. « Telle fut, ajouta-t-il, » la poſition de la France en 1763 ; » elle eut à ſubir les conditions les » plus dures de la part de l'Angle- » terre ; mais elle ne perdit rien » de ſa dignité, & prit de ſages » meſures pour n'être plus expoſée » à de pareilles diſgraces ».

M. le Comte de Vergennes s'emploie vainement en leur faveur.

La Cour de France avoit tellement à cœur les intérêts des Provinces-Unies, qu'elle retarda ſous divers prétextes, la concluſion

de la paix; on s'étoit flatté d'amener l'Angleterre à des conditions plus modérées. Mais les inſtances des autres Puiſſances intéreſſées, & ce que le Roi devoit à ſes propres ſujets, nous forcèrent enfin de mettre un terme aux négociations, & de prendre jour pour la ſignature du traité définitif entre la Grande-Bretagne & les deux branches de la Maiſon de Bourbon.

1783.

La paix ſe conclut entre ces puiſſances, aux conditions énoncées dans les préliminaires

De toutes les demandes de l'Ambaſſadeur britannique, une des plus révoltantes pour les Hollandois, étoit celle d'une libre navigation ſur les côtes d'Afrique (1) : ce fut avec la même répugnance, & après de

(1) Les Directeurs de la compagnie des Indes avoient remis aux Etats-Généraux, une lettre dans laquelle ils ſe plaignoient amèrement des facilités que l'Angleterre ménageoit aux Portugais, pour frauder le droit que la compagnie prétendoit avoir au commerce excluſif des Eſclaves, depuis le cap Palmas juſqu'au pays de Benin. On vit, avec peine, le traité définitif retardé pour des arrangemens relatifs au commerce des hommes. O! ſiécle de philoſophie, vous n'êtes pas encore le ſiècle de l'humanité!

1783. longs débats qui firent craindre la rupture de toute négociation, que les Miniſtres de la République ſe ſoumirent enfin au quatrième article du traité de Weſtminſter, concernant le ſalut accordé au pavillon Anglois. Enfin, les préliminaires de la paix entre l'Angleterre & la Hollande, furent ſignés à Paris le 22 Septembre, par les Miniſtres reſpectifs des deux Puiſſances. Quant au traité définitif, de nouvelles chicanes en reculèrent la confection. La Cour de Saint-James fit propoſer, ſous de vains prétextes, de conclure ce traité à Londres ou à la Haye. Leurs Hautes Puiſſances qui n'attendoient rien de favorable des nouvelles diſcuſſions, & dont toute l'eſpérance étoit de voir changer les préliminaires en traité définitif, déclarèrent que ce ſeroit manquer à la France, que d'évoquer la négociation hors de ſa Capitale. Le Miniſtère britannique n'ôſa plus inſiſter, & le Comte de Mancheſter reçut ordre de conclure la paix aux conditions énoncées dans les préliminaires.

Ainſi fut conſommé le grand

ouvrage de la pacification de l'Europe. Le traité définitif qui devoit affermir le calme en Amérique, n'y fut point connu d'abord assez généralement, pour arrêter ou prévenir toute espèce d'hostilité. Le premier Avril, on ignoroit encore à Saint-Augustin, que la paix fût conclue à cette époque. Le Colonel Deveaux avoit formé le plan d'une expédition contre New-Providence; il l'entreprit avec deux ou trois cens hommes, la plupart recrutés à ses frais. Le 14, il emporta un fort de l'Isle, situé dans la partie de l'Est, & vint, sur le champ, sommer le Gouverneur de la grande forteresse de se rendre aux armes de Sa Majesté britannique. Celui-ci ayant fait attendre sa réponse, le Colonel se porta sur les hauteurs qui commandoient le fort, y dressa ses batteries, & fit arborer sur chacune l'étendard de la Grande-Bretagne. Le Gouverneur Don Antonio fit tirer des boulets & des bombes sur les batteries angloises; mais voyant que tout son feu ne produisoit aucun effet, il prit le parti de capituler, & la place se

1783.

Expédition des Anglois contre New-Providence.

1783. rendit le 18 Avril, à des conditions honorables pour la garnison.

Que l'Amérique est menacée de troubles civils.

Le retard du traité définitif eut d'ailleurs un effet salutaire pour l'Amérique, en ce qu'il tint unis pour la cause commune, les partis disposés à se séparer pour des intérêts particuliers. Cette bonne intelligence, qui jusqu'alors avoit fait la principale force du Congrès, des Provinces & de l'armée, cessa de régner un moment entre ces trois Puissances de l'Amérique affranchie. Elle se vit menacée de perdre, au sein de l'anarchie, cette tranquilité intérieure sans laquelle son indépendance même eût été le principe de sa ruîne. Remontons à la source de cette division intestine qui sembloit annoncer une guerre civile, dont le sage Washington eut encore la gloire de préserver ses concitoyens.

Etat de ses finances à la fin de la guerre.

Jusqu'ici nous avons sur-tout envisagé les Américains sous des rapports militaires; il faut les considérer un moment sous les rapports civils & économiques. Comme ils n'ont pas acquis moins d'honneur à surmonter les difficultés qui résultoient du

mauvais état de leurs finances, qu'à vaincre au Champ de Mars, il importe à leur gloire que nous constations l'Etat de ces Finances à l'époque de la paix qui vient d'affermir l'indépendance des Etats-Unis. Même avant la fin de la guerre, leur dette nationale se montoit à plus de quarante-deux millions de dolars qui, bien évalués, revenoient à deux cens trente millions de nos livres. La majeure partie de cette dette immense étoit étrangère, & les engagemens du Congrès avec la France & d'autres Puissances de l'Europe ne pouvoient être acquittés sans de fortes contributions de la part des Provinces; mais elles n'étoient point d'accord relativement aux impositions sur les marchandises importées, le peuple se prêtoit difficilement aux autres taxes, & déjà les créanciers de la République avoient à se plaindre de quelque négligence à cet égard. Elle fut bientôt divulguée, & fit beaucoup de tort aux emprunts. 1783.

Dans sa lettre du 23 Décembre, au sur-Intendant des Finances amé- Négligences des Etats relativement

1783.

à la dette nationale. Plaintes à ce ſujet.

ricaines, M. Franklin ſe plaignit de cette inexactitude, & fit voir de l'inconſéquence dans la conduite des Etats qui, même en affectant une paſſion déméſurée pour la liberté, ſe refuſoient aux contributions néceſſaires à ſa défenſe. Il inſiſtoit ſur la néceſſité de rétablir le crédit de la nouvelle République, en aſſignant des fonds certains deſtinés au paiement régulier, ſinon de la totalité, au moins des intérêts de la dette nationale.

Derniers emprunts des Etats-Unis. Quelles en ont les conditions?

Trois mois après, le Miniſtre de France à Philadelphie témoigna ſon inquiétude ſur le même objet, en des termes qui ſuppoſoient un grand déſordre dans les Finances de l'Amérique. Sa lettre au même Sur-Intendant annonçoit le nouvel emprunt de ſix millions que Sa Majeſté vouloit bien procurer aux Etats, ſur les aſſurances qu'il avoit fait paſſer à M. le Comte de Vergennes des bonnes diſpoſitions du peuple américain à remplir les engagemens du Congrès. « Mais, » continuoit-il, je me vois obligé » d'informer le Miniſtre, que mes » eſpérances ſe ſont évanouies, & » que

»que mes assurances étoient sans »fondement ». 1783.

Il rappelle au sur-Intendant que les six millions sont prêtés aux conditions énoncées dans l'emprunt de l'année précédente; c'est-à-dire, que les paiemens s'en feront chaque année, sur le pied de cinq cens mille livres, sans y comprendre les intérêts. Il finit par lui signifier que c'est le dernier effort de la France, & que dans tous les cas possibles, les Etats doivent renoncer à de nouvelles avances de la part de Sa Majesté. Quant aux ressources qu'ils pourroient chercher ailleurs, qu'ils ne se flattent pas, ajoute M. de la Luzerne, du moindre espoir de succès, avant que d'avoir établi un revenu public, solide & permanent; leurs délais & leur répugnance à cet égard, sont malheureusement connus de toute l'Europe.

Que l'acquittement des dettes exige le dévouement des Etats-Unis.

Par le contrat solemnel passé le 16 Juillet 1782 entre MM. de Vergennes & Franklin, les Etats s'étoient engagés à rembourser chaque année, un douzième des dix-huit millions déjà prêtés à la Ré-

publique. L'emprunt de cinq mil-
1783. lions de florins fait aux Hollandois, ſous la garantie de la France, le 17 Juin de la même année, fut moins à charge pour le moment aux Etats-Unis, en ce que, par une clauſe des actes paſſés entre M. Adams & les différens prêteurs, il étoit ſtipulé que le capital reſteroit fixé l'eſpace de dix ans, & ne ſeroit racheté pour la cinquième partie, qu'au premier Juin 1793, & de la même manière d'année en année, juſqu'au premier Juin 1797 incluſivement. Il n'en eſt pas moins vrai, qu'en y comprenant les dettes domeſtiques, la totalité de l'intérêt annuel ſe montoit à plus de deux millions de dollars. La dette militaire étoit la plus ſacrée de toutes ces dettes; on la portoit à près de onze millions, ſans compter les gratifications promiſes aux ſoldats. Pour ſubvenir aux beſoins de la patrie dans cette conjoncture preſſante, il n'y avoit de reſſource que dans le dévouement des Provinces. Le Congrès ne ceſſoit de les inviter à des efforts patriotiques, & tel fut

l'objet de ſon adreſſe aux différens Etats confédérés. En voici la ſubſtance.

1783.

Invitation du Congrès à ce ſujet.

» Les circonſtances critiques où » ſe trouve la Confédération, im« poſent au Congrès l'obligation » d'en faire le tableau, de pour» voir aux dettes que la guerre » vient d'accumuler à la charge des » Etats-Unis, & de prévenir les dan» gers qui peuvent interrompre l'har» monie & la tranquilité de la Répu» blique. Dans ce moment de criſe, » le premier devoir du Congrès eſt » d'inculquer dans les eſprits la né» ceſſité de faire des fonds pour » l'acquittement de la dette natio» nale. Quoique très-forte, cette » dette l'eſt beaucoup moins qu'on » ne devoit l'attendre, quand on » conſidère la cauſe qui l'a fait naî» tre, quand on la compare aux » fardeaux, dont les autres nations » ſont accablées pour des guerres » d'ambition & de vaine gloire. » Mais la grandeur de la dette ne » fait rien à la queſtion. Il ſuffit » qu'elle ait été contractée légiti» mement, & que la juſtice exige » qu'elle ſoit acquittée. Nous con-

1783. » jurons les différens Etats d'adop- » ter une manière ſimple & légitime » d'acquitter cette dette, de réflé- » chir ſur les conſéquences que ſa » *réjection* peut entraîner, & de ſe » perſuader que le Congrès n'en ſera » pas reſponſable. S'il falloit, pour » vous engager à effectuer ces paie- » mens, employer d'autres motifs » que ceux de la juſtice, quelle » nation en eut jamais de plus forts! » Car, avec qui l'Amérique doit- » elle ſe libérer? Avec un Allié » qui aux efforts de ſes troupes ar- » mées pour notre défenſe, a joint » le ſecours de ſes tréſors; qui, à » des avances conſidérables, ajouta » les dons généreux de la magna- » nimité: avec des individus, qui, » membres d'une République em- » preſſée à marquer notre rang par- » mi les nations indépendantes, nous » ont donné des marques ſigna- » lées de leur attachement à notre » cauſe & de leur confiance en no- » tre gratitude. Une autre claſſe de » créanciers eſt cette troupe illuſtre » de citoyens, qui ont défendu, au » prix de leur ſang, nos foyers & » notre liberté, & qui, en récom-

» pense de leurs services, ne de- 1783.
» mandent qu'un portion de leurs
» gages suffisante pour leur faire
» trouver au sein de la paix & de la
» vie domestique, une ressource ho-
» norable contre la mendicité. La
» dernière classe de créanciers com-
» prend ceux de nos concitoyens
» qui ont reçu des prêteurs le pa-
» pier du Congrès, & ceux, dont
» la propriété a été sacrifiée pour
» le service du public. La voix de
» la politique, de la justice & de l'hu-
» manité plaide en faveur de ces dif-
» férentes classes. Jamais les formes
» pures du Gouvernement républi-
» cain n'ont eu une plus belle oc-
» casion de se justifier par leurs
» fruits, de tous les reproches qu'on
» leur a faits. Sous ce point de vue,
» les citoyens des Etats-Unis sont
» responsables du plus grand dépôt
» qui jamais ait été confié à une
» Société politique ».

Continuation du schisme politique.

Cette adresse fut accompagnée ou suivie d'une autre pièce où il étoit recommandé aux différentes provinces, comme indipensablement nécessaire à la restauration du crédit public, de revêtir les Etats

1783. en Congrès aſſemblés, du pouvoir relatif à la levée des droits ſur les marchandiſes importées des pays étrangers. Mais cette recommandation & cette adreſſe n'arrêtèrent point le ſchiſme politique qui diviſoit les Américains. Quelques Provinces en conçurent de l'ombrage, & ces invitations patriotiques donnèrent lieu à des ſoupçons offenſans contre les vues ſecretes de l'aſſemblée de Philadelphie. On vit paroître à cette époque, de nouvelles inſtructions, où la défiance & l'aigreur reſpiroient dans chaque paragraphe. On en jugera ſur cette lettre des habitans de Fair-Fax dans la Virginie à leurs Délégués à l'aſſemblée du 30 Mai.

. . . .

Lettre des Habitans de Fair-Fax.

» MESSIEURS, nous vous recommandons expreſſément de vous oppoſer, de tout votre pouvoir, à ce qu'il ſoit fait aucune infraction au dernier traité de paix, relativement au paiement des dettes ou à tout autre article du traité; infraction qui violeroit la foi publique garantie par les Commiſſaires Américains, & qui pourroit nous replonger dans les calamités de

» la guerre, ou le danger des re-
» présailles. Nous vous prions aussi 1783.
« de vous opposer à toute usurpa-
» tion de la part du Congrès amé-
» ricain, sur la Souveraineté & Ju-
» risdiction des Etats séparés ; à toute
» usurpation de pouvoir qui ne se-
» roit point spécifié dans les articles
» de la confédération. Car si le Con-
» grès, sous prétexte de la néces-
» sité, pouvoit s'arroger une fois des
» pouvoirs non garantis par ces arti-
» cles, il le pourroit dans cent autres
» cas, & chaque usurpation seroit
» confirmée & fortifiée par les usur-
» pations précédentes. Nous vous
» recommandons sur-tout de vous
» roidir contre les efforts du Con-
» grès pour obtenir un revenu per-
» pétuel, ou la nomination d'Offi-
» ciers préposés aux revenus. Ces
» pouvoirs ajoutés à ceux dont le
» Congrès est déjà revêtu, met-
» troient en danger la constitution
» de ce Gouvernement dans les
» différens Etats ; les articles de con-
» fédération ne seroient plus qu'un
» vain parchemin ; & le rempart
» de la liberté américaine se trou-
» veroit renversé. Nous n'aimons

1783.

» point le langage de la dernière » adresse du Congrès aux différentes » provinces, & du rapport des Comités au sujet des revenus, publié » dans le même *pamphlet*. Si on » examine ces pièces attentivement, on y trouvera de fortes » preuves que le Congrès convoite » le pouvoir. Elles renferment la » même espece d'argumens employés d'abord dans l'affaire de » l'impôt pour la marine, & dont » on s'étoit servi pour justifier les « mesures arbitraires de la race des » Stuarts en Angleterre, &c. ».

Pourquoi les petits Etats sont plus décisifs que les autres.

Le petit Etat de Rhode-Island fut un de ceux qui s'opposèrent, avec le plus de vigueur, à ce qu'on revêtît le Congrès d'une autorité suffisante pour lever des impôts; & nous observerons à ce sujet, qu'en général, les petits Etats sont les plus décisifs & les plus tranchans; l'impulsion s'y fait sentir plus vivement du centre aux extrémités, &, comme dans le monde physique, la force y est peut-être en raison inverse de la longueur des rayons. Quoi qu'il en soit, les principales objections d'une partie des Etats

contre l'extenſion de la puiſſance du Congrès relativement aux taxes publiques, étoient, comme on l'a vu, que la confédération n'autoriſoit point cet accroiſſement de puiſſance, que tout pouvoir tend à l'agrandiſſement & à l'uſurpation, que, ce premier pas fait, on verroit bientôt le Congrès s'arroger le droit d'impoſer une capitation ou une taxe foncière, & la démocratie de l'Amérique ſe changer inſenſiblement en Ariſtocratie. 1783.

Les circonſtances forcent le Congrès à congédier l'armée ſans récompenſes.

Cependant les engagemens contractés avec les créanciers des Etats, ne pouvoient être remplis à des termes également précis, tant chez l'étranger qu'au ſein de la République; & dans ce moment de criſe, pour conſerver au dehors l'honneur de la patrie, le Congrès ſe vit forcé de négliger les intétêts de l'armée. La demi-paye ſolemnellement promiſe aux troupes licenciées, fut au moins ſuſpendue juſqu'à nouvel ordre, & l'on vit paroître cette réſolution de l'Aſſemblée de Philadelphie.

» Que le Commandant en chef » ſera prévenu d'accorder des con-

1783.

» gés aux Officiers & Soldats qui » doivent être licenciés à la con- » clusion du traité de paix défini- » tif, & qu'il prendra de sages » mesures pour faire conduire ces » troupes à leurs demeures res- » pectives, de manière à les sa- » tisfaire, sans nuire aux provinces » qu'elles doivent traverser. Que » les hommes ainsi licenciés pour- » ront emporter leurs armes avec » eux ».

Le mécontentement des troupes se manifesta d'abord par une adresse au Général, où la modération présidoit même aux expressions de de la douleur & de l'abattement.

L'armée adresse ses plaintes à Washington.

» VOTRE EXCELLENCE, est-il » dit dans cette Adresse, connoît si » bien l'état actuel de l'armée, qu'il » seroit inutile de vous le peindre. » Vous avez été le témoin de nos » souffrances; vous l'êtes du far- » deau de misère qui nous accable. » Nous nous étions flattés, d'après » l'assurance que vous nous en aviez « donnée, que nos comptes seroient » liquidés, & qu'avant de nous li- » cencier, on assigneroit des fonds » pour en payer le montant. C'est

» avec un mélange de ſurpriſe & » de douleur, que nous apprenons » la dernière réſolution du Congrès, » qui ordonne de congédier les Of- » ficiers & les Soldats, ſans avoir » terminé aucun de ces objets im- » portans. Pour comble de maux, » on nous oblige de quitter l'armée » ſans aucun titre qui aſſure notre » dette, ſans aucune reſſource pour » acquitter celles que nous avons » contractées au ſervice de la patrie, » ſans appui, ſans crédit, ſans aucun » moyen de pourvoir à notre ſubſiſ- » tance & à celle de nos familles » indigentes. Le ſouvenir de nos » périls communs nous enhardit » à ſolliciter Votre Excellence, à » lui demander que l'ordre fondé » ſur l'acte du Congrès du 26 Mai » dernier, puiſſe être ſuſpendu; « que nul Officier, qu'aucun Sol- » dat ne ſoit obligé de recevoir ſon » congé, avant que cette honorable » Compagnie ait pris connoiſſance » de l'état déplorable où ſa réſolu- » tion va nous plonger, avant que » la liquidation de nos comptes ſoit » effectuée, & que chacun de nous » ait obtenu une ſomme d'argent

1783.

» suffisante pour le transporter du » camp dans ses foyers ».

1783.

Réponse du Général. Ses démarches auprès du Congrès.

Le Général Washington fit à cette Adresse une réponse, dont l'objet principal étoit d'offrir aux troupes la perspective d'un adoucissement prochain dans leur situation; mais en même tems qu'il rassuroit l'armée sur les bonnes dispositions du Congrès, il plaidoit la cause des troupes auprès de cette Compagnie, en des termes qui lui faisoient sentir qu'un des grands moyens de conserver le crédit national, & d'assurer la tranquillité future des treize Républiques américaines, étoit d'acquiescer aux justes demandes de leurs braves défenseurs. « Leurs services, » ajoutoit-il, sont connus de tout » l'Univers, & je regarde comme » inutile de m'étendre sur leurs » droits aux dédommagemens les » plus amples. Il résulte de l'exa- » men des titres de l'Armée à la re- » connoissance des Etats, que les » souffrances & les sacrifices des Of- » ficiers exigent une compensation » supérieure à leurs appointemens » ordinaires; que toute l'armée a

» des droits aux récompenſes ; 1783.
» que ſon dernier mémoire adreſ-
» ſé au Congrès, ne contient
» que de juſtes réclamations. Si
» les Officiers de cette armée doi-
» vent être les ſeules victimes de
» la révolution, ſi leur deſtinée eſt
» de quitter le champ de bataille
» pour aller vieillir dans la pau-
» vreté, la misère & le mépris ;
» s'ils ſont condamnés à vivre dans
» une ſervile dépendance, à devoir
» aux ſecours de la compaſſion les
» reſtes malheureux d'une vie ſacri-
» fiée avec honneur; alors j'aurai ap-
» pris ce qu'eſt l'ingratitude, je réa-
» liſerai le ſonge qui doit répandre
» l'amertume ſur tous les inſtans de
» ma vie future. Mais je n'ai point
» de pareilles allarmes. Une con-
» trée échappée à la ruine par les
» armes de la claſſe des citoyens la
» plus dévouée, ne s'exemptera ja-
» mais de leur payer la dette de la
» reconnoiſſance ».

Que les Officiers de l'armée rendent juſtice au Congrès ſur ſes diſpoſitions.

Le Congrès avouoit cette dette ; il deſiroit l'acquitter dans toute l'étendue de ſa gratitude, & toutes ſes adreſſes aux différens Etats, repréſentoient l'armée comme une claſſe

1783. de créanciers privilégiés ; mais une partie de ces Etats se montroit toujours plus éloignée d'accorder à ses Délégués un pouvoir, sans lequel la restauration du crédit public & l'acquittement de la dette militaire, ne pouvoient s'effectuer. Cette obstination de quelques Provinces mit le Congrès dans l'impossibilité, non-seulement de satisfaire les troupes au terme convenu, mais d'assurer l'objet de leurs réclamations pour l'avenir. Les Officiers de l'armée soutinrent avec autant de modération que de constance, une épreuve d'autant plus dure, qu'elle paroissoit être l'ouvrage de l'ingratitude, & que ce traitement pouvoit être envisagé par les étrangers, comme un témoignage du mécontentement de la République, & peut-être affoiblir à leurs yeux les titres de cette brave armée à la reconnoissance de ses concitoyens. En gémissant sur l'injustice, dont ils alloient être les victimes, ces Officiers patriotes étoient bien loin de l'attribuer au Congrès, dont ils connoissoient les dispositions. Le soldat moins inf-

truit, ne cherchoit point les auteurs de sa détreſſe hors de l'aſſemblée de Philadelphie. Les repréſentans de la nation étoient pour lui les ſeuls dépoſitaires du pouvoir, & il crut devoir s'en prendre aux membres du Congrès des torts de leurs Conſtituans. 1783.

Soulèvement des troupes en quartier à Philadelphie. Le Congrès quitte cette ville.

Au ſentiment anticipé de la détreſſe, dont cette dernière claſſe de l'armée prévoyoit les horreurs avec effroi, ſe joignoit cet eſprit turbulent que donne quelquefois la vie militaire, & dont l'effet trop ordinaire eſt d'étouffer le reſpect pour les loix, & d'inſpirer du mépris pour l'autorité d'une adminiſtration civile. Cet eſprit de révolte & de ſoulèvement fermentoit plus ou moins dans tous les corps de la Milice américaine. Le Samedi 21 Juin, il éclata d'une manière bien allarmante pour les repréſentans des Etats-Unis. Une partie des troupes, en quartier à Philadelphie, ſortit en armes de ſes caſernes, avec des intentions hoſtiles contre cette honorable Compagnie, inveſtit la ſalle d'aſſemblée, & par des menaces répétées qui préſageoient une exé-

1783. cution tragique, mit ces vénérables chefs de la confédération dans la néceſſité de chercher un aſyle hors de Philadelphie. Le Congrès réfugié d'abord à Prince-Town, dans l'Etat de New-Jerſey, y prit des meſures longtems infructueuſes pour conjurer l'orage qui menaçoit la République.

Le ſalut de l'Amérique eſt dû une ſeconde fois à Washington.

Dans cet Etat d'anarchie, tout ſembloit annoncer une guerre civile, qui ſans doute auroit détruit le grand ouvrage de la révolution américaine. Heureuſement pour les Etats-Unis, Washington ne s'étoit point encore retiré dans ſes terres, & ce génie tutélaire de la patrie devoit conſerver le monument que ſes talens militaires venoient d'élever à la liberté. Après avoir affranchi l'Amérique, il ſut la pacifier, en l'éclairant ſur ſes véritablea intérêts. Les Etats déſunis reprirent leur ancienne harmonie; ils retrouvèrent leur force dans cette réunion. L'armée redevenue patriote, mit ſa gloire à ſouffrir pour ſon pays, & déſormais elle attendit ſans murmurer, les récompenſes promiſes à ſa valeur; chaque citoyen

libre de l'Amérique régénerée, vit dans la liberté une compenſation de tous les ſacrifices ; & ce grand changement fut l'ouvrage d'une lettre de Washington. Je ne puis mieux terminer cette hiſtoire, qu'en mettant ſous les yeux du lecteur ce monument précieux de la ſageſſe, de l'éloquence & du patriotiſme de ce Héros légiſlateur.

1783.

Lettre circulaire de Washington, datée du 18 Juin.

» MONSIEUR, le grand objet » pour lequel j'ai eu l'honneur de » ſervir ma patrie, étant rempli, je » me diſpoſe à réſigner mon em- » ploi entre les mains du Congrès. » Impatient de regagner cette re- » traite domeſtique, à laquelle je me » ſuis arraché avec la plus grande ré- » pugnance, je ſoupire après le repos, » & ma réſolution eſt d'y paſſer le reſ- » te de ma vie, loin du tumulte & du » fracas du monde. Mais avant que » d'effectuer ce projet, je dois vous » communiquer mes penſées pour » la dernière fois ; vous féliciter ſur » les évènemens glorieux qu'il a plu » au ciel de produire en notre fa- » veur ; vous ouvrir mon ame ſur » quelques objets intimement liés à » la tranquillité des Etats-Unis, &

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» prendre congé de Votre Ex-
» cellence, en donnant ma bénédic-
» tion à ce pays, au ſervice duquel
» j'ai conſacré la fleur de mes ans,
» pour le bien duquel j'ai conſumé
» tant de jours dans l'anxiété, tant
» de nuits dans les veilles, & dont
» le bonheur, qui m'eſt extrême-
» ment cher, ſera toujours la baſe
» de ma félicité. Qu'il me ſoit permis
« à cette époque heureuſe, de récla-
» mer la liberté de m'étendre ſur le
» ſujet de nos félicitations mutuelles.

» Si nous conſidérons l'impor-
» tance du prix que nous diſputions,
» la nature douteuſe de la diſpute,
» la manière favorable, dont elle
» s'eſt terminée, nous trouverons
» les plus grands motifs de joie &
» de reconnoiſſance. L'événement
» eſt infiniment heureux comme
» ſource de jouiſſances préſentes, &
» comme préſage du bonheur à ve-
» nir. Nous avons lieu de nous fé-
» liciter du ſort que nous a fait la
» Providence, ſous quelque point
» de vue que nous le contemplions,
» naturel, politique ou moral. Pro-
» priétaires & Souverains uniques
» d'un vaſte Continent qui com-

»prend dans toutes leurs variétés
»les différens sols & les divers cli-
»mats du monde, qui produit en
»abondance toutes les choses né-
»cessaires & agréables à la vie, les
«citoyens de l'Amérique sont dans
»une situation faite pour remplir
»l'idée de la félicité humaine. Li-
»bres & indépendans par le bien-
»fait de la paix qui les comble de
»tous les avantages de la nature,
»à dater de cette période, ils doi-
»vent être envisagés comme des
»acteurs chargés de déployer leurs
»talens aux yeux de l'Univers en-
»tier, sur un théâtre que la Pro-
»vidence a spécialement consacré
»au développement du bonheur &
»de la dignité de l'homme. Dans ces
»contrées fortunées, non-seulement
»ils sont environnés de toutes les
»choses faites pour completter
»les jouissances privées & do-
»mestiques ; mais le ciel a cou-
»ronné toutes les bénédictions
»répandues sur eux, en leur don-
»nant, pour assurer leur félicité,
»des moyens infaillibles, qui ne
»sont à la disposition d'aucun autre
»peuple.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

»Rien ne démontre mieux la »justesse de ces observations, que »le souvenir des circonstances dans »lesquelles notre République a pris »son rang parmi les nations. Les »fondemens de notre Empire n'ont »point été posés dans les siécles té»nébreux de la superstition & de l'i»gnorance; mais à une époque où »les droits du genre humain étoient »mieux entendus & plus clairement »définis qu'à aucune autre époque »antérieure. Les recherches de l'es»prit humain sur la félicité sociale, »ont été portées à une grande éten»due de lumières. Le trésor des »connoissances acquises par les tra»vaux des philosophes, des sages & »des législateurs, dans une longue »succession d'années, est ouvert à »l'usage du monde entier, & la »sagesse réunie de tous les grands »hommes peut être heureusement »appliquée aux formes de notre »Gouvernement. La culture libre »des belles-lettres, l'extension il»limitée du commerce, le rafine»ment progressif des manières, l'é»lévation insensible des idées, & »par-dessus tout, la lumière pure

» & bienfaiſante de la révélation, » ont, par leur influence, amélioré » l'eſpèce humaine, & beaucoup » ajouté aux avantages qui réſultent de la ſociété. C'eſt ſous les » auſpices de cette période fortunée, que les Etats-Unis ont reçu » l'exiſtence politique; de ſorte que, » s'il arrivoit que leurs citoyens ne » fuſſent pas complettement libres » & heureux, ce ſeroit entièrement » leur faute.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Waſhington.

» Telle eſt notre ſituation actuelle, telle eſt la perſpective qui » nous eſt offerte. Mais quoique la » Providence nous tende ainſi la coupe de bénédiction, quoique la » félicité devienne notre appanage, » ſi nous ſommes diſpoſés à ſaiſir » l'occaſion qui la met à notre portée; cependant il eſt encore au » choix des Etats-Unis de l'Amérique de ſe faire reſpecter ou mépriſer comme corps de nation, » de fixer ſes proſpérités, ou de » les laiſſer échapper. Ce moment » eſt pour eux la pierre-de-touche; c'eſt dans ce moment, que » les yeux du monde entier ſont « arrêtés ſur eux; ce moment eſt

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» celui d'établir ou de perdre à ja-
» mais leur caractère national. Il faut
» saisir ce moment pour donner au
» Gouvernement fédéral le nerf &
» l'énergie qui le mettront en état
» de remplir les fins de son institu-
» tion ; ou ce moment peut être
» l'époque fatale de notre anéan-
» tissement. Il ne faut pour cela, que
» du relâchement dans les ressorts
» de l'union. Que le ciment de la
» confédération s'affoiblisse, & nous
» serons exposés à devenir les jouets
» de la politique européenne, qui,
» pour arrêter l'accroissement de la
» Puissance américaine, soulevera les
» Etats les uns contre les autres, &
» fera servir leur mésintelligence au
» succès de ses vues ambitieuses.
» C'est d'après le systême qu'ils vont
» adopter dans ce moment, qu'ils
» se soutiendront, ou qu'ils tombe-
» ront en ruine. En attendant l'issue
» de cette alternative, il est encore
» à décider si la révolution de l'A-
» mérique doit être considérée ul-
» térieurement comme une béné-
» diction ou comme une malédic-
» tion. —— Bénédiction ou malé-
» diction pour la génération actuelle

» & pour les générations futures ; » car la destinée de plusieurs millions d'hommes à naître est enveloppée dans la nôtre.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» Convaincu, comme je le suis, » de l'importance de la crise actuelle, » garder le silence seroit un crime. » Je parlerai donc à Votre Excellence, & sans aucun déguisement, » le langage de l'homme libre & » sincère. Je ne me le dissimule pas, » tous ceux qui pensent & voient » différemment en matières politiques, me reprocheront que je » m'écarte de la ligne tracée par » mon pouvoir ; peut-être attribueront-ils à l'arrogance, à l'ostentation ce que je sais être le résultat des intentions les plus pures ; » mais la droiture de mon cœur, » le rôle que j'ai rempli jusqu'à » présent dans les affaires, le parti » que j'ai pris de ne plus m'en mêler, » le desir ardent que j'ai toujours » manifesté, de jouir, au sein d'une » vie privée, des avantages qui résultent d'un gouvernement sage » & bienfaisant, tout, j'ôse l'espérer, convaincra mes concitoyens, que je ne puis avoir des

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» vues ſiniſtres, en communiquant » ſans réſerve les opinions renfer- » mées dans cette adreſſe.

» Quatre choſes me paroiſſent » eſſentielles au bien-être, pour ne » pas dire, à l'exiſtence des Etats- » Unis enviſagés comme Puiſſance » indépendante.

» 1°. Une union indiſſoluble » des Etats ſous une tête fédé- » rale.

» 2°. Un égard ſacré pour la juſ- » tice publique.

» 3°. L'adoption d'un établiſſe- » ment convenable en tems de » paix.

» 4°. Cette diſpoſition pacifique » & amicale parmi les habitans des » Etats-Unis, qui ſeule peut les » conduire à mettre en oubli les » préjugés locaux, les opinions po- » litiques affectées à certains lieux, » à faire les conceſſions mutuelles » qu'exige la proſpérité générale, » & même dans certains cas, à ſacri- » fier leurs avantages perſonnels à » l'intérêt de la Communauté.

» Telles ſont les colonnes ſur leſ- » quelles doit porter le glorieux » édifice de notre indépendance & » de

» de notre caractère national. La » liberté en eſt la baſe, & quiconque ôſeroit en ſapper les fondemens, mériteroit l'exécration publique & le châtiment le plus ſévère que puiſſe infliger une nation » léſée.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» Je ferai quelques obſervations » ſur les trois premiers articles; » mais j'abandonne le dernier au » bon ſens & à la conſidération de » ceux qui y ſont immédiatement » intéreſſés.

» Relativement au premier point, » quoi qu'il ne ſoit pas néceſſaire » d'entrer ici dans une diſcuſſion » particulière des principes de l'union, & de renouveller la queſtion ſouvent agitée, & qui conſiſte » à décider s'il eſt convenable de » déléguer au Congrès une portion » plus étendue de pouvoir; il eſt » pourtant de mon devoir & de celui de tout vrai patriote de poſer » ſans réſerve, les propoſitions ſuivantes.

» Que ſi les Etats ne permettent » point au Congrès de mettre en exercice les prérogatives, dont la conſtitution l'a indubitablement revêtu,

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» tout doit tendre rapidement à » l'anarchie & à la confuſion ; qu'il » eſt indiſpenſable pour le bien des » Etats pris ſéparément, qu'il ré» ſide quelque part un pouvoir ſu» prême pour régler & gouverner » les intérêts généraux de la Répu» blique confédérée ; que ſans cela, » l'union ne peut durer ; qu'il faut » que chaque Etat ſe prête fidéle» ment aux dernières propoſitions » & demandes du Congrès, & que » du parti contraire il réſulteroit » les ſuites les plus funeſtes ; que » toutes meſures tendantes à diſ» ſoudre l'union, contribuant à vio» ler ou à diminuer l'autorité ſou» veraine, doivent être conſidérées » comme hoſtiles envers la liberté & » l'indépendance de l'Amérique, & » que leurs auteurs doivent être » traités en conſéquence ; qu'en un » mot, à moins que, par la concurren» ce des Etats, nous ne ſoyons mis » à portée de participer aux fruits » de la révolution, & de jouir des » avantages eſſentiels de la ſociété » civile ſous une forme de gouver» nement auſſi libre, auſſi pur, auſſi » bien en garde contre les uſurpa-

» tions du pouvoir arbitraire, que » celui dont l'adoption est consacrée » par les articles de la confédéra« tion; on aura à regretter tant de » sang, tant d'argent prodigués sans » objet, tant de sacrifices inutiles, » tant de souffrances supportées sans » compensation.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» Je pourrois exposer ici quan» tité d'autres considérations faites » pour nous convaincre, que sans » une entière conformité à l'esprit » de l'union, nous ne pouvons exister » comme Puissance indépendante; » mais il suffit à mon objet, d'en présenter une ou deux qui me » paroissent d'une grande impor» tance.

» Ce n'est que dans notre carac» tère d'Etats-Unis, formant en» semble un seul Empire, que notre » indépendance est reconnue par » les nations étrangères, que notre » Puissance peut y mériter des égards, » & notre crédit s'y soutenir. Les » traités des Puissances européennes » avec les Etats-Unis de l'Améri» que deviennent nuls au moment » de la dissolution de l'union : nous » nous retrouvons alors à-peu-près

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

„dans l'état de nature, où peut-„être une expérience funeſte nous „apprendra qu'il eſt une progreſ-„ſion néceſſaire de l'extrémité „de l'anarchie à l'extrémité de la „tyrannie, & que le pouvoir ar-„bitraire s'établit aiſément ſur les „ruines de la liberté, quand on l'a „portée juſqu'à la licence.

„A l'égard du ſecond article, „concernant l'obſervance de la „juſtice publique, le Congrès dans „ſa dernière adreſſe aux Etats-Unis, „a preſque épuiſé ce ſujet. Il a ſi „bien développé ſes idées & fait „ſentir ſi fortement l'obligation où „ſe trouvent les Etats de rendre „une juſtice complette à tous nos „créanciers publics ; il s'eſt ex-„primé ſur cet objet, avec tant d'é-„nergie & de dignité, qu'on ne „peut s'intéreſſer réellement à l'hon-„neur & à l'indépendance de l'Amé-„rique, & héſiter un inſtant ſur la „néceſſité d'adopter les meſures „propoſées. Si les argumens du „Congrès ne produiſent pas la con-„viction, ſi le ſyſtême propoſé par „cette honorable Compagnie, n'eſt „pas mis en exécution immédiate,

» les circonſtances ſont ſi preſſantes, qu'avant de pouvoir adopter aucun autre plan, nous verrons arriver une banqueroute nationale avec toutes ſes funeſtes ſuites : telle eſt l'alternative qui, dans ce moment, ſe préſente aux Etats-Unis. N'en doutons pas, l'Amérique eſt en état d'acquitter les dettes qu'elle a contractées pour ſa défenſe ; je me flatte qu'elle y eſt diſpoſée. » Le ſentier que nous trace le devoir, eſt devant nos yeux ; dans tous les cas poſſibles, on trouvera toujours que l'honnêteté eſt la meilleure, la ſeule vraie politique. Soyons donc juſtes comme nation ; rempliſſons les contrats publics que le Congrès avoit le droit de paſſer ; rempliſſons-les avec cette même bonne-foi à laquelle nous nous croyons tenus dans nos engagemens perſonnels. » Qu'en attendant, les Citoyens de l'Amérique ſe livrent avec empreſſement à leurs occupations, & comme individus, & comme membres de la ſociété. C'eſt alors qu'ils donneront du nerf aux reſſorts du gouvernement, & qu'ils

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» vivront heureux ſous ſa protec-
» tion ; chacun recueillera les fruits
» de ſon travail, chacun jouira de
» ſes acquiſitions avec une pleine
» ſécurité.

» Dans cet état de liberté abſo-
» lue, qui pourroit marquer de la
» répugnance à ſacrifier une foible
» portion de ſa propriété, pour
» ſoutenir les intérêts communs de
» la patrie, & donner de la conſiſ-
» tance à la protection du gouver-
» nement? Qui ne ſe rappelle pas
» les déclarations ſi ſouvent répé-
» tées au commencement de la
» guerre, que nous ſerions com-
» plettement ſatisfaits, ſi, au prix de
» la moitié de nos poſſeſſions, nous
» pouvions défendre le reſte? Où
» trouvera-t-on un homme qui
» veuille être redevable de la dé-
» fenſe de ſa perſonne & de ſa pro-
» priété, aux efforts, à la bravoure,
» à l'effuſion du ſang d'autrui,
» ſans faire lui-même un généreux
» effort pour acquitter la dette
» de l'honneur & de la reconnoiſ-
» ſance? Dans quelle partie du
» continent trouverons-nous un
» homme, ou un corps d'hommes,

» qui ôſe, ſans rougir, propoſer » des meſures tendantes à fruſtrer » le Soldat de ſa ſolde, & le créancier public de ſa dette? S'il étoit » poſſible qu'on vît jamais un exemple d'injuſtice auſſi révoltant, » cet exemple n'allumeroit-il pas « l'indignation générale, n'attireroit-il pas la vengeance du Ciel » ſur ceux qui le donneroient? Au » reſte, ſi l'on voyoit ſe manifeſter » dans aucun des Etats, l'eſprit de » déſunion, d'entêtement & de perverſité; ſi des diſpoſitions ſi flétriſſantes tendoient à nous fruſtrer » de tous ces heureux effets que » nous avons lieu d'attendre de » l'union; ſi l'on ſe refuſoit à la demande de fonds deſtinés à payer » l'intérêt annuel de la dette publique; & ſi un pareil refus produiſoit tous les maux, faiſoit revivre toutes les inquiétudes, dont » nous venons de voir l'heureux » terme; le Congrès qui, dans tout » ce qu'il a fait, a montré beaucoup » de juſtice & de magnanimité, ſeroit » juſtifié aux yeux de Dieu & des » hommes, & ceux des Etats-Unis » qui agiſſant en oppoſition avec la

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» sagesse collective du continent, » se livreroient à des conseils si pernicieux, répondroient seuls de » toutes les conséquences.

» Quant à moi, convaincu dans » le fond de ma conscience d'avoir » toujours agi de la manière qui » m'a paru la plus avantageuse aux » intérêts réels de mon pays; m'étant, en quelque sorte, rendu » garant envers l'armée, que les » États finiroient par lui faire justice » ample & complette; ne cherchant » à dérober aux yeux de l'univers » aucune partie de ma conduite » officielle, j'ai jugé convenable » de mettre sous les yeux de votre » Excellence la collection des papiers relatifs à la demi-paie, & à la » commutation qui en a été accordée par le Congrès aux Officiers » de l'armée. La communication » de ces pièces expliquera clairement les principes de mes sentimens, & les raisons qui, dans une » période antérieure, me portèrent » à recommander avec instances » l'adoption de cette mesure.

» Comme les procédés du Congrès, ceux de l'armée & les

» miens, sont sous les yeux de tout » le monde, & présentent une » source d'information suffisante » pour détruire les préventions & » les erreurs qui peuvent s'être » emparées de quelques esprits; je » crois superflu d'en dire davantage, & je me contenterai d'observer que les résolutions du » Congrès dont il s'agit ici, ont » absolument force de loi sur les » Etats-Unis, comme les actes les » plus solemnels de confédération » ou de législation.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» On se feroit une idée bien » fausse, & de la demi-paie, & de » sa commutation en une somme » une fois payée, si on les considéroit sous le point de vue odieux » des pensions; c'est une idée qu'il » faut absolument rejetter. Dans sa » réalité, cette mesure est une compensation raisonnable offerte par » le Congrès, dans un tems où il » n'avoit autre chose à offrir pour » des services à rendre; c'étoit l'unique moyen qui lui restât de » prévenir l'abandon total du service; c'étoit pour les Officiers » de l'armée, une partie de leur

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» contrat d'engagement, le prix de
» leur ſang & de votre indépen-
» dance : c'eſt par conſéquent quel-
» que choſe de plus qu'une dette
» ordinaire, c'eſt une dette d'hon-
» neur. Elle ne peut être conſidé-
» rée, ni comme penſion, ni comme
» gratification, & ne doit ceſſer
» d'exiſter que lorſque la bonne-foi
» l'aura acquittée.

» Quant aux objections relatives
» à la diſtinction entre l'Officier &
» le Soldat, il ſuffit pour y répon-
» dre que l'expérience uniforme de
» toutes les Nations du monde,
» combinée avec la nôtre, prouve
» l'utilité de cette diſtinction ; le
» Public doit inconteſtablement à
» tous ſes ſerviteurs des récom-
» penſes proportionnées à l'impor-
» tance des ſervices qu'il en tire.
» Dans quelques lignes de l'armée,
» les amples gratifications accordées
» aux Soldats, équivalent peut-être
» à ce qui peut revenir aux Offi-
» ciers, de la commutation propo-
» ſée. Dans d'autres lignes, le par-
» tage des Soldats a été encore
» plus favorable ; & ſi aux conceſ-
» ſions de terre, au paiement des

1783.
Suite de la lettre circulaire de Washington.

» arrérages, des vêtemens & des » gages, nous joignons l'année de » paie qui leur eſt promiſe, je » n'exagère point en diſant que le » traitement fait aux Soldats eſt au » moins égal à celui des Officiers. » Au reſte, ſi l'on croyoit juſte » d'accorder aux premiers des ré- » compenſes ultérieures, telles » qu'une exemption de taxes pour » un tems limité, ou quelques au- » tres priviléges, j'ôſe aſſurer que » perſonne au monde ne deſire plus » que moi le bien-être de tous ces » braves défenſeurs de la cauſe » américaine; mais quel que ſoit, » à cet égard, l'effet de leurs de- » mandes, elles ne peuvent militer » contre l'acte par lequel le Con- » grès offre aux Officiers de l'armée » cinq années de paie entière, au » lieu de la demi-paie à vie.

» Avant de paſſer à un autre ſu- » jet, je ne puis me diſpenſer de » rappeller les obligations que nous » avons à cette claſſe méritante de » Vétérans, tant Soldats qu'Offi- » ciers ſubalternes, qui, d'après une » réſolution du Congrès du 23 » Avril 1782, ont été congédiés

1783.

Suite de la lettre circulaire de W'ashington.

» avec une penſion viagère. Leurs » ſouffrances & leurs ſervices leur » donnoient de juſtes droits à ce » qu'il fût ainſi pourvu à leurs » beſoins. Il ſuffit de rappeller ces » droits, pour réveiller en leur fa- » veur tous les ſentimens de l'hu- » manité. Rien ne peut les ſouſtraire » à toutes les misères de l'indigence, » qu'une exactitude ſcrupuleuſe » dans le paiement de cette dette » annuelle. En effet, quel ſpectacle » plus affligeant que de voir tant » de braves gens qui, après avoir » verſé leur ſang ou perdu leurs » membres au ſervice de la patrie, » n'auroient de reſſources que celles » de la mendicité. On ne peut trop » recommander ceux de cette claſſe, » à la protection la plus active du » Corps Légiſlatif dans chaque » Etat.

» Je n'ai que peu de choſes à » dire ſur le troiſième article qui » concerne particulièrement la dé- » fenſe de la République. Il eſt » important de mettre les Milices » de l'Union ſur un pied reſpecta- » ble en tems de paix, & je ne » doute pas que le Congrès ne re-

» commande un établiſſement con-
» venable à ce ſujet. Je vais en
» démontrer les avantages.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» La Milice de ce pays doit être
» conſidérée comme le *palladium*
» de notre ſécurité; c'eſt la reſ-
» ſource à laquelle il nous faudroit
» d'abord recourir, en cas d'hoſti-
» lités. Il eſt par conſéquent eſſen-
» tiel qu'elle ſoit formée d'après un
» même ſyſtême, que la diſcipline
» y ſoit uniforme, & que l'on intro-
» duiſe dans chaque partie des
» Etats-Unis les mêmes armes, &
» le même appareil militaire. A
» moins que l'expérience ne l'ait
» appris, on ne ſauroit concevoir
» les difficultés, les dépenſes & la
» confuſion qui réſultent d'un ſyſ-
» tême contraire, ou des arrange-
» mens vagues qui ont été pris juſ-
» qu'à ce jour.

» Si, en traitant des queſtions
» politiques, j'ai donné une étendue
» plus qu'ordinaire à cette adreſſe,
» l'importance de la criſe, & l'im-
» menſité des objets diſcutés ſeront
» mon excuſe. Je ne deſire cepen-
» dant, & n'attends aucun égard
» pour les obſervations précéden-

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» tes, qu'autant qu'elles paroîtront
» dictées par la bonne intention,
» conformes aux règles immuables
» de la justice, calculées de manière à produire un systême raisonnable de politique, & fondées
» sur tout ce que peut avoir acquis l'expérience, par une longue
» application aux affaires publiques.

» Je pourrois, d'après mes observations, m'expliquer sur ce
» dernier point avec quelque confiance; & si je ne craignois d'étendre cette lettre, déjà prolixe,
» au-delà des bornes que je me
» suis prescrites, je pourrois démontrer à quiconque a l'esprit
» ouvert à la conviction, qu'en
» moins de tems, avec beaucoup
» moins de dépenses, on auroit pu
» conduire la guerre à cette même
» issue, si l'on avoit développé, d'une
» manière favorable, les ressources
» du continent: que les détresses,
» les attentes frustrées, & tous leurs
» fâcheux résultats, ont eu souvent
» pour cause le défaut d'énergie
» dans le Gouvernement continental, plutôt que le défaut de

» moyens de la part des Etats in- 1783.
» dividuels. Une autorité insuffi-
» sante dans le pouvoir suprême,
» une condescendance trop par-
» tielle aux requisitions du Con-
» grès, le défaut de ponctualité de
» la part de quelques Etats; telles
» ont été les vraies causes de l'inef-
» ficacité de certaines mesures,
» du refroidissement dans le zèle
» de ceux même qui étoient le
» mieux disposés à bien faire. Les
» dépenses de la guerre se sont ac-
» cumulées, les plans les mieux
» concertés ont souvent manqué
» leur effet, le découragement s'est
» fait sentir quelquefois parmi les
» troupes, parce qu'il n'y avoit
» point assez d'accord, point assez
» d'harmonie entre les différentes
» branches du pouvoir législatif.
» De-là naissoient mille inconvé-
» niens, qui, sans doute, auroient
» entraîné la dissolution d'une armée
» moins patiente, moins patriote,
» moins persévérante que celle, dont
» on m'a confié le commandement.
» En faisant mention de ces faits qui
» sont notoires, & qui attestent
» le vice de notre constitution fé-

Suite de la lettre circulaire de Washington.

1783.

Suite de la lettre circulaire de Washington.

» dérale, vice que la conduite d'une » guerre rend ſur-tout ſenſible, je » n'en reconnois pas moins l'aſſiſ- » tance, dont toutes les claſſes de » citoyens m'ont ſouvent donné » lieu de m'applaudir; & je m'eſti- » merai toujours heureux de pou- » voir rendre juſtice aux efforts » ſans exemple qu'ont développé » les Etats individuels en beaucoup » d'occaſions importantes.

» Telles ſont les obſervations » que j'avois à faire, avant de réſi- » gner mon emploi public entre les » mains de ceux qui me l'ont con- » fié. Ma tâche eſt remplie, & je » prends congé de votre Excellen- » ce. Je fais en même-tems mes » derniers adieux à toutes les fonc- » tions de la vie publique. La ſeule » requête qui me reſte à vous faire, » c'eſt de communiquer mes ré- » flexions à votre Corps Légiſlatif, » & de les conſidérer comme le » legs d'un citoyen, dont la paſſion » fut toujours d'être utile à ſon » pays, & qui, dans l'ombre de ſa » retraite, ne ceſſera jamais d'im- » plorer pour lui la bénédiction di- » vine. La prière fervente que j'a-

» dreſſe au Ciel, eſt que Dieu vous » prenne, ainſi que l'Etat que vous » préſidez, dans ſa ſainte protec- » tion; qu'il diſpoſe le cœur des » citoyens à la ſubordination & à » l'obéiſſance. Puiſſent-ils ſe péné- » trer mutuellement d'une affection » vive & fraternelle, puiſſent-ils » l'étendre à tous les individus des » Etats-Unis, & particulièrement » à ceux de leurs concitoyens, qui » ont prodigué leur ſang & leur vie » pour la liberté de l'Amérique! » Qu'il plaiſe au Ciel de nous inſpi- » rer à tous cet eſprit de juſtice, » de charité, de clémence & de paix » qui formoit le caractère de l'Au- » teur divin de notre ſainte reli- » gion! Sans une humble imitation » de l'exemple qu'il nous a donné, » en vain nous flatterions-nous de » devenir une nation heureuſe ».

1783. Suite de la lettre circulaire de Washington.

Du quartier général de Newburg, le 18 *Juin.*

WASHINGTON.

Heureux effets de cette lettre.

Les vœux du Général furent exaucés, & ſa lettre eut l'effet qu'il en devoit attendre. Les troubles annoncés ou produits par cette eſpèce de ſchiſme élevé entre quel-

1783. ques Etats & le Congrès, ſe calmèrent inſenſiblement ; ſon pouvoir fut rétabli ſur ſa premièr baſe d'autorité légiſlative, & cett Compagnie, réfugiée à Trento juſqu'au mois de Novembre, reçut différentes adreſſes, où l Peuple américain déſavouoit la conduite des Soldats révoltés contre l'honorable aſſemblée de Philadelphie. Les Habitans & la Milice de Etats de Jerſey, ſignalèrent d'un manière particulière leur dévouement patriotique, en offrant a Congrès leurs vies & leurs fortunes pour le maintien de l'unio dans ſa *tête* fédérale. Ces même troupes qui, peu de tems auparavant, avoient menacé de ruiner l confédération, ſe retirèrent paiſiblement dans leurs provinces reſpectives, où, ſans autres reſſource que la patience & le travail de leur mains, elles attendirent que des circonſtances heureuſes leur en fiſſen trouver de plus abondantes dan la reconnoiſſance de la patrie. Ainſ les Américains ſe virent tranquille poſſeſſeurs de cette indépendanc pour laquelle ils avoient combatt

huit années consécutives; ainsi, par les bienfaits de la France combinés avec le développement de leurs efforts patriotiques, ils acquirent des avantages qui doivent les élever un jour au niveau des plus grandes Puissances de l'univers.

1783.

Que la France a plus fait pour ses Alliés que pour elle-même.

On ne peut contester à la France la gloire d'avoir moins envisagé ses intérêts que ceux des Alliés dans presque toutes les opérations de cette guerre, & de l'avoir terminée par des sacrifices encore plus généreux. Contente pour son partage, de se rétablir dans le même état d'où la guerre de 1756 l'avoit fait déchoir, elle voulut que, par le dernier traité de paix, l'Espagne regagnât les Florides & l'isle de Minorque; & pour faire cesser les justes allarmes de la Hollande, qui devoit naturellement payer une grande partie des frais de la guerre, nous oubliâmes nos griefs contre cette nation, & lui rendîmes, comme on l'a dit ailleurs, les possessions que les Anglois lui avoient enlevées dans la guerre précédente, & que nous leur avions reprises dans nos dernières

1783. campagnes : possessions pour lesquelles nous étions en droit d'exiger une grande compensation de la part de l'Angleterre. Les bons appréciateurs de la gloire, conviendront qu'il y en a beaucoup plus dans cette modération de la France, que dans l'acquisition de plusieurs provinces.

Fin du troisième & dernier Volume.

